

POSSIBLES

VOLUME 45. NUMÉRO 2 AUTOMNE 2021

**HORS-SYSTÈME :
COMMUNAUTÉS AUTONOMES,
EXPÉRIENCES DE LA LIBERTÉ**

POSSIBLES

DÉPARTEMENT DE SCIENCE POLITIQUE,
Dominique Caouette, Pav. Lionel Groulx, Université de Montréal C.P. 6128,
Succursale Centre-ville, Montréal (Québec), H3C 3J7
SITE INTERNET : www.redtac.org/possibles

RESPONSABLES DU NUMÉRO : Raphaël Canet et Samuel Raymond

COMITÉ DE RÉDACTION : Christine Archambault, Raphaël Canet, Dominique Caouette, Marie Cosquer,
Régis Coursin, Gabriel Gagnon, Nadine Jammal, Clara Leroy, Anatoly Orlovsky, Jean-Pierre Pelletier,
Jean-Claude Roc et André Thibault

COORDINATION : Régis Coursin et Marie Cosquer

RESPONSABLES DE LA SECTION POÉSIE/CRÉATION : Anatoly Orlovsky et Jean-Pierre Pelletier

RESPONSABLES DE LA SECTION DOCUMENTS : Raphaël Canet

RESPONSABLE DE LA PRODUCTION : Daniel Girard

CONCEPTION GRAPHIQUE ET COUVERTURE : Julien Cayla-Irigoyen

VISUEL DE COUVERTURE : Alix Galdin

CORRECTION, RÉVISION et TRADUCTION : Christine Archambault, Mélissa Ferron, Gaëlle Noémie Jan,
Justin Lemire, Alexánder Martínez, Anatoly Orlovsky, Jean-Pierre Pelletier, Marie Rivière

MEMBRES FONDATEURS : Gabriel Gagnon, Roland Giguère, Gérald Godin, Gilles Hénault, Gaston Miron,
Marcel Rioux

IMPRESSION : Le Caius du livre

Ce numéro : 20\$ La revue ne perçoit pas la TPS ni la TVQ.
DÉPÔT LÉGAL Bibliothèque nationale du Québec : D775 027
DÉPÔT LÉGAL Bibliothèque nationale du Canada : ISSN : 0707-7139
Montréal © 2021 Revue POSSIBLES

TABLE DES MATIÈRES

SECTION I : Hors-système : communautés autonomes, expériences de la liberté

Introduction : Pour réaliser les mondes dans lesquels nous voulons vivre..... 8
Raphaël Canet et Samuel Raymond

Partie 1 – Histoire et concept

La Commune de Paris : regards actuels sur l’émancipation locale 12
Camille Payeur et Pierre-Luc Baril

La Commune de Paris et le renouvellement de l’altermondialisme 21
Gus Massiah

Ce vers quoi l’on tend : réflexion sur ce qu’est le hors-système 31
Samuel Raymond

Partie 2 – Les expériences d’ici

La trajectoire incertaine du Projet Bâtiment 7 42
Marcel Sévigny

**Faire communauté ou mettre en commun les singularités :
le cas de la communauté intentionnelle Le Manoir 51**
Geneviève Proulx-Masson

**Réconcilier le Savoir-faire et le Savoir-être pour construire la transition :
l’expérience du Collectif La Nuée à St-Didace 61**
Entrevue avec Atlantis Puisegur et Marie Soleil L’Allier

Découvrir les nouveaux visages des régions du Québec 70
Entrevue avec Marie-Ève Arbour

Communautés exclues : expériences de l’invisibilisation en temps de pandémie 77
Nomez Najac et MarieSoleil Garzon

Partie 3 – Les expériences d’ailleurs

Auroville, une utopie réalisée?	86
Débora Nunes	
Le Rojava : réalité politique incarnant la pluralité des possibles?	95
Alphonse Stephane Essex	
Le phare zapatiste	105
Raphaël Canet et Félix Babineau	
Vers nos richesses invisibles. Un an sans argent sur les routes américaines	114
Louis Astoux	

SECTION II Documents

Le capitalisme est mort? Vive le capitalisme! Réflexions autour du dernier livre d’Hervé Kempf	123
Raphaël Canet	
Essai d’anticipation féministe : À quoi ressemblerait la quatrième vague?	132
Vyvyan Dorais	

SECTION III Poésie/Création

« Vous posez un feu » et autres inédits	144
Florence Noël	
Vibrations	149
Vasile Trif	
Haïti suivi de HOME	151
Jack Hirschman	
Traduit de l’anglais par Nadine Ltaif (HOME), Jean-Pierre Pelletier et Paul Laraque (Haïti)	
Nous, Job	158
Catherine Lalonde	
ENFERMEMENT	160
Nora Atalla	

Spirales d'or	162
André-Guy Robert	
Feuilles de soleil / Hojas de sol (extrait).....	164
Yvonne-América Truque	
Traduit de l'espagnol (Colombie) par Jean-Pierre Pelletier	
PINGUINUS IMPENNIS	167
Rosalie Lessard	
Fragments suivis de Suite pour Gaby	169
Claudine Vézina	
CHUT! CHUT!	173
Pauline Michel	
le matin est une inondation à laquelle je survis d'instinct	175
Virginie Beauregard D.	
entre les arêtes du bruit	178
Camille Bernier	
La couleur du braille	182
Laurence Bertrand	
Immersion	186
Vasile Trif	
Ce qui jaillit de mes yeux	188
Anne-Marie Desmeules	
Deux poèmes	190
André Montes Radomski	
LE TEMPS DE L'ENNUI (extrait).....	192
Éléonore Létourneau	
Sans titre (techniques mixtes)	195
Danielle Lauzon	
Labyrinthe onirique / Laberinto onírico	196
Omar Alexis Ramos	
Traduit de l'espagnol (Mexique) par l'auteur	

POÈMES	202
Gilles Cyr	
Trois poèmes inédits	
(Le plongeon, Une mort aquatique, Comment)	207
Jean-Pierre Pelletier	
À Emily Dickinson suivi de Sans titre (« Dans le bleu du soir »)	211
Marina Maslovskaïa	
Traduit du russe par Anatoly Orlovsky	
Silence bleu	213
Andrea Moorhead	
L'enfant sans sommeil	214
Dominique Gaucher	
Essai et poèmes	217
Licia Soares de Souza	
Zone franche	221
Carole Forget	
Trait d'union	223
Hélène Longval	
Les blanches allées	225
Jean-Yves Métellus	
Comment devenir Julie Andrews	226
Pascale Des Rosiers	
Robert et moi de Christiane Léaud : le sens bouleversé des mots par les images (critique d'art)	230
Bernard Lévy	
Quatre collages extraits de Robert et moi (Taxonomie, Autosuggestion, Charabia, Banquet)	232
Christiane Léaud	
Introduction (extraits) au livre « Comprendre l'art contemporain – Art tactile, art sémiotique »	236
André Seleanu	

SECTION I
HORS-SYSTÈME :
COMMUNAUTÉS AUTONOMES,
EXPÉRIENCES DE LA LIBERTÉ

Pour réaliser les mondes dans lesquels nous voulons vivre

Par Raphaël Canet et Samuel Raymond

« Au cours des cinq cent dix dernières années de ce “système-monde moderne/colonial capitaliste/patriarcal européen/euro-américain”, nous sommes passés du “Christianise-toi ou crève” du XVI^e siècle au “Civilise-toi ou crève” du XIX^e siècle puis au “Développe-toi ou crève” du XX^e siècle, enfin au “Néolibéralise-toi ou crève” de la fin du XX^e siècle pour en arriver au “Démocratise-toi ou crève” de ce début de XXI^e siècle. On ne trouve là nul respect ou reconnaissance des formes de démocratie indigènes, africaines, islamiques ou d’autres formes non occidentales. Seule la démocratie libérale est acceptée et légitimée, toutes les formes d’altérité démocratique sont systématiquement rejetées. Si les populations non européennes refusent les termes euro-américains de la démocratie libérale, celle-ci est alors imposée par la force, au nom de la civilisation et du progrès. » (Grosfoguel 2010, 135)

La vision occidentale du « Progrès » a imposé un modèle hégémonique de vivre, de produire et de nous organiser, aux prétentions désormais planétaires. Le développement du capitalisme, étendant son empire sur la nature et les peuples du monde, ainsi que les révolutions industrielles successives à la source d’incessantes innovations technologiques, nous ont conduits à un monde globalisé, colonisé, aseptisé et lisse comme les écrans froids omniprésents de la nouvelle révolution numérique. À l’image de la matrice sans cesse renouvelée, nous ne serions que les éléments interconnectés d’une masse unifiée par la pensée et l’agir capitaliste et consumériste de la civilisation fossilo-numérique. Abandonnant nos derniers fragments de liberté et nos intentions créatrices, nous aurions capitulé devant la force colossale du système. La Dame de fer nous avait bien prévenus : *There is no Alternative*.

Et pourtant, le fragile brin d’herbe trouve toujours le moyen de se frayer un chemin à travers les craques de la chape d’asphalte qui recouvre la terre nourricière, s’étirant vers l’astre solaire à la recherche de lumière et d’eau, pour produire de l’air. Les éléments fondamentaux demeurent, et la puissance de la vie ne cesse de surprendre pour finalement ébranler les certitudes derrière lesquelles se pare la vanité des dominants.

Le système domine, certes, mais il peine à s’imposer. Il est même aujourd’hui largement contesté pour avoir engendré cette ère de l’anthropocène qui nous mène collectivement au bord du gouffre écologique. Et l’histoire de son imposition est tout autant faite de crises et de résistances, de révoltes et d’innovations (sociales cette fois-ci) pour réinventer d’autres manières de vivre, de produire et de nous organiser. En d’autres termes, le système n’a jamais fait l’unanimité. Il porte même en son sein, comme le rêvaient les précurseurs des socialismes, les ferments de sa critique et de son dépassement.

Alors que nous célébrons cette année les 150 ans de la Commune de Paris, le récent Appel zapatiste de janvier 2021, *Une déclaration... pour la vie*, témoigne de la vitalité de ces dynamiques sociales : « nombreux sont les mondes qui vivent et qui luttent dans le monde, et toute prétention à l'homogénéité et à l'hégémonie porte atteinte à l'essence de l'être humain : la liberté. L'égalité de l'humanité se trouve dans le respect de la différence. C'est dans sa diversité que se trouve sa ressemblance », nous disent les zapatistes.

Dans une perspective à la fois historique et actuelle, globale et locale, ce numéro de la revue *Possibles* entend ouvrir une fenêtre sur la pluralité des possibles qui nous entourent, témoignant des diverses expériences, passées et présentes, ici et ailleurs, de la liberté et des multiples communautés autonomes qui parcourent le chemin de l'utopie-en-train-de-se-faire. Notre intention est d'offrir une exploration critique des façons d'incarner ces mondes alternatifs, de révéler ces mondes hors système pour faire imploser la prétention hégémonique du modèle dominant, afin, pour paraphraser Miron, d'« arriver à ce qui commence ».

« L'économie est un château de cartes dont nous sommes nous-mêmes les cartes », écrit l'auteur décroissantiste Pierre Thiesset. Il nous rappelle ainsi que nous participons le plus souvent au système que nous dénonçons. Le pari de la vie hors système s'explique souvent par le désir de dépasser nos contradictions et de cheminer vers une plus grande cohérence entre nos aspirations et nos actions. Ces expérimentations d'autres vies possibles ne sont pas qu'une question théorique ou perceptive. Elles s'enracinent dans un vécu et des approches à la fois individuelles et collectives qui nous rappellent, finalement, que le système n'est pas immuable. De véritables alternatives vivent en ses murs, en ses failles, qui révèlent son corps d'argile.

Ce numéro débute, dans une première partie, par des considérations à la fois historiques et conceptuelles, pour bien placer les choses. Les deux premiers textes reviennent sur l'épisode historique de la Commune de Paris. **Camille Payeur** et **Pierre-Luc Baril** nous font revivre pas à pas ces « 72 jours d'utopie » en analysant les causes et les conséquences de cet événement fondateur sur bien des aspects, pour en discerner les filiations et enseignements pertinents pour les luttes sociales actuelles. Le texte de **Gus Massiah** vient compléter la réflexion sur ce « moment universel », notamment afin d'inspirer la réflexion sur les stratégies révolutionnaires à l'ère altermondialiste. En quoi cette « bifurcation de l'Histoire » advenue il y a 150 ans peut-elle encore inspirer les voies de l'émancipation ? Et puisque mal nommer les choses, c'est ajouter aux malheurs du monde, le texte de **Samuel Raymond** vient clore cette partie introductive en explorant le concept du hors système. En induisant la lutte sociale, l'opposition au modèle dominant et la construction d'alternatives, invoquer le hors système suppose « d'ouvrir une brèche » pour faire face à la fin du monde ou sortir du capitalisme et du néolibéralisme. Réfléchir sur le sens des mots que nous manipulons pour décrire le réel et œuvrer à sa transformation, c'est aussi le but du travail collectif que vous vous apprêtez à lire. Une sorte d'invitation à « faire circuler les idées qui permettront de transformer notre société vers une démocratie plus radicale, une résilience écologique et la coopération », nous rappelle Samuel Raymond.

La seconde partie est construite autour d'expériences développées ici, au Québec, afin d'explorer les multiples voies du hors système. Certaines sont plus connues et emblématiques, comme le projet Bâtiment 7 que nous présente **Marcel Sévigny**. Ce militant de la Pointe libertaire souligne dans son texte « *l'exploit* » de cette lutte urbaine qui s'enracine dans un terreau militant local très fertile, tout en révélant en détail tous les défis qui se présentent lorsque l'on cherche à « *construire en dehors et en tension avec les Institutions étatiques et politiques de la société* » un territoire autonome. Mais nous avons aussi voulu profiter de ce numéro pour parcourir des sentiers moins battus. C'est notamment le cas avec le texte de **Geneviève Proulx-Masson**, qui nous invite à découvrir la communauté intentionnelle du Manoir située dans la Baie-des-Chaleurs en Gaspésie. Cette observation-participante des rapports entre communauté et singularités est une source très enrichissante pour apprendre de « *nouvelles façons d'incarner la liberté* ». L'entrevue réalisée avec **Atlantis Puisegur** et **Marie Soleil L'Allier** au sujet du Collectif La Nuée, qui œuvre à bâtir un écovillage à St-Didace, dans Lanaudière, se situe dans la même veine. Elle témoigne à la fois des défis et de toute la force transformatrice de cette tension entre savoir-faire et savoir-être, réflexion et action, pratique et théorie, qui est au cœur de toute expérience visant à explorer de nouveaux territoires sociaux. Car arpenter les nouveaux sentiers de l'utopie, c'est aussi très souvent emprunter un nouveau parcours de vie. Il n'y a pas que l'Histoire avec un grand « H » qui bifurque, nos petites histoires personnelles le font aussi, et il faut savoir suivre ses intuitions et garder le cap sur ses intentions pour explorer de nouveaux mondes, en commençant pas nos régions. C'est ce que nous raconte **Marie-Ève Arbour** dans son entrevue. Depuis maintenant dix ans, elle scrute les visages régionaux du Québec pour y trouver des sources d'inspiration afin de construire un monde meilleur, ici et maintenant. Et pour conclure cette partie sur les expériences d'ici, il convient aussi de rappeler que vivre hors système, en marge donc, n'est pas toujours un choix. Il peut aussi être le fruit de circonstances souvent accablantes. C'est cette réalité des « *communautés exclues* » que **Nomez Najac** et **MarieSoleil Garzon** de l'organisme *Parole d'excluEs* nous donnent à voir dans leur texte qui analyse les conséquences de la pandémie sur les citoyenNEs de Montréal-Nord. Il est fondamental de lutter contre le phénomène d'exclusion pour « *avoir une société où tous les hors systèmes le sont de leur plein gré* ».

Finalement, dans une troisième partie, nous irons voir ailleurs ce qui s'y trame. Nous ferons un premier arrêt à Auroville. En compagnie de **Débora Nunes**, nous visiterons la « *ville du futur* » qui, depuis 50 ans, dans l'État du Tamil Nadu en Inde, cherche à réconcilier les deux faces du processus intégral de transformation, personnelle et sociale. Nous poursuivrons notre exploration avec **Alphonse Stéphane Essex** au Rojava, dans les confins du nord de la Syrie, au Kurdistan occidental. Dans le contexte géopolitique tendu qu'est la « *poudrière moyen-orientale* », l'expérience du confédéralisme démocratique qui y est menée par le peuple Kurde, en cherchant à construire une voie alternative au modèle étatique occidental patriarcal, est une piste intéressante de réflexion. Il est en de même de l'expérience zapatiste au Mexique qui, depuis plus de 25 ans, nourrit l'imaginaire de la résistance internationaliste. Après nous avoir rappelé les racines du mouvement ainsi que ses innovations démocratiques locales, **Raphaël Canet** et **Felix Babineau** nous sensibilisent à la « *nouvelle offensive médiatique* » des zapatistes qui ne vise rien de moins qu'un « *retournement de l'Histoire* », sinon une nouvelle bifurcation. Finalement, nous terminerons ces pérégrinations en cheminant avec **Louis Astoux** sur les routes américaines, sans argent.

En passager clandestin de cette expérience radicale, nous croiserons une fois de plus ces fils qui, entre l'individu et la communauté, entre le local et le global, entre l'avant et l'après, entre l'ici et l'ailleurs, tissent la trame complexe de nos utopies.

« Il faut aller à l'idéal en passant par le réel » (Jean Jaurès)

La Commune de Paris : regards actuels sur l'émancipation locale

Par **Camille Payeur** et **Pierre-Luc Baril**

Cent cinquante ans se sont écoulés depuis que les espoirs portés par les révolutionnaires de la Commune de Paris ont été étouffés. Après soixante-douze jours de lutte, l'utopie née dans les entrailles de la capitale française s'est muée en répression marquée du sceau de la déportation et des exécutions de masse. Aussi éphémère eut-elle été, la Commune n'en demeure pas moins marquante dans l'Histoire, tant politique que des idées. « *On ne peut pas tuer l'idée à coups de canon ni lui mettre les poucettes* » écrivait la communarde Louise Michel dans *La Commune, Histoire et souvenirs* (1898). La lutte contre le conservatisme, les barricades érigées en frontières, les chants révolutionnaires... Un siècle et demi après sa disparition, la Commune de Paris continue de vivre à travers un imaginaire militant foisonnant de symboles et de références tirées de l'expérience communarde.

Force est d'admettre que le symbolisme et les représentations de la Commune trouvent une résonance en cette aube du XXI^e siècle ponctuée d'appels à renverser l'ordre socio-économique hégémonique. À l'heure de la crise écologique et de l'augmentation des inégalités, repenser le système actuel et le potentiel de ses marges représente un exercice salutaire. C'est pourquoi s'interroger, au-delà de l'imaginaire communard, sur l'héritage contemporain de la Commune de Paris, c'est réfléchir à la fois sur les luttes d'antan et les enjeux d'aujourd'hui. Mais surtout, c'est repenser le monde en dehors des systèmes dominants.

Pourquoi les Communards et les Communardes luttaient-ils? Quel monde voulaient-ils voir advenir? Après les exécutions et les repréailles, les changements de régime et les nouvelles revendications, les décennies et les siècles, que reste-t-il des espoirs et des idéaux de la Commune? À travers cet article, nous souhaitons mettre à profit le recul que possède notre époque sur cet événement pour tenter de déterrer les filiations possibles avec les luttes récentes. Pour réaliser cet exercice, il importe préalablement de revenir sur les événements qui ont secoué Paris en 1871 et d'en extraire les causes, les conséquences et les revendications immédiates.

Vivre la Commune : 72 jours d'utopie

La Commune de Paris est à la fois un lieu, une organisation, des idéaux et, plus généralement, un événement, soit la troisième révolution du XIX^e siècle français. C'est un mouvement populaire, insurrectionnel et révolutionnaire. Elle est porteuse d'utopies communautaires qui se rencontrent dans

l'imagination d'un monde nouveau. Parfois concrètes, ces utopies pensent des alternatives politiques, sociales et économiques en les ancrant dans le présent. Mais elles sont surtout fragmentées, notamment lorsque l'on constate qu'elles n'ont pas le temps de se déployer durablement (Deluermoz 2020).

Dans les discours populaires, le 18 mars 1871 est souvent l'élément déclencheur du récit des événements qui conduisent à la Commune de Paris. À cette date, au petit matin, l'insurrection populaire se propage dans Paris à partir de la butte Montmartre. Le gouvernement d'Adolphe Thiers a échoué à désarmer la capitale et s'est réfugié à Versailles. En quelques heures, la situation politique bascule. Le comité central de la Garde nationale s'installe à l'Hôtel de ville. Dès le lendemain, on appelle l'élection d'une assemblée communale axée sur l'adoption de mesures sociales. L'élection de cette assemblée se tient quelques jours plus tard, le 26 mars, et la Commune de Paris est proclamée officiellement le 28 mars 1871. Résultat : la ville n'a plus de dirigeants.

Pour s'organiser, la Commune se dote d'une commission exécutive qui chapeaute neuf autres commissions mises en place pour remplacer, en quelque sorte, les ministres. L'objectif principale de ces commissions est d'éviter de mettre une seule personne au pouvoir. L'ennemi des Communards et des Communardes est le centralisme. Pour changer le pouvoir, il faut changer sa nature. À cet effet, les associations représentent un modèle de choix. En favorisant des échanges plus justes, les Communards et les Communardes tentent de transformer les relations sociales et économiques. Pour plusieurs, les changements doivent émaner des travailleurs et des travailleuses qui doivent faire preuve de coopération en remplaçant le patronat par l'auto-organisation des travailleurs et des travailleuses (Rougerie 2018).

Cependant, avant d'en arriver là, les différentes commissions s'entendent pour instaurer des mesures d'urgence. L'objectif est de régler les questions à l'origine du soulèvement du 18 mars, c'est-à-dire celles liées aux loyers et aux dettes. Les paiements sont suspendus et on verse une pension aux blessés, aux veuves et aux orphelins et orphelines des gardes nationaux tués au combat. Le gouvernement communal réquisitionne les logements désertés par ceux et celles qui ont fui pour Versailles et y installe les sinistrés des bombardements. Ces mesures sociales valorisent l'inclusion et participent au fait que tout le monde peut se reconnaître dans la possibilité de créer un monde plus juste. Ce nouveau monde, pensé à l'échelle de la ville de Paris, s'oppose à l'ancien monde, regroupé à Versailles (Deluermoz 2020). Les disparités entre ces deux mondes est le résultat d'une série de traumatismes, allant de la Révolution française à celle de 1848. Ce jeu de temporalité est peut-être ce qui nous permet de saisir, d'une part, l'intensité des événements pour les Communards et Communardes et, de l'autre, la profondeur de l'espoir qui les unit. Chose certaine, mars 1871 n'est que la prémisse des événements à venir. Le 19 avril 1871, la Commune présente son programme politique dans sa *Déclaration au peuple français*. Le 16 mai, les Communards et les Communardes démolissent la colonne Vendôme, considérée comme un symbole du despotisme impérial. L'euphorie est à son comble, car les Communards et les Communardes ne se doutent pas encore que, quelques semaines plus tard, tout sera terminé.

La Commune de Paris est souvent réduite à sa violence. On retient les événements de la *Semaine sanglante*, ce qui est sans doute renforcé par sa courte temporalité. En effet, dès le 2 avril 1871, l'armée française, désormais complice de l'armée allemande, attaque Paris. La capitale est encerclée et isolée du reste de la France. Le 1^{er} mai, les Communards et les Communardes s'entendent pour créer un comité de salut public qui centralise le pouvoir. Tranquillement, l'inquiétude gagne les Parisiens et les Parisiennes et les troupes de la Garde nationale se désorganisent. Ainsi, au fur et à mesure que les Versaillais avancent vers Paris, la tension monte chez les Parisiens et les Parisiennes. Vingt jours plus tard, soit le 21 mai, Paris est envahi par l'armée française. Cette dernière reprendra le contrôle de la ville en l'espace d'une semaine que l'on désigne aujourd'hui par l'expression « Semaine sanglante ». Toujours en date du 21 mai, il faut noter le début des exécutions. Le lendemain, la majorité des gardes nationaux regagnent leur quartier respectif pour le protéger, ruinant par le fait même tout effort de coordination au front. La première bataille a lieu en après-midi le même jour et les exécutions se multiplient sur le chemin des Versaillais à travers Paris. Le 23 mai 1871, l'armée française atteint la butte Montmartre. Rappelons qu'il s'agissait du lieu où avait débuté l'insurrection initiale du 18 mars. Mais le 23 mai, c'est également le début des incendies si caractéristiques de l'iconographie de la Commune. Dès lors, on assiste à une amplification des massacres alors que les prisonniers et les prisonnières sont fusillés. Le 26 mai, la place de la Bastille tombe. Le lendemain, les Versaillais occupent la quasi-totalité de Paris. Le même jour, au milieu des tombes au cimetière du Père-Lachaise, les Communards et les Versaillais s'affrontent.

Le point culminant de cette violence survient le 28 mai, alors que les gardes nationaux prisonniers sont fusillés et que de nombreux corps sont entassés dans les fosses communes du cimetière. Les exécutions se poursuivent également jusqu'au 7 juin 1871. Encore à ce jour, il est très difficile d'estimer le nombre de décès reliés à ces événements. Bien que certains historiens et historiennes avancent qu'il y aurait eu autour de 20 000 morts, aucune source ne nous permet d'affirmer ou d'infirmer ces estimations. On peut seulement observer une baisse du nombre d'habitants et d'habitantes (200 000 personnes) à Paris entre 1871 et 1872 (Lagana 2018).

Comprendre la Commune : causes et conséquences

La Commune de Paris reste l'ébauche de ses idées. Le nom de « Commune » est lui-même chargé de sens. « Commune » inclut l'idée de municipalité tout en rappelant la Commune de 1792-1793. Ce nom prend également racine dans l'expérience des communes médiévales, espaces plus ou moins autonomes face au pouvoir de l'Ancien Régime. De façon plus générale, on y retrouve surtout le mot « commun », soit la somme d'une pluralité d'expériences et de pensées. En elle-même, la Commune de Paris prend sens à travers les multiples expériences de celles et ceux qui l'ont construite (Deluermoz 2020). D'ailleurs, plusieurs observent aujourd'hui cet événement historique à travers les lunettes de l'utopie, car il est porteur du désir collectif de construire une société nouvelle. Bien que les utopies communardes ne se soient pas complètement réalisées, elles sont des vecteurs d'expériences du possible. En cela, elle dépasse les frontières de la pensée et du discours et se manifeste par sa pluralité.

On peut mesurer cette pluralité et l'ambition égalitaire qui en émanent par la présence des femmes sur les barricades. Alors que certains historiens et historiennes voient l'expression de la dynamique populaire de la Commune (Rougerie 1988), nous y trouvons surtout l'indice d'une lutte pour l'émancipation et l'égalité. La présence des femmes ne se limite pas aux barricades, car on les retrouve également dans les assemblées, les clubs et même dans les rues de la capitale, aux côtés des hommes et des enfants. Les femmes s'organisent sous la Commune de Paris et revendiquent le droit au travail. L'Union des femmes pour la défense de Paris et les soins aux blessés s'illustre en parfait exemple, dans la mesure où cette organisation se dévoue à l'émancipation des travailleuses en luttant pour le droit au travail pour toutes. À la tête de cette association, on retrouve Elisabeth Dmitrieff (1851-1910) et Nathalie Le Mel (1826-1921), qui jugent que c'est en organisant le travail féminin qu'il sera enfin possible d'améliorer les conditions de travail des femmes. L'organisation exige la mixité dans les assemblées et les clubs, ce qui permet aux femmes de participer et d'être des citoyennes actives au sein de la Commune (Rey 2015).

Nous observons également l'engagement des femmes dans le combat pour la laïcité, alors qu'elles remplacent les religieuses dans les écoles et dans les hôpitaux. Elles luttent aussi pour l'école gratuite, obligatoire et ouverte à toutes et tous. Sous la Commune de Paris, la séparation de l'Église et de l'État est adoptée à l'unanimité. Les services de l'assistance publique sont laïcisés, à l'instar de ceux offerts dans les écoles et les hôpitaux. De plus, dans le sillage du peintre français Gustave Courbet, les artistes se rallient aux idées communardes. Courbet met sur pied une Fédération des artistes visant à instaurer l'égalité des droits entre les métiers d'art tout en dégageant l'art de la tutelle gouvernementale. C'est ainsi que l'action culturelle de la Commune encourage l'idéologie de l'autogestion de l'art par les artistes (Lagana 2018). Pour plusieurs, c'est enfin le moment d'une ouverture de la culture au peuple, comme en témoigne l'organisation de concerts-bénéfice aux Tuileries pour venir en aide aux veuves et aux orphelins et orphelines (Cohen 2004). Surtout, les événements survenus au printemps 1871 sous-entendent une intervention sociale quotidienne et une mobilisation populaire caractéristiques des grands mouvements sociaux pour les travailleurs et les travailleuses. La Commune de Paris est libérée d'un modèle hiérarchique, car le pouvoir est entre les mains des travailleurs et des travailleuses, nous laissant ainsi l'impression d'une ouverture vers la modernité (Lagana 2018).

Pourtant, malgré sa singularité, il serait trompeur d'isoler la Commune de Paris dans l'histoire des mouvements ouvriers parisiens. L'univers des possibles qui se déploie au printemps 1871 n'est pas inconnu des insurrections parisiennes précédentes. En effet, comme nous l'avons rapidement évoqué, la Commune s'insère dans une série d'événements révolutionnaires. L'historien Jacques Rougerie voyait déjà dans la Commune une tentative de réappropriation populaire de l'espace urbain alors qu'il démontrait que la tension augmente dès juillet 1870 parmi les ouvriers et ouvrières de Paris (Rougerie 1971). À l'été 1870, la France entreprend une guerre contre la Prusse qui se conclut rapidement par la défaite française. À l'hiver 1870-1871, la famine se répand parmi les Français et les Françaises. Le peuple de Paris, particulièrement les ouvriers et ouvrières qui composent la gauche politique, tente de renverser le nouveau gouvernement. L'éventualité d'un armistice apparaît insupportable pour la population de Paris qui a résisté à l'ennemi prussien pendant près de quatre mois sur les barricades. L'accumulation de

ces frustrations atteint un point de non-retour en mars 1871, au moment où l'assemblée royaliste adopte une loi mettant fin au moratoire sur les loyers et les effets de commerce. Les conséquences de cette loi sont catastrophiques pour le peuple de Paris, car elle conduit à la faillite de milliers de travailleurs et de travailleuses. Elle inclut également l'abolition de la solde d'un franc cinquante par jour que recevaient habituellement les gardes nationaux (Goodyer 2003).

Pour l'historien Quentin Deluermoz, il existe un lien entre les événements de l'été 1848 et ceux du printemps 1871. En juillet 1848, les ouvriers et ouvrières s'insurgent déjà au nom des idéaux portés par la Commune. De plus, les Communards, les Communardes et les révolutionnaires de 1848 partagent une volonté de détruire un monde ancien pour en créer un nouveau à l'intérieur duquel tout le monde se reconnaîtrait. Réfléchir à la Commune de Paris comme le fait Deluermoz (2020) encourage l'idée d'un « long glissement » menant vers la Commune, plutôt qu'une rupture soudaine. Après tout, il aura fallu les phénomènes de la guerre, de la transition politique, du siège, des élections et finalement une colère collective pour que s'exprime enfin la Commune de 1871 (Deluermoz 2020).

Plus tôt, nous évoquions le danger d'isoler la Commune dans l'histoire des révolutions françaises. Il en va de même pour l'histoire du mouvement ouvrier. Dans son dernier ouvrage sur le sujet, Deluermoz révèle que cet événement était déjà observé à l'échelle du monde entier à l'époque même où il se mettait en branle. Il invite ses lecteurs à libérer la Commune des grands récits marxistes, anarchistes et républicains afin de retrouver les espace-temps dans lesquels la Commune de Paris s'est insérée ainsi que ceux qu'elle a produits. Après tout, cet événement historique symbolise plus qu'une utopie : c'est le creuset d'idées novatrices et progressistes qui continuent d'inspirer les mouvements sociaux d'aujourd'hui (Deluermoz 2020).

Échos de la Commune : de Paris à Seattle

Laïcité, égalité des genres, amélioration des conditions ouvrières, réappropriation de l'espace... Si elles ont jadis été portées par les Communards et les Communardes, ces revendications sont loin d'être étrangères aux luttes sociales d'aujourd'hui. Comme l'exprime Lagana (2018), la Commune a su « *poser et résoudre, dans les termes de l'époque, des problèmes qui nous interpellent encore aujourd'hui* » (p. 197). Un regard attentif montre qu'à bien des égards, le modèle et les revendications de la Commune de Paris ont perduré à travers les époques et cela, jusqu'à aujourd'hui.

Malgré ce que l'on pourrait penser, la sévère répression de la Commune n'a pas donné lieu à une disparition des idées dont elle était porteuse. Dans les décennies qui vont suivre, on voit essaimer une multitude d'expériences sociales s'ancrant dans la sphère municipale. En Europe notamment, plusieurs pays sont le théâtre de ces initiatives municipales luttant, en outre, pour la réduction des inégalités au sein de la société. Sans surprise, c'est l'idéologie socialiste qui pilotera ce mouvement local que l'on connaîtra dès lors sous l'étiquette de « *socialisme municipal* » (Dogliani 2018). Il s'agit ici de, tout

simplement, favoriser la mise en place de mesures socialistes sur le plan municipal, idéologie dont Baron (2014) souligne les manifestations à travers les caractéristiques suivantes :

l'appropriation collective des services urbains (régies directes communales pour l'entretien, la construction et la gestion de l'habitat social, de la santé publique, le social, la culture, l'école, les transports, l'énergie, etc.); une action éducative (soutien à l'école laïque) et sociale (indigents, hygiène type douches municipales, aides aux chômeurs, aux personnes isolées, etc.) assurée par une fiscalité redistributive indépendante de celle de l'État (et basée surtout sur la propriété bourgeoise); un urbanisme « égalitaire » et rationnel qui planifie l'appropriation communale du foncier, la construction de l'habitat et des équipements sportifs (stade, piscines) ou culturels (bibliothèques, musées, etc.) par les instances communales; une action culturelle, sportive et d'éducation populaire en direction de la classe prolétaire basée sur des associations « amies » favorisées et contrôlées et avec des équipements et financements publics. (p. 471-472)

S'il est établi que le socialisme municipal a perduré durant toute la première moitié du XX^e siècle (Dogliani 2002), l'idée laisse cependant peu à peu place à celle du municipalisme libertaire, également appelé communalisme.

Il faudra attendre les années 1960 pour commencer à voir se formaliser cette idée du municipalisme libertaire. On doit la paternité de ce concept au penseur et militant Murray Bookchin (1921-2006). D'obédience anarchiste, Bookchin va réactualiser dans ses écrits la pertinence de la localité comme terreau propice aux transformations sociales. À travers le prisme de l'écologie sociale – soit la reconnaissance des facteurs sociaux derrière la crise écologique –, il va développer une critique du capitalisme et de la société moderne dont le municipalisme libertaire apparaît comme une solution aux multiples inégalités. Durand-Folco et Outryve (2020) présentent une synthèse du concept élaboré par Bookchin :

le municipalisme libertaire propose que les affaires politiques et économiques soient gérées directement et en face-à-face par des assemblées populaires composées des résident·es du quartier, du village ou de la municipalité. Pour toutes les questions dépassant l'échelle locale, des délégués révocables dotés d'un mandat impératif formulé par les assemblées populaires se réunissent au sein d'une structure confédérale de conseils à l'échelle régionale, nationale et transnationale. Selon cette théorie révolutionnaire, une telle confédération démocratique de communes libres pourrait prétendre ni plus ni moins à remplacer l'État et le capitalisme. (p. 132)

Bien que simple, la théorie politique élaborée par Bookchin ne manquera pas d'engendrer des émules dans les décennies suivantes, et ceci, jusqu'à aujourd'hui. On constate en effet qu'un grand nombre d'initiatives se revendique du municipalisme libertaire (Cossart et Sauvêtre 2020).

Le 1^{er} janvier 1994, le Chiapas – région du sud-est du Mexique – est secoué par le soulèvement mené par l'Armée zapatiste de libération nationale (EZLN). Cette armée, à la fois populaire et indigène, entre en lutte contre le néolibéralisme et le capitalisme en instaurant notamment des communes autonomes sur le territoire du Chiapas. Le moment choisi pour ce soulèvement n'a rien de hasardeux : il correspond à

la date d'entrée en vigueur de l'Accord de libre-échange nord-américain (ALÉNA). En dehors du conflit armé et des négociations avec l'État mexicain, l'expérience zapatiste est révélatrice des filiations qu'elle entretient avec sa lointaine parente, la Commune de Paris. Comme l'explique Dubigeon (2011), la prise de pouvoir et le développement de l'autonomie locale vont concourir à renverser la hiérarchisation existante dans l'espace en transformation pour y favoriser de nouvelles sociabilités : « *Depuis l'entreprise gérée par un conseil, ou depuis la commune zapatiste auto-organisée, il s'agit de faire naître de nouvelles formes de relations sociales, qui, par leur principe et leur existence même, mettent radicalement en cause l'asymétrie des relations préalables – les divisions propriétaire/non-propriétaire et dirigeants/exécutants, pour ne citer que celles-ci* » (p. 151). On retrouve ici un processus déjà présent, des décennies plus tôt, au sein de l'expérience communarde de 1871.

Ce qui apparaît alors évident, c'est le lien fondamental entre l'expérience d'émancipation et de contestation sociale et le rapport à l'espace, voire au territoire. Les exemples cités précédemment ont en commun un profond enracinement dans un espace nommé et défini sur lequel repose la lutte, qu'elle soit faite au nom de l'amélioration des conditions d'existence, de l'égalité des genres ou de l'abolition des discriminations. Un mouvement comme Occupy Wall Street s'inscrit pleinement dans cette logique où le lieu est à la fois un espace physique et symbolique pour porter la contestation (Schmidt et Babits 2014). Si elles permettent la création d'une autonomie globale, les expériences municipalistes comme la Commune de Paris ouvrent des espaces d'émancipation spécifiques à certains groupes. En 2016, les femmes ont joué un rôle essentiel dans la création de la confédération de communes du Rojava tout comme dans l'instauration d'institutions pour renforcer l'autonomie des femmes (Flach 2020). Plus récemment, on peut citer les exemples états-uniens de Portland où des conseils de quartiers ont été mis en place en réaction à l'élection de Trump (Durand-Folco et Outryve 2020), ou encore à Seattle où la Capitol Hill Autonomous Zone a été mise en place au printemps 2020 pour contester les abus policiers et la violence à l'endroit des personnes racisées.

Il serait possible de citer encore longuement des exemples d'expériences politiques dont la forme tire son inspiration des événements survenus à Paris au printemps 1871. Néanmoins, le constat resterait le même : les comités et les barricades de la Commune de Paris trouvent, encore aujourd'hui, un écho dans l'actualité, en partie grâce aux idéaux dont elle était porteuse, mais surtout par le modèle d'organisation et de contestation politique qu'elle a engendré.

Conclusion

Ce constat n'est pas l'unique raison expliquant qu'on parle encore aujourd'hui de la Commune de Paris. L'expérience communarde est restée dans l'imaginaire collectif non pas comme un cas d'école de la révolution sociale parfaite et accomplie, mais plutôt comme la preuve qu'il est possible de faire autrement, d'explorer des voies alternatives au modèle dominant. Les événements survenus à Paris en 1871 continuent d'exister à travers l'espoir de mettre rapidement en branle une révolution, fût-elle

à l'échelle locale, malgré l'existence de forces opposées à ce projet. La Commune de Paris, c'est avant tout la concrétisation d'une utopie.

Il ne faudrait cependant pas se laisser aller à un optimisme naïf et voir dans le municipalisme, la panacée politique répondant à toutes les luttes sociales antérieures. Comme le soulignent Cossart et Sauvêtre (2020) en se référant à la pensée de Bookchin, il faut prendre garde à l'illusion que représente le souverainisme municipal. Par cette expression, les auteurs réfèrent à la prise du pouvoir par le biais des institutions locales déjà existantes. Le danger est ici de tomber dans le piège dont est porteur le système actuel – la distinction élus et élues / citoyens et citoyennes notamment. Ce piège peut néanmoins être évité, selon Cossart et Sauvêtre, en misant sur l'assemblée comme modèle pour les luttes sociales. C'est d'ailleurs dans cette logique qu'ils proposent plutôt un autre modèle d'organisation locale : « *Un nouveau communalisme distinct du municipalisme doit au contraire destituer la logique de la souveraineté, des pouvoirs publics et de l'action publique, pour lui substituer celle de l'autogouvernement et de l'auto-organisation citoyenne, et faire ainsi affleurer un conflit entre la souveraineté de l'État-nation et l'alternative de l'autogouvernement des assemblées populaires communales* » (p. 144).

Qu'à cela ne tienne : le nombre croissant d'initiatives s'inspirant des idées du municipalisme et la popularité du sujet dans les différentes disciplines de recherche semblent promettre des jours fastes au municipalisme dans l'avenir. En définitive, c'est peut-être Marx qui avait raison. Dans son ouvrage *La guerre civile en France* paru en 1871, soit quelques mois après le soulèvement parisien, Marx prophétisait déjà la postérité de la révolte parisienne : « *Le Paris ouvrier, avec sa Commune, sera célébré à jamais comme le glorieux fourrier d'une société nouvelle* ».

Biographies

Camille Payeur est candidate à la maîtrise en histoire à l'Université du Québec à Montréal (UQÀM). Ses travaux portent sur les présences féminines dans le milieu musical parisien de la fin du 18^e siècle.

Pierre-Luc Baril est candidat à la maîtrise en science politique à l'Université du Québec à Montréal (UQÀM). Ses travaux portent sur le monde municipal et la transition écologique.

Références

Baron, Alexis. 2014. « *Socialisme municipal* », dans : N. Kada et M. Mathieu (Dir.), *Dictionnaire d'administration publique*, pp. 470-472. Grenoble : Presses universitaires de Grenoble.

Cohen, Déborah. 2004. « *Une institution musicale entre repli et implication politique : le quotidien de l'Opéra de Paris pendant la guerre de 1870 et sous la Commune* », *Le Mouvement Social* 208(3) : 7-28.

Cossart, Paula et Pierre Sauvêtre. 2020. « *Du municipalisme au communalisme* », *Mouvements* 101(1) : 142-152.

Deluermoz, Quentin. 2020. *Commune(s) : 1870-1871. Une traversée des mondes au XIX^e siècle*. Paris : Seuil.

Dogliani, Patrizia. 2002. « European Municipalism in the First Half of the Twentieth Century : the Socialist Network », *Contemporary European History* 11(4) : 573-596.

Dogliani, Patrizia. 2018. *Le socialisme municipal en France et en Europe de la Commune à la Grande Guerre*. Nancy : Éditions Arbre Bleu.

Dubigeon, Yohan. 2011. « L'autogouvernement zapatiste à la recherche d'une réunification des temps de la transformation sociale : reconstruire pour mieux détruire », *Mouvements* 66(2) : 145-154.

Durand-Folco, Jonathan et Sixtine van Outryve. 2020. « Genèse et métamorphoses du municipalisme libertaire aux États-Unis : vers une première confédération démocratique nord-américaine ? », *Mouvements* 101(1) : 131-141.

Flach, Anja. 2020. « Le communalisme au Rojava : une révolution de femmes », *Mouvements* 101(1) : 153-162.

Goodyer, Lisa T. 2003. « “Que l'on soit toujours citoyen et soldat”. Représentations de la Garde nationale sous la Commune de Paris de 1871 », *Sociétés & Représentations* 16(2) : 257-267.

Lagana, Marc. 2018. « Un peuple révolutionnaire : la Commune de Paris 1871 », *Cahiers bruxellois – Brusselse cahiers* 1(1) : 175-198.

Rey, Claudine. 2015. « Les femmes de la Commune », dans J. Robert (Dir.), *Le Paris de la Commune 1871*, Paris : Belin.

Rougerie, Jacques. 1998. *La Commune de 1871*, Paris : Presses Universitaires de France.

Rougerie, Jacques. 2012 [1995]. *Paris insurgé – La Commune de 1871*, Paris : Gallimard.

Rougerie, Jacques. 1971. *Paris libre 1871*, Paris : Seuil.

Schmidt, Sandra J. et Chris Babits. 2014. « Occupy Wall Street as a curriculum of space », *The Journal of Social Studies Research* 38(2) : 79-89

La Commune de Paris et le renouvellement de l'altermondialisme

Par **Gus Massiah**

La Commune de Paris est un moment universel, c'est-à-dire un moment vers lequel on revient, qui donne du sens et auquel on redonne un sens. C'est un moment qui crée de l'inattendu et qui révèle des nouveaux possibles, une bifurcation de l'Histoire.

Les leçons de la Commune sont toujours d'une grande actualité. Nous les relirons à partir des questions qui se posent dans la situation présente, du point de vue du renouvellement de l'altermondialisme. La Commune de Paris confirme l'entrée dans l'Histoire et la centralité de la classe ouvrière. Elle est naturellement internationaliste dans le prolongement de la 1^{ère} Internationale. Elle est révolutionnaire, radicale, créative et festive malgré la violence des combats et de la répression. Elle renouvelle le débat sur la stratégie révolutionnaire, l'État et la répression. Elle va mettre en évidence la question essentielle des pouvoirs et de la démocratie. La Commune de Paris apporte sa contribution à la nouvelle chaîne de révolutions, celles de l'émancipation sociale, écologique, démocratique et géopolitique, celle des droits humains et des droits et de la libération des peuples.

L'œuvre de la Commune contredit l'affirmation de tous les pouvoirs qui prétendent qu'il n'y a pas d'alternatives. Il y en a ! Un autre monde est possible et nécessaire ! L'Histoire peut être lue comme une suite de périodes plutôt linéaires interrompues par des crises ou comme une série de crises, de révolutions, alternant avec des périodes maîtrisées.

La Commune s'inscrit dans une chaîne de révolutions. Elle prolonge celles qui la précédaient (1789, 1848) et en annonce d'autres à venir. En fait, à partir des traces dans l'imaginaire des peuples et des révolutionnaires, la Commune de Paris va avoir un grand impact sur les révolutions subséquentes. Le lien avec les révolutions se réclamant du socialisme va être considérable. Il va passer par les Internationales, d'abord, par l'Association Internationale des Travailleurs, la 1^{ère} Internationale, qui a été créée en 1864 et qui a soutenu et participé à la Commune. Marx glorifie les ouvriers parisiens qui sont « *montés à l'assaut du ciel* » ; il écrira que « *L'Histoire ne connaît pas d'exemple aussi grand !* »

Lénine, comme Marx et Engels, s'appuie sur l'expérience du mouvement ouvrier, notamment la révolution de juin 1848 et la Commune de Paris. La liaison avec les Révolutions de 1905 et 1917 est très forte. Lénine et les révolutionnaires russes reprendront les réflexions de Marx dans la Guerre Civile en France ; la Commune de Paris est une référence essentielle. « *C'est en ce sens que la Commune est*

immortelle! » écrira Lénine. Elle sert de référence dans le débat qui divise les courants révolutionnaires entre 1905 et 1917.

Dès 1919, les communistes chinois se sont référés à l'expérience de la Commune de Paris pour faire progresser la révolution chinoise. En 1937, Mao Zedong dans *De la contradiction* écrit : « Pourquoi [...] en 1871 la Commune de Paris aboutit-elle à l'échec? [...] Cela ne s'explique que par les conditions concrètes de cette époque ». Il rajoutera plus tard : la Commune de Paris « fut le premier pouvoir instauré par le prolétariat dans le monde. [...] Manquant de maturité, le prolétariat français ne s'attacha pas à s'unir aux masses paysannes, ses alliées... ». En 1967, pendant la Révolution Culturelle, la commune populaire de Shanghai, pendant vingt jours, s'est réclamée du modèle de la Commune de Paris.

La référence à la Commune est extrêmement forte en mai 1968 à Paris. Le peuple parisien se soulève une fois encore et la ville se couvre de barricades. Mais il s'agit d'un mouvement beaucoup plus large dans le monde : entre 1965 et 1973, une vague de révolutions met en avant la démocratie sociale et politique. Étienne Balibar cite Immanuel Wallerstein pour qui 1848 et 1968 constituaient deux moments-clés dans l'histoire du « système-monde capitaliste » qui ont transformé en profondeur la culture politique de toute la société. Pour Wallerstein, cette révolution infléchit la trajectoire du siècle et représente une mutation. En premier lieu, 68 aurait représenté une mutation dans la forme et les objectifs des « mouvements antisystémiques ». Il s'agirait d'un événement ayant d'emblée un caractère mondial sous la forme d'une chaîne insurrectionnelle qui traverse les frontières. Elle s'étend des États-Unis au Mexique, du Japon à l'Allemagne, de la France et de l'Italie à Prague et à Varsovie, de Dakar au Caire, à la Palestine, etc. Il faut y rajouter les références à la révolution culturelle chinoise et à l'unité populaire chilienne.

À travers l'altermondialisme et les mouvements de 2011, les printemps arabes, les Indignés, les Occupy, les carrés rouges, les Taksim, une nouvelle génération construit par ses exigences et son inventivité, une nouvelle culture politique. Elle expérimente de nouvelles formes d'organisation à travers la maîtrise des réseaux numériques et sociaux, l'affirmation de l'auto-organisation et de l'horizontalité. Elle tente de redéfinir, dans les différentes situations, des formes d'autonomie entre les mouvements et les instances politiques. Elle recherche des manières de lier l'individuel et le collectif. Dans le prolongement de la Commune et en passant par les mouvements des années 1968, l'engagement dans un mouvement relie les pratiques et les théories et redéfinit le collectif. Les rapports entre les mouvements sont fondés sur l'égalité et le respect de la diversité. L'engagement conduit naturellement à une réflexion sur la radicalité.

Une révolution est un événement au sens fort du terme, une rupture; elle éclaire les tendances profondes; elle ouvre de nouveaux possibles. Chaque révolution crée de l'inattendu qui prolonge, renouvelle et réinvente à partir de radicalités qui rendent visibles des chemins inexplorés. C'est pourquoi on ne peut pas parler de l'échec d'une révolution sans l'inscrire dans un processus.

Le chemin de l'émancipation n'est pas linéaire et chaque étape révèle des nouveaux possibles. La Commune de Paris n'y a pas manqué. D'une révolution à l'autre, dans cette chaîne de révolutions, il y a des changements profonds. Ce ne sont plus les mêmes classes sociales, les mêmes alliances de classes et les luttes de classes prennent de nouvelles formes. Dans le cas des insurrections parisiennes successives et répétées, l'unité de lieu met encore plus en lumière l'évolution des classes sociales et les mutations des alliances de classe et des luttes des classes. Les classes dominantes poursuivent leur domination et la renouvellent. Les contradictions évoluent. Les couches populaires résistent et luttent contre l'exploitation et l'oppression. La nature des classes populaires et des blocs sociaux change. Et le projet social et politique doit être renouvelé au-delà du refus et de la résistance.

La Commune, dès son avènement, bouleverse les conceptions et les représentations. Nous repartirons de la Commune et de ses leçons pour nous interroger sur la situation actuelle, ses contradictions et ses perspectives. Nous allons présenter, à partir de la Commune et de ses suites, quelques réflexions sur l'évolution et le nécessaire renouvellement de l'altermondialisme. Nous aborderons la question des classes sociales et du bloc social; la question de l'Internationale; la radicalité révolutionnaire; la stratégie révolutionnaire et la question de l'État; la démocratie; les nouvelles étapes de l'émancipation.

La Commune confirme l'entrée dans l'Histoire et la centralité de la classe ouvrière

La Commune affirme le caractère central de la classe ouvrière et d'un bloc social antagonique du capitalisme et de la bourgeoisie. La décantation sociale se poursuit à partir de 1789 et se confirme en 1830 et 1848. La prise de conscience, la détermination et les formes d'organisation cheminent à partir de l'Association Internationale des Travailleurs (AIT), la Première Internationale. L'AIT a mis de l'avant une nouvelle approche, une conception entièrement nouvelle. Elle s'appuie sur une analyse des classes sociales et ambitionne de construire le prolétariat en tant qu'acteur politique conscient et organisé. L'AIT a été capable de se dépasser, de s'élever à l'échelle de l'Histoire en train de se faire. Elle a permis à la classe ouvrière de se définir comme un acteur de cette Histoire et de contribuer à la changer.

Selon l'AIT, c'est le prolétariat qui peut et doit mener la lutte contre le capital et c'est autour de cette classe que doivent se construire les alliances. Certes, l'AIT n'ignore pas la complexité des sociétés et l'existence d'autres classes et couches sociales. Pour construire l'alliance de classes, l'AIT, et surtout Marx et Engels, mettent en avant l'idée que le prolétariat, dans sa lutte pour son émancipation, est porteur de l'émancipation de toute la société. La Commune démontre la capacité de la classe ouvrière à résister et à construire un bloc social porteur d'un nouveau projet de société.

L'alliance de classes est sociale et politique. La Commune héritera de la diversité des courants politiques. L'AIT, à travers des débats vigoureux et parfois violents, a tenté de généraliser et d'unifier les mouvements spontanés de la classe ouvrière, mais non de leur prescrire ou de leur imposer un système doctrinal quel qu'il soit. L'AIT a mis de l'avant la diversité des débats politiques et s'est construite à partir de ceux-ci et de leurs affrontements. On y retrouve, dès le début, aux côtés des partisans de

Marx et Engels, des Blanquistes, des Proudhoniens, des Bakouninistes, des Lassalliens, des Mazziniens. Dans La Commune, on les retrouvera aussi avec des Jacobins. La diversité doctrinale n'empêche pas l'unité d'action et la résistance commune contre les Versaillais. L'AIT a aussi été un creuset d'unification des différentes formes de mouvements. Elle a regroupé des mouvements divers, des associations, des corporations, des mutualités, des syndicats, des formes primitives de partis.

L'altermondialisme a hérité et a encore beaucoup à apprendre de la Commune. Comment définir la centralité du mouvement ouvrier, les nouvelles formes de la classe ouvrière et le nouveau bloc social? L'altermondialisme affirme la centralité des mouvements sociaux. Le débat sur les bases sociales de l'altermondialisme renvoie à l'analyse de la structure des classes dans les sociétés actuelles et à l'échelle mondiale. La lutte des classes ne se réduit pas à l'affrontement entre la classe ouvrière et la bourgeoisie. La prolétarianisation touche aujourd'hui toutes les couches sociales qui ne sont pas dominantes. Il s'agit donc de définir une manière de construire une alliance des différentes couches dominées qui seraient d'accord pour mener la lutte ensemble pour un autre monde. Le mouvement altermondialiste a ainsi hérité de la diversité des opinions et des formes de mouvements. Son unité résulte en fait de son antagonisme avec la mondialisation capitaliste dans sa phase néolibérale. On y retrouve le débat sur les formes d'organisation et la définition des orientations. La volonté de construire un espace ouvert, diversifié, facilitant les alliances les plus larges y côtoie la nécessité d'un espace d'action, de formes d'organisation plus strictes et de parole politique plus affirmée. Mais le choix en fait ne réside pas entre un espace ouvert et un espace d'action. Les deux sont nécessaires : il faut seulement savoir comment les articuler.

La Commune est naturellement internationaliste

La I^{ère} Internationale, l'Association Internationale des Travailleurs (AIT), a contribué à rendre possible la Commune, mais a aussi été interpellée et bouleversée par celle-ci. L'AIT a participé activement à la Commune : sur les 78 élus qui vont siéger au Conseil de la Commune, on comptera 32 internationaux, membres de l'AIT. Ils ne forment pas un bloc et se réfèrent aux différents courants de l'AIT.

La Commune de Paris hérite des formulations de l'AIT qui caractérisaient, à partir des analyses de Marx et d'Engels, le capitalisme comme un système mondial générant une crise structurelle permanente. Par conséquent estimaient-ils, le mouvement anticapitaliste devait être d'emblée international. La Commune accueillera les étrangers qui joueront un rôle très actif et leur reconnaîtra leurs droits. La Commune admet le principe d'accession à la citoyenneté pour les étrangers. L'AIT était une association implantée dans plusieurs pays; elle a permis de tenir compte des spécificités des situations et de prendre en compte le mouvement international du capital qui était moins apparent. À travers la première Internationale, les révolutionnaires de plusieurs pays ont vécu passionnément la Commune et sa terrible répression. Dès le début, la Commune de Paris a été reconnue comme un des épisodes majeurs des révolutions mondiales.

L'internationalisme a été souvent confondu avec les Internationales. La première, l'AIT, sera officiellement créée en 1864. La deuxième Internationale, créée en 1889, sera marquée par le débat sur la révolution de 1917 et confrontée à la Première Guerre mondiale. La troisième Internationale, créée en 1919, deviendra, à partir de la montée au pouvoir de Staline en 1924, un prolongement de l'État soviétique. La quatrième Internationale, créée en 1938, restera une affirmation oppositionnelle. Les première et deuxième Internationales ont été marquées par la publication par Marx et Engels, en 1848, du *Manifeste du parti Communiste*. Aujourd'hui, les Internationales sont perçues à partir des questions d'organisation entre partis. La Commune avait amené Marx et Engels à revenir sur plusieurs aspects du Manifeste.

L'altermondialisme est, par définition, un internationalisme confirmé par le caractère de plus en plus dominant de la lutte contre la mondialisation. Les Forums sociaux mondiaux sont une recherche de nouvelles formes de l'internationalisme plus proches de la 1^{ère} Internationale par la diversité des formes qu'elle regroupe que des Internationales qui l'ont suivie caractérisées par un monopole des partis d'avant-garde. Le débat est aujourd'hui ouvert dans le mouvement altermondialiste sur les formes du mouvement : faut-il un espace ouvert, divers et multiple ou faut-il un espace d'action plus organisé et plus politique ? Il faut probablement les deux, un forum ouvert d'une part, et une Internationale plus organisée de l'autre. Là encore, comment construire les deux et quelle articulation doit-on trouver entre les deux ?

La Commune est révolutionnaire et naturellement radicale

La Commune est un moment révolutionnaire extraordinaire. Une révolution est un moment de dépassement, d'invention, celui où on monte à l'assaut du ciel. « *La plus grande mesure sociale de la Commune était sa propre existence en acte* » écrira Karl Marx. C'est un moment de libération, d'émancipation. Tout paraît et devient possible. La légitimité l'emporte sur la légalité. L'État et ses institutions, la bureaucratie et la technocratie n'écrasent plus le quotidien. Bien sûr, on sait que l'affrontement avec les forces de l'ordre est inéluctable et la répression sera là, ouvrant un espace de violence. Dans le cas de la Commune, elle sera terrible. Les révolutions sont créatives et festives. Toutes celles et tous ceux qui ont vécu des moments révolutionnaires, pendant les luttes de libération, les années 1968, les mouvements des places, s'en souviennent. Elles et ils n'oublient pas la répression et les défaites, mais gardent le souvenir des dépassements, des moments festifs, des illuminations. Les artistes exprimeront ce moment : la Commune a été un moment intense de création culturelle et artistique.

L'ouverture des possibles conduit à la radicalité des propositions, au sens du retour à la racine des questions. Il ne s'agit plus d'une théorie, mais d'une situation concrète. Ce ne sont plus les interdits qui l'emportent, mais plutôt la pratique qui impose ses exigences. Les réponses et les propositions des communards et des communardes sont naturellement radicales. Leur premier décret décide la suppression de la police et de l'armée et leur remplacement par le peuple en armes. L'enseignement

devient gratuit. Les ateliers fermés sont remis aux associations d'ouvriers... Cette radicalité n'est pas une outrance, elle fonctionne comme une évidence. L'altermondialisme, sans avoir été capable de se retrouver en position de pouvoir, partage avec la Commune cette recherche à travers les forums à des moments de libération festifs et créatifs. Il affirme qu'un autre monde est possible et nécessaire.

La Commune renouvelle le débat sur la stratégie révolutionnaire, sur l'État et sur la transition

La Commune a bouleversé toutes les manières de penser la révolution. L'irruption de la classe ouvrière comme acteur autonome et central interpelle directement le mouvement ouvrier. Karl Marx surmonte sa surprise et va démontrer sa capacité à penser en direct l'Histoire en mouvement. Il rédige *La guerre civile en France* qui paraîtra en mai 1871. Au sujet de l'État et du pouvoir, la divergence se poursuit avec les anarchistes et Bakounine qui pense que « *l'État doit être systématiquement démolé* ». Après la Commune, Marx va revenir sur sa conception de la stratégie révolutionnaire en affirmant qu'il ne sera pas suffisant de s'emparer de l'État pour transformer la société, mais qu'il faudra le transformer profondément. Il proposera le dépérissement de l'État. Ce débat est aujourd'hui central après l'évolution et l'effondrement de ce que Samir Amin appellera le soviétisme et la faillite des capitalismes d'état. La discussion est très bien explicitée par Immanuel Wallerstein qui explique que Cromwell a formalisé la stratégie de la bourgeoisie à partir de la formule « *il faut créer un parti, pour conquérir l'État, pour changer la société* ». Après beaucoup de discussion, les Internationales ont reconduit l'équation. Aujourd'hui, nous voyons qu'un parti créé pour conquérir l'État devient parti-État avant même d'avoir conquis l'État et que ce dernier ne constitue pas la seule manière de changer la société.

Le débat porte aussi sur la nature de la transition. Le modèle du Grand Soir a été abandonné. La transition est un processus long et contradictoire. Le statut des démarches alternatives a été revalorisé. Elles ne sont pas suffisantes pour changer la société, mais elles peuvent la préparer, comme la bourgeoisie a été capable d'expérimenter et de faire émerger des rapports sociaux capitalistes sous le féodalisme. Les révolutions accélèrent les évolutions, elles ne sont pas alternatives au temps long.

L'altermondialisme est confronté à ces questions. Sur la question de la stratégie révolutionnaire et du rapport à l'État, l'offensive du néolibéralisme contre l'intervention sociale des États cherchant à les réduire à leurs fonctions régaliennes de police et de répression a montré ses limites. La crise de la pandémie a mis en lumière l'importance des institutions, la nécessaire action publique et le rôle des services publics. La question nouvelle concerne l'hypothèse de l'épuisement du néolibéralisme et peut-être même du capitalisme et de la nature des nouveaux modes de production possibles, peut-être inégalitaires, candidats à la succession du capitalisme. Cette hypothèse est renforcée par un élément nouveau considérable, celui de la crise écologique et notamment climatique.

La Commune a mis en évidence la question de la démocratie

La Commune va réinventer les rapports entre le social et le politique. Elle va complètement bouleverser les conceptions de la démocratie et proposer des pistes qui sont d'une grande actualité. La Commune va mettre de l'avant une exigence première, celle de la démocratie dans le travail. Elle va affirmer son orientation politique pour l'affranchissement du travail et l'abolition des monopoles, des privilèges, de la bureaucratie. Elle va soutenir les luttes pour la réduction du temps de travail et contre le travail des enfants. Marx définira la Commune comme « *un gouvernement de la classe ouvrière, le résultat de la lutte de la classe des appropriateurs, la forme politique enfin trouvée qui permettait de réaliser l'émancipation économique du Travail.* » En s'inspirant des pratiques dans l'AIT, la Commune préfigure l'autogestion avec les ateliers abandonnés remis aux coopératives ouvrières après indemnisation des propriétaires. Un conseil de direction est élu tous les quinze jours dans les ateliers. La démocratie sociale accompagne la démocratie économique avec la réquisition des logements vacants et la baisse des loyers, l'interdiction des amendes et retenues de salaires, l'indication d'un salaire minimum dans les appels d'offres... La Commune va mettre de l'avant la démocratie politique. Elle va définir la démocratie directe et l'autogouvernement avec le respect du suffrage universel, le contrôle des élus par la révocabilité, le mandat impératif et la délibération commune. Les fonctionnaires, les juges et les magistrats seront responsables et révocables.

La Commune va jouer un rôle très important dans une avancée de la démocratie par l'émancipation des femmes. Les femmes vont imposer le droit de se battre et de nombreuses femmes, à l'exemple de Louise Michel, joueront un rôle fondamental et reconnu dans les événements. Ce sera une étape dans la longue lutte des femmes pour l'égalité des droits. La Commune va instaurer l'égalité des salaires pour les institutrices et les instituteurs. Elle va décréter l'accès à l'éducation. Elle va reconnaître l'union libre et va faciliter le divorce, elle va interdire la prostitution. La question du droit de vote ne sera cependant pas posée. Après la Commune, l'AIT va créer des sections féminines. Engels éclairera l'origine du patriarcat dans *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État* publié en 1884.

La démocratie joue aussi un rôle dans les alliances de classes. Dès septembre 1871, l'AIT posera la question de l'alliance avec les paysans et adoptera une résolution sur les moyens d'assurer l'adhésion des producteurs agricoles au mouvement du prolétariat industriel. Les Bourses du travail seront créées à partir de 1887 pour faire face à l'interdiction des syndicats; dans le prolongement de la Commune, la Fédération des bourses du travail créée par Fernand Pelloutier en 1892 servira de support à la CGT naissante et au courant des syndicalistes révolutionnaires.

La Commune met en place une démocratie territoriale qui relie fortement la population, le territoire et les institutions. Le débat est très tranché dans la première Internationale. Les courants radicaux du municipalisme trouvent leurs sources dans l'histoire révolutionnaire : la transformation d'une ville capitale en « Commune », les territoires libérés pour contester et réinventer les pouvoirs par rapport aux États. La référence part de la Commune de Paris, mais ne s'y restreint pas. C'est le cas de Petrograd

en 1917, Hambourg en 1923, Barcelone en 1937. Elle s'oppose à une autre approche, « possibiliste », celle du socialisme municipal qui allie une conception locale du socialisme avec la tradition communautaire communale illustrée par les Chartes locales du Moyen Âge et les biens communautaires.

Dans les années 1980, des pratiques d'autogouvernement à l'échelle communale vont se dégager. Elles seront explicitées avec le « *municipalisme libertaire* » de Murray Bookchin, l'expérience zapatiste des Chiapas, l'expérience des budgets participatifs de Porto Alegre. Les questions écologiques et démocratiques sont mises de l'avant. C'est dans ce contexte qu'a émergé, depuis 2011, « le mouvement des places » dans plusieurs villes du monde. Ce mouvement renoue avec les occupations pendant la période 1960-1975 des « mai 68 dans le monde ». En occupant les places, les mouvements réinvestissent le centre des villes. Ils cherchent à se réapproprier les places et à s'installer dans l'espace public. Ce mouvement des places ouvre une nouvelle phase du municipalisme.

Les nouvelles étapes de l'émancipation

La Commune de Paris est une référence à laquelle il importe de puiser pour mieux faire face aux défis de notre temps. Elle nous donne une profondeur historique qui permet de mettre en perspective les multiples luttes émancipatrices qui se sont déployées à travers la planète à l'ère de l'industrialisme triomphant puis de la mondialisation néolibérale. En ce sens, l'altermondialisme constitue une nouvelle étape, qui nous est contemporaine, dans cette lutte pour l'émancipation à l'égard du système dominant, sur ce chemin visant, à travers une multitude d'expériences sociales innovantes se déployant en marge du système, à faire vivre l'espoir d'un autre monde possible.

L'altermondialisme propose de construire une alliance stratégique entre les institutions locales et les mouvements sociaux et citoyens pour renouveler l'action politique. L'alliance possible avec les acteurs économiques peut concerner les entreprises de l'économie sociale et solidaire, les entreprises municipales, les entreprises publiques, les entreprises locales, autour du refus du rabattement sur la rationalité dominante « marchandiser, privatiser, financiariser » et de la mise en avant d'une démarche fondée sur le respect des droits fondamentaux.

L'impératif démocratique nécessite une réinvention du politique. La méfiance des citoyens est considérable : elle remet en cause les formes représentatives et délégataires. La question démocratique concerne toutes les sociétés, à toutes les échelles, locales, nationales, mondiales. Elle concerne aussi les mouvements et le Forum Social Mondial. On retrouve cette question dans l'appréciation des tentatives de gouvernements progressistes. Comment concilier une transformation sociale et écologique radicale avec une démocratie réelle ? Comment définir, dans des périodes de transition difficiles, des rapports démocratiques entre mouvements, partis et gouvernements ? Dans la situation actuelle, les formes du politique sont interpellées.

Immanuel Wallerstein disait au Forum Social de Detroit : « C'est vrai qu'il y a 1 % et 99 % mais 99 % ça ne suffit pas pour faire une majorité ! ». Il est urgent de trouver des modes de coordination entre les « formes mouvements » et les « formes partis ». Les mouvements doivent définir le rôle politique qu'ils peuvent jouer. Les partis doivent abandonner leur prétention d'organisations d'avant-garde destinées à diriger les mouvements. Ils doivent aussi revoir leur stratégie qui instaure l'État en seul acteur de changement.

Le capitalisme en crise est toujours plus offensif. Il cherche à subordonner encore plus le travail par le recours aux nouvelles technologies, notamment le numérique. Il accroît les inégalités, avec, d'un côté, les revenus inimaginables des plus riches ; la pauvreté et la misère, de l'autre. Il refuse de prendre en compte la crise écologique, notamment l'urgence climatique, renforcée par la crise pandémique. Il résiste à la revendication d'égalité portée par les droits des femmes. Après la première phase de la décolonisation, celle de l'indépendance des États, il résiste à la deuxième phase, celle de la libération des nations et des peuples. Il refuse de voir que les discriminations et les racismes sont, aujourd'hui, les conséquences meurtrières de la décolonisation inachevée.

La nouvelle chaîne de révolutions définit de nécessaires transformations. Sociale d'abord, afin de contrer les inégalités. Écologique aussi, pour de nouveaux rapports entre l'espèce humaine et la Nature. Démocratique par ailleurs, pour le respect des libertés individuelles et collectives. Enfin, géopolitique pour s'opposer à toutes formes de domination. Le nouveau bloc social antagonique du néolibéralisme et du capitalisme est formé par l'alliance des mouvements : le mouvement ouvrier, toujours central, le mouvement paysan des producteurs agricoles comme l'avait défini l'AIT après la Commune, le mouvement écologiste, le mouvement des femmes en lutte contre des rapports millénaires, le mouvement contre les discriminations et les racismes et pour la dignité et le mouvement des peuples autochtones.

Biographie

Ingénieur économiste de formation, Gustave Massiah a été président du CRID (Centre de recherche et d'information sur le développement). Il est membre du Conseil scientifique d'ATTAC et du Conseil International du Forum Social Mondial. Il est membre fondateur du CEDETIM (Centre d'études et d'initiatives de solidarité internationale), de l'AITEC (Association internationale de techniciens, experts et chercheurs) et du réseau IPAM (Initiatives pour un autre monde).

Références

Balibar, Etienne. 2019. « Retour sur insurrection, Sur l'interprétation de Mai 68 », Médiapart, janvier.

Bantigny, Ludivine. 2021. *La Commune au présent*. Paris : La Découverte.

Bensaid, Daniel. 2008. *Inventer l'inconnu, autour de La Commune*. Paris : La Fabrique.

Kouvelakis, Stathis. 2021. *Karl Marx et Friedrich Engels, Sur la Commune de Paris*. Paris : Editions Sociales.

Lefebvre, Henri. 2018. *La Proclamation de la Commune*. Paris : La Fabrique.

Lissagaray, Prosper-Olivier. 2004 [1876]. *L'histoire de la Commune de 1871*. Paris : La Découverte.

Marx, Karl. 2007 [1871]. *La Guerre civile en France*, Paris : Ed Mille et Une Nuits.

Massiah, Gustave. 2017. « L'AIT et le mouvement altermondialiste », Plateforme altermondialiste.

Michel, Louise. 2015 [1898]. *La Commune*. Paris, La Découverte.

Reclus, Elie. 2000 [1908]. *La Commune de Paris au jour le jour*. Paris : Segquier.

Ross, Kristin. 2015. *L'imaginaire de la Commune*. Paris : La Fabrique.

Rougerie, Jacques. 2014. *La Commune de 1871*. Paris : PUF, Coll. Que sais-je?.

Wallerstein, Immanuel. 2000. 1968, *Revolution in the World System*. New York : New Press.

Ce vers quoi l'on tend : réflexion sur ce qu'est le hors-système

Par **Samuel Raymond**

Que veut dire être « hors système »? Pourquoi certains individus décident-ils de sortir du « système »? Quelles sont les pratiques qui marquent le chemin vers le hors-système? Ce texte a pour but de contribuer à répondre à ces questions.

Vous allez ou avez constaté en effectuant la lecture de ce numéro de *Possibles* que de vivre hors système, ou de tenter de s'en approcher, s'incarne de différentes façons. Ce peut être une expérience volontaire ou bien le résultat d'une marginalisation, alors que d'autres s'organisent par nécessité pour faire face à une crise ou à l'oppression.

Pour enrichir la réflexion, je propose tout d'abord de faire ressortir certaines considérations quant au concept de hors-système. Puis, je tenterai de cerner ce que l'on peut bien entendre par « le » système. Nous passerons par la suite rapidement sur ce à quoi peut ressembler le hors-système pour les personnes ou groupes à la droite du spectre politique. Finalement, j'identifierai ce que je considère être deux composantes essentielles des initiatives de gauche hors système. Tout au long du texte, l'axe gauche-droite nous servira de référence à la fois pour son universalité et pour son pouvoir d'évocation (Noël et Thérien 2008, 55).

Quelques considérations

Selon l'un des penseurs de la théorie des systèmes, Joël de Rosnay, un système est « (...) un ensemble d'éléments en interaction dynamique, organisés en fonction d'un but » (De Rosnay 1975, 91). Tout système a donc un but, et l'énoncé laisse entendre la possibilité de l'existence simultanée de plusieurs systèmes. Dans le présent texte, nous ferons référence à un système en particulier qui étend son empire sur d'autres. Les projets hors système se réalisant en rapport à celui-ci.

Un des angles intéressants de ce sujet est la notion de degré de radicalité. Selon cet angle d'analyse, on peut s'imaginer les projets hors système dépeints dans un spectre qui placerait du côté gauche les communautés absolument autarciques et du côté droit, celles qui sont complètement intégrées au système. Cependant, une communauté entièrement autarcique est-elle possible ou même souhaitable? La relation d'une communauté hors système avec le système est-elle en soit un problème? Ces questionnements renferment une invitation à considérer les enjeux éthiques, politiques et sociaux d'un projet. Plutôt que de juger a priori du degré de radicalité sur la base du seul critère d'intégration

au système ou non, il apparaît nécessaire d'étudier la nature des relations internes (ex. : qui exerce le pouvoir?) et externes (ex. : alliances, échanges, tensions).

Par conséquent, on pourrait définir une communauté hors système comme un projet qui s'extrait d'un système dominant, et donc de ses impératifs économiques et sociaux, dans une sorte de tension constante entre ses ambitions et ses nécessités matérielles et organisationnelles.

Pour mieux distinguer différentes approches hors systèmes, je propose de les rassembler en deux types de mouvements en s'aidant de la catégorisation des initiatives d'action sociale de l'organisateur communautaire Eric Shragge (2013, 22). Le premier type prend la forme de mouvements sociaux qui s'organisent de manière à défier la légitimité des relations de pouvoir existantes. Le deuxième mène à la création d'alternatives en opposition au système en développant une économie démocratique ou en dehors du marché avec pour objectif de préfigurer l'avenir. Tentons d'illustrer ces deux types de mouvements.

D'une part, le projet zapatiste au Mexique incarne les deux approches. Depuis 1994, l'armée de libération zapatiste (EZLN) s'organise en municipalités autonomes, autosuffisantes, ne s'appuyant sur aucune assistance gouvernementale (Agren 2021). Un portrait sommaire que l'on peut rapprocher du deuxième type de mouvement par sa création d'alternatives économiques. Seulement, les zapatistes cultivent aussi des éléments du premier type car, à l'été 2021 par exemple, ils ont mené une « invasion » pacifique de l'Espagne par bateau pour entreprendre une tournée européenne à l'encontre du capitalisme.

Pour sa part, un projet comme l'éco-hameau de La Baie, au Saguenay, fondé il y a plus de 30 ans par le Groupe de Recherches Écologiques de La Baie (GREB), semble moins s'activer dans l'expression de revendications politiques que dans l'esprit du deuxième type de mouvement. Cela par l'approfondissement de connaissances liées à l'autosuffisance alimentaire et les techniques de construction *low-tech* dans le but d'expérimenter un mode de vie post-pétrolier. D'ailleurs, tout en influençant le système, le projet est au moins partiellement intégré à celui-ci car son existence est officiellement attestée par une réglementation municipale spécifique et exceptionnelle.

Au-delà des catégorisations, les initiatives hors système partagent une relation particulière avec la connaissance. Une posture qui entretient un rapport dissident avec un système et des normes dominantes. Elles créent un monde, ses règles, font face à ses défis et tentent de s'organiser en conséquence. Ainsi, un des enjeux cruciaux des initiatives hors systèmes est la pérennité mémorielle des connaissances acquises en marge. Cela ne serait-ce que pour informer les groupes intégrés au système de l'existence d'autres manières d'être et de faire. De plus, précisons que parce que les êtres humains ont tendance à interagir entre systèmes pour diverses raisons, ces initiatives subissent aussi une influence externe. Une influence qui permet d'appréhender les problématiques du système dominant. Tel que le précise le sociologue Mateo Alaluf dans un reportage à propos d'initiatives hors systèmes : « Nous bénéficions de toutes ces expérimentations sociales [...] qui enrichissent la société » (RTBF 2017).

S'extraire du système implique l'avènement d'idées dissidentes. Cultiver celles-ci nécessite du temps pour qu'elles aient une concrétisation matérielle : « *Nulle action matérielle de l'Homme sur la nature [ou la société], entendons nulle action intentionnelle, voulue par lui, ne peut s'accomplir sans mettre en œuvre dès son commencement dans l'intention des réalités « idéelles », des représentations, des jugements, des principes de la pensée.* » (Godelier 1984, 21)

À quoi faisons-nous allusion lorsque nous parlons du système dominant ? Quelles sont ses valeurs ?

De quoi veut-on s'éloigner

Sans ambages, nous traiterons ici du capitalisme ainsi que du néolibéralisme. Alors que l'État moderne libéral – en tant qu'appareil politique et bureaucratique – se développait, le capitalisme et le néolibéralisme ont tous deux été promus par de grandes organisations mondiales (p. ex. : OMC, OCDE, FMI, Forum économique de Davos, traités de libre-échange). Plus intimement, ils habitent nos pensées et nos projets de société. À la fois transversaux et englobants, leur emprise s'imisce dans des zones insoupçonnées du monde. Une situation qui a pris davantage d'ampleur au sortir de la chute de l'URSS en 1989. Tentons une description sommaire.

Le capitalisme se compose de trois éléments : la propriété privée des moyens de production, la maximisation des profits et l'accumulation du capital (Capul et Garnier 2008, 35). Il suppose l'existence d'une classe dirigeante qui s'arroge les profits financiers puisés dans le travail de salariés subordonnés. Il s'agit d'un système économique et politique qui, quoique antérieur à cette époque, s'est véritablement diffusé et formé au cours de la Révolution industrielle du 19^{ème} siècle.

Dans l'entreprise capitaliste, les lieux de travail sont hiérarchisés, et le pouvoir quotidien est détenu par les investisseurs et les actionnaires. Dans cet esprit, on peut rassembler des méthodes de gestion déshumanisantes tel que le taylorisme, le fordisme, la méthode Lean appliqués aux services publics, ainsi que la nouvelle gestion publique. Cette dernière est apparue lors de la réforme de l'administration britannique par Margaret Thatcher en 1979. Elle a pour objectif « *l'efficacité, le contrôle des coûts, la qualité des services offerts aux clients et la flexibilité organisationnelle.* » (Charbonneau 2012, 1) Cette logique offre une place prépondérante aux gestionnaires plutôt qu'aux professionnels et mobilise les principes ainsi que les outils propres aux entreprises privées. Nous nous attardons à la nouvelle gestion publique afin de présenter la possibilité pour un concept ou une institution d'être infiltré par un autre système. Pour ce faire, j'attire votre attention sur le cas des Centres locaux de services communautaires (CLSC) du Québec. Au début inspirés d'initiatives de santé communautaire gérées en collégialité, les CLSC ont ensuite été institutionnalisés puis diffusés sur le territoire par l'État pour être aujourd'hui façonnés notamment par la nouvelle gestion publique (Plourde 2020). En bref, les institutions peuvent changer au gré des idées imposées par un système externe.

Quant à la question du travail, le capitalisme a aussi pour incidence de faire proliférer ce que l'anthropologue David Graeber nomme les *bullshit jobs*, ces emplois qui n'ont ni sens ni utilité : « Au lieu de récolter les fruits de notre travail dans le style du milieu du siècle, nous les partageons maintenant entre les actionnaires et la croissance au nom de la croissance. »¹ (Heller 2018). À l'opposé, redonner du sens au travail, sous toutes ces formes, fait assurément partie des objectifs des communautés hors systèmes. Nous en discuterons plus loin.

Pour sa part, le néolibéralisme, comme pensée économique et politique, s'est particulièrement développé dans le contexte de la Guerre froide notamment par l'entremise de quelques économistes, dont Hayek et Friedman, de personnalités politiques et de patrons d'entreprises (Lambert et al. 2016, 187). Il prend une importance cruciale sur la scène politique occidentale avec l'élection des gouvernements conservateurs de Margaret Thatcher au Royaume-Uni en 1979 et du républicain Ronald Reagan aux États-Unis en 1980. En extension du libéralisme qui promeut la défense des droits individuels, le néolibéralisme défend la libre compétition (« laisser-faire ») des agents économiques et place le profit comme vecteur principal du développement économique. Il en appelle à une marchandisation de plus en plus envahissante qui s'insinue à la fois sur les objets, les richesses naturelles, les données (Big data), les espaces, les denrées de nécessité et les corps. Dans ce monde, la science sert « davantage la finance et la grande industrie » que le bien commun (Vigoureux 2020).

Ce processus a pris une tournure particulièrement cruciale avec le développement de la spéculation financière et la financiarisation de l'économie (ex. : crédit, fiducie, services financiers, la Bourse, etc.). Cela au détriment de l'économie réelle qui concerne les biens ou services produits et consommés. Notamment, la spéculation engendre la marchandisation des denrées alimentaires qui joue un rôle crucial et néfaste dans la flambée des prix de l'alimentation, privant des millions de personnes de l'accès à une nourriture de base (Ziegler 2011, 327).

En définitive, le néolibéralisme œuvre à une réorganisation de l'État dans l'intérêt des marchés et du capital. La complaisance des gouvernements par rapport aux paradis fiscaux, aux allègements fiscaux de certaines entreprises et à l'ouverture de régions entières à une exploitation sans considérations des populations locales et de l'environnement en est une illustration claire.

Le capitalisme et le néolibéralisme sont tous deux irrigués par le mythe de l'homo *crusoeconomicus* (Robichaud et Turmel 2012, 17). À l'instar de Crusoé seul sur son île, ce mythe conçoit l'être humain comme entièrement libre des contraintes de la société (ex. : impôt, redistribution, responsabilités sociales, etc.) et complètement responsable de sa réussite. Au-delà du mythe, tout système repose sur une narration. Le nôtre repose sur une foi en la technologie, une confiance dans le capitalisme et la conviction qu'il n'y a pas d'alternatives (Petrella 2007, 11). Dans cette narration, le pouvoir repose entre les mains de l'entreprise, du marché et du capital (Petrella 2007, 22). À cet égard, le philosophe Alain

1 Toutes les citations extraites d'un livre ou d'un article en anglais ont été traduites par nos soins.

Deneault constate qu'« *Il existe aujourd'hui un usage hégémonique et idéologique du mot « économie » qui nous a fait oublier les acceptions plurielles de ce terme fécond* » (Deneault 2020). Nous en sommes rendus à la concevoir seulement comme un enjeu de gestion financière (production, consommation, capitalisation, etc.) dont les discussions sont réservées à une classe d'experts. Plus particulièrement, les termes de cette idéologie économique en viennent à coloniser d'autres aspects de nos cultures. Cela par exemple lorsqu'on parle de capital humain, de savoir se vendre, etc. (Deneault 2020).

Dans un autre ordre d'idées, la question de la hiérarchie entre les peuples est intrinsèque à notre système. Selon Marx, la pensée capitaliste du 19^e siècle a irrigué les flots de l'impérialisme qui ont entraîné l'avènement d'un colonialisme comprenant domination économique et partage du monde (Capul et Garnier 2008, 35). Malgré certaines distinctions d'approches, autant la gauche que la droite voient ce processus comme un devoir moral de civilisation. Pour exemple, les Anglais du 19^e parlaient du « *fardeau de l'homme blanc* », en référence au poème de l'écrivain Rudyard Kipling, pour justifier leurs actions. (Noël et Thérien 2008, 145).

L'histoire du soi-disant Canada en est un autre exemple. Dès le début du 16^e siècle, la colonisation était une mission civilisatrice « *fondée sur un sentiment de supériorité ethnique et culturelle* » (CVR 2015, 50). Un sentiment qui a perduré puis justifié un ensemble de lois et d'oppressions racistes dont la création de la loi sur les Indiens et les pensionnats autochtones. Cette histoire récente de domination des empires européens et américains était à la fois entérinée par la doctrine religieuse, le mercantilisme, le capitalisme, le suprématisme blanc (Baird 2021) et un idéal civilisationnel. Elle nous lègue un système marqué entre autres par le racisme, le sexisme et un bilan écologique désastreux. Les éléments de cette domination expliquent en partie les inégalités socio-économiques vécues par plusieurs groupes culturels (souvent impliqués malgré eux dans l'expansion de ces empires), les minorités sexuelles (exclues ou bafouées) et les femmes (par le contrôle de leur corps au sein de la société patriarcale).

Quitter le système, c'est aussi combattre son inertie. Le manque de réaction concrète face au « naufrage » climatique qui se profile à l'horizon en est un exemple fort (Shields 2021). De même, l'effondrement de la biodiversité, les effets néfastes de l'industrialisation de l'agriculture et la surexploitation marine sont d'autres conséquences de ce « laisser-faire » (Arhus-Bertrand 2010). Le paquebot « système » est lent à changer de cap. Sans surprise, la question de l'écologie est souvent au cœur des expériences hors systèmes. Au lieu de considérer les êtres humains comme étant en dehors de la « nature », elles revalorisent notre interdépendance avec elle.

Une philosophie qui peut difficilement se concilier avec le dogme de la croissance et ses outils de mesures tels que le PIB. Ces éléments se révèlent être déficients pour juger de la réalité. Peu importe que le développement se nourrisse de la guerre tant qu'il y a croissance. De surcroît, remettre en question la croissance, c'est remettre en question le pouvoir des riches. Nous n'avons qu'à constater les inégalités socio-économiques qui se sont creusées durant la pandémie de COVID-19 alors que le « *Un pour cent des plus riches possèdent plus de deux fois les richesses de 6,9 milliards de personnes* » (Oxfam 2020). Cela est

d'autant plus navrant que deux tiers des milliardaires tirent leur richesse d'un héritage, d'un monopole ou du népotisme (Oxfam 2020).

Notre perception du système nous donne l'impression qu'il est tout puissant et naturel. Heureusement, nous verrons plus tard que le capitalisme et le néolibéralisme ne sont pas seuls. Mais tout d'abord, opérons un survol non exhaustif des initiatives hors systèmes de droite.

Ce vers quoi l'on tend selon la droite

La droite est composée de plusieurs courants qui partagent sommairement un goût pour l'autorité (religieuse ou politique), le respect de la loi et de l'ordre, et un laisser-faire en matière d'économie (Boudreau et Perron 2003). Au-delà de ces éléments qui rappellent le *statu quo*, son versant le plus radical est également à l'origine d'initiatives hors systèmes.

Pensons par exemple à certains courants survivalistes. Le terme lui-même a été créé dans les années 1960 par Kurt Saxon, un libertarien xénophobe proche du parti nazi américain et de milices privées américaines. Il a publié la série de livres *The Poor Man's James Bond*. Il y enseigne notamment la fabrication de bombes artisanales « pour se défendre contre les ennemis de la Nation » (Vincent 2019). En outre, le survivalisme en général intègre des valeurs de la droite. On peut penser à celles de l'individualisme, de l'importance de la discipline, d'une certaine valorisation de la propriété privée et une condition humaine le plus souvent envisagée comme peu rationnelle et dominée par ses instincts (Boudreau et Perron, 2003). Dans le contexte politique actuel, ce n'est donc pas un hasard si plusieurs groupes d'extrême droite pratiquent le survivalisme dans l'intention de préparer la RaHoWa, la « Racial Holy War » (Munka et Décugis 2021).

Par ailleurs, pensons à la présence virtuelle des groupes d'extrême-droite (alt-right, incels, suprématistes, etc.) qui s'articule le plus souvent entre activités dans les médias numériques populaires (ex. : Facebook, Twitter) et sites radicaux plus obscurs. Certains experts considèrent ces derniers comme opérant hors du système (Kostrz 2016). Tandis que les groupes d'extrême-droite sont souvent peu organisés, les réseaux numériques hors systèmes favorisent néanmoins la diffusion de discours radicaux de militant. es coupé.es d'organisations officielles pouvant agir à titre de censeur. Les auteurs de l'attentat d'Oslo en 2011 et de Christchurch en 2019 en sont des exemples frappants.

Dans un autre ordre d'idées, pensons aux partis politiques se revendiquant anti-système qui campent à gauche et souvent à droite en enchaînant les discours populistes à des fins politiques. D'ailleurs, alors que la droite prêche souvent le conservatisme, on constate qu'elle souhaite une transformation du système vers le renforcement d'institutions d'autorités (États, l'Église, etc.), un contrôle du peuple et une réduction de la démocratie (Boudreau et Perron 2003). Cette situation amène le sociologue Mark Fortier à affirmer qu'une des caractéristiques des conservateurs médiatiques d'aujourd'hui est qu'ils « sont des conservateurs qui ne veulent rien conserver » (Les Inrockuptibles 2020). Ce désir de transformation est probablement l'une des seules similitudes avec la vision du hors-système à gauche.

Ce vers quoi l'on tend selon la gauche

Globalement, la gauche entrevoit les problèmes de la société comme provenant de l'organisation de cette dernière. C'est elle qui engendre des inégalités et corrompt le caractère des individus (Noël et Thérien 2010, 42). Dans ce contexte, envisager les solutions d'un point de vue collectif devient primordial pour garantir le sort des plus vulnérables et s'assurer d'une égalité réelle. Là où la droite conçoit l'égalité comme le résultat de la concurrence et du mérite qui profiteraient à tous.tes, la gauche la conçoit comme un travail vers une égalité des chances et des conditions d'existence (Noël et Thérien 2010, 36). Le cheminement vers le hors-système s'inscrit dans ce sillage.

Nous aborderons deux concepts piliers, conscients ou non, des projets qui envisagent de sortir du système. Le premier est celui de la démocratisation des discussions éthiques (DDE). Le deuxième élabore une vision hétérodoxe et hétérogène de l'économie et vise, en somme, à réinventer les rapports sociaux ainsi que les rapports à l'environnement.

Dans un premier temps, sortir du système implique de s'éloigner d'une conception verticale de l'exercice du pouvoir. Il importe donc de fonctionner au-delà de la logique entrepreneuriale capitaliste et de la démocratie représentative prônée par nos sociétés libérales afin de démocratiser le plus possible la prise de décisions collective. Dans cette optique, la démocratisation des discussions éthiques est nécessaire pour tendre vers une véritable démocratie directe, c'est-à-dire dans laquelle les membres d'un groupe exercent leur pouvoir directement.

Les discussions éthiques concernent les valeurs du groupe, mais aussi les actions à mener. « *L'éthique constitue une interrogation sur la conduite à tenir dans un contexte donné, souvent non balisé, tout en ayant le juste comme horizon* » (Villemure 2019, 17). Alors que le « système » dépossède les individus (travailleurs.es, citoyens.nes, etc.) de ces discussions cruciales, la DDE vise à faciliter l'accès à ce qui permet de bien vivre : la satisfaction des besoins fondamentaux, des occupations signifiantes, des relations personnelles positives, une participation communautaire et une bonne santé physique garantie par un environnement sain (Gibson-Graham et al. 2013).

La DDE au travail peut par exemple s'exprimer par des discussions au sujet du rapport à l'environnement dans les activités de production, la prise de décisions quant aux surplus financiers générés ou une réflexion collective sur les conséquences de la consommation du groupe sur les conditions de vie d'autres êtres humains (Gibson-Graham et al. 2013). Démocratiser les discussions éthiques est un travail ambitieux qui suppose une vision optimiste de la nature humaine et une culture organisationnelle ouverte à l'apprentissage. Elle s'inscrit aussi dans une philosophie du « rien de ce qui me concerne ne doit être décidé sans moi ». S'affranchir du système suppose de démocratiser les discussions vitales qui ne doivent plus être accaparées par une classe dominante.

De surcroît, ce genre d'approche nécessite de pouvoir faire face aux conflits afin d'éviter le piège de la pseudo-communauté dans laquelle persiste « *la volonté de minimiser, d'escamoter ou d'ignorer les différences individuelles* » (Peck 1993, 106). Pour passer ce cap, la DDE doit s'ouvrir aux échanges concernant les rapports de pouvoir internes à la communauté. La DDE réelle mène donc sûrement à ce qui se rapproche de la théorie féministe de l'intersectionnalité. Cette dernière a pour objectif d'analyser la manière dont les différents systèmes d'oppression s'articulent et se renforcent mutuellement. Ouvrir la discussion et constater les rapports de force facilitent la prise en compte de la diversité des identités et des vécus. Les discussions éthiques deviennent des espaces d'apprentissage de techniques pour mieux communiquer (non violente, animation, etc.) et développer un savoir-vivre nouveau. En définitive, la DDE est une invitation à constater que « *l'économie est le résultat des décisions que nous prenons et des actions qui en découlent* » (Gibson-Graham et al. 2013, xiii).

Dans un deuxième temps, pour sortir du système, il est essentiel de pouvoir considérer que l'économie capitaliste n'est pas tout à fait hégémonique. Pour ouvrir une brèche, il faut pouvoir considérer qu'il est possible de faire autrement.

À ce titre, une première escale est de considérer l'histoire des États-Unis, empire porte-étendard du capitalisme, en constatant ses luttes populaires (portées par exemple par les Afro-américain.es, les Autochtones, les femmes, les déserteurs, les syndicats, etc.) qui ont permis d'élargir les droits individuels et sociaux (Azam et Hermet 2015). Ce sont ces luttes, accompagnées de celles qui ont émergé dans le reste de l'Occident et au-delà, qui ont permis de bâtir, tout en restant critique, ce qui, en différents endroits, constitue les mailles du « *filet social* ».

Ensuite, envisager d'autres théories ou pratiques économiques est crucial. Le capitalisme et le néolibéralisme sont intimement liés à la pensée néoclassique en économie. Largement enseignée dans nos universités aujourd'hui, elle promeut notamment que « *La coordination des activités économiques passe par le marché et [que] celui-ci obéit à des lois naturelles* » (CÉPEQ 2015, 1). Ce qui n'est pas sans rappeler des éléments que nous avons vus plus haut. La domination du néoclassicisme dans le domaine académique et dans la société est un obstacle à des actions conséquentes face aux enjeux contemporains (CÉPEQ 2015, 1). En définitive, elle n'est pas la seule option crédible pour comprendre notre manière de vivre l'économie et notre rapport au monde.

À ce chapitre, citons d'autres grands courants de pensée économique tels que le keynésianisme, le marxisme, l'économie comportementale, féministe ou bien l'économie du développement, pour ne citer que ceux-ci. Pensons également aux services publics, nationalisés ou non, qui répondent de décisions politiques opérées par l'appareil étatique. Puis, évoquons le secteur de l'économie sociale (coop, obnl), rassemblant près de 12 000 entreprises au Québec, et qui se distingue en promouvant une structure de gestion plus démocratique dans laquelle le capital sert les travailleurs.ses ou une localité particulière. Quant au coopérativisme, ses idées datent au moins du début du 19^{ème} siècle et ont été portées par des économistes hétérodoxes. Les communs, pour leur part, sont présents aux quatre coins du monde

et consistent par exemple à la gestion collective d'une ressource naturelle (Ostrom 2010). D'autres approches, telles que l'économie participative, l'organisation communautaire, le développement économique communautaire, l'écologie sociale, le communalisme, le municipalisme, les différentes approches socialistes et libertaires, la décroissance, sont en soi tout un univers d'inspiration. En somme, cultiver un pluralisme en économie commence en réduisant la place occupée par le néo-classicisme dans notre imaginaire, le système éducatif et les médias.

En ce qui concerne la question de la nature hétérogène de l'économie, abordons brièvement la pensée des économistes et géographes Gibson-Graham. Elles ont développé une classification qui décortique les différents types de transactions, de travail et d'entreprises selon qu'ils sont intégrés au marché ou non. Par exemple, nous trouvons dans la section travail, le travail salarié (intégré), contractuel (alternatif) et non rémunéré (ex. : travail ménager, volontaire). Par cette classification, on se rend compte que notre survie dépend d'un ensemble diversifié d'activités économiques. D'ailleurs, plusieurs économistes féministes l'ont mis en lumière : le travail non rémunéré joue un rôle crucial dans la réalisation de tout autre type de travail. Au-delà de cet élément précis, le fait de décortiquer les composantes de l'économie – types de transactions, de travail et d'entreprises – élucide tout ce qui peut contribuer à limiter la logique du marché. En résumé, rendre compte de l'actuelle hétérogénéité de l'économie permet de passer en revue tout ce qui existe au-delà du capitalisme.

Conclusion

Ce texte n'avait pas pour mission d'être exhaustif, mais plutôt de concourir à planter le décor. Pris dans la pandémie actuelle, la polarisation sociale et les défis écologiques qui s'annoncent nous inspirent sans ironie les mots de l'économiste Milton Friedman : « *Seule une crise – réelle ou perçue – produit de réels changements. Quand cette crise survient, les actions qui seront entreprises dépendront des idées qui circulent* ». Assurons-nous de faire circuler les idées qui permettront de transformer notre société vers une démocratie plus radicale, une résilience écologique et la coopération.

Biographie

Samuel Raymond est intervenant communautaire dans le milieu du logement social. Il détient un DESS en développement économique communautaire et s'implique dans différents projets collectifs.

Références

Agren, David et Sam Jones. 2021. « *Zapatistas set sail for Spain on mission of solidarity and rebellion* ». *The Guardian*, 4 mai.

Arthus-Bertrand, Yann. 2010. *La biodiversité*. Paris : Éditions de La Martinière.

Azam, Olivier et Daniel Hermet. 2015. *Howard Zinn Une histoire populaire américaine*. Film documentaire. France : Les Mutins de Pangés.

Boudreau, Philippe et Claude Perron. 2003. *La gauche et la droite*. Montréal : Les Éditions de la Chenelière.

Charbonneau, Michèle. 2012. « Nouveau management public », dans L. Côté et J.-F. Savard (Dir.), *Le Dictionnaire encyclopédique de l'administration publique*. En ligne : www.dictionnaire.enap.ca

Collectif pour un enseignement pluraliste de l'économie au Québec (CEPÉQ). 2015. *L'économie à l'université : vers un enseignement inclusif et pluraliste*. Compte-rendu d'un séminaire. TIESS. En ligne : <https://tiess.ca/le-seminaire-pour-un-enseignement-pluraliste-de-leconomie-un-premier-pas/>

Radio télévision belge francophone (RTBF). 2017. *Peut-on vivre hors système?* 10 mai. En ligne : <https://www.youtube.com/watch?v=jnJO2Ud7iSE>

Capul, Jean-Yves et Olivier Garnier. 2008. *Dictionnaire d'économie et de sciences sociales*. Paris : Édition Hatier.

Commission vérité et réconciliation (CVR). 2015. *Honorer la vérité, réconcilier pour l'avenir* Sommaire du rapport final de la Commission de vérité et réconciliation du Canada. Gouvernement du Canada.

De Rosnay, Joël. 1975. *Le microscope. Vers une vision globale*. Paris : Éditions du Seuil.

Gibson-Graham, J.K., Jenny Cameron et Stephen Healy. 2013. *Take Back the Economy: An Ethical Guide for Transforming Communities*. Minneapolis : University of Minnesota Press.

Godelier, Maurice. 1984. *L'Idéal et le Matériel*. Pensée, économies sociétés. Paris : Fayard.

Groupe de Recherches Écologiques de la Baie (GREB). s.d. *L'éco-hameau de la Baie*. En ligne : http://greb.ca/GREB/Ecohameau_de_La_Baie.html

Heller, Nathan. 2018. « The bullshit job room ». *The New Yorker*, 7 juin.

Kostrz, Marie. 2016. « Extrême droite : « Les plus dangereux sont hors système », *L'Obs*. En ligne : <https://www.nouvelobs.com/rue89/rue89-politique/20110725.RUE3469/extreme-droite-les-plus-dangereux-sont-hors-systeme.html>

Les Inrockuptibles. 2020. *Comment reconnaître un néo-conservateur dans les médias?* En ligne : <https://www.youtube.com/watch?v=Yo8pA7MlspI>

Munka, Stéphane et Jean-Michel Décugis. 2021. « Entraînement en vue d'une guerre civile, esprit de groupe... Le survivalisme est très à la mode dans l'extrême droite française ». *Franceinfo*, 30 avril.

Noël, Alain et Jean-Philippe Thérien. 2011. *La gauche et la droite. Un débat sans frontières*. Montréal : PUM.

Ostrom, Elinor. 2010. *Gouvernance des biens communs : Pour une nouvelle approche des ressources naturelles*. Belgique : De Boeck Supérieur.

- P. Baird, Robert. 2021. *The invention of whiteness: the long history of a dangerous idea*. *The Guardian*, 20 avril.
- Petrella, Ricardo. 2007. *Pour une nouvelle narration du monde*. Montréal : Éditions Écosociété.
- Peck, Scott. 1993. *La route de l'espoir : Pacifisme et communauté*. Coll. Mieux-être. France : Éditions Flammarion.
- Plourde, Anne. 2020. « Le néolibéralisme contre le droit à la santé », *Droits et libertés* 39 (2) : 31-32.
- Posca, Julia. 2013. « Qu'est-ce que la financiarisation de l'économie? ». *IRIS*, 7 février.
- Robichaud, David et Patrick Turmel. 2012. *La juste part*. Montréal : Atelier 10, Coll. Documents.
- Shields, Alexandre. 2021. *Le naufrage climatique est en vue, prévient le GIEC*. *Le Devoir*, 9 août.
- Shragge, Eric. 2013. *Activism and Social Change. Lessons for Community Organizing*. Toronto : University of Toronto Press.
- Vincent, Catherine. 2019. « La tentation du « survivalisme », *Le Monde*, 10 juillet.

La trajectoire incertaine du Projet Bâtiment 7

Par **Marcel Sévigny**

L'éveil d'une nouvelle résistance locale au capitalisme

Il serait difficile de comprendre les origines du Projet Bâtiment 7 sans parler brièvement du terreau social et politique qui a mené à une telle audace, arracher gratuitement des mains de l'un des cinq plus gros propriétaires privés du Québec, le Groupe Mach, un vaste bâtiment industriel voué à la démolition. Dans le contexte, on peut parler d'exploit. Dans ce texte, j'accepte ma part de responsabilités comme acteur dans le Projet Bâtiment 7.

La naissance du Projet Bâtiment 7 s'inscrit directement dans l'histoire du mouvement social de Pointe-Saint-Charles, tenace depuis la fin des années 1960. La mise sur pied de la Clinique communautaire (santé), des Services juridiques communautaires (défense des droits), du Carrefour d'éducation populaire (éducation permanente aux adultes) et quelques années plus tard, le Regroupement information logement (habitation) en sont quelques exemples. Deux caractéristiques majeures imprègnent le mouvement dès le début : la volonté d'assumer le contrôle direct de ses « institutions » par des citoyens et citoyennes engagés, doublé d'un positionnement particulièrement critique, parfois anticapitaliste, face aux pouvoirs politique et économique qui marquait l'air du temps.

Quelque trente-cinq ans plus tard, déjà connecté par des liens militants avec le mouvement social local, le Projet Bâtiment 7 prend sa source en 2004, à la suite de la fermeture définitive des immenses Ateliers ferroviaires du Canadien National (CN), l'équivalent en superficie du tiers de Pointe-Saint-Charles. La Coalition des groupes communautaires Action-Gardien (née en 1981) y organise alors une première manifestation symbolique (une centaine de personnes) en allant planter un drapeau sur les terrains, après en avoir enlevé les chaînes qui barraient l'entrée. Sur la base d'un refus de se faire imposer un redéveloppement au seul avantage des promoteurs immobiliers, Action Gardien réclame de la Ville l'expropriation des terrains. Peu de temps après, c'est la formidable bataille populaire contre l'implantation du casino en 2005-2006. L'impressionnante victoire a eu des effets qui allaient favoriser la récupération de ce bâtiment n° 7, un des 20 bâtiments du site des anciens Ateliers du CN.

Évolution des perspectives

Un autre effet provient de l'effervescence du mouvement altermondialiste au tournant des années 2000. Des militantEs du quartier Pointe-Saint-Charles y seront actifs (notamment dans SALami), ce qui ouvrira la porte au renouveau d'une conscience anticapitaliste. Les préoccupations liées à l'avenir

incertain de la planète y sont omniprésentes. La composition de cette petite mouvance d'une quinzaine de militantEs oscille entre une diversité libertaire et autres courants sociaux de gauche radicale qui ont su cohabiter ensemble, malgré certaines difficultés. C'est le retour d'une critique plus mordante à l'égard des pouvoirs dominants qui va s'intégrer dans le Projet B7.

La jonction d'un réseau libertaire local avec le mouvement social

En 2004, La Pointe Libertaire est fondée, alors que déjà quelques militantEs du collectif La Rue Brique sont actifs depuis 2002. Le Centre social autogéré (CSA) sera mis sur pied en juin 2007. L'essentiel du réseau libertaire « organisé » au niveau local oscille, selon les événements, entre 10 et 30 personnes. Une première convergence entre militantEs communautaires et militantEs libertaires va s'établir autour des enjeux des anciens Ateliers du CN, non sans certaines tensions, mais avec la volonté sans équivoque d'agir ensemble. Pour bien saisir le contexte, revenons à la courte liste des événements les plus significatifs qui mèneront à la revendication commune d'obtenir un bâtiment gratuit pour la communauté.

Rappelons qu'au printemps 2004, une première manifestation a lieu sur les terrains du CN. L'année suivante, l'intense lutte contre le casino se termine avec une victoire (2005-2006), puis il y a l'Opération populaire d'aménagement (OPA) menée par le mouvement communautaire local à la fin de 2007, les consultations publiques de la Ville au début de 2009, le tout autour de la vision de réaménagement des terrains du CN. Puis se produit le coup de tonnerre du 22 février, celui de la démolition sauvage (sans avertissement et sans permis) d'une partie du bâtiment no 7 par le Groupe Mach. Cette « provocation », intentionnelle ou non, débouchera sur la mise sur pied du collectif 7 À NOUS moins de deux semaines plus tard, en mars 2009. Lors de sa première rencontre, l'objectif, le seul sur la table : sauver le bâtiment n° 7 de la démolition en l'obtenant gratuitement.

L'émotion est encore forte, ce qui aide à valider la revendication libertaire. Bref, toute cette histoire est racontée largement dans un livre paru aux Éditions Écosociété en 2013, « Bâtiment 7, victoire populaire à Pointe-Saint-Charles ». L'unanimité obtenue sur une seule revendication est devenue un moment fusionnel commun, transcendant les divers courants idéologiques de cette coalition. C'est autour de cet objectif que le nouveau collectif 7 À NOUS bâtit sa stratégie. Quant aux moyens utilisés, la négociation fut constante entre ceux et celles qui préféraient soit la négociation, les pressions politiques ou qui favorisaient l'action directe.

Ainsi, cette intense période de mars 2009 jusqu'au 22 octobre 2012, date de décision du conseil de Ville d'octroyer le bâtiment 7 au Collectif 7 À NOUS, a été ponctuée de dizaines de présences et d'actions du 7 À NOUS au conseil d'arrondissement du Sud-Ouest, à l'Hôtel de Ville, de nombreuses manifestations et occupations temporaires sur les terrains du Groupe Mach en face du bâtiment 7, d'assemblées de mobilisation regroupant parfois 250 personnes, d'affichage à la grandeur du quartier, bref, la pression sur les autorités politiques locales et sur le Groupe Mach a été exceptionnelle, c'est-à-dire intensive et à la hauteur de l'enjeu.

Malgré des divergences connues au niveau des idées, cette solidarité exemplaire maintenue sur quelques années entrouvre une fenêtre sur de possibles cohabitations ultérieures entre groupes et personnes militantes de courants politiques divers. Il est donc possible de miser sur les convergences, qu'il faut faire l'effort de chercher constamment, afin de détecter des objectifs communs lorsque les écarts d'intérêt ne sont pas trop grands. Après plus de trois ans de lutte intensive, le 7 À NOUS tient là, au début de 2013, une précieuse expérience dans ses bagages.

Un premier test face au système bureaucratique

Après la victoire décisive d'octobre 2012, le réseau militant croyait naïvement que quelques mois, peut-être un an, suffiraient pour que le transfert légal du bâtiment se concrétise. Le délai de 52 mois qu'il fallut compter est révélateur des pratiques bureaucratiques et de rapports de force entre institutions privées ou publiques sur des bases d'intérêts financiers et/ou politiques. S'il n'y a pas de pression assez forte pour faire avancer un dossier, il risque de dormir « sous la pile ». Voilà un élément dont le 7 À NOUS doit tenir compte dans l'avenir. Quoiqu'il en soit, ce délai entraîna une forte démobilisation du réseau militant. Durant trois ans, un petit groupe d'irréductibles autour du 7 À NOUS a dû exercer une constante vigilance pour éviter que le Groupe Mach ne fasse faux bond à sa signature. La présence de quelques militantEs locaux d'expérience, rattachés à des projets déjà en gestation, constituant le cœur de cette fournée initiale du 7 À NOUS (l'épicerie autogérée Le Détour, la micro-brasserie Les Sans Taverne, l'Atelier mécanique), a permis d'éviter l'effritement du projet.

Ce rapport avec la bureaucratie privée et publique fait entrer le 7 À NOUS dans les couloirs du système. Un couloir, où les « moins puissants » sont tassés sur le bord par les stratégies d'affaires des plus forts. Bref, le dossier de la cession du bâtiment 7 n'était pas une priorité pour le Groupe Mach, et il le faisait savoir par son inertie. Groupe Mach semblait espérer que les militantEs s'épuisent et abandonnent en jouant sur le temps. Ce blocage plus ou moins volontaire, qui durait depuis trois ans, n'en finissait plus et en vint à « forcer » le 7 À NOUS à changer de stratégie. Celui-ci décide, au début de 2016, d'agir désormais comme s'il était le propriétaire effectif du bâtiment. Cette intuition politique et ce virage ont mis du temps à prendre forme dans les esprits. Ils permettent alors au 7 À NOUS de reprendre l'initiative sur le terrain.

La nouvelle stratégie fait en sorte que le 7 À NOUS se lance dans la recherche de financement, monte les premières esquisses de plans et de distribution de l'espace et amorce une relance plus active d'appels à projets et d'assemblées de mobilisation. Cela va même jusqu'à entreprendre les travaux au début de 2017 dans un bâtiment qui ne lui appartient pas et sans avoir obtenu toutes les autorisations juridiques et même complété le financement évalué à 4,2 millions de dollars. D'ailleurs, pour faire image, un bailleur de fonds communautaire trouve même cavalière l'attitude du 7 À NOUS.

Tout compte fait, cette stratégie est payante et l'objectif est atteint. Cette nouvelle effervescence du réseau 7 À NOUS envoie un message clair à Groupe Mach : le 7 À NOUS est là pour prendre possession

du nouveau « Bien commun » pour la communauté. On retrouve ici l'esprit frondeur du 7 À NOUS qui, depuis ses débuts, a constamment forcé les barrières, à cheval entre norme et hors-norme. Et ce caractère, ce souffle libertaire, enclin à la critique de la norme, révèle la nature du défi porté par sa pratique, une sorte de « plate-forme politique » que nous synthétisons de la manière suivante : construire en dehors et en tension avec les Institutions étatiques et politiques de la société. Précisons minimalement : « En dehors » c'est l'idée de construire un écosystème B7 créant des ruptures face aux valeurs dominantes de la société (vivre maintenant la société de demain) et « en tension » par l'espace que le Projet B7 veut occuper sur la place publique, dans sa communauté et au-delà.

Les hésitations du 7 À NOUS

Cette conception et cette pratique d'un rapport conflictuel face aux Institutions sont mises en œuvre depuis le début par le 7 À NOUS. Elles auraient dû logiquement être intégrées dans la philosophie et dans la manière de construire le Projet B7. Dans les faits elles sont devenues petit à petit une caractéristique distinctive du « hors-norme » de sa démarche. Et, il faut le souligner fortement, cette ligne d'intervention est une réussite exemplaire. Sans elle, le Projet B7 n'existerait pas.

Mais, ce hors-norme est difficile à maintenir et à appliquer. Mais c'est ce qui permet au Projet B7 de « glisser un pied » hors du système par l'invention de nouvelles normes. On imagine bien les défis inédits que cela pose de prendre en compte dans sa philosophie pratique d'action politique un concept comme celui de construire en dehors et en tension. En gros, c'est la notion souvent évoquée au 7 À NOUS de « tracer le chemin en marchant » tout en cherchant à se donner une « pensée commune autonome », propre aux défis du 7 À NOUS/ Projet B7 quant à son rapport et à sa place dans la société et dans sa communauté. Plus précisément, il s'agit de donner un sens à la vision du 7 À NOUS « Devenir un moteur de transformation culturelle, sociale, politique, économique et environnementale. » Nous y reviendrons.

Le tourbillon et la vitesse du système

Une cadence infernale va s'imposer aux forces vives du Projet B7. Comme nous l'avons souligné, dès le début de 2017 la mobilisation autour des divers collectifs s'est accentuée et en avril, le 7 À NOUS devient légalement propriétaire du Bâtiment 7. Une responsabilité de propriétaire, même si on lui donne le sens de Bien commun, implique son lot d'obligations, dont celui de la viabilité financière. Cette nouvelle réalité dicte au 7 À NOUS l'échéance d'un an pour ouvrir les portes au public. Pouvait-on prendre « le temps qu'il faut », à notre rythme ? Dans la conjoncture du moment, ces questions ne font pas le poids. Toutes les énergies sont mises au service d'un objectif, ouvrir au mois de mai 2018.

Le pari est tenu, la phase A (23 % de l'espace total du B7) est inaugurée en mai avec sa quinzaine de projets collectifs autonomes et ateliers divers. Réussite absolument exceptionnelle, soulignée autant par l'appui de la population locale que par diverses Institutions politiques et médiatiques. Le Projet B7 entre sur le devant de la scène des « innovations sociales » (plusieurs prix), des « start up » du renouveau

montréalais, des vedettes de l'économie sociale, etc. C'est une image publique largement définie de l'extérieur.

Mais à quel prix s'est réalisée cette réussite, se demandent de rares esprits lucides ?

En effet, le Projet B7 – qui compte à l'inauguration quelque quatre ou cinq salariéEs et entre 75 et 100 membres actifs – montre des signes d'essoufflement. On assistera alors, dans les neuf mois suivants, à de longues pauses d'une partie des troupes dues à des fatigues accumulées. Ce qu'il reste d'énergie vise à assurer minimalement un accès aux nouveaux services et à répondre aux exigences en regard des normes du système (permis de ci ou de ça, exigences de sécurité, décisions administratives incohérentes, etc.) Bref, le temps et l'énergie devant être consacrés aux exigences bureaucratiques, financières et autres accompagnent la nouvelle notoriété publique du Projet B7 (demande d'entrevues, film, conférences, etc.), et pèsent de tout leur poids.

Ce repos forcé d'une partie des troupes, dû au surmenage généralisé, aurait sans doute dû déclencher au 7 À NOUS, le réflexe du « pas en arrière ». Prendre enfin le temps pour faire le point, pour reprendre ses esprits. D'autant plus que déjà, on percevait des effets négatifs sur la cohérence interne du Projet B7. Pourtant, dès que le printemps 2019 ramène une nouvelle montée de sève dans l'écosystème B7, les signes avant-coureurs d'avoir été happés par une logique de « compétition avec le temps » semblent avoir été oubliés. Pas de réel bilan collectif ou de leçons à tirer. La « machine » est repartie, cette fois pour faire face aux problèmes de cohésion interne qui ont surgi. Un modèle révisé de structure organisationnelle est proposé, un code de vie est adopté, cinq nouvelles salariées sont embauchées, un modèle de gestion des ateliers est mis en chantier. Bref, tous ces admirables et considérables efforts seront mis sans que soit soulevé l'enjeu de la cohésion idéologique du Projet B7.

Là où le réseau libertaire – ou radical – l'a échappé

Exerçant depuis le début une influence significative sur la dynamique du Projet Bâtiment 7, par les projets initiés, ses actions directes et quelques idées rassembleuses (notamment l'autogestion) et de l'implication militante, le réseau libertaire et radical porte une large responsabilité, à la mesure de son ascendant dans la réussite ou l'échec de ce projet hors norme. Un petit détour s'impose.

La réémergence d'une pensée libertaire dans Pointe-Saint-Charles passe beaucoup par un groupe de six militantEs qui fondent le collectif affinitaire La Pointe Libertaire en 2004. La philosophie d'action du collectif s'inspire du municipalisme libertaire (communalisme), du philosophe et militant anarchiste américain Murray Bookchin. La perspective large est de relancer la « vieille idée d'autonomie » portée par le mouvement social du quartier Pointe-Saint-Charles dans les années 1970 et de la « reradicaliser ». Essentiellement en y « réinsérant » clairement la dimension « politique » de la prise en charge autonome d'une communauté (ici le quartier) à partir de ses propres institutions qu'elles contrôlent directement.

L'analyse générale étant que le mouvement social du quartier (Action-Gardien), imprégné d'une vision politique sociale-démocrate usée, est en panne d'une « perspective d'émancipation ».

La stratégie mise de l'avant : lier des actions directes aux revendications communautaires locales. Ainsi, plusieurs actions directes, autour de certaines demandes communautaires, bloquées dans l'appareil municipal, seront menées avec succès au fil des ans. Cette perspective amène La Pointe Libertaire à s'intéresser aux anciens Ateliers du CN. En 2007, le collectif organise une assemblée publique en proposant de créer un village urbain sur les terrains du CN. Cette idée, aux contours utopiques et démesurés, est ramenée, lors de l'assemblée publique de plus d'une soixantaine de personnes, à l'objectif plus modeste de récupérer un bâtiment. Le bâtiment no 7 (identifié comme tel sur les plans) est ciblé en vue d'une occupation-appropriation. Le Centre social autogéré (CSA), d'inspiration italienne, est alors créé et deviendra très tôt par la suite, une entité autonome de La Pointe Libertaire.

L'affluence d'un nombre important de nouveaux militantEs radicaux au CSA (le CSA remplacera La Pointe Libertaire au sein du 7 À NOUS), diluera l'influence et l'évolution de la pensée politique autour de la perspective communaliste. La gestation lente d'une projection politique communaliste, avec quelques acquis réels sur le terrain, se verra pratiquement « oubliée » dans la nouvelle dynamique militante.

En 2017-2018, lorsque le premier modèle organisationnel est débattu au 7 À NOUS, les divers collectifs porteurs de projets, divergent sur des enjeux de nature politique. Une première discussion sur le capitalisme et l'environnement mène à un cul-de-sac. Le désaccord est alors mis sur le « stationnement » pour discussions ultérieures. On n'y reviendra pas. Le second enjeu veut traiter du salariat (une proposition des délégués du Détour, projet d'épicerie autogérée). Des oppositions à la discussion font obstacle à la tenue du débat. Sur le moment, la situation n'apparaît pas préoccupante. La période intense de mise sur pied des divers projets prend toute la place.

Le refus du politique

Un regard dans le rétroviseur nous permet de voir que c'est durant cette période de quelques mois de 2017-2018 qu'un premier différend au sein de la mouvance libertaire ou radicale s'est pointé le nez. Aujourd'hui, faute d'avoir été franchement abordé dans les mois et les années qui ont suivi, l'enjeu de fond sur la nature politique du B7 n'a pas évolué depuis plusieurs années alors que la pratique interne du Projet B7 se transforme. Qui peut dire aujourd'hui « ce qu'on fait ensemble au B7 » et « pourquoi le fait-on »? Depuis presque deux ans s'accumulent rumeurs, méfiance et frustrations de toute part. L'effet, on le sent, entraîne des répercussions destructrices sur la solidarité.

Pourquoi le Projet B7 est-il incapable d'aborder les enjeux de base contenus dans sa vision? Sans entrer dans les détails (faute d'espace), disons que le 7 À NOUS n'a jamais pris une position quelconque sur un enjeu social, politique, culturel ou économique depuis ses débuts. Pourtant les sujets chauds ne manquent pas.

Relevons que depuis son inauguration en mai 2018 avec sa quinzaine de projets, le 7 À NOUS n'a pas pu se doter d'une instance de coordination fonctionnelle au moment où ces lignes sont écrites. L'enjeu de la gestion du pouvoir interne, non discuté, empêche la cohésion collective. Étrangement pourrait-on dire, la notion d'autogestion, base et philosophie d'organisation du Projet Bâtiment 7, n'a jamais été discutée. Pourtant elle est mise en pratique. Quel sens lui donne-t-on? On va jusqu'à entendre que l'autogestion c'est : « je fais ce que je veux ».

Difficile passage que celui d'une position essentiellement contestataire (la période de lutte d'appropriation du bâtiment) vers une forme de prise en charge collective de la gestion d'un projet autonome. Penser des ruptures d'avec la logique capitaliste, développer l'autonomie individuelle et collective est fondamentalement différent que la simple « opposition » (facilement rassembleuse). Cela demande de la réflexion, du temps pour la faire et la volonté de se confronter à nos contradictions individuelles et collectives. À l'évidence, des personnes trouvent trop difficile ce genre de contraintes.

L'effet de blocage est réel. Cela va jusqu'à refuser de discuter de sujets sensibles. Ce refus du débat osons l'interpréter comme le « refus du politique ». Nous entendons par politique : la gestion autonome de l'organisation collective d'une communauté, celle-ci étant traversée par des courants sociaux pouvant être opposés. Et c'est souvent sous le couvert des impératifs d'urgence de toute sorte que le blocage se maintient. Et ce refus du politique n'est pas aussi un positionnement politique? Peut-on le nommer comme une « politique du non-dit »?

La crise qui secoue le 7 À NOUS en 2021

De l'extérieur, la perception est sans doute différente pour les gens intéressés ou intrigués par cette expérience collective hors du commun. De l'intérieur, nous parlions plutôt des effets destructeurs sur la dynamique collective.

Ainsi, depuis presque deux ans, à l'automne 2019, le membership a commencé à s'effriter, puis s'est accéléré. Le confinement dû à la pandémie (mars 2020) fut un facteur aggravant sur une situation déjà précarisée. À l'été 2020, une partie des salariéEs se retrouve hors circuit, certains partent, de nouveaux « burnouts » s'ajoutent. Bref, difficultés internes et pandémie se conjuguent, et l'écosystème repose alors sur un plus petit nombre d'individus dont les salariéEs composent une part significative de l'effectif.

Dans tout ce dédale un peu déprimant, il faut signaler quelques bulles dynamiques ici et là. Le travail important sur la structure organisationnelle, réalisée par quelques personnes du cercle structure qui fait partie de ceux et celles qui « tiennent le coup ». Malheureusement, ce travail décisif élude la question du pouvoir, faute de consensus sur l'interprétation des blocages qui traversent le Projet B7. D'autre part, le projet Fermette (agriculture urbaine) arrive à mobiliser de façon presque « normale », réalisant complètement son plan d'intervention 2020. Plusieurs nouveaux projets sont en gestation en plus d'une

deuxième phase de développement (partie B – 5 millions de dollars) actuellement sur les rails. Le 7 À NOUS répond toujours à ses interlocuteurs extérieurs.

La gestion des urgences est depuis trop longtemps le train-train quotidien au sein du Projet B7. L'urgence de répondre à des engagements pris sans trop d'évaluation, l'urgence de remplacer quelqu'une tombée en « burnout », etc. Bref, l'urgence s'est installée comme le modus operandi du Projet B7. Pourtant nous le savons, l'urgence c'est la vitesse d'exécution, de réaction, d'efficacité, de performance, en gros, c'est la logique du système capitaliste que le Projet B7 veut justement combattre. Et c'est justement aussi un problème politique.

Cela donne une pression proprement intenable s'exerçant sur le « noyau » portant la charge mentale et émotionnelle du Projet B7. En tout de 10 à 15 personnes. L'écosystème du B7 est aujourd'hui rattrapé dans le détour. Tel le chien qui se mord la queue. Tout ne tient pour l'instant que par un bricolage concocté, le plus souvent dans l'urgence, à travers des instances sans cohésion minimale.

L'audace nous appelle à nouveau

L'enjeu principal soulevé par ce texte n'est pas la disparition physique du Projet B7. D'une façon ou d'une autre, il est là pour de bon. Il pourrait être tenu par une dizaine de salariés qui en assureraient la gestion intégrée de divers services à la communauté environnante. Le tout, dans une « tendance sociale-démocrate » de l'économie sociale. C'est la pente glissante qu'emprunte objectivement et sans trop y réfléchir, l'écosystème du B7. Nous serions alors loin, très loin de l'imaginaire d'une Fabrique d'autonomie collective construisant le Projet B7 pour changer la vie. L'imaginaire est aussi une pente, mais en sens inverse, une côte. Impossible de s'y laisser glisser.

Pour le Projet B7, la perspective de la Fabrique d'autonomie collective est encore à portée de main même s'il s'en éloigne. Plus largement, cette perspective c'est aussi la nécessaire reconstruction des communautés locales en commençant par la nôtre, Pointe-Saint-Charles. Encore plus largement, cette perspective, ce sont les liens solidaires avec des expériences où le politique est repris en main de manière autonome, les Zapatistes du Chiapas au Mexique, Notre-Dame des Landes en France et des centaines d'autres à travers le monde, défiant ouvertement le capitalisme.

La première séquence de cette audace renouvelée, propre à l'histoire du 7 À NOUS, serait de réintroduire le questionnement ouvert et transparent. À commencer par les deux questions suivantes : « Que fait-on ensemble au B7? » et « Pourquoi le fait-on? »

Une révolution est un processus long et lent alors que trop de gens le pensent comme court.

Biographie

Marcel Sévigny, résident de Pointe-Saint-Charles depuis près de 40 ans, est un militant communautaire et libertaire. Ex-conseiller municipal de Pointe-Saint-Charles, il a été initiateur du groupe affinitaire La Pointe Libertaire aujourd'hui dissout, et est un des fondateurs du collectif 7 À NOUS gérant le Projet Bâtiment 7. Il poursuit son engagement au cercle développement du Projet Bâtiment 7.

Références

Garcia, Renaud. 2020. La collapsologie ou l'écologie mutilée. Paris : Éditions l'Échappée.

La Pointe Libertaire. 2013. Bâtiment 7, victoire populaire à Pointe-Saint-Charles. Montréal : Éditions Écosociété.

Sévigny, Marcel. 2009. Et nous serions paresseux. Montréal : Éditions Écosociété.

Faire communauté ou mettre en commun les singularités : le cas de la communauté intentionnelle Le Manoir

Par **Geneviève Proulx-Masson**

La communauté intentionnelle est un phénomène ancien dont les formes ont varié tout au long des époques (Kanter 1972; Bennett 1975; Zablocki 1980). Des gens se sont regroupés pour fonder des communautés basées sur un mode de vie alternatif aux institutions majoritaires de la société, afin de vivre en accord avec leurs valeurs, dans un esprit de partage et un souci d'égalité (Bennett 1975). Plusieurs vagues se sont succédées, des communautés religieuses aux communes hippies en passant par les expérimentations socialistes (Kanter 1972; Bennet 1975).

Depuis la fin du 20^e siècle, tel qu'en témoigne la résurgence du Fellowship for Intentional Community en 1986 et la création du Global Ecovillage Network en 1991, une nouvelle génération de communautés intentionnelles a vu le jour, motivée par l'instauration d'un mode de vie plus juste, moins aliénant et surtout plus soutenable sur le plan environnemental. Ces nouvelles communautés, tout comme les anciennes, doivent relever un double défi : assurer l'épanouissement individuel de leurs membres et la survie de la communauté. Toutefois, la montée en puissance de l'individualisme, le souvenir encore récent des dérives autoritaires de certains leaders charismatiques et la nature globale de la question environnementale imposent de répondre autrement à ce double défi. Ainsi, plutôt que de choisir le repli sur elles-mêmes sous la gouverne d'un chef rassembleur, bon nombre de communautés adoptent une attitude d'ouverture et tentent de mettre en place des processus démocratiques participatifs visant l'autogestion. Dans ces circonstances, le double défi d'équilibrage entre l'épanouissement individuel des membres et la survie de la communauté prend des proportions inégales.

En me basant sur l'étude monographique que j'ai effectuée en 2018 au Manoir (Proulx-Masson 2018), une communauté intentionnelle située dans la Baie-des-Chaleurs en Gaspésie, j'explorerai comment celle-ci s'y prend pour relever ce défi de taille. J'examinerai d'abord le mode de fonctionnement et les pratiques en cours au Manoir pour ensuite identifier comment ceux-ci contribuent à façonner un esprit de communauté en générant des similitudes chez les membres ainsi qu'un attachement à la communauté qui exacerbe l'engagement de ces derniers. Je m'attarderai ensuite à l'espace de liberté qu'ont les individus au Manoir et à la façon dont ceux-ci négocient avec l'entité collective pour conserver ou accroître cet espace.

Le Manoir : mode de fonctionnement et pratiques

Le Manoir a vu le jour en 2015. Il s'agit d'un projet d'autosuffisance collective en milieu rural dans le cadre duquel les membres partagent une même maison et mettent en commun leurs revenus. Ceux-ci se calculent en temps plutôt qu'en argent afin de ne pas hiérarchiser la valeur des tâches. Ainsi, une heure travaillée vaut une heure, qu'elle soit passée à cuisiner, récolter des légumes, construire une toilette à compost, nourrir les poules ou encore réaliser des contrats informatiques. L'accomplissement de certaines tâches moins spécialisées s'effectue par rotation. Bien que Le Manoir compte beaucoup de projets à l'interne pour occuper ses membres, ceux-ci ont également la possibilité d'avoir un emploi à l'extérieur. Au total, chaque membre doit effectuer 42h de travail par semaine incluant la préparation des repas, le ménage et autres tâches domestiques, les réunions et le militantisme. La conception du travail en vigueur reconnaît donc formellement le travail reproductif et l'implication sociale.

Puisque temps et argent sont mis en commun, c'est la communauté qui prend en charge les besoins de ses membres – logement, nourriture, vêtements, transport, santé, divertissement – et distribue une allocation mensuelle de 120 \$ que les membres peuvent utiliser comme bon leur semble. Communalisation du temps et de l'argent implique aussi des processus décisionnels participatifs. Les décisions sont ainsi prises dans le cadre de réunions où l'on fonctionne par consensus, c'est-à-dire qu'on discute sur la base de propositions jusqu'à ce qu'on arrive à un accord, souvent un compromis, sans procéder au vote formel.

Le Manoir s'est également doté d'une vision qui se décline en cinq principes : la vie de groupe ou la synergie entre le *soi* et le *nous*, la justice sociale, la nature, l'autonomie collective et l'ouverture. Concrètement, la synergie entre le *soi* et le *nous* s'illustre par le fait d'habiter ensemble, de partager les repas, de co-crée en embrassant les conflits et en se donnant l'espace pour les régler, d'être un *safe space* pour les membres et les visiteurs, de valoriser la communication et l'entretien des relations ainsi que d'allouer un espace-temps au jeu et au plaisir. Le principe de justice sociale s'incarne dans les processus de décision participatifs et non hiérarchiques, le partage des revenus et l'activisme politique et social des membres dans la communauté élargie. La valorisation de la nature se concrétise quant à elle dans le choix de s'installer à la campagne, de vivre simplement, d'intégrer le mode de vie de la communauté à son milieu et à ses cycles et de favoriser la construction et la rénovation écologique. L'autonomie collective, comprise comme la capacité du groupe à choisir son mode de vie, s'ancre dans les sphères alimentaire, énergétique, économique, financière et idéologique. Enfin, l'ouverture est reflétée par l'établissement de liens divers avec la communauté élargie via le bénévolat, les partenariats, les services rendus, l'accueil de visiteurs, l'organisation d'activités ouvertes au public, le partage d'outils, de savoirs et de compétences, la construction de solidarités avec des groupes et individus de tout horizon et l'acceptation d'une diversité de type de collaboration au sein du projet.

Afin de s'assurer que la communauté maintienne sa cohésion, toute personne désireuse de s'y joindre doit passer par un processus de sélection et d'intégration comprenant plusieurs étapes. Le processus permet de valider l'adhésion à la vision ainsi que la compatibilité avec le reste du groupe à différents moments, jusqu'à ce que le candidat obtienne finalement son statut de membre permanent.

Favoriser les similitudes

Un des fondements de la communauté, tel que l'ont démontré Tönnies (1922) et Durkheim (1967), est la similitude des membres. Dans la littérature sur les communautés intentionnelles, on note souvent l'existence de règles favorisant artificiellement les similitudes comme le port de l'uniforme (Hall 1988; Hechter 1990) par exemple. Qu'en est-il au Manoir ?

On constate qu'un tel projet attire d'emblée des personnes semblables sur le plan sociodémographique. Le profil type du membre est celui d'une personne blanche hétérosexuelle, début à mi-trentaine, sans enfant, issue de la classe moyenne supérieure, élevée en milieu urbain, ayant minimalement fréquenté le cégep et éventuellement l'université et ayant déjà frayed avec le communalisme avant son entrée au Manoir.

Concernant le mode de vie au Manoir, il n'y a pas d'horaire ou d'emploi du temps prescrit. Chacun est responsable de gérer son temps de travail comme il le souhaite. La saison agricole impose ses tâches et son rythme – le temps des semis et des récoltes étant dicté par la nature – mais encore là, ça ne concerne que ceux qui travaillent à la ferme. Néanmoins, une fois qu'une personne fait partie du Manoir, son mode de vie commence inévitablement à s'apparenter à celui des autres membres puisque des modalités particulières rythment la vie de la communauté. Les membres habitent sous un même toit, mangent ensemble les mêmes repas, mettent en commun revenus, ressources et temps, travaillent minimalement un même nombre d'heures (42h), reçoivent la même allocation mensuelle (120 \$), accomplissent certaines tâches communes (il existe un système de rotation pour les tâches peu spécialisées), participent aux mêmes réunions où ils prennent ensemble les décisions concernant la communauté et communiquent avec des techniques similaires (communication non violente). Même si personne ne se fait dire quoi faire, il y a bel et bien un mode de vie commun au Manoir.

Le partage des possessions est également un trait typique de la tradition communaliste (Bennett 1975). Au Manoir, on y pratique une version plus limitée. Ce sont les revenus qui sont mis en commun. Pour ce qui est des avoirs des membres, même s'ils demeurent leur propriété personnelle, ceux-ci sont généralement mis en usufruit pour le bénéfice de la communauté. Même si tous n'arrivent pas au Manoir avec la même aisance financière, ces pratiques contribuent à égaliser les conditions matérielles d'existence.

La vision est un autre élément clé en ce qui concerne les similitudes entre les membres. Elle agit d'ailleurs à deux niveaux. D'abord, elle facilite le recrutement de personnes réellement en phase avec le projet et partageant par le fait même certaines croyances et valeurs. Elle a donc un rôle de représentation au sens où elle reflète les valeurs et les croyances des membres. Cependant, chacun de ses cinq principes s'incarne dans des pratiques concrètes. Ainsi, la vie de groupe se concrétise via l'habitation collective et le partage des repas, la justice sociale via des processus décisionnels participatifs et non hiérarchiques et la mise en commun des revenus, par exemple. La vision revêt donc également un caractère performatif

de sorte que les membres se conforment effectivement aux termes de leur adhésion à la communauté. Elle pourrait même être considérée comme une forme d'organe centralisateur alternatif à l'État et facilitant l'autogestion dans un contexte où plusieurs singularités se côtoient et doivent coopérer.

Par ailleurs, porter une même vision requiert également un langage commun. Celui-ci permet de se comprendre, mais aussi de façonner la pensée. Au Manoir, le langage est caractérisé par un souci d'inclusion, une sensibilité aux relations de pouvoir et l'emploi d'un vocabulaire lié à l'anarchisme. Par exemple, les membres tiennent un petit cahier des propos sexistes qui participe d'une démarche de conscientisation. Même si la communauté se dit féministe et que les membres sont tous très sensibilisés à cet égard, il est arrivé que certains d'entre eux soient pointés du doigt pour avoir exprimé une forme de sexisme. Ainsi, les membres ne sont pas tous égaux dans la maîtrise du langage commun et les moins agiles semblent chercher à s'améliorer.

Enfin, un autre élément qui contribue aux similitudes entre les membres est la rotation de certaines tâches peu spécialisées comme la préparation des repas, la vaisselle, le ménage, l'animation des réunions et le soin des poules. Ce système rotatif a été instauré dans un souci d'égalité. La communauté envisage également d'étendre la rotation afin d'encourager l'empowerment de ses membres et l'autonomie collective. Pour l'instant, la plupart des activités économiques restent toutefois spécialisées. Quand on porte attention aux rôles productifs que chacun tient au Manoir, on constate que ceux-ci tendent à s'accompagner de préoccupations particulières. Comme l'envisageait Durkheim (1967), la division du travail contribue à l'individuation des consciences. Néanmoins, plusieurs façons de faire au Manoir, bien que ce ne soit pas leur raison d'être, agissent de sorte à favoriser les similitudes. Recruter des personnes semblables, instaurer un mode de vie commun, viser l'égalité des conditions matérielles d'existence, unir les membres autour d'une vision et d'un langage communs et limiter la spécialisation productive sont autant de manières de contribuer à forger un sens de la communauté fondé sur l'identité des manières de penser et d'agir que Durkheim (1967) appelait la solidarité mécanique.

Susciter l'attachement

En plus de reposer sur les similitudes, l'esprit de communauté peut également être généré en suscitant diverses formes d'engagement envers la communauté. Selon Kanter (1972), qui a réalisé de célèbres travaux sur les communautés utopiques américaines de la fin du 18^e jusqu'au milieu du 19^e siècle, l'engagement opère sur trois plans – instrumental, affectif et moral – pour lesquels il est question de susciter un « détachement » à l'égard du monde extérieur et un « attachement » à la communauté. Sur le plan instrumental, des « sacrifices » doivent être exigés de la part des membres afin d'augmenter la valeur associée au statut de membre alors que des « investissements » doivent être faits à l'intérieur de la communauté de sorte que, pour en bénéficier, il faille y demeurer. Sur le plan affectif, les membres sont tenus de « renoncer » aux relations extérieures à la communauté qui lui font concurrence ainsi qu'aux relations exclusives au sein du groupe pour « communier » avec celui-ci et ressentir l'appartenance à l'entité collective. Sur le plan moral, une « mortification » des individus entraînant la soumission de

leurs états privés au contrôle social exercé par le groupe doit s'entamer ainsi que le remplacement de l'identité antérieure par celle attribuée par la communauté afin que la prérogative décisionnelle soit « transcendée » par le pouvoir et la signification supérieurs du groupe. Au Manoir, j'ai pu constater que plusieurs éléments participent de tels processus d'attachement et de détachement.

Sur le plan instrumental, on peut tout de suite penser à la valorisation du travail à l'intérieur de la communauté et au partage de revenus. Du fait qu'il s'agit d'un projet d'autosuffisance et que plusieurs membres ont un désir de s'extirper du salariat, ceux-ci choisissent majoritairement de s'impliquer dans des projets internes à la communauté. En agissant ainsi, les membres se détachent du marché du travail et de leur identité professionnelle antérieure à leur arrivée au Manoir pour « s'attacher » à de nouveaux rôles et aux nouvelles activités qu'ils apprennent. Si certains membres conservent leur identité professionnelle en occupant la majorité de leur temps de travail à une activité économique qu'ils effectuaient déjà auparavant, désormais, celle-ci s'effectue au service du Manoir. En « investissant » toute leur capacité productive dans le développement de la communauté, celle-ci devient le réceptacle de tout ce que les membres contribuent à bâtir, favorisant inévitablement un « attachement » au Manoir. Une logique similaire s'applique au partage de revenus, ceux-ci étant « investis » dans la communauté, on profite de leurs bénéfices à condition de rester membre. Quitter la communauté a donc un coût qui augmente avec les années et qui implique de laisser derrière une bonne partie du fruit du travail accompli, de retourner sur le marché du travail avec peu ou pas d'expériences récentes reconnues et d'entamer un nouveau départ sans coussin financier, à moins d'être entré au Manoir avec des économies.

Sur le plan affectif, la localisation géographique du Manoir oblige inévitablement les membres à « renoncer » en partie à leurs anciens réseaux sociaux. La plupart des membres ont dû parcourir une distance significative pour venir s'installer en Gaspésie. Dès qu'on se retrouve au Manoir, on intègre néanmoins un nouveau cercle d'amis et de connaissances qui est principalement celui du milieu alternatif de la Baie-des-Chaleurs. Une partie significative des besoins affectifs est également canalisée dans la communauté elle-même, puisqu'elle se trouve à être le cadre principal de la vie des membres. Comme la communauté l'indique sur son site internet, « nous partageons les lieux, les outils et objets, les rêves et le temps, nos énergies et nos compétences, nos bonheurs et nos malheurs. » (Le Manoir, s.d.) Ces conditions de grande proximité créent un climat propice pour le développement de liens affectifs forts qui peuvent être tout autant positifs que négatifs.

Afin de favoriser les liens bienfaisants, Le Manoir s'est toutefois prescrit des moments collectifs afin que les membres puissent se réunir dans un esprit convivial sans que ce soit dans le cadre du travail. Alors que les repas communautaires ont été instaurés dès les tout débuts, ce que les membres en sont venus à appeler tout simplement « les journées Manoir » se sont ajoutées un peu plus tard. Celles-ci ont vu le jour à l'initiative d'un membre qui considérait que beaucoup d'énergie était investie à développer des structures et des outils destinés à favoriser la communication, les saines relations et la résolution de conflits alors que, selon lui, partager de beaux moments tous ensemble est une façon beaucoup plus simple d'atteindre le même objectif. Puisque de tels moments spontanés se sont faits plus rares avec

l'installation progressive d'une routine quotidienne, il a été proposé que la communauté s'octroie des journées spécifiquement dédiées à des activités récréatives collectives, favorisant ainsi une forme de « communion ».

Quant aux outils évoqués, il s'agit principalement de la communication non violente (CNV) et des lampadaires. La CNV est une technique de communication qui vise à reconnaître ses propres sentiments et besoins et à les exprimer adéquatement ainsi qu'à recevoir ceux des autres, le tout en adoptant une posture empathique. Les membres ont tous été formés en CNV et cette technique est utilisée à des moments spécifiques pour désamorcer les tensions, aborder des sujets délicats ou encore régler des conflits. Le lampadaire est quant à lui une démarche visant à faciliter l'échange entre deux membres au sujet de la relation qui les unit. Il s'agit de trouver un espace-temps qui convienne aux deux personnes concernées pour aborder les questions suivantes : en quoi la relation qui nous unit est-elle positive, que nous apporte-t-elle respectivement, quels en sont les aspects les plus difficiles. Annuellement, chaque membre doit faire un lampadaire avec tous les autres membres. En cas de besoin, il est aussi possible d'organiser des lampadaires supplémentaires. Si on peut voir ces outils comme des agents facilitant la « communion » en permettant aux membres d'entrer plus profondément en relation les uns avec les autres, d'une manière alternative, on peut aussi assimiler la CNV à une technique de « renonciation » imposant la neutralisation ou le contrôle des émotions personnelles, autrement dit le « détachement » d'une partie de soi-même. À tout le moins, la CNV requiert une prise de distance par rapport à ses émotions et une sorte d'autocensure.

Enfin, l'« attachement » affectif au sein de la communauté est également favorisé par le processus de sélection des nouveaux membres. À chaque moment où la communauté doit se prononcer sur le passage à l'étape suivante d'un aspirant membre (après un premier séjour de deux semaines et une période de probation de six mois), celle-ci exige qu'au moins un membre éprouve de fortes affinités à l'endroit de l'aspirant membre. Même si tous les membres sont confortables à l'idée d'intégrer une nouvelle personne, celle-ci ne sera pas acceptée en l'absence de l'enthousiasme d'au moins un membre. Par ailleurs, une fois qu'une personne devient membre probatoire, son intégration au groupe et au projet est facilitée par l'intermédiaire d'un parrain ou d'une marraine que la communauté lui assigne. Ainsi, la « communion » est encore une fois favorisée.

La troisième forme d'engagement, celle agissant sur le plan moral et qui suscite un sens du devoir, découle principalement de la vision. Celle-ci s'incarne dans toutes les règles de fonctionnement et pratiques du Manoir, et a donc une fonction performative. On pourrait même dire qu'elle agit comme une sorte de « conscience collective ». Dès qu'il est question de la communauté, toutes les décisions s'appuient sur la vision. Par exemple, choisir à quels projets accorder priorité dans le développement du Manoir se base d'abord sur une réflexion pour déterminer ce qui est bénéfique pour la communauté, puis, dans un deuxième temps, on considère les intérêts respectifs de chacun des membres. Cette façon de faire exige de ces derniers un certain « détachement » à l'égard de leurs projets et des leurs intérêts personnels pour laisser place à la « transcendance » de ceux du Manoir.

Évidemment, toutes les pratiques mentionnées jusqu'ici contribuent elles aussi à forger un sens du devoir. Néanmoins, d'autres pratiques n'ayant pas l'envergure notamment du partage de revenus ont également une portée morale qui ne devrait pas être négligée. On peut penser au cahier des propos sexistes évoqué précédemment. Il y a aussi la bibliothèque du Manoir qui contient une panoplie de livres et de zines traitant de sujets valorisés par la communauté : anarchisme, écologie, féminisme, DIY, etc. Le Manoir compte également un répertoire de chansons qui évoquent les valeurs et les engagements de la communauté et qui sont entonnées en chœur pour ouvrir et clore chaque réunion. Également, l'utilisation des voitures exige toujours une coordination avec les autres membres et une maximisation de l'utilité des déplacements, ce qui tend à en restreindre l'utilisation. Les « guenilles à pisse », bouts de tissu remplaçant le papier hygiénique qui sont lavés puis réutilisés, rappellent quant à elles très concrètement l'engagement écologique de la communauté. Finalement, on peut penser qu'être témoin du travail des autres et agir souvent sous leur regard incite probablement chacun à bien travailler. Ainsi, l'engagement moral des membres est sans cesse mobilisé que ce soit de manière directe ou indirecte, dans l'évidence ou la subtilité. Puisque les membres vivent parfois des dilemmes moraux causés par ces rappels quotidiens, cela porte à croire qu'ils sont efficaces. S'il n'y a ni « mortification » ni « transcendance » complètes, il y a bel et bien une forte tension que les membres ressentent et qui parfois les fait se soumettre au sens du devoir et d'autres fois donner préséance à leurs intérêts personnels.

Enfin, la tenue des réunions hebdomadaires constitue l'un des dispositifs centraux visant à assurer l'engagement moral des membres. Ces réunions se veulent un espace dédié au partage d'information, à la réflexion, à la négociation et à la prise de décisions. L'accessibilité à l'information étant effectivement nécessaire pour prendre des décisions éclairées, le suivi des activités de chacun des membres et l'évolution des projets en cours sont toujours à l'ordre du jour des réunions. Celles-ci débutent et se terminent également avec un tour de table durant lequel les membres sont invités à partager leur état d'esprit, leur humeur du moment ou un événement significatif récent. Les réunions tendent ainsi à agir comme des mécanismes de surveillance, même si ce n'est pas leur fonction première et qu'elles n'ont pas été pensées comme tels.

Les moyens évoqués précédemment ne suffisent toutefois pas toujours à assurer l'engagement moral ou le sens du devoir dans tous les cas. Ainsi, bien que la communauté reconnaisse l'inévitabilité du conflit et même sa nature féconde, lorsque plusieurs tentatives de médiation échouent à venir à bout d'un conflit, l'emploi de mesures disciplinaires n'est pas exclu.

Mettre en commun les singularités

Comme nous l'avons vu jusqu'ici, Le Manoir favorise un esprit de communauté en produisant des similitudes chez ses membres et en suscitant leur engagement. Cependant, la coopération entre les membres du Manoir ne découle pas seulement de cet esprit de communauté fondé sur une solidarité mécanique. Elle semble aussi reposer sur des pratiques qui reconnaissent une place à l'individu au sein de la communauté et une négociation constante entre l'entité collective, Le Manoir, et les individus qui

la composent, de sorte à passer des compromis qui maintiennent un équilibre entre la place octroyée aux membres et au collectif. À l'instar des reclus dans les institutions totales étudiées par Goffman, les membres du Manoir résistent et négocient à travers des « adaptations secondaires » le plus souvent « intégrées », c'est-à-dire visant un gain personnel, et plus rarement « désintégrant », quand c'est le renversement de l'ordre établi qui est visé. Alors que les institutions totales réagissent aux adaptations secondaires principalement en augmentant la discipline, Le Manoir, quant à lui, cherche davantage à intégrer ces adaptations à son fonctionnement.

Le consensus illustre bien ce souci d'aménager une place pour l'individu. Il s'agit d'un mode décisionnel qui mise sur la complémentarité des personnes tout en nécessitant un certain esprit de communauté s'incarnant dans un but commun et l'adhésion à un même ordre moral. En tant que processus de co-création, le fonctionnement par consensus constitue un espace où les idées, les opinions, les hésitations et les résistances des membres peuvent être exprimées et doivent être prises en considération tant et aussi longtemps que chacun de ces éléments contribue à l'évolution de la réflexion. Comparativement au vote à majorité, l'individu se voit octroyer une importance et un poids considérables, même si, dans les faits, il n'est pas toujours aisé de s'opposer au groupe.

Le recrutement des membres, un élément crucial pour un collectif comme Le Manoir, accorde aussi une portée déterminante au jugement individuel. En effet, tel qu'expliqué précédemment, pour qu'un candidat soit retenu comme membre probatoire, puis comme membre permanent, on exige aucunement un engouement généralisé, mais seulement l'enthousiasme d'une personne, tant que le groupe n'a pas de bonnes raisons de s'opposer. Il en résulte donc une grande prise en compte des préférences individuelles.

Le partage des revenus constitue quant à lui un principe et, à la fois, une règle formelle qui entre fortement en contradiction avec l'idéologie individualiste des sociétés occidentales modernes. Si ce partage procure de la joie aux membres, il entraîne aussi des frustrations récurrentes et certains membres ont fait entendre leur désir de réfléchir à un système hybride qui permettrait de mettre en commun une partie des revenus tout en laissant la possibilité aux membres de gagner de l'argent à titre individuel. On peut y reconnaître une volonté de reconquête de l'individu qui souhaite s'investir dans des projets personnels, mettre de l'argent de côté et faciliter ses rapports avec le monde extérieur qui continue d'être dominé par une logique marchande.

Au même titre que le partage des revenus, l'habitation collective si chère au Manoir peut parfois devenir une réalité difficile. Bien que chacun ait sa chambre dans la maison commune, il n'en reste pas moins que les membres en sont venus à ressentir à l'occasion un besoin d'intimité plus grand qui ne pouvait être répondu dans le cadre de l'habitation collective. C'est ce qui a poussé la communauté à entreprendre des plans pour la construction d'un *love shack*, une cabane dans le bois que les membres pourront réserver à leur guise que ce soit pour un ressourcement personnel ou une fin de semaine en amoureux. Encore une fois, on assiste à la négociation de la liberté des individus dans le cadre du projet collectif.

Les réunions ont elles aussi fait l'objet de négociations suite à la mise en doute du caractère non hiérarchique des processus décisionnels et à l'expression de frustrations quant à la teneur des décisions qui y étaient prises. Outre le format collégial des réunions qui avantageait ceux ayant la capacité de rester concentrés durant de longues heures sans bouger, la microgestion a aussi été critiquée. Cette prise de conscience au sein du groupe a entraîné des changements, notamment la possibilité de s'adonner à une autre tâche tout en participant à la réunion et la mise sur pied de comités auxquels certaines décisions sont déléguées. Cette nouvelle structure avec les comités a toutefois pris du temps à s'implanter.

Cette difficulté à entreprendre le virage consistant à déléguer certaines responsabilités aux comités est révélatrice du coût que peut représenter, pour le collectif, de se départir d'une marge de manœuvre au profit d'une autre entité. C'est la même logique qui prévaut en ce qui concerne le choix des projets à prioriser pour le développement du Manoir. On se base principalement sur ce qui est considéré comme bénéfique pour la communauté, tout en laissant une place pour que les intérêts individuels s'expriment. Il y a cependant toujours des compromis à faire quant aux envies personnelles, certains plus significatifs que d'autres. La communauté cherche néanmoins à trouver des solutions collectives qui permettent à chacun d'exprimer sa « différence » afin d'actualiser la complexe synergie entre le *soi* et le *nous*. Cela n'a toutefois pas toujours été possible.

Conclusion. Faire communauté ou réapprendre la liberté autrement

Comment Le Manoir relève-t-il le double défi d'assurer l'épanouissement individuel de ses membres et la survie de la communauté? J'ai pu constater que les pratiques observées favorisent simultanément les similitudes entre les membres et leur engagement envers la communauté ainsi que l'aménagement d'un espace de coopération entre individus différenciés. Ainsi, l'esprit de communauté vient compléter la cohésion sociale majoritairement basée sur l'interdépendance des singularités avec un apport en solidarité mécanique qui contribue à façonner l'intersubjectivité des membres, sans pour autant faire disparaître les différences, permettant ainsi de faciliter l'autogestion tout en conservant la capacité de remise en question et d'évolution de la communauté. Il est donc possible de dire que Le Manoir réussit à maintenir la tension entre l'individu et le collectif à l'intérieur de certaines limites qui semblent fécondes. Par ailleurs, ce qui se joue au Manoir est aussi révélateur des enjeux que posent la production d'une forme sociale de type holiste par des individus et peut donc vraisemblablement informer notre réflexion sur la liberté. Lorsqu'elle est conçue comme un élan partant de l'individu et se buttant à des limites extérieures, la liberté entre en opposition avec le collectif. Cependant, la liberté collective procède autrement. Castoriadis propose une définition de la liberté comme autonomie : « Être autonome, pour un individu ou une collectivité, ne signifie pas "faire ce que l'on désir[e]", ou ce qui nous plaît dans l'instant, mais se donner ses propres lois » (1986, 198). Mais comment passer d'une conception individuelle à une conception collective de la liberté? Ce passage peut-il se faire uniquement via un essaimage des initiatives comme celle du Manoir qui ont le potentiel de nous apprendre de nouvelles façons d'incarner la liberté?

Biographie

Geneviève Proulx-Masson est détentricrice d'une maîtrise en gestion de l'innovation sociale de HEC Montréal et candidate au doctorat en sociologie à l'UQAM. Dans le cadre de son mémoire de maîtrise, elle a créé des ponts entre les littératures sur les communs et les communautés intentionnelles et procédé à une étude sociologique du Manoir.

Références

Bennett, John W. 1975. « Communes and communitarianisme », *Theory and Society* 2 : 63-94.

Castoriadis, Cornelius. 1986. *Les carrefours du labyrinthe II*. Paris : Éditions du Seuil.

Durkheim, Émile. 1967. *De la division du travail social*. Paris : Presses Universitaires de France.

Goffman, Erving. 1968. *Asiles : Études sur la condition sociale des malades mentaux*. Paris : Les Éditions de minuit.

Hall, John R. 1988. « Social organization and pathways of commitment : Types of communal groups, rational choice theory, and the Kanter thesis », *American Sociological Review* 53(5) : 679-692.

Hechter, Michael. 1990. « The attainment of solidarity in intentional communities », *Rationality and Society* 2(2) : 142-155.

Kanter, Rosabeth Moss. 1972. *Commitment and community : Communes and utopias in sociological perspective*. Cambridge : Harvard University Press.

Le Manoir. s.d. « Le Manoir : Communauté intentionnelle à revenu partagé ». En ligne : <http://manoir.community/> (Page consultée le 2 juin 2018).

Proulx-Masson, Geneviève. 2018. *Comment faire du commun avec des Individus? Le cas de la communauté intentionnelle à revenu partagé Le Manoir, mémoire de maîtrise*. HEC Montréal.

Tönnies, Ferdinand. 1922. *Communauté et société. Catégories fondamentales de la sociologie pure*. Paris : Presses Universitaires de France.

Réconcilier le Savoir-faire et le Savoir-être pour construire la transition : l'expérience du Collectif La Nuée à St-Didace

Entrevue avec **Atlantis Puisegur** et **Marie Soleil L'Allier**

Atlantis Puisegur est un des membres engagés au Collectif la Nuée (lanuee.org) ancien travailleur du communautaire. Fort de ses nombreuses formations ou expériences (écocommunautés, sociocratie, permaculture ...), il a su créer les liens permettant un tel projet. Il est actuellement en processus de certification du Centre de Communication Non violente (CNVC). Il fait partie du cercle Nœuds et Conflits (cercle sociocratique au Bâtiment 7), de Diffusion Focusing Québec et de Santé Mental Québec Rive-Sud où il facilite des pratiques de Communication Consciente et de focusing, des Cercles restauratifs et des cercles de soutien au développement. Marie-Soleil L'Allier est membre collaboratrice du Collectif La Nuée. Après une maîtrise sur le rôle des entreprises dans la transition socio-écologique, elle cofonde LOCO, une petite chaîne d'épicerie écologiques zéro déchet à Montréal. Depuis 2018, elle s'intéresse au concept des communs et réalise une thèse sur les pratiques de commoning au doctorat en Sciences de l'environnement de l'UQAM. Fiduciaire de la FUSA des Vallons d'En-Haut, elle s'intéresse également à la transition vers des systèmes alimentaires post-croissance. Cette entrevue a été réalisée par Raphaël Canet.

RC. Pouvez-vous m'expliquer ce qu'est le Collectif La Nuée, ses objectifs, comment il est né ?

AP. L'objectif du Collectif La Nuée, c'est de développer un espace de vie plus écologique et social que ce à quoi nous sommes généralement accoutumés. C'est de sortir du paradigme de domination capitaliste pour aller vers quelque chose de plus horizontal et respectueux de l'environnement. C'est vraiment de démontrer, par la pratique, qu'un autre monde est possible. Cela suppose de mettre en place des systèmes de communication interpersonnels permettant de gérer les conflits, d'établir des espaces de co-création qui permettent de faire face aux changements environnementaux comme des maisons écologiques par exemple, d'être plus autonomes dans nos façons de fonctionner, de travailler. On a une vision plutôt locale, mais pas uniquement centrée sur notre écovillage. On veut vraiment travailler avec les gens du coin, les agriculteurs, les partenaires, les arrondissements, les municipalités, les MRC, etc. L'idée de collaboration est très importante pour nous dans ce projet. Nos valeurs communes sont des valeurs de confiance et de bienveillance. Le travail sur soi est très développé dans notre groupe, prendre le temps d'apprécier comment on parle avec les autres et prendre conscience des effets qu'on peut avoir sur les autres. Comprendre comment on peut être connectés sans nécessairement être en accord, faire preuve d'ouverture, accepter que les gens soient différents, qu'ils pensent différemment, pour être capables de communiquer, de dialoguer. Bref, apprendre à vivre ensemble et pas tout seul chez soi avec la télé, être vraiment impliqués dans des liens collaboratifs, s'engager dans un processus qui est collectif.

MSL'A. Effectivement, et je pense aussi que c'est un lieu d'expérimentation. On est nés dans une société capitaliste et tout ce que nous avons connu, ce sont des relations plutôt hiérarchiques (on écoute nos professeurs, nos parents, nos employeurs). On est tout le temps dans cette dynamique et je trouve que le Collectif La Nuée, c'est un espace où on essaie de briser cette logique et de prendre des décisions en se plaçant toutes et tous au même niveau. On n'a pas beaucoup de lieux où on peut expérimenter cela. Ça ne fait pas longtemps que j'ai intégré le Collectif, mais je me rappelle qu'au début, j'étais mal à l'aise quand je voyais que les gens n'étaient pas d'accord et qu'ils n'en n'étaient pas du tout gênés ! Moi, j'étais habituée à raisonner autrement : il faut être d'accord et essayer à tout prix de trouver un moyen pour que tout le monde soit d'accord. Mais non, c'est correct d'appivoiser cette espèce de malaise-là. C'est un des objectifs de La Nuée : être capables de se dire que ce n'est pas grave s'il y a des conflits ou si on n'est pas toutes et tous du même avis. L'objectif, c'est plutôt de trouver une solution qui prenne en compte les différentes suggestions, de faire évoluer les idées et d'accepter de changer soi-même tout autant que d'influencer le groupe. Il y a donc une espèce de relation qui s'établit, certains vont appeler ça de la résonance. Ton objectif n'est pas de convaincre les autres, mais d'apporter un point et ensemble, changer et créer une nouvelle dynamique.

RC. Vous faites beaucoup ressortir les valeurs, la dynamique de dialogues à l'intérieur de la communauté. Quelle est la relation entre le groupe et l'écovillage? Est-ce que c'est un prétexte pour construire la communauté ou le contraire? Lequel vient avant l'autre? Comment vous arrimez les deux, construire un écovillage et bâtir une communauté sur des valeurs différentes?

AP. En fait, les deux sont importants, je ne pense pas qu'il y en ait un qui puisse aller sans l'autre, parce que si on n'arrive pas à bâtir une communauté, on ne créera pas d'écovillage. On peut parler par expérience parce qu'on a vécu des conflits avec certains groupes au début. On a pu constater que si on ne peut pas communiquer avec bienveillance, avec transparence (qui est d'ailleurs une autre valeur importante pour nous) et sans que les gens prennent conscience de leur pouvoir, alors on ne peut pas avancer ensemble. Le savoir-être est aussi important que le savoir-faire finalement, ils sont indissociables.

MSL'A. En fait, la communauté se construit à travers la mise en place de ce savoir-être. Le chemin est tout aussi important que la destination vers laquelle l'on tend.

AP. À chaque réunion qu'on fait, il y a toujours des cercles d'ouverture, des cercles de fermeture, des espaces où on peut parler de comment on se sent. On a aussi créé tout un système restaurateur pour apprendre à vivre à travers les conflits et en sortir grandi. Si tu entres en conflit avec quelqu'un, qu'est-ce qui se passe? Quelles sont les étapes subséquentes de la gestion du conflit? Première étape : en parler à la personne. Deuxième étape : demander à une tierce personne de guider la discussion si on n'est pas capable. Troisième étape : faire le cercle de l'éléphant. C'est une rencontre où on discute de tous les éléphants qui sont dans la pièce, c'est-à-dire de tous les malaises qui sont perçus par toutes et tous mais dont personne ne parle. On fait un tour de cercle où tout le monde peut partager ses

impressions par rapport à tous ces enjeux. C'est vraiment un espace qui permet de créer des liens, de la confiance, de la bienveillance, de la transparence et de favoriser finalement l'appropriation du projet par toutes et tous. Tout le monde se sent responsable de la bonne entente au sein de la communauté. Je parle beaucoup de responsabilité, cela veut dire de prendre la responsabilité de nos émotions, de ce qu'on veut, c'est d'arriver non seulement avec des problèmes, mais aussi avec des solutions. On peut ne pas être d'accord sur certaines choses, sur des besoins importants, mais on doit trouver d'autres stratégies qui vont répondre à 100 % aux besoins de chacun. C'est vraiment dans ce sens-là qu'on essaie de développer le processus réparateur qui offre un cadre sécuritaire au groupe, parce que chacun est entendu et dispose de la place pour exprimer ce qu'il vit.

MSL'A. On dispose quand même de beaucoup d'outils. Prenons par exemple les réunions de travail. Au début, on nomme qui va animer la réunion, qui va être le gardien du temps et qui prend les notes, puis, à un moment donné, on s'est rendu compte qu'il nous fallait aussi un responsable du senti. C'est-à-dire que si des tensions apparaissent pendant la rencontre, le responsable du senti peut intervenir pour détendre l'atmosphère, et à la fin de la réunion on fait un retour là-dessus. On a commencé à travailler en cercles de travail, par groupes de trois, et par réflexe, on a nommé un responsable du senti ! Finalement, on développe une manière d'être qui rend possible une gouvernance qui est complètement décentralisée, mais il faut vraiment l'appliquer partout, dans toutes nos sphères de vie et dans toutes les sphères de travail du projet en tant que tel.

RC. Revenons à l'écovillage, vous l'avez créé quand et combien de personnes y vivent-elles ?

AP. Personnellement, ça fait 20 ans que je réfléchis à un tel projet. Mais le groupe qui s'est rassemblé pour créer ce projet-là, spécialement, s'est rencontré il y a quatre ans. On avait déniché un terrain qui nous plaisait et on s'est dit qu'on allait faire quelque chose là. Finalement, le terrain n'était pas accessible, donc on a continué à chercher pendant trois ans. Pendant ces trois années, on s'est rencontré au moins une fois par mois, parfois trois. On a beaucoup travaillé et on a rassemblé un grand nombre de documents. On a fait des exercices de co-création pour réfléchir sur nos modes de fonctionnement et pour se donner des outils. Plusieurs membres ont commencé à visiter des écovillages pour s'inspirer, en France, au Québec et ailleurs. Certains ont suivi des formations en sociocratie, en communications non violentes, en système restaurateur, en facilitation de rencontres. Bref, il y a eu tout un processus.

Quand on a visité le terrain sur lequel on est présentement, on a eu un flash, c'était incroyable. On est vraiment sur un terrain extraordinaire, ça vaut vraiment le coup de venir le voir. C'est un peu comme si tu arrivais dans un autre monde, un monde magique. On s'est décidé juste avant la covid, le week-end du 8 mars 2020, on a fait une offre d'achat qui a été acceptée à la fin avril. À cause de la covid, ça nous a pris six mois avant de pouvoir prendre possession du terrain, en septembre 2020. Pendant ces six mois, on s'est rencontrés tous les dimanches et tous les mardis et on a travaillé sur les règlements généraux, bref, on a produit encore beaucoup de documentation. Le terrain comporte plusieurs bâtiments dont deux maisons de cinq à six chambres, un grand bâtiment hexagonal de 4 500 pieds carrés sur

trois étages, qui est absolument magnifique, avec une dizaine de chambres et deux grandes salles. Il y a également une immense menuiserie, un magasin, une grange. Il y a une cabane à sucre, une cabane à outils. Il y a aussi beaucoup d'arbres sur place.

Quand on s'est installé, on a commencé à rénover tout de suite pour se préparer pour l'hiver. Il n'y avait pas beaucoup de choses à faire mais on a dû couper du bois et faire les petits travaux nécessaires. On n'avait pas beaucoup d'argent parce qu'on a essentiellement investi dans l'achat de la propriété qui nous a coûté 460 000 \$. Pendant l'hiver, il y a eu une petite pause de trois-quatre mois où on a juste assuré le déneigement des toits et les tâches minimales. On était quand même là toutes les fins de semaine et on a commencé à se diviser les tâches par cercles pour préparer les rencontres, les activités du dimanche où on partageait des réflexions sur la vision et sur la mission du Collectif. Et depuis le printemps 2021, on a repris nos activités et on passe notre temps à recevoir des personnes, organiser des visites et accueillir de nouveaux membres. On est passés de six membres engagés à vingt-cinq membres en tout, dont une dizaine de membres très actifs.

RC. Et les dix membres actifs, vous vivez-là en permanence ?

AP. Non, pas tous. Quatre personnes habitent ici à temps plein, et deux autres pendant la semaine. Puis, il y a cinq ou six autres membres qui viennent quasiment chaque fin de semaine. Donc, on est toujours quand même une belle gang sur place.

MSL'A. De mon côté, je me suis intéressée au Collectif au printemps dernier, j'ai vu passer ça sur les réseaux sociaux. Ça faisait trois ans qu'on était à la recherche d'un terrain pour se démarrer un projet dans ce style-là et ça ne marchait jamais. Quand on est arrivés ici, on a assisté aux premières rencontres et on s'est dit : « Wow ! Ils sont donc bien organisés ». On voyait bien que tous les gens qui étaient là étaient motivés par des projets de vie, ça faisait longtemps qu'ils pensaient à ça. Et il y a de plus en plus de gens intéressés. Je pense qu'il y a un mouvement à l'échelle du Québec, des jeunes et des moins jeunes qui ont envie de vivre autrement. Ça passe peut-être par une relocalisation, un retour dans les milieux régionaux.

Et pour compléter ce que tu disais, Atlantis, on mange souvent tous ensemble. Oui on travaille fort, mais les repas sont vraiment des moments privilégiés où on n'est pas juste en train de travailler et où on prend soin de soi et des autres. Tout le monde contribue à la tablée et je trouve que c'est vraiment un élément essentiel au Collectif La Nuée, que personnellement, j'apprécie beaucoup.

RC. Quand vous travaillez, concrètement, vous faites quoi ?

AP. Je prends un exemple, Cédric, un nouveau membre depuis deux mois. Depuis qu'il est arrivé, il a entièrement refait la route sur 1 km. Il a fait installer une machine pour recharger les voitures électriques, il a remonté un garage, etc. Il y a aussi beaucoup de toits à refaire, donc, on travaille beaucoup pour entretenir et aménager l'espace.

MSL'A. Pour prendre l'exemple d'Atlantis, quand on est arrivés en mars, il avait planté plus d'une centaine d'arbres fruitiers et créé un immense jardin en permaculture en l'espace de quelques semaines ! Actuellement, on travaille pour monter un site Internet et élaborer un plan d'affaires parce qu'on veut que le collectif devienne un *incubateur à communs*. On est aussi en train de monter un projet pour mieux utiliser et protéger la forêt, et en même temps être capables de construire des nouvelles habitations à partir des arbres qui sont sur place. Nous avons beaucoup de projets en cours !

AP. En effet, on a toute une liste de projets ! On est en train de développer une épicerie solidaire, dans laquelle il va y avoir une conserverie, une boulangerie, un service traiteur, un café, etc. Tout cela dans les mêmes locaux. Au bâtiment hexagonal, on souhaite développer des projets événementiels. On a une menuiserie qui est un projet interne, mais qui peut être utilisée pour des projets particuliers aussi. On a aussi un restaurant qui sert à faire plusieurs activités, comme un café. Il va y avoir aussi une ruche d'art, qui est encore en train d'être développée. On voudrait peut-être faire un espace où il y aurait des canots, des raquettes, des skis, des vélos pour permettre aux visiteurs d'aller explorer les sentiers, de profiter de la rivière et du lac qui se trouve au pied de l'écovillage. Il y a aussi le projet de faire des cabanes en bois sur le terrain. Il y a vraiment la possibilité de faire beaucoup de projets ici !

Il y a en fait différentes catégories de projets. Les petits projets du Collectif sont les projets les plus faciles à réaliser. Et les projets plus importants nécessitent l'intervention d'entreprises extérieures, de type OSBL ou d'économie sociale. Dans ces cas-là, les membres qui portent les projets ne sont pas tous issus du Collectif La Nuée. Mais le Collectif joue quand même un rôle en s'assurant du respect des valeurs que nous partageons. Donc il s'assure que les membres qui entrent respectent les valeurs du Collectif, qu'on les accepte, de les suivre dans le processus s'ils veulent devenir des membres engagés. Finalement, si quelqu'un doit être mis dehors, c'est aussi au Collectif d'en discuter. Aussi, il va y avoir un cercle spécifique pour soutenir les membres qui arrivent avec des projets et qui va les aider à monter un plan d'affaires et tout ça.

RC. Donc, c'est comme un incubateur, un facilitateur de projets ?

AP. Exactement, d'ailleurs c'est comme ça que ça s'appelle : le cercle incubateur !

MSL'A. Il y a aussi des logements accessibles à court terme, pour les gens qui veulent venir nous voir et expérimenter la vie en collectif.

AP. Oui, car il faut garder en tête qu'on doit rembourser notre prêt à hauteur de 50 000 \$ chaque année. En fait, on finance le projet grâce aux contributions des membres chaque mois ou chaque semaine. On fonctionne selon un mécanisme de contribution consciente, c'est-à-dire que ce n'est pas tout le monde qui paye la même chose.

RC. Comment fonctionne la contribution consciente, chacun décide de ce qu'il donne ?

AP. En fait, la contribution consciente, ce n'est pas une donation. Tu dois prendre en considération ce que le collectif offre comme service, ainsi que tes propres moyens, donc c'est un équilibre entre les deux que tu dois trouver, en ton âme et conscience. Par exemple, si on organise un week-end de développement personnel, on va proposer de contribuer à hauteur de 75 \$ à 300 \$. Soixante-quinze dollars, c'est ce que ça nous coûte pour organiser l'activité. Ensuite, chacun voit jusqu'où il peut aller en fonction de ses moyens et de son envie d'investir dans le développement global du projet. Pour les logements, tu dois faire une proposition de contribution consciente au Collectif, puis c'est discuté par l'ensemble des membres, en toute transparence. On sait aussi combien les membres ont investi dans les obligations communautaires (pour financer les travaux).

RC. Donc, pour les gens qui veulent vivre de manière différente et qui ont plein d'idées, ils pourraient communiquer avec le Collectif, arriver avec des projets, présenter ça au Collectif et essayer de le développer ici et si ça marche, tant mieux et sinon, ils peuvent repartir. On n'est donc pas obligés de signer ou de tout vendre à Montréal pour intégrer le Collectif...

AP. Ça prend au moins six mois pour devenir membre engagé, donc, pour pouvoir vraiment développer un projet ici, parce qu'on veut être sûr qu'on va bien fonctionner ensemble. Donc, une personne peut venir nous voir en nous disant : « Moi, je veux m'engager ; tel ou tel projet m'intéresse. » On va alors faire des rencontres et possiblement lui donner six mois pour découvrir le collectif. Après trois mois, il y a une première évaluation et après six mois, on prend une décision tous ensemble. On peut aussi prolonger la période d'adaptation à neuf mois.

RC. Il faut prendre le temps de s'approprier alors.

AP. Oui. Et aussi pour l'instant, on a surtout des membres engagés qui veulent des maisons pour habiter ici. Mais on n'a pas encore défini le statut du membre engagé qui veut développer un projet mais qui n'habitera pas sur place, car on n'a pas encore eu ce genre de cas-là.

RC. J'ai l'impression que pour l'instant, c'est comme une communauté temporaire. Il y a beaucoup de gens qui viennent contribuer de temps en temps aux projets et puis repartent chez eux. À terme, est-ce que vous envisagez que le Collectif vive ensemble sur place ?

AP. Oui, on souhaite construire environ vingt logements, dont une dizaine en coopérative d'habitation propriétaire et dix logements en coopérative d'habitation locataire pour que ce soit plus accessible. Pour l'instant, le cercle sur les logements n'est pas encore formé, mais on sait que pour pouvoir avoir une maison, il faudra être un membre engagé. Un membre engagé peut aussi juste être locataire, et payer par exemple 25 % de ce qu'il gagne. Et s'il ne gagne pas beaucoup, il pourrait donner du temps au Collectif. Ça peut aussi être quelqu'un qui travaille à l'extérieur, qui dispose de suffisamment d'argent et

qui va investir dans sa maison, mais dont le terrain ne lui appartiendra peut-être pas, bref, il y a beaucoup de règles qu'on n'a pas encore définies. Ça sera fait avec le nouveau groupe.

MSL'A. C'est sûr que l'idée, c'est d'aller habiter là à moyen terme. On vient tout juste de fêter notre première année d'existence, c'est quand même tout nouveau comme Collectif. Pour le moment, on va prendre soin des bâtiments qui sont là et apprendre à travailler dans des projets qui sont moins risqués financièrement. Avant de s'engager dans la construction d'un immeuble à dix logements, je trouve qu'il est important de créer ensemble des projets à plus petite échelle pour développer notre capacité à travailler ensemble.

RC. **Donc, développer les valeurs centrales de la communauté, c'est l'essentiel dans le fond. C'est ça qui va permettre de développer le projet de façon harmonieuse en prenant le temps de cheminer, de transformer les valeurs des uns et des autres pour arriver à la construction de l'écovillage.**

AP. Faut apprendre à s'aimer pour travailler ensemble!

RC. **Et le travail est un élément central de tout ça; dans le fond, vous construisez votre utopie.**

AP. Même si on n'est pas une entreprise et qu'on essaie de ne pas trop fonctionner comme une entreprise, on reste une entreprise. En fait, La Nuée, si on disait ça avec des mots plus crus, c'est une agence de création d'entreprises et de maisons. C'est ça que ça fait en réalité, mais avec des valeurs différentes de celles qui dominent actuellement dans la société, bien sûr.

MSL'A. On répond à des besoins mais avec des outils différents qui sont plus inspirés de l'économie sociale. Quand on parle d'entreprise, on associe souvent aux entreprises capitalistes, mais ce n'est pas du tout ça, notre objectif. C'est vrai qu'on doit survivre dans le système actuel, on doit mettre en place des organisations qui sont viables financièrement, mais dans lesquelles on va essayer de développer une forme d'horizontalité, une manière d'être, un savoir-être qui est différent de ce qu'on retrouve dans d'autres formes d'entreprise.

RC. **Quels sont les défis majeurs que vous pouvez identifier pour arriver à construire ce modèle d'organisation sociale horizontale hors système?**

AP. Le premier défi, c'est la communication. C'est le plus difficile, même si on est plusieurs à être formés. Il faut gérer les dissensions, les conflits qui apparaissent et c'est normal. Le deuxième défi, c'est l'argent. En fait, c'est le fait d'être dans un système capitaliste le défi, finalement, parce que ça nous oblige à fonctionner un peu comme dans la société, c'est-à-dire qu'il faut qu'on ait des salaires sur place parce que les gens doivent travailler, rembourser l'hypothèque, payer leurs contributions. Il faut créer des emplois, il faut créer des logements. C'est comme dans la vraie vie! Mais en ayant une vision différente et même si on se dit anticapitaliste, anti-patriarcat, on l'est pareil parce qu'on a été formaté comme ça.

La question, c'est d'essayer de sortir de ces cadres de pensée et on n'est pas toujours outillés pour le faire, c'est difficile parce que ça demande beaucoup de travail sur soi.

MSL'A. Je suis d'accord et en même temps, je trouve que la communication est une des forces dans notre groupe actuellement. Et le rapport au capital, effectivement, c'est tout un défi de développer une utopie dans le système actuel. Je termine justement ma thèse dans laquelle j'étudie les communs et justement un des facteurs qui crée des tensions au sein des groupes qui s'orientent dans cette direction, c'est le rapport des projets au capital, à cause de la dette. Les créanciers sont-ils patients ou au contraire, vont-ils couper l'herbe sous le pied dès qu'il y a un retard de paiement? Comment arrive-t-on à financer ces projets tout en conservant une capacité de décentraliser les décisions et d'avoir une gouvernance totalement horizontale, même quand c'est stressant au niveau financier? Nous, on fait affaire avec la Caisse d'économie solidaire, et on va bientôt déployer une campagne d'obligations communautaires. Il faut trouver de nouvelles manières de financer ces projets, en ayant un capital qui est patient, qui comprend toute la valeur sociale ajoutée d'un tel projet sans seulement regarder le retour sur investissement.

RC. Un des défis que vous soulignez, c'est que pour pouvoir acheter le terrain, vous vous êtes endettés auprès des banques. Vous n'avez jamais pensé à avoir votre propre monnaie?

AP. Ça fait partie des choses qui ont été proposées, mais on n'est pas encore rendu à avoir notre monnaie locale. Déjà juste la reconnaissance de la valeur du travail, ce serait déjà bien. Mais oui, ce serait intéressant de développer une monnaie locale avec des agriculteurs du coin, des partenaires locaux et pas seulement les membres de l'écovillage. On pourra le faire quand on sera un plus grand groupe parce que pour l'instant, on n'est pas assez nombreux pour que ça vaille le coup de mettre ça en place. Mais en effet, ça fait partie de nos stratégies à long terme.

RC. Est-ce que vous êtes en lien avec d'autres écovillages ou expériences semblables au Québec?

AP. Oui. J'ai plein de contacts dans plein d'écovillages, dans plein de projets, et on est plusieurs à avoir des liens. Il y a des groupes qui veulent venir nous visiter, il y a des membres du Collectif qui vont visiter d'autres groupes ou faire des activités dans d'autres écovillages. On a tous des liens comme ça et on a aussi des partenaires qui viennent faire des activités pour nous bénévolement. L'année prochaine, on prévoit faire des activités avec d'autres écovillages, mais pour cette année, on est complètement débordés avec nos propres projets.

MSL'A. C'est sept jours sur sept pour plusieurs ici!

RC. Si vous aviez un message à passer au lectorat de la revue qui s'interroge sur les possibilités de vivre hors système, qui sont intéressés par ce que vous faites avec le Collectif La Nuée, quel serait-il?

AP. C'est de venir nous voir et de venir passer une journée ou une fin de semaine avec nous à St-Didace. Il faut venir vivre l'expérience de l'écovillage. On va aussi émettre des obligations communautaires, vous pouvez en acheter, c'est une manière d'appuyer un projet qui veut changer les choses. Mais ça c'est si vous voulez participer sans vous impliquer. Maintenant, si vous voulez vous impliquer, venez sur place et vous pourrez participer aux rencontres du Collectif. C'est une belle expérience que je conseille aux gens. On a aussi souvent besoin de matériel ou de bras, donc si vous avez des choses ou du temps à donner, n'hésitez pas à communiquer avec nous ! On récupère aussi de la nourriture, qu'on transforme et qu'on met à l'épicerie. Tout ça, c'est de l'encouragement pour le Collectif, parce que quoi qu'on fasse, c'est le Collectif qui prime.

Découvrir les nouveaux visages des régions du Québec

Entrevue avec **Marie-Ève Arbour**

Marie-Ève Arbour est la fondatrice de Visages régionaux, une agence spécialisée en marketing territorial et en développement des communautés. Passionnée des territoires, elle dirige une équipe multidisciplinaire qui accompagne les villages, villes et régions à se développer et à se faire connaître auprès des 25-45 ans qui s'intéressent au mode de vie rural. Marie-Ève a également un parcours d'implication sociale et environnementale bien garni. Elle a notamment participé à cinq forums sociaux à l'international et co-fondé le mouvement Coule pas chez nous. L'entrevue a été réalisée par Raphaël Canet.

RC. Tu as fondé *Visages régionaux* il y a plusieurs années. Peux-tu nous raconter quel était ton projet initial?

MEA. Le projet initial est parti de deux jeunes étudiants de l'UQAM qui venaient de finir leurs études, mon ex-copain et moi. Lui était diplômé en science politique et moi en communication. On avait beaucoup voyagé et j'avais déjà participé à deux forums sociaux. On avait envie de faire quelque chose qui ait un impact sur notre milieu, de contribuer au changement, mais on ne savait pas trop par quel bout commencer. On avait cependant le sentiment que même si on aimait vraiment Montréal, on ne se voyait pas y habiter. Comme si en ville on manquait un peu d'opportunités et que tout y était déjà fait. On avait le goût, cette année-là, d'aller voir un peu ce qui se faisait en région.

Je me rappelle, c'était en 2009, on était au café Byblos sur la rue Laurier, Simon et moi. On réfléchissait à ce qu'on voulait faire avec ce projet-là. Et on a posé notre candidature à la bourse Laure Waridel d'Équiterre. On a gagné cette bourse de 10 000 \$, qui était vraiment un montant exceptionnel pour nous à ce moment-là! On a acheté un camion qu'on a converti à l'huile végétale avec une petite roulotte en arrière qu'on a rénové. Nous étions en quête d'inspiration. Notre but c'était d'aller nous promener en région, parce qu'on avait l'impression qu'il se passait des choses mais qu'on n'en entendait pas beaucoup parler. Comme si le discours dominant autour des régions était souvent pessimiste, qu'on parlait de dévitalisation, de la perte des services, de l'exode rural. En parallèle, on avait le sentiment qu'un discours axé sur les nouvelles façons de vivre la ruralité, axé sur le positif et sur la résilience serait peut-être une façon de s'impliquer, à notre échelle. On a donc décidé d'aller voir par nous même pour découvrir des initiatives inspirantes portées par des gens tout aussi inspirants. Nous avons ciblé trois critères pour choisir parmi ces initiatives régionales : la construction écologique, la participation citoyenne et l'autonomie alimentaire.

En 2011, nous sommes donc partis à la rencontre de ces gens-là durant 4 mois. On a visité une dizaine de projets de construction écologique, dont des maisons en paille, en cob, en chanvre, etc. On voulait savoir quoi faire et quoi ne pas faire, quoi reproduire et quoi ne pas reproduire. On a rencontré, au niveau de la participation citoyenne, différents groupes qui défendaient des causes très diverses, parfois à très petite échelle, comme des citoyens qui se regroupaient pour la conservation d'un milieu humide, mais aussi de manière plus large, comme le collectif « Stop Uranium Baie des Chaleurs¹ » qui a été pour nous une grande source d'inspiration. Sur le plan de l'autonomie alimentaire, nous avons rencontré deux sortes de projet. Soit des projets à très petite échelle avec des gens qui développaient un système de production alimentaire autonome pour eux et leur famille, et éventuellement leur voisinage. Soit des projets un peu plus larges qui visent une autonomie alimentaire locale ou régionale et qui s'articulent, par exemple, à des projets d'épicerie coopératives (en vracs, zéro déchet). En 2011, ça commençait, mais il n'y en avait pas tant que ça en ville et encore moins en région.

Nous sommes donc partis à la rencontre de ce que nous appelions la ruralité émergente, loin du modèle dominant de l'agriculture et de la foresterie qui colle à l'image des régions. On voulait vraiment mettre l'accent sur des projets qui partent des gens et qui sont attractifs pour des jeunes comme nous, en quête de quelque chose de différent, quelque chose qui a du sens, à échelle humaine et respectueux des territoires et des communautés qui y vivent.

RC. Et d'ailleurs cette inspiration initiale a continué de te guider dans le développement de ton projet professionnel mais aussi de vie?

MEA. En effet, au terme de cette tournée, on a trouvé notre place en région, dans la MRC de l'Islet pour commencer et puis on a déménagé dans la MRC de Kamouraska juste à côté. On a construit notre maison écologique, on a fait des jardins. Simon a démarré un projet de verger d'arbres à fruits qui a donné lieu à une coopérative. On a profité des années suivantes pour nous établir, nous enraciner, se faire un réseau local et finalement comprendre que l'implication dans une communauté en région était possible quand tu arrives avec énergie, motivation et en respectant ce qui est déjà en place.

Sur le plan professionnel, c'est aussi un peu le fil conducteur avec lequel j'ai continué de faire évoluer *Visages régionaux*. Je suis parti de nos questionnements et de notre parcours initial. Nous étions intéressés à déménager en région, mais nous ne savions pas où aller, et nous n'avions aucune façon de savoir où aller parce que personne ne nous vantait les initiatives inspirantes de son coin de pays. Dans le fond, c'est un peu ça qu'on fait maintenant. On est mandaté par des municipalités qui ont envie de développer leur attractivité et, selon nous, cela passe par des communications et du marketing, oui, mais aussi et surtout par du développement local qui fait du sens.

¹ Cette Coalition de groupes locaux et de citoyens de Gaspésie s'était mobilisée à l'hiver 2011 contre un projet de mines d'uranium dans la région et avait obtenu gain de cause puisque la compagnie minière de Vancouver, *Terra Firma Resources*, avait finalement retiré son projet d'exploration au printemps de la même année.

Pour développer l'attractivité d'un milieu, notre démarche part de ce qui existe déjà, de qui ils sont, pour ensuite rayonner à partir d'un message clair qui soit inspirant. Si c'est un milieu avec beaucoup d'initiatives environnementales, on a un filon pour dire « on est ça et on voudrait l'être encore plus ». Cependant, si c'est un milieu qui n'a aucunes initiatives qui vont dans cette direction et qui nous dit qu'il aimerait se positionner comme un milieu écolo, à ce moment-là, on ne peut pas vraiment répondre à leur demande. On leur dit alors de retourner à leur plan de développement local, de soutenir ce genre d'initiatives et après on pourra se positionner là-dessus et être attractifs aux yeux des autres. Donc au-delà du *branding*, il faut soutenir l'entrepreneuriat local, les commerces de proximité, favoriser la participation citoyenne, développer les offres de loisirs, la culture, le milieu communautaire...

RC. Donc finalement, il faut que ça parte du milieu, mais est-ce que vous, vous avez des axes que vous privilégiez? Parce que tu disais au départ : « autonomie alimentaire, participation citoyenne, construction écologique », donc il y avait quand même une perspective environnementale et sociale forte. Est-ce que cela demeure dans la mission actuelle de *Visages régionaux* ?

MEA. Au fil du temps on a développé notre propre façon de travailler. On a développé ce qu'on appelle des leviers d'attractivité à partir d'études menées en développement régional, ainsi qu'au niveau de la mobilité des jeunes qui déménagent en région. On a réalisé deux grands sondages auprès de 2000 personnes chacun, en 2016 et 2019. Dans les deux cas, on cherchait à connaître les motivations des jeunes qui pensent déménager en région dans les 5 prochaines années. Et ce qui a motivé ceux qui ont décidé faire le saut au cours des 5 dernières années. C'est à partir de ces études que nous avons développé nos leviers d'attractivité qui se déclinent sous plusieurs aspects et qui orientent finalement nos recommandations.

On touche ainsi à l'accès à la propriété et aux logements locatifs. C'est sûr qu'on encourage beaucoup les projets de construction plus écologique, mais en ce moment, au Québec, il y a des enjeux de logement partout, c'est la bataille numéro 1 des régions.

On travaille aussi sur l'emploi et l'entrepreneuriat, notamment en identifiant les locaux ou bâtisses qui peuvent être réaffectées pour d'autres usages. Par exemple, on a déjà transformé une ancienne maison pour personnes âgées en espace de coworking et hébergement pour travailleurs saisonniers. En lien avec l'entrepreneuriat, on travaille aussi sur la reprise d'entreprises actuelles et sur la diversité des services de proximité (cafés, petits restos...). Évidemment, il y a un cadre légal à respecter au niveau de l'octroi de subventions pour attirer des entreprises, mais une fois qu'on connaît un peu les possibilités, c'est assez simple à monter.

On encourage aussi les municipalités à utiliser différents outils pour développer la participation citoyenne. Il y a plein d'applications en ligne aujourd'hui qui permettent de connecter les citoyens et leurs élus. Par exemple, avant de prendre une décision au conseil municipal sur l'emplacement du prochain parc, vous pourriez lancer un micro-sondage pour demander à la population quel parc ils aimeraient améliorer.

Il y a aussi tout ce qui concerne la nature et le plein-air, favoriser la pratique du sport dans les municipalités, continuer d'améliorer les sentiers et les parcs régionaux ou municipaux.

Et le dernier bout c'est tout ce qui touche l'accueil et l'inclusion des nouveaux arrivants, parce que c'est bien beau de vouloir attirer des gens mais c'est aussi le fun de faire de petits gestes pour qu'ils se sentent chez eux et qu'ils aient envie de s'impliquer. On utilise ainsi la participation citoyenne comme un outil pour développer le sentiment d'appartenance et la fierté comme vecteur d'attractivité, parce que lorsque les gens sont fiers d'habiter quelque part, ils sont fiers des projets et de ce qui s'y passe. Donc on revient à la base, ce qui fait un milieu, ce sont les projets, les gens et la diversité qu'on y retrouve.

Au cours de la prochaine année, on va revenir à la première chose qu'on faisait : rendre visible des initiatives inspirantes en région. À l'origine, on avait construit un répertoire. La prochaine étape sera de bâtir un média, le média des régions. Il s'appellera ALLER SIMPLE et sera lancé en mai 2022. On veut créer du contenu qui puisse permettre aux régions de rayonner à partir de leur positionnement, de leur monde, de leurs projets et de leurs histoires inspirantes. La pierre angulaire de tout cela, c'est un podcast que nous allons bientôt co-produire avec Radio-Canada. Finalement, l'objectif est de mettre à disposition des gens plein de contenu qui puisse répondre aux besoins que j'avais en 2011 quand je suis partie de Montréal et que je ne connaissais rien. Là, on aura des réponses à donner au monde.

RC. Vous visez les 25-45 ans, pourquoi?

MEA. Parce que ce sont eux qui sont rendus à faire des choix de vie. S'enraciner, vouloir fonder une famille, démarrer des entreprises. Nous, on a fait le pas à 24 ans, mais on était dans les plus jeunes. Aujourd'hui, c'est différent, beaucoup plus de jeunes déménagent en région. Avec la pandémie et les nouvelles formes de télétravail qui font désormais partie de notre réalité, on constate une plus grande ouverture à l'égard des régions.

RC. Parle-moi un peu de « Coule pas chez nous »?

MEA. Cette histoire démontre comment un petit groupe de personnes motivées peut avoir un impact important sur leur milieu et au-delà. À l'époque, en 2014, j'étais agente de développement pour une municipalité et le maire m'avait mandaté pour participer à une réunion sur un oléoduc qui devait passer par notre région. Donc j'arrive là, et il y a du monde en veston-cravate qui nous explique à partir d'une grande carte déroulée sur la table où vont passer les oléoducs en provenant d'Alberta. Je me rends compte que c'est un projet vraiment important et surtout très dommageable. Qu'est-ce qu'on fait avec ça? Je regarde le monde autour de la table et personne ne semble trop réagir.

J'ai alors appelé Équiterre et l'AQLPA, des gens que j'avais rencontrés dans différents forums sociaux. On a commencé à organiser des rencontres d'information avec Steven Guilbeault qui était alors chez Équiterre. On a monté une tournée dans le Kamouraska et créé « Stop Oléoduc Kamouraska ».

Finalement, d'autres groupes nous ont rejoint et ont eu le goût de se mobiliser et le mouvement s'est élargi dans le Témiscouata, la Capitale-Nationale, Rimouski. De petits groupes « Stop Oléoduc » commençaient à apparaître sur le même modèle que nous.

On s'est alors dit qu'il fallait monter une campagne plus rassembleuse parce que « Stop Oléoduc » ce n'était pas assez fort. C'est là qu'on a pensé à « Coule pas chez nous ». On a contacté tous les groupes que nous connaissions et convoqué une rencontre à Québec pour leur présenter le projet de campagne. Tout le monde a embarqué. J'ai même payé le premier lot d'affiches et on les vendait 5 \$ afin de se refinancer pour en produire d'autres ! Ça a commencé comme ça.

Puis, Gabriel Nadeau-Dubois a décidé d'embarquer dans la campagne. Cela s'est fait par l'intermédiaire d'une ancienne connaissance de l'UQAM avec qui j'avais participé à un forum social mondial au Brésil et qui travaillait avec lui. Andréanne m'a appelé pour me dire que Gabriel souhaitait nous donner sa bourse² et qu'il profiterait de son passage à *Tout le monde en parle* pour inviter le public à doubler la mise. On s'est finalement ramassé avec 400 000 \$! On était beaucoup inspirés par « Stop Uranium Baie des Chaleurs » et on se disait que si on gagnait cette bataille-là, contre le projet Énergie-Est de *TransCanada*, cela nous donnerait plus de force pour les autres luttes à mener. On a finalement gagné la bataille et le projet d'Énergie-Est a été abandonné. Aujourd'hui, quand je me promène à Montréal et que je vois encore des affiches « Coule pas chez nous », ça me rend fière et je me dis que c'était vraiment une belle aventure.

RC. À la lumière de toute ton expérience, pour construire un monde hors système ou en marge du modèle dominant, à quelle échelle doit-on le construire et quel est le meilleur moyen d'action ?

MEA. C'est une bonne question. Si on le savait, on l'aurait déjà fait ! Je pense qu'il y a une force dans le local, parce que c'est à ce niveau que les initiatives s'enracinent, que les gens incarnent leurs idéaux dans des projets concrets pour lesquels il y a déjà une partie du chemin de fait. Ce sont ces projets-là qui contribuent à l'expansion du hors système. Après ça, et c'était aussi l'un des constats initiaux de *Visages régionaux*, les gens qui sont à l'origine de ces projets, qui portent et réalisent ces initiatives transformatrices, n'ont pas le temps de faire autres choses, ils nourrissent leur famille. Je pense à Gérard qui vit en Gaspésie et qui est autosuffisant à 70 % tout en développant une petite entreprise de produits forestiers. Son modèle est vraiment génial, mais il n'a pas le temps de communiquer sur son modèle, il n'a pas le temps de réseauter. À un moment donné, il faut qu'il y ait des liens qui soient faits par des gens qui sont aptes et disponibles pour faire ce travail, et c'est la place que j'ai voulu prendre. Peut-être qu'en diffusant le mode de vie de Gérard, cela va inspirer d'autres personnes, et non seulement les inspirer, mais aussi leur donner des clés pour leur permettre de passer eux aussi à l'acte. C'est toute la force de la mise en réseau que de comprendre que c'est possible parce que d'autres l'ont fait.

² Il avait reçu le prix littéraire du Gouverneur général d'un montant de 25 000 \$ pour son essai sur la grève étudiante de 2012, *Tenir tête*, publié chez Lux Éditeur en 2013.

Moi c'est plus de ce côté-là que je me suis positionnée parce que ça rejoint mes forces et mes intérêts. J'essaye de contribuer à la construction de ce monde hors système en cherchant des façons d'inspirer le plus grand nombre de gens possible afin qu'ils puissent réaliser que leur mode de vie a un impact réel sur le monde dans lequel ils souhaitent vivre. Que nos idéaux finalement, nous les concrétisons dans nos gestes quotidiens. Bref, de participer à ce hors système-là en mettant en lumière les gens qui le font déjà, ceux qui tendent vers une plus grande simplicité, vers une plus grande autonomie, en mettant aussi l'accent sur des entreprises parce qu'il y a aussi de la place pour ça en région.

Évidemment, parfois on va valoriser des entreprises qui sont un peu plus grosses, parce que ça vient avec des budgets et des impératifs d'équité. Par exemple, on va aller voir Patate Dolbec, dans Portneuf, parce qu'ils ont une volonté d'intégration de gens avec des déficiences intellectuelles et aussi parce qu'ils pensent à valoriser leurs résidus. Oui, c'est une grosse *business* de patates, et oui c'est une monoculture, mais tous leurs résidus ils les donnent à une distillerie qui est maintenant née en parallèle. On se rend compte que même dans le système il y a des ramifications intéressantes qui peuvent s'établir. Avant, j'aurais eu tendance à juger, mais maintenant que je suis obligée d'aller les voir et de comprendre un peu plus leur réalité, je me rends compte qu'il y a une mentalité différente derrière ce que j'aurais pu imaginer. Des préjugés, j'en ai déconstruit beaucoup en habitant en région et en côtoyant des gens qui sont différents de moi.

RC. Dans le fond, plutôt que de mettre l'accent sur des projets précis, tu veux désormais mettre l'accent sur des parcours de vie?

MEA. Oui, c'est ça! Par exemple, une des MRC pour lesquelles on travaille, c'est la MRC d'Antoine-Labelle, on a construit une image autour de « l'Autre Laurentides » parce que c'est la MRC la plus dévitalisée du secteur, ce n'est pas Tremblant, ce n'est pas Ste-Agathe, c'est l'autre Laurentides. Alors on voulait leur redonner leur fierté. Avec eux on a fait des podcasts, de la vidéo et beaucoup de choses sur les réseaux sociaux. On est allé à la rencontre de toutes sortes de gens qui ont un mode de vie différent et qu'on a le goût de valoriser.

Finalement, on va répondre à la demande de la MRC, en parlant des gens et des projets qu'ils portent, mais on continue en parallèle de bâtir des programmes d'achat local et des politiques incitatives à l'établissement pour les entreprises, on continue de référer nos clients à nos collaborateurs pour que des politiques d'habitation se déploient. Indépendamment de ce qu'on fait au niveau des communications, le volet du développement régional et du développement local continue d'exister, parce que je crois à ça et qu'au final c'est ça qui change la donne.

RC. En fait, c'est hors système dans le sens où c'est vraiment une autre manière de voir le développement régional et même encore plus loin, si l'on envisage tous les défis sociaux et environnementaux auxquels nous allons devoir faire face avec les changements climatiques, dans le monde chaotique qui s'en vient, on va peut-être devoir développer un autre rapport au territoire et

peut-être inverser la logique de l'urbanisation. Est-ce que tu penses que dans cette perspective-là, la nouvelle vision du développement régional que tu amènes avec ton projet, est une voie d'avenir ?

MEA. C'est ce que je défends. J'ai d'ailleurs participé aux travaux du comité du gouvernement sur la prochaine politique de développement économique local et régional et c'est un peu la couleur que j'amenais. Ça détonnait un peu, mais ils comprenaient où je m'en allais avec ça. Malheureusement, cette stratégie ne verra pas le jour parce que c'est Marie-Ève Proulx³ qui était à la tête du projet. Évidemment là, on était dans une approche de développement économique, mais, si on veut que les régions soient dynamiques, ça doit absolument passer par une occupation qui est dynamique du territoire et pour ça, il faut diversifier les usages. Ce n'est pas vrai que c'est une grosse compagnie qui va venir tout sauver.

RC. Dans le fond, tu dis qu'il y a déjà des ressources disponibles mais qu'il faut juste mieux les utiliser dans une vision de développement régional beaucoup plus axée sur les initiatives locales inspirantes.

MEA. Honnêtement, parmi les gens avec qui je travaille dans les gouvernements régionaux, il y a beaucoup de fonctionnaires au développement économique, aux planifications stratégiques, aux communications et à la culture qui portent des visions super intéressantes. Après, c'est encore une fois et toujours au niveau politique que ça se joue. Tu as beau avoir la meilleure équipe possible dans une MRC avec des ressources super compétentes, le projet ne passera pas si les élus votent contre. Il faut donc aussi renouveler les conseils municipaux avec des gens qui portent des visions. Au final, ça prend des élus qui sont conscientisés et ça prend des jeunes qui ont quand même le goût d'aller parler de voiries un petit peu, parce qu'on parle encore de voiries dans les municipalités. Mais ils peuvent aussi parler de plein d'autres affaires !

3 Marie-Ève Proulx a été élue députée de la circonscription de Côte-du-Sud en 2018 pour la CAQ. Elle a occupé le poste de ministre déléguée au Développement économique régional jusqu'en mai 2021, date à laquelle elle a dû démissionner pour cause de harcèlement auprès de ses employés.

Communautés exclues : expériences de l'invisibilisation en temps de pandémie

Par Nomez Najac et MarieSoleil Garzon¹

Le vendredi 13 mars 2020, à l'annonce du confinement, la panique s'empare d'une partie de la population qui se rue dans les rayons des grandes surfaces pour se ravitailler. Cependant, une autre partie de la population n'a pas eu le même réflexe précipité ni les moyens pour ce genre de réaction. Les citoyenNEs de Montréal-Nord ont dû redoubler d'efforts pour non seulement affronter cette nouvelle réalité pandémique, mais également pour faire face aux enjeux spécifiquement causés par leur position en marge du système. Ces enjeux avec lesquels certainEs de ces citoyenNEs doivent jongler quotidiennement sont notamment l'exclusion sociale, la santé mentale, les besoins de santé de proximité, ou encore les enjeux de racialisation. En effet, cette partie de la population connaissait déjà des situations difficiles avant la pandémie, qui n'ont été qu'amplifiées par cette crise. Proactifs, proactives et solidaires, ces citoyenNEs s'impliquaient déjà dans leur communauté et auprès d'organismes tels que Parole d'excluEs (PE), un OBNL basé à Montréal-Nord dont la mission est la lutte contre l'exclusion et la pauvreté. Dans la pratique de l'organisme se développe une mobilisation de proximité, où nous travaillons avec les citoyenNEs de Montréal-Nord sur les enjeux qui les concernent, en s'implantant sur deux sites, soit un à l'Îlot Pelletier et l'autre sur la rue Lapierre. Être hors-système pour ces citoyenNEs nord-montréalaisES n'est pas un choix. Cela leur est plutôt imposé par leurs conditions de vie. Une autre compréhension de ce qu'est être hors système doit donc être explorée.

Qu'est-ce qu'être hors-système?

En référence aux personnes vivant en marge, deux types de citoyenNEs distinctEs sont pris en compte quand le terme hors système est évoqué : celles et ceux qui le sont par choix et les autres qui le subissent. Dans le premier cas, on retrouve par exemple des personnes qui se disent survivalistes, rebelles ou anarchistes, qui sont antisystèmes par convictions. Dans le deuxième cas, une partie de la population vit – partiellement – hors système, sans le vouloir, si ce n'est, parfois, sans même le savoir. Cette partie de la population se retrouve ainsi placée géographiquement et systématiquement en périphérie des services. Par leur position à la marge, de nombreux et nombreuses citoyenNEs sont devenuEs résilientEs et se sont tournéEs vers l'action afin de créer leurs propres solutions. C'est alors intéressant de voir, par des exemples concrets tirés de la vie de ces citoyenNEs durant la pandémie,

¹ Les autrices aimeraient remercier Grégoire Autin, chargé de la recherche, Maya Sakkal, chargée des communications et Ricardo Gustavo, chargé à la mobilisation des connaissances à Parole d'excluEs, pour leurs révisions et commentaires constructifs.

comment cette résilience s'exprime et se concrétise en une impressionnante proactivité. La série d'actions évoquées prochainement permet alors de comprendre comment, au-delà de l'adaptation, cette population s'organise pour pallier les écarts du système tout en militant pour avoir accès aux services qui leur sont dus.

Dans un premier temps, les expériences énoncées démontrent la réactivité citoyenne. Dans un deuxième temps, certains enjeux longtemps invisibilisés sont mis en lumière. Dans un troisième temps, des réponses collectives à ces enjeux sont présentées.

La réactivité citoyenne

À Montréal-Nord, le taux de chômage en 2016 était de 12,5 %, soit 34,4 % de plus que la moyenne montréalaise. De plus, 40 % des Nord-Montréalais, et près de 50 % de ceux du nord-est de l'arrondissement avaient un revenu annuel individuel de moins de 20 000 \$ (UIPE mai 2020). Les organismes communautaires, vitaux pour la communauté, souffrent d'un sous-financement chronique comparativement à la moyenne montréalaise. Ainsi, Montréal-Nord est l'un des arrondissements qui concentrent le plus d'enjeux de pauvreté à Montréal. Il va alors de soi que les citoyenNEs de Montréal-Nord, que côtoient au quotidien les membres de l'équipe de PE, n'ont pas été vider les tablettes des grandes surfaces le 13 mars 2020, parce que, dans leur réalité, même lorsqu'il n'y a pas une crise mondiale, ils doivent jongler avec plusieurs besoins urgents qui rythment leur quotidien. La réactivité citoyenne se manifeste, entre autres, par la mise en place d'initiatives en alimentation, en support à la communauté et en accessibilité à l'information.

Se mobiliser pour passer au travers du confinement

Les chargéEs de mobilisation de PE confinéEs lors de la première vague ont gardé des liens grâce à des tournées d'appels, permettant aux citoyenNEs de faire part de leurs inquiétudes et de celles de leurs proches. Rapidement, ces appels révèlent l'urgence de ceux et celles qui n'ont pas accès aux ressources nécessaires pour un confinement « confortable » : le budget pour faire des achats au Costco, pour s'abonner à Netflix, ou bénéficier de grandes cours extérieures. Bien que les ressources en dépannage alimentaire aient été efficaces pour centraliser tous leurs services en ayant un numéro unique, leur processus impliquait une réservation et une livraison hebdomadaire qui n'était pas nécessairement récurrente, et le tout à des journées fixes.

Des citoyenNEs qui vivent au jour le jour se sentent évidemment délaisséEs lorsque les solutions ne sont pas plus flexibles et adaptées à leur réalité. C'est alors que l'on constate à quel point la solidarité entre voisinEs vient répondre à des besoins urgents, de première ligne. Au début du confinement, une citoyenne de l'Îlot Pelletier a offert une boîte de soupe à son voisin de palier dans le besoin après une visite de courtoisie. En parallèle, suite à la suggestion d'une citoyenne de Lapierre, les denrées normalement disponibles pour les activités dans nos locaux ont été distribuées à des personnes qui

ne pouvaient pas attendre les journées fixes de dépannage. Ces deux événements ont inspiré la mise en place des premières distributions de paniers d'urgence. Ces réalités de terrain faisaient le portrait de la situation à la cellule d'urgence alimentaire où participent PE et Panier Fûté (PF), une coopérative d'alimentation solidaire. À partir de ces constats, cette coopérative a, en étroite collaboration avec PE, utilisé des fonds d'urgence pour offrir des paniers en complément des services de dépannage. Ces paniers d'urgence étaient alors déposés à l'entrée des immeubles des bénéficiaires. En plus de ce service, l'urgence des besoins alimentaires a été soulignée afin d'inciter d'autres acteurs qui avaient fermé leur point de service à rouvrir. Par exemple, le point de service de Mission Bon Accueil (MBA) à Montréal-Nord a été fermé pendant un certain temps, ce qui représentait un stress additionnel aux familles qui comptaient sur ce service de dépannage alimentaire. Entre-temps, il fallait se rendre au point de service de Saint-Henri, ce qui contraignait plusieurs familles à ne pas être desservies, vu le service de livraison non disponible et la distance. Heureusement, des citoyenNEs se sont ralliéEs et se sont portéEs volontaires pour aller chercher les paniers alimentaires pour plusieurs familles et les ont ramenés sur les sites. Les paniers étaient distribués par d'autres citoyenNEs qui ont été forméEs sur les précautions sanitaires et les mesures d'hygiène. La chargée de mobilisation de Pelletier leur a fourni aussi les équipements sanitaires nécessaires : masques, gants et visières. Les citoyenNEs ont fait pression et ont incité le point de service de MBA du quartier à finalement rouvrir ses portes, de façon sécuritaire, pour répondre aux besoins de la population. Des exemples d'actions concrètes comme celles-ci démontrent le rôle central que jouent les citoyenNEs; de leur position à la marge, ils et elles seulEs parviennent à élaborer des solutions qui sont adéquates et adaptées à leur réalité, et bénéficient du soutien de PE qui les met en lien avec les bonNEs acteurICEs pour les concrétiser.

Groupe d'entraide – réseautage – offre de services – engagement

Oui, il y a l'isolement. Il y a aussi les questions de nourriture. Beaucoup d'appels pour un support pour du lait et des couches. [...] Et puis, pour les parents monoparentaux, la question de faire l'épicerie. Parce que, c'est comme quand on a beaucoup d'enfants, on a deux ou trois enfants à la maison, on ne peut pas sortir et faire les courses avec eux. On ne peut pas les laisser à la maison non plus (UIPE juillet 2020).

Dès la deuxième semaine du confinement, PE a appelé à la mobilisation pour s'organiser durant la pandémie. La population a rapidement été accusée de ne pas se plier aux directives, ce qui a soulevé un questionnement : qu'est-ce qu'on attendait de cette population? De telles accusations nous paraissaient insensibles, et déconnectées de la réalité des citoyenNEs, considérant la complexité, l'inconstance et le caractère changeant des directives sanitaires. Sachant qu'une partie des Nord-MontréalaiSEs n'ont pas le câble, ou l'accès à Internet, la conférence de presse, outil central pour la diffusion des informations sur la pandémie et ses restrictions, n'était certainement pas adaptée. Afin d'aider et d'outiller la population, des réseaux d'entraide en ligne et locaux se sont activés dès le lundi 16 mars 2020. Plus particulièrement, les membres d'Hoodstock (un organisme créé par des citoyenNEs de Montréal-Nord qui milite pour éliminer les inégalités systémiques) ont mis sur pied un groupe d'entraide sur Facebook qui est devenu une plateforme où passent en temps réels des demandes, des relais d'information et des

offres de services entre citoyenNEs. De plus, des personnes se sont organisées et ont fait des collectes de fonds. Des initiatives ponctuelles se sont formalisées sur les deux sites de PE avec la collaboration des citoyenNEs. Deux organisations ont alors vu le jour dans la foulée : Faisenpour2 et la Fondation Twins. Des citoyenNEs sur les deux sites ont pris en main le local pour en faire un point de chute pour des plats cuisinés maison avec des petits mots manuscrits apportés bénévolement par Faisenpour2, une journée par semaine. En même temps, la Fondation Twins, une fondation qui n'a débuté qu'avec une citoyenne dévouée, livrait des caisses de fruits et de légumes. Les citoyenNEs engagéEs font l'inventaire des dons, dressent une liste de bénéficiaires et distribuent les sacs. Ainsi, une centaine de familles ont bénéficié chaque semaine de sacs de fruits, de légumes et de repas. À chacune des vagues de contamination de la pandémie, ces initiatives ont permis de contrebalancer ses effets rendant les services déjà difficilement accessibles encore plus inaccessibles pour les plus marginaliséEs. Ces moments étaient des occasions pour les citoyenNEs de faire de la sensibilisation aux normes de distanciation et de distribuer des masques à la communauté. Quant aux jeunes citoyenNEs engagéEs dans les brigades de sensibilisation, ils ont sillonné le quartier à pied ou à vélo. Des citoyenNEs ont fait leur part, bénévolement, en tant qu'*agents sensibilisateurs* dans certains espaces publics, en assurant le relais de toutes les informations.

Des urgences du premier jour du confinement, des solutions ponctuelles sont devenues des actions régulières. C'est ainsi que le simple don d'une boîte de soupe est devenu en fait la première action d'une distribution alimentaire hebdomadaire, soutenant une centaine de familles. Ce fut aussi l'occasion pour des citoyenNEs engagéEs et dévouéEs de formaliser leurs initiatives bénévoles, et d'en faire un mouvement citoyen et une fondation.

Fracture numérique

Les plus isoléEs ont été les plus durement touchéEs, et leur position d'exclusion s'est accentuée avec la pandémie. En termes de fossé social, une autre barrière s'est dressée entre les ressources, les informations et les citoyenNEs, soit l'accessibilité limitée ou l'inaccessibilité à Internet. Plusieurs citoyenNEs comblaient auparavant ce besoin d'accès au Wi-Fi en fréquentant la bibliothèque, le parc Henri-Bourassa et la Maison Culturelle et Communautaire. La pandémie, entraînant la fermeture de ces lieux publics, est venue exacerber la portée et les effets de la fracture numérique. En y ajoutant l'école et le travail à la maison, des familles qui se débrouillaient avec un seul ordinateur ou une tablette se retrouvèrent alors prises au dépourvu et sous-équipées face à cette nouvelle réalité. L'accessibilité numérique a alors pris un tout autre sens. Plus que d'avoir accès à Internet, il faut aussi avoir un espace convenable pour s'isoler et bien se concentrer, assez d'équipements et une bonne bande passante (UIPE septembre 2020). PE avait déjà milité sur la question avec une pétition présentée à l'Assemblée nationale par une citoyenne en 2016. La pandémie a alors fait resurgir cet enjeu avec plus de force. La fracture numérique entraîne une forte exclusion sociale, considérant que les ressources informationnelles de la santé publique, les demandes de prestation d'urgence, les suivis médicaux réguliers, la poursuite des études, les loisirs et les tissus sociaux pour briser l'isolement dépendent en grande partie d'un accès régulier à Internet. Pour faire face à cette situation, une citoyenne a organisé un groupe d'achats,

constitué de familles dans la même situation qu'elle, et a demandé à PE d'accompagner les membres pour acheter du matériel informatique à moindres coûts.

Les citoyenNEs, plus que résilientEs, se sont organiséEs et ont innové autour des enjeux de l'alimentation et de la fracture numérique pour passer au travers de cette période. Plus encore, ils et elles ont découvert dans leurs actions et leurs réseaux d'entraide des moyens de renforcer le filet de sécurité sociale.

Montréal-Nord dans l'œil du cyclone

Aux alentours du mois d'avril, le nombre de cas augmente rapidement à Montréal-Nord (Faucher 16 avril 2020). De là, l'attention s'est tournée vers une portion de la population auparavant ignorée, et ce, pour plusieurs raisons : ils ont des horaires atypiques, les gens ne se retrouvent chez eux qu'en soirée et durant la fin de la semaine (comme dans une ville-dortoir) et ils n'ont pas toutes et tous leurs papiers et tentent donc de garder profil bas. Comme tout personnel médical, les travailleurEs de première ligne courent plus de risques de contracter le virus. De plus, il a été clair que ce n'est pas tout le monde qui a eu accès aux informations et directives assez rapidement, ce qui a mené certainEs de ces travailleurs à ne pas saisir à temps l'ampleur de la menace du virus.

Également, cette population de travailleurs essentiels utilise pour la plupart les transports en commun et n'a jamais été confinée. Nous avons tenu pour acquis que toutes les franges de la population avaient les moyens (informationnels, matériels et financiers) pour se confiner. Ce n'était malheureusement pas le cas avec les travailleurs essentiels. PE a encouragé les citoyenNEs à prendre la parole dans les médias pour exposer cette réalité et attirer l'attention sur ces enjeux, qui, une fois encore, existaient déjà bien avant la pandémie. Le terme « anges gardiens » a pris son envol, mais le vrai visage de ces anges restait encore inconnu. Leur situation et la manière dont ils sont traités, leurs salaires et leur manque de soutien au quotidien de la part du système restaient tout aussi méconnus du grand public.

La marginalisation des citoyenNEs Nord-Montréalais se traduit aussi par la répression, qui prend, entre autres, la forme d'amendes salées distribuées dans les parcs à Montréal-Nord, dès lors désertés. Les événements du mouvement *Black Lives Matter* ont aussi pris de l'ampleur. Les deux plus grosses manifestations qui eurent lieu furent menées par des leaders de la communauté de Montréal-Nord, engagés dans ce combat depuis la mort de Freddy Villanueva, décédé le 9 août 2008 (Lalancette et Trudel 2020). Durant la pandémie, il a été démontré que les populations racisées ont des conditions de vie les rendant plus vulnérables face au virus et ces populations ont des rapports particuliers avec les services de santé et les services de la ville, notamment un sentiment d'insécurité envers la police (Chiche 2020).

Le mouvement *Defund the Police* a pris de l'ampleur, suite à l'affaire Camara et au meurtre de George Floyd à Minneapolis. À la suite de cette dynamique de tension, la mobilisation citoyenne pour dénoncer

ces enjeux de racisme et de discrimination a pris plus de place dans l'actualité. Dans un certain sens, la pandémie, par la colère et l'urgence qu'elle a créée, est devenue un levier mobilisateur (Charbonneau 2020). Ce climat d'urgence a permis à la population racisée de se faire entendre, en ayant le soutien de plusieurs alliés pour mettre en lumière leur réalité face aux manques et aux injustices en lien avec des services de base assurant la sécurité urbaine et la santé.

Afin de réduire les méfaits de la répression policière, de renforcer la transmission des consignes qui changeaient rapidement et de multiplier les canaux de communications, PE et la FTQ ont lancé le projet de camion-crieur. Ce camion muni de haut-parleurs parcourt les rues de Montréal-Nord avec des messages diffusés en plusieurs langues (français, anglais, espagnol, créole haïtien, italien et arabe). Aussi, Fabrice Vil, en réalisant une vidéo participative, a présenté des paroles et des images que les médias traditionnels ne diffusaient pas encore (Vil 2020 ; Elkouri 2020). Lorsque le comité des mamans de Montréal-Nord s'est constitué pour marcher et demander des actions concrètes pour la sécurité et la quiétude dans leur quartier, PE n'est venu qu'en soutien à cette grande initiative, en appuyant le comité pour la tournée des médias et en aidant à la rédaction d'une pétition à l'Assemblée nationale du Québec. Pour leur part, Hoodstock et la Nouvelle Ligue des Noirs ont surtout investi le centre-ville pour deux fins de semaine de manifestations. Aussi, la clinique juridique offrant des services gratuits aux citoyenNEs marginaliés a vu le jour avec l'embauche de Me Marie-Livia, chargée du projet. Des activités plus culturelles ont aussi été organisées dont un mini-concert en plein air dans l'Espace Lapierre sous l'initiative d'Hoodstock et durant lequel des citoyenNEs engagéEs se sont occupés du respect des règles sanitaires.

La santé mentale – espace santé citoyen en ligne et Azm

Les troubles anxieux qui résultent de l'exposition constante aux informations sur la pandémie ont été appelés « headline stress disorder » (« trouble anxieux lié aux médias ») par le psychologue Steven Stosny. Il se caractérise par une sensation de détresse ou d'anxiété, suite à la consultation de nombreuses informations (Mengin et al. 2020).

Bien avant la pandémie, PE avait mis en place une plateforme pour avoir de nouvelles approches de soins de proximité dans le nord-est : L'Espace Santé Citoyen (ESC). Dans une perspective de donner aux citoyenNEs plus de pouvoir sur leur santé, ce projet rassemble les professionnelLEs expertEs en santé et le communautaire afin de travailler avec les citoyenNEs dans une perspective de santé globale et de proximité. Sachant que Montréal-Nord souffre, entre autres, d'un manque de médecins de famille, ce qui impacte ensuite sa population, ce projet devient alors tout à fait pertinent puisqu'il vise à militer pour plus de soins de santé de proximité, et vise également à développer le pouvoir d'agir de la population sur sa santé.

Un partenariat en cours avec le CIUSSS-NÎM pour la prise en charge des ateliers dans la programmation de l'ESC avait été mis sur pause depuis le début de la pandémie. Des activités comme les ateliers avec

des professionnelLEs de la santé et un groupe d'écoute en santé mentale entre citoyenNEs se sont alors poursuivis en ligne, sur Zoom et Messenger. Ces ateliers ont été menés par Dany et Kétly, des citoyenNEs engagéEs et infirmierEs de profession.

Aussi, les citoyenNEs ont eu recours à l'art thérapie, utilisée à la fois pour lutter contre la détresse psychologique et documenter les enjeux différemment. Cela a pris la forme de soutien et d'accompagnement à travers des ateliers d'écriture et de la création de récits numériques (podcast-vlog et autres). Ces ateliers ont eu beaucoup de succès auprès des citoyenNEs. Un blogue a été créé afin de répertorier toutes ces initiatives : le blogue A2mètres. Ces activités sont, depuis le début de la pandémie, des opportunités d'échanger entre les citoyenNEs, de socialiser à distance, de documenter à leur façon cette aventure et de prendre soin de soi (Marin 2021). Elles ont aussi permis d'avoir une narration des habitantEs de Montréal-Nord sur leur quotidien allant au-delà des clichés stigmatisants provenant des médias traditionnels. Toutes les formes d'expression ont été mises en valeur, puis un collectif d'artistes s'est inspiré du contenu du blogue pour produire des œuvres afin de parachever cet exercice qui s'est échelonné sur un an.

En ce qui concerne l'ESC, les citoyenNEs ne sont pas seulement consultéEs ; plutôt, ils et elles prennent en charge ces activités dans la mesure de leurs capacités. Les citoyenNEs ont aussi joué un rôle dans la mobilisation lors de journées de clinique de proximité en partenariat avec le CIUSSS, notamment lors d'une clinique pédiatrique mobile (en partenariat avec DocTocToc) et la clinique de vaccination à Pelletier (Autin 2020).

Le communautaire est toujours vu comme le moyen pour rejoindre des citoyenNEs que l'on ne rejoint pas avec par les canaux habituels. Il est sollicité simplement pour mettre en lien, mais cela s'arrête souvent là. Or, dans la pratique de PE, la mise en lien n'est que le début. Tout est mis en place pour travailler des collaborations, entre citoyenNEs, organismes et institutions parfois, qui sortent des sentiers battus et pour remettre en question les modèles existants afin de viser des améliorations pour des services qui soient vraiment universels.

Accompagner – formaliser – rayonner

PE systématisé les initiatives avec les citoyenNEs de Montréal-Nord en les amenant à collaborer avec d'autres acteurs du milieu et à rayonner par la suite au-delà de leur quartier. Les actions locales ont le mérite de bien cerner la situation du ou de la citoyenNE et participent au développement de son pouvoir d'agir. Les solutions apportées par les citoyenNEs sont liées à une certaine urgence attachée à leur réalité et ne devraient pas constituer la routine dans laquelle ils s'enferment. De plus, ces solutions ne peuvent pas se substituer aux services publics. Innover et créer de nouvelles façons de faire est pertinent et c'est d'ailleurs un des rôles des organismes, des agences de développement et des incubateurs.

Conclusion

Ainsi, les solutions allant du référencement à d'autres actions plus concrètes sont mises en place par des citoyenNEs, soutenuEs par des organismes. Il est aussi possible de se fédérer entre organismes et institutions pour des actions plus élaborées, concertées et ayant un plus grand impact. Faire autrement, en collaborant directement avec les citoyenNEs à la marge et avec les acteurs qui sont sensibles à leurs réalités, donne des résultats. Les citoyenNEs ont une expertise liée à leur vécu face aux défis du territoire et leur expérience d'implication. Cela fait toute la différence face à la complexité des enjeux qu'ils vivent.

Hormis leur motivation et leur débrouillardise, ce n'est pas aux citoyenNES de développer des solutions parallèles. Malgré l'efficacité et la pertinence des actions développées, leur mobilisation doit plutôt s'inscrire dans une perspective de complémentarité, pour combler les angles morts des services actuels et servir de pistes d'actions pour des changements structurels. Ainsi, il faut ramener les institutions ayant le mandat de traiter les enjeux à découvrir cette population qui vit à la marge du système : ils sont hors système non pas par choix, mais par circonstances. Leur approche collaborative, démontrée par leur effort d'implanter des solutions de concert avec les acteurs communautaires et institutionnels, révèle en fait leur besoin d'inclusion et démontre une fois de plus que leur position à la marge n'est pas délibérée, mais plutôt imposée. C'est alors un devoir de leur donner l'espace nécessaire et d'entendre leur voix, de rendre visible leur situation, mais aussi leur ingéniosité afin de répondre à leur désir d'inclusion. Ainsi, nous pourrions avoir une société où tous les hors systèmes le sont de leur plein gré.

Biographies

Nomez Najac est chargé de mobilisation à Parole d'excluEs depuis 6 ans. Tout son parcours professionnel est en autonomisation grâce à la microfinance. Il détient une maîtrise en administration des affaires-spécialisation en affaires électroniques à Université Laval et est certifié gestionnaire de projet HEC.

MarieSoleil Garzon travaille chez Parole d'excluEs depuis une année et elle fait son baccalauréat en sociologie et en anthropologie à l'Université Concordia.

Références

Autin, Grégoire. 2020. « Une clinique pop-up de soins pédiatriques à Montréal-Nord », *Blogue de l'Incubateur Universitaire de Parole d'excluEs*. En ligne : <https://iupe.wordpress.com/la-clinique-pop-up-de-montreal-nord/> (Page consultée le 29 juin 2021).

Blogue de l'Incubateur Universitaire de Parole d'excluEs. Septembre 2020. « La fracture numérique et la continuité pédagogique en temps de Covid-19 ». En ligne : <https://iupe.wordpress.com/la-fracture-numerique-et-la-continuite-pedagogique-en-temps-de-covid-19/> (Page consultée le 29 juin 2021).

Blogue de l'Incubateur Universitaire de Parole d'excluEs. Mai 2020. « Montréal-Nord en chiffres ». En ligne : <https://iupe.wordpress.com/montreal-nord-en-chiffres/> (Page consultée le 30 juin 2021).

Blogue de l'Incubateur Universitaire de Parole d'excluEs. Juillet 2020. « La santé mentale en temps de covid-19 ». En ligne : <https://iupe.wordpress.com/la-sante-mentale-en-temps-de-covid-19/> (Page consultée le 30 juin 2021).

Charbonneau, Jacaudrey. 2020. « Des milliers de Québécois ont manifesté dans le calme dimanche ». Radio-Canada. 8 juin.

Chiche, Alice. 2020. « Inégaux face au coronavirus à Montréal selon une étude ». Journal Métro. 25 août.

Elkouri, Rima. 2020. « S'en souviendra-t-on? », La Presse, 3 mai.

Faucher, Olivier. 2020. « Coronavirus : la forte hausse de cas à Montréal-Nord inquiète la députée », Journal Métro, 16 avril.

Marin, Stéphanie. 2021. « La troisième vague à la fois de détresse psychologique et de COVID-19 », La Presse, 10 avril.

Meuraillon, Leslie. 2017. « Des cliniques dénoncent le manque de médecins à Montréal-Nord », Journal Métro, 21 juin.

Mengin, Amaury. et al. 2020. « Les conséquences psychopathologiques du confinement », L'Encéphale, 46(3): 43-52.

Parole d'excluEs. (s.d.). À2mètres- Chroniques de citoyens de Montréal-Nord. En ligne : <https://a2metres.wordpress.com/> (Page consultée le 29 juin 2021).

Trudel, Roxane et Camille Lalancette. 2020. « Justice contre le racisme et la brutalité policière », Le Journal de Montréal, 31 mai.

Vil, Fabrice. 2020. « #Jemesouviendrai », Facebook. En ligne : <https://www.facebook.com/vilfabrice/videos/245976189939123>

AUROVILLE : UNE UTOPIE RÉALISÉE ?

Par **Débora Nunes**

Depuis plus de 50 ans, dans cette petite ville située au sud de l'Inde dans l'État du Tamil Nadu, on pratique le rêve de « l'unité humaine », selon le concept du philosophe, homme politique et mystique indien Sri Aurobindo (1872 – 1950). La ville compte environ 3 000 habitants de plus de 50 nationalités différentes et dispose de quatre langues officielles (tamoul, français, anglais et hindi). La ténacité de « la Mère », Mirra Alfassa (1878 – 1973), compagne spirituelle d'Aurobindo, a permis d'attirer, avec le soutien de l'UNESCO, quelque 300 jeunes du monde entier pour démarrer, en 1968, ce que nous appelons aujourd'hui un écovillage. Auroville est contemporaine d'un autre éco-village mythique, Findhorn¹, une autre perle du collier des résistantes concrètes à l'homogénéisation capitaliste et patriarcale. Les deux ont émergé de ce bouillon de culture rebelle qui a toujours été présent dans l'histoire de l'humanité et qui fait de plus en plus d'adeptes depuis les 50 dernières années. Ces personnes et leurs réalisations constituent aujourd'hui une grande toile d'expériences alternatives méconnues, que ce numéro de la revue *Possibles* cherche à mettre en lumière et qui rend d'autant plus pertinente la devise du Forum Social Mondial : « un autre monde est possible ».

La Ville du Futur

L'objectif d'Auroville, la « Cité de l'aube », était de permettre à des personnes de cultures différentes de vivre ensemble dans la paix et l'harmonie progressive. Comme le proposait Sri Aurobindo, il fallait pour cela pénétrer profondément dans leur monde intérieur et, en même temps, s'épanouir dans le monde extérieur comme des êtres plus évolués. Dans la culture d'Auroville, cela signifie être capable d'inclure les différences, de se sentir membre de la communauté humaine plutôt que d'une nation spécifique, et de rechercher inlassablement une coexistence heureuse et fructueuse pour tous. Dans ce grand laboratoire humain qu'est Auroville, tout a été pensé pour faciliter la transformation personnelle et sociale : de l'abolition de la propriété privée à l'économie de plein emploi, en passant par l'éducation gratuite à vie, l'accès aux moyens de guérison les plus variés, la régénération coopérative de la Nature, la compréhension du travail comme une manifestation de talents librement exercés pour le bien commun, la liberté affective et sexuelle, les innombrables moyens de stimuler la connaissance de soi et l'intériorité.

1 Cette communauté, qui compte aujourd'hui environ 400 personnes, est ramifiée autour de la baie de Findhorn, au nord de l'Écosse. Fondée en 1962 par Peter et Eileen Caddy et Dorothy Maclean, cet éco-village fut d'abord connu pour son travail avec les plantes et la communication avec la nature. À présent, la Fondation Findhorn est un centre d'éducation spirituelle et holistique vivant et travaillant en collaboration étroite avec les autres organisations et individus qui composent la communauté. Elle partage avec la communauté d'Auroville la conviction que l'humanité est engagée dans un processus d'expansion évolutive de la conscience, générant de nouveaux comportements de civilisation ainsi qu'une culture planétaire imprégnée de valeurs spirituelles. Pour en savoir plus : <https://www.findhorn.org>

Auroville met à la disposition de ses habitants et de ses visiteurs diverses voies d'évolution personnelle, parmi lesquelles le yoga intégral, une création de Sri Aurobindo également développée par la Mère (connue pour son rôle de directrice de l'ashram de Sri Aurobindo pendant toute sa vie). Le yoga intégral est une articulation de plusieurs techniques de yoga traditionnel, mais sa principale caractéristique est de chercher à atteindre un stade de conscience supérieur sans se retirer du monde, ce qui est différent de la voie yogique traditionnelle. Leader de l'indépendance indienne, compagnon de Gandhi et de Nehru, Sri Aurobindo a révolutionné la compréhension du yoga en imaginant que le travail politique en quête d'évolution humaine est aussi un travail de croissance de la conscience, pour autant que ses prémisses soient pratiquées dans la vie quotidienne. Plusieurs décennies après la mort d'Aurobindo, la Mère a décidé de créer une communauté dont les habitants s'engageraient à suivre les thèses du Yoga intégral et à vivre et travailler pour être de meilleures personnes pour eux-mêmes et pour le monde, contribuant ainsi à l'évolution de l'humanité. Auroville est cette « communauté test ».

La première tâche des habitants d'Auroville a été de commencer la restauration d'une zone d'environ deux mille hectares, complètement désertique, et d'y vivre. Le dur labeur de construction de digues et de plantation de plus de deux millions d'arbres a porté ses fruits, et nous pouvons observer aujourd'hui une forêt étendue tout autour du périmètre urbain-rural. En vivant dans des huttes et en plantant des arbres, les Aurovilliens et Aurovilliennes ont appris la grande tâche de vivre ensemble et de se gouverner. Au milieu de nombreuses langues, cultures, religions et visions personnelles du monde, ils et elles ont partagé le travail et la lutte pour la survie, tout en nourrissant un grand rêve pour eux-mêmes. Elles et ils y sont parvenus à bien des égards, et en même temps, comme dans toutes les utopies, tout reste à faire, car plus l'horizon de l'utopie se rapproche, plus ce projet s'élargit et s'approfondit.

Beaucoup de celles et ceux qui ont fondé Auroville parcourent encore ses rues, avec leurs cheveux blancs flottants, sur des motos, souvent électriques, et des vélos, les modes de transport les plus courants dans la ville. Ils ont transmis à leurs enfants et petits-enfants cette étincelle de rébellion et d'idéalisme, et cette capacité pratique à faire ce qui est à leur portée, et un peu plus. Pour les jeunes qui sont nés et ont grandi à Auroville, il est difficile de comprendre le monde macho et prédateur qui les entoure, où l'argent est roi, car ils ont entendu de nombreuses histoires et sont témoins des immenses défis auxquels leurs parents ont été confrontés. Ces défis ont fait que la distance de 12 km entre Auroville et la ville indienne la plus proche, Pondichéry, semblait être la distance entre la terre et la lune.

Depuis plus de 50 ans, ils ont respecté leur engagement de construire la cité prototype de l'humanité rêvée par Aurobindo et la Mère. Ces êtres humains imparfaits, comme tout le monde, ont pris un engagement envers l'évolution, et ils persévèrent en transformant une terre aride en une forêt luxuriante en plantant des arbres et en creusant des citernes. Ils ont affronté une Inde conservatrice et ont fait naître un pays libéré d'hommes et de femmes qui travaillent sur un pied d'égalité et se donnent le droit de s'aimer comme ils le souhaitent. Ils ont construit des cabanes quand c'était la seule chose possible et, au fil du temps, ils ont réalisé des merveilles d'architecture, avec des techniques innovantes et des matériaux locaux, honorant par la beauté les plus grandes passions de la Mère :

les arts et les fleurs. Elles ont fondé des écoles aux pédagogies révolutionnaires et intégratives qui accueillent à bas prix non seulement les étudiants d'Auroville, mais aussi les enfants de la région. Ils ont créé un environnement culturel riche avec les arts les plus avant-gardistes dans des installations de haut niveau ouvertes gratuitement au public. Elles ont inventé une économie avec des paramètres nouveaux et coopératifs, avec une nouvelle façon de produire et de consommer. Ils ont rendu possibles les médecines alternatives pour leurs habitants et leurs propres technologies pour soigner la santé. Elles font preuve d'une impressionnante créativité technologique, toujours adaptée au territoire et respectueuse de la nature. Ils ont inventé les techniques et les pratiques les plus variées de connaissance de soi et ont même construit une manière de faire de la politique sans politiciens professionnels. Ces nombreux aspects témoignent d'une utopie réalisée qui, en plus de créer son propre mode de vie de qualité, s'ouvre aux habitants des communautés voisines.

Ces visionnaires et leurs descendants ont créé l'avenir dans le présent et c'est pourquoi Auroville attire tant de touristes qui veulent voir pour croire. Le tourisme contribue à la pérennité du projet, car il permet aux roupies d'affluer pour soutenir les entreprises créées par la communauté et par des personnes entreprenantes qui sont prêtes à partager leurs bénéfices pour entretenir la ville. Cependant, passer quelques jours à Auroville est beaucoup plus simple que d'y vivre, ce qui explique que le projet de développement urbain qui visait à toucher 50 000 personnes n'en a attiré jusqu'à présent que 3 000 environ. Pour être acceptée dans la communauté, la personne doit travailler deux ans pendant lesquels elle sera évaluée sur sa capacité à servir l'unité humaine. Ensuite, il faut renoncer à avoir des biens ; il faut accepter un salaire très modeste même si c'est pour faire ce que l'on aime (14 000 roupies, soit 200 dollars, pouvant éventuellement atteindre 18 000 roupies) ; il faut renoncer au consumérisme... Même si c'est un lieu paradisiaque, la population d'Auroville augmente peu. Les renoncements et obligations attendues font qu'il est difficile pour les personnes qui vivent dans le monde « normal » de choisir d'y vivre pour toujours.

Une ville spirituelle

Ceux qui entreprennent réellement l'aventure de vivre à Auroville sont des personnes qui adhèrent à la proposition spirituelle d'Aurobindo et de la Mère. Ces personnes croient que l'espèce humaine évolue vers une race plus consciente, « supramentale », plus intégrée au divin, et sont donc prêtes à vivre personnellement ce défi. Dans la Charte d'Auroville disponible sur le site internet de l'écovillage – une sorte de constitution de la ville écrite par la Mère elle-même au moment de la fondation de la ville, il est dit :

1. Auroville n'appartient à personne en particulier. Auroville appartient à l'humanité dans son ensemble. Mais pour vivre à Auroville, il faut être le serviteur volontaire de la Conscience Divine. 2. Auroville sera le lieu d'une éducation sans fin, d'un progrès constant et d'une jeunesse qui ne vieillit jamais. 3. Auroville veut être le pont entre le passé et le futur. En tirant parti de toutes les découvertes intérieures et extérieures, Auroville fera un bond décisif vers les réalisations futures. 4. Auroville sera un lieu de recherche matérielle et spirituelle pour une manifestation concrète et vivante d'une véritable Unité humaine.

L'idéal exprimé dans la charte de la ville est mis en pratique avec dévouement mais avec de nombreux défis, bien sûr. Pour une population qui a tout bravé pour construire le plan d'urbanisme de l'architecte français Roger Anger, qui proposait une spirale représentant l'évolution humaine sous la forme d'une galaxie, il est difficile de ne pas se sentir « propriétaire » de la ville, contrairement à ce que prône le principe 1. La ville se développe autour d'un point central, un vieux et immense banyan, arbre aux troncs et racines enchevêtrées qui occupe une place symbolique chez les hindouistes et les bouddhistes, et d'un bâtiment, le Matrimandir, le temple de la mère divine. Pendant trois décennies, la population a travaillé dur pour ériger l'âme d'Auroville, le Matrimandir, une magnifique sphère de 36 mètres, recouverte de paraboles dorées et délicatement perchée sur une sorte de lotus de marbre blanc où coule perpétuellement une eau claire. C'est une réalisation cyclopéenne pour une communauté pauvre, comme l'était Auroville à ses débuts.

Au centre de la ville, entouré de jardins magnifiques et silencieux, le Matrimandir témoigne d'un monde différent où l'esprit est au centre de la vie, où la spiritualité ne divise pas les gens car elle est œcuménique, où la beauté unit tout le monde dans sa construction et son entretien. Dans la salle centrale circulaire de Matrimandir, entièrement blanche, seuls le silence et un rayon de soleil ingénieusement capturé au centre de la sphère représentent le chemin vers le monde spirituel. Le temple est un chef-d'œuvre qui compte également 12 salles de méditation extérieures basées sur les qualités de l'humanité attribuées par la Mère : réceptivité, progrès, courage, bonté, générosité, équanimité, paix, sincérité, humilité, gratitude, persévérance et aspiration. Des milliers de visiteurs ont 20 minutes pour méditer dans le grand hall, gratuitement et sur inscription préalable. Oui, le Matrimandir est un don à l'humanité, mais comment ne pas comprendre que la communauté le protège comme son propre bien ?

L'idée de servir la conscience divine est très courante pour les personnes qui se consacrent à une religion. Mais Mirra Alfassa était horrifiée à l'idée qu'Auroville devienne une religion et divise encore plus l'humanité au lieu de l'unir. Comment alors, ne faisant pas partie d'une structure religieuse dogmatique et ayant la liberté de suivre le chemin spirituel qui lui convenait, rester inébranlable dans sa détermination à servir le divin ? Les Auroviliennes et Auroviliens seraient-ils des êtres spéciaux, à l'âme élevée, capables d'un tel altruisme ? Oui et non.

En devant s'impliquer et maintenir toutes les structures physiques et sociales et respecter les règles morales qu'elle a créées, la population finit par avoir une vie très différente, qui favorise une certaine élévation. S'ils travaillent dans le domaine de l'éducation, celle-ci est libératrice. Si elles travaillent dans le domaine de l'agriculture, celle-ci est régénératrice. S'ils travaillent dans le domaine des infrastructures, celles-ci sont écologiques et appartiennent à tout le monde. Si elles travaillent dans le domaine du commerce, de l'industrie ou des services, elles versent 30 % de leurs bénéfices à la ville et ont affaire à des clients – si ce ne sont pas des touristes – qui sont presque copropriétaires. En d'autres termes, le travail lui-même à Auroville, quel qu'il soit, préfigure le nouveau monde qui est en train de se construire et exige des personnes qui s'y adonnent l'engagement de servir cette cause. Mais la vie quotidienne fait des ravages. Cette petite communauté humaine, même avec ses origines cosmopolites

et parlant plusieurs langues sur son territoire, perd de son intimité en vivant ensemble dans un espace géographique restreint. Cela évite l'anonymat et provoque des conflits, comme dans n'importe quelle petite ville du monde, mais cela a aussi l'avantage de favoriser l'esprit communautaire et l'entraide, surtout parce qu'une base spirituelle solide est partagée.

Une ville égalitaire, mais pas tant que ça

Pour être accepté comme Aurovilien, le candidat ou la candidate, appelé *newcomers*, doit passer deux ans en observation en tant que nouvel arrivant qui travaille sans rémunération et qui doit payer son séjour, même s'il bénéficie d'une certaine manière de la nourriture au sens large qu'offre la ville. Lorsqu'une personne acquiert la citoyenneté, c'est-à-dire qu'elle est accueillie pour vivre dans la ville et devenir Aurovilienne, elle choisit où travailler, en offrant le meilleur d'elle-même, là où la communauté en a le plus besoin. La citoyenneté offre un lieu de vie, un accès gratuit à toutes les infrastructures d'Auroville et un salaire qui circule grâce à l'Aurocard. Le salaire d'environ 200 dollars est le même pour tous les postes, ne différant que par les heures travaillées. Le citoyen bénéficie de subventions pour l'éducation, la culture, la santé et les transports, et peut faire ses courses dans les marchés soutenus par la ville, avec sa carte de salaire. Ils et elles ont une bonne vie, dans un endroit magnifique et écologique, mais peuvent difficilement voyager à l'étranger, par exemple, s'ils n'ont pas de revenus en dehors d'Auroville, car leur salaire est insuffisant.

C'est là que réside l'une des plus grandes critiques adressées à Auroville : être un camp de vacances *New Age* pour Européens blancs. La critique est logique, mais elle est injuste à bien des égards. D'abord parce que plus de la moitié de la population de la ville est indienne, il y a des gens de toutes les couleurs et si les Européens sont nombreux, il y a des Blancs du monde entier, y compris des endroits qui ont souffert de la colonisation européenne. Ensuite, parce que lorsque ces Européens, Américains, Japonais, ont quitté leurs pays en 1968, ils ne pensaient pas pouvoir devenir des héritiers dans les monnaies fortes de leurs pays d'origine. Louer un petit appartement à Paris, New York ou Tokyo représente une fortune en roupies. Ces gens sont riches et c'est ainsi que les projets communautaires ont de nombreux donateurs, c'est ainsi qu'il est courant que les Aurovilliens d'origine européenne voyagent pendant l'été torride d'Auroville pour rendre visite à leur famille, tandis que ceux qui n'ont pas d'héritage ou de soutien financier familial restent sur place.

De même, être entrepreneur à Auroville offre des conditions de vie privilégiées. Si l'entreprise s'adresse aux touristes, il n'est pas rare qu'elle soit très prospère et qu'elle génère beaucoup de bénéfices. Ces entreprises sont surveillées de près par le groupe de travail chargé de cette question, qui veille à ce que ce qui n'est pas réinvesti ou ce qui garantit la subsistance de la propriétaire soit transmis à la ville. Les entretiens et l'observation du train de vie des entrepreneurs importants d'Auroville montrent un comportement généralement très différent de celui des capitalistes en général : fierté de transmettre des ressources pour le soutien de la ville, vie simple, même si dans des conditions matérielles généralement supérieures à la moyenne de la population. C'est ainsi que l'immobilier de la ville reçoit

les investissements des personnes qui construisent ou rénovent les maisons où elles vivent, sachant que ce qui a été investi ne leur appartient pas, mais appartient à la ville.

Une autre critique adressée à Auroville est sa situation privilégiée au milieu de dizaines de villages indiens très pauvres. Il est vrai que de nombreuses personnes font des travaux domestiques pour les familles auroviliennes et ont des salaires très bas. Il est difficile d'être d'accord ou non. Oui, les conditions de vie des habitants d'Auroville sont dans l'ensemble bien meilleures que celles des paysans pauvres des environs, mais la ville fournit environ 5 000 emplois à ces personnes dans ses entreprises et ses résidences. Oui, le luxe d'avoir un domestique est quelque chose de commun parmi l'élite indienne et n'est pas très compréhensible dans une ville qui se veut égalitaire et humaniste, surtout si le statut de domestique est informel et sans droits du travail, comme dans le reste de l'Inde. D'autre part, l'ampleur du travail humanitaire réalisé par des personnes, des institutions et des mouvements citoyens d'Auroville dans les villages indiens environnants est immense, avec des dizaines de projets. Au milieu de ses contradictions, Auroville continue donc de chercher sa voie.

Une ville autosuffisante? Non

L'autosuffisance serait la capacité de subvenir à ses besoins en énergie, en eau, en nourriture et en logement, en services essentiels tels que la santé, l'éducation et la culture, en revenus pour faire vivre sa population, et ainsi de suite. Aucune ville au monde ne vit en autarcie, mais Auroville a fait des progrès importants dans ce domaine. En commençant par l'énergie, qu'elle exporte vers d'autres endroits parce que son parc de production d'énergie éolienne est suffisant pour son utilisation et qu'elle dégage des surplus en utilisant également l'énergie solaire et la biomasse. L'eau est cependant un problème particulier dans la ville, car sa nappe phréatique, bien qu'ayant accumulé des millions de mètres cubes depuis la fondation de la ville en raison du reboisement qui a été entrepris, a été envahie par l'eau de mer. Ainsi, Auroville innove en créant des technologies de recyclage de l'eau par des vortex purificateurs, produit une eau dynamisée très pure qui guérit et fait la fierté des habitants, mais gère en permanence la possibilité de pénurie.

Sur le plan alimentaire, Auroville possède un certain nombre de fermes appartenant à la ville qui produisent une gamme variée de produits, des céréales aux fromages, en passant par les légumes, les fruits et les algues hyper nutritives. Mais cette production est loin d'être suffisante pour nourrir entièrement la ville, bien qu'une partie soit également exportée. L'un des points forts de la ville est la *Solar Kitchen*, une cuisine communautaire équipée d'un énorme four solaire, qui sert plus de deux mille repas par jour et où la communauté se réunit quotidiennement. La nourriture est de grande qualité, avec des aliments frais et biologiques provenant des fermes de la ville, un menu varié, d'excellentes installations, le tout vendu à des prix modérés. Les cafés et restaurants d'Auroville, comme dans toute ville touristique, sont de grande qualité et les prix comparables à ceux du reste de l'Inde, mais il existe des restaurants et cafés qui ne traitent qu'avec l'Aurocard et sont donc inaccessibles aux touristes, parmi lesquels une autre institution aurovilienne : La Terrace Café.

En ce qui concerne le logement, la créativité de la population en matière de technologies écologiques est très grande, travaillant le bambou et la terre selon diverses méthodes, tout en combinant les modes de construction traditionnels de cette région de l'Inde. Si le logement fait défaut, ce problème est minime comparé à la plupart des villes du monde et Auroville possède un ensemble architectural d'une beauté et d'une créativité impressionnantes. Les installations écologiques dans les logements telles que l'énergie solaire, le recyclage et le compostage des déchets, la récupération des eaux de pluie, entre autres, sont monnaie courante.

En ce qui concerne l'autosuffisance en services essentiels tels que la santé, la culture et l'éducation, ses avancées ont déjà été exprimées plus haut et on peut dire que seuls les services les plus complexes, tels que les soins spécialisés dans les hôpitaux, l'accès aux universités ou les installations culturelles complexes, n'existent pas à Auroville. Pour une ville de seulement trois mille habitants, c'est une capacité de services tout à fait hors du commun. Dans le domaine des arts, on trouve des cinémas, plusieurs auditoriums, des théâtres, des galeries d'art et des ateliers privés et publics de toutes sortes. La pratique du recyclage, et notamment du recyclage artistique, est l'un des points forts de la créativité de la population.

Le commerce varié nécessaire à une vie moderne n'est pas présent à Auroville. La priorité est donnée aux boulangeries et aux petits et moyens marchés où ne circule pas d'argent, puisque tout se paie avec l'Aurocard. Cela oblige la population, pour répondre à ses besoins plus larges, à se rendre à Kullapalayam, un village voisin, ou à Pondichéry, relié par des lignes de bus régulières. Les installations commerciales destinées au tourisme, en revanche, sont de grande qualité et permettent la vente des produits artisanaux et industriels d'Auroville. L'industrie créative de la ville (qui comprend la mode, certains produits alimentaires, des articles médicaux élaborés à partir de plantes issues de la tradition ayurvédique indienne et d'autres comme l'encens, les produits d'hygiène personnelle, les instruments de musique, la céramique...) est malgré tout insuffisante pour répondre aux besoins quotidiens mais, comme pour d'autres questions, il s'agit d'une production d'un dynamisme impressionnant pour une si petite ville.

La question de la production de revenus locaux pour les habitants est, comme pour la très grande majorité des petites villes du monde, un défi. Une partie importante des revenus de la ville provient de l'extérieur, soit de contributions du gouvernement indien, soit d'institutions internationales. Il est important de rappeler qu'Auroville a un statut très particulier en Inde. L'influence de Sri Aurobindo et de la Mère et la persévérance des fondateurs et fondatrices ont réussi à obtenir du gouvernement qu'il fasse don d'une partie du terrain sur lequel Auroville est construite et que le statut de ville laboratoire humaine lui confère une certaine autonomie par rapport au contexte juridique du pays. En même temps, le statut de territoire séparé fait que le gouvernement indien contribue à l'entretien de la ville. L'autre grande source de revenus est le tourisme, qui constitue la principale base économique de la ville, avec un large éventail d'hôtels, de pensions et de restaurants.

L'anarchie divine comme régime de gouvernement

Finalement, l'imagination politique de la population d'Auroville a permis de développer le concept « d'anarchie divine » originellement proposé par la Mère pendant le processus de fondation de la ville. Auroville est dirigée par des groupes de travail élus par une assemblée d'habitants, avec une sorte de coordination générale qui comprend un représentant du gouvernement indien. Dans la plupart des villes du monde entier, les décisions sur les questions urbaines (eau, énergie, planification, économie, etc) sont prises par des politiciens professionnels. À Auroville, les habitants et habitantes doivent eux-mêmes faire face à ces questions et trouver collectivement des solutions. L'hôtel de ville n'a pas de maire, il est simplement le siège du gouvernement, de ses archives, des bureaux centraux et le lieu où se tiennent les réunions des groupes de travail.

Les décisions importantes pour la communauté aurovilienne sont donc prises dans les Assemblées des habitants. Dans le silence avec lequel l'assemblée commence (ou est parfois interrompue dans les moments de conflit) l'anarchie divine s'exprime avec un peu plus de clarté. Dans ces moments, les participants sont invités à se connecter à une intelligence supérieure à celle de leur propre ego. On s'autorise à ouvrir son cœur pour se connecter au divin en soi et on espère ainsi trouver la clé de la bonne gouvernance. On observe aussi une grande lenteur à prendre des décisions, parce que le consensus est recherché. Cela occasionne une certaine division entre les personnes qui sont attachées aux principes originaux de la création d'Auroville et d'autres qui pensent qu'il est nécessaire d'actualiser ces principes. Cette division peut toutefois dépendre des enjeux : les personnes qui souhaitent conserver les principes originaux de l'aménagement urbain de la ville peuvent aussi être celles qui veulent actualiser les modes d'organisation économiques. Rien n'est simple.

Les nombreux défis que doit relever Auroville pour rester fidèle au pari initial d'incarner l'idée d'unité humaine universelle tout en s'intégrant à la réalité locale, qu'ils soient liés à l'environnement rural des villages indiens où à la dépendance de la ville à la consommation des touristes (et à leur voyeurisme), exigent une vision du monde non-linéaire. La prise en compte de la complexité, l'intégration de défis contradictoires, la recherche de la non-dualité sont des voies d'avenir qui sont pratiquées au quotidien dans la ville. Et l'expérience continue, avec ses avancées et ses reculs, ses moments d'euphorie et de découragement. Et cela dure depuis 50 ans.

Biographie

Débora Nunes est docteure en urbanisme, professeure à l'Université de l'État de Bahia (Brésil), et fondatrice de l'École d'Écologie Intégrative (<https://ecologiaintegral.com>), qui donne des formations trilingues (brésilien, français et anglais) visant à se transformer pour transformer le monde. Elle a été à Auroville trois fois. Lors de sa dernière visite, qui a duré sept mois, elle était professeure invitée à l'Université de Pondichéry et a effectué des recherches sur Auroville en tant que modèle de ville du futur. Cet article ainsi que le livre cité en référence (traduit en sept langues) s'inspirent de ses recherches. Contact : esideboranunes@gmail.com

Références

Aurobindo, Shri. 2014. *La vie divine*. Paris : Albin Michel, 4 tomes.

Auroville Today Team. 2006. *The Auroville Experience. Selections from 202 issues of Auroville Today, 1988 to 2005*.

Decoust, Michèle. 2014. « Auroville, Le Lien d'Or – Vers l'Unité Humaine ». Jupiter Films. Documentaire, 52 min.

Loretta. 2017. « Mother and Sri Aurobindo's plans for Founding Auroville », Loretta's Talk to The Children of Transition School. En ligne : <https://auroville.org/contents/4937> (Page consultée le 7 septembre 2021).

Nunes, Débora. 2020. *Auroville, 2046. Après la fin d'un monde*. En ligne : https://cirandas.net/articles/0039/8829/LIVRO%20%20Auroville_2046_FRANCES%2002-09.pdf (Page consultée le 7 septembre 2021).

Nunes, Débora et Marcos Arruda. 2020. « Pós-materialismo : por uma política não-cartesiana », *Outras Palavras*, 24 janvier. En ligne : <https://outraspalavras.net/eurocentrismoemxeque/pos-materialismo-por-uma-politica-nao-cartesiana/> (Page consultée le 7 septembre 2021).

Vignes, Basile et Clo R. Vignes. 2004. « Towards a Sustainable Future : Auroville : 36 years of research ». Auroville Centre Scientific Research. Documentaire, 52 min.

Le Rojava, réalité politique incarnant la pluralité des possibles ?

Par **Alphonse Stephane Essex**

L'année 2002 allait voir la parution, sous la plume de Jean Lacouture, Ghassan Tueni et de Gerard Khoury, d'une œuvre de science politique au titre assez évocateur : *Un siècle pour rien : Le Moyen-Orient arabe de l'empire Ottoman à l'Empire américain*. Les auteurs, en parcourant l'histoire du siècle écoulé, égrainaient la litanie de douleurs et de convulsions géopolitiques de cette région du monde. Les États de la région, ayant de la peine à se moderniser, feraient de l'immobilisme une véritable ontologie politique. À tel point que le siècle écoulé fut, pour eux, « un siècle pour rien ».

À rebours de la littérature pessimiste dont le Moyen-Orient fait bien souvent l'objet, naît, dans la tourmente du conflit syrien, une entité autonome portant un projet politique défiant les connaissances sacralisées à ce jour par la science politique : le Kurdistan occidental ou Rojava. En effet, depuis les écrits de Thomas Hobbes sur la nécessité de l'existence d'un acteur souverain et rationnel ayant le monopole de la violence légitime (Acemoglu et Robinson 2019, 9-11), l'État est aujourd'hui « traditionnellement considéré comme l'acteur pivot des relations internationales et de la sécurité internationale » (Deschaux-Dutard 2018, 95). C'est en 2014, lors de la bataille de Kobane, qu'une partie de l'opinion occidentale découvre un peuple qui prend les armes contre la tyrannie de Daech, déterminé à faire éclore son projet utopique de confédéralisme démocratique. Celui-ci s'arc-boute sur des valeurs telles que le féminisme, l'écologie, l'auto-défense et la démocratie participative.

Abdullah Öcalan, qui en est le théoricien, le définit comme étant un « type de gouvernance d'administration politique non étatique ou encore de démocratie sans État » (Öcalan 2020, 925). Le confédéralisme démocratique d'Öcalan entend parachever le processus d'autodétermination des kurdes en les dotant d'une société qui ferait sa construction politique en dehors du modèle occidental de l'État-nation et, plus particulièrement, de sa nature patriarcale. Au vu de l'affirmation d'emblée portée par son existence, il nous revient de nous poser la question de savoir en quoi le Kurdistan occidental, dans sa réalité philosophique et politique, incarnerait la pluralité des mondes possibles ? Pour lever cette interrogation, nous nous attarderons d'abord sur la pensée révolutionnaire d'Abdullah Öcalan. Ensuite, nous montrerons comment les kurdes de Syrie, à travers l'organisation singulière de leur société, ont pu rendre performative la pensée philosophique du théoricien kurde.

Le Rojava, ou la pluralité des mondes possibles

Les fondements philosophiques du Rojava

Le Rojava est une région du Nord de la Syrie constituée de trois cantons : Afrin, Kobanî et Cizîrê. En février 2011, à la faveur du conflit syrien qui opposait les troupes du président Assad et les partis d'opposition à Daech, les Kurdes du PYD (Parti de l'Union Démocratique), force prédominante dans la région, en profitèrent pour déclarer unilatéralement l'autonomie de la Syrie du Nord. Le 12 novembre 2013, le Rojava se dote d'une administration autonome dont l'objectif est l'émancipation des Kurdes syriens à travers la réalisation du confédéralisme démocratique (Ayad 2013, 1). Cette pensée politique fut théorisée par Abdullah Öcalan, fondateur du PKK (Parti des Travailleurs du Kurdistan), actuellement emprisonné sur l'île d'Imrali. Avant son emprisonnement, le leader de la lutte pour l'émancipation des Kurdes ne concevait l'autodétermination des Kurdes qu'à travers la formation d'un État-nation. Ce n'est qu'une fois à l'intérieur des geôles d'Imrali et au contact des écrits de l'anarchiste libertaire Murray Bookchin, qu'il actualisa sa pensée. Pour comprendre le fonctionnement du Rojava, il est nécessaire que l'on s'attarde un instant sur la pensée philosophique qui sous-tend son fonctionnement.

Le confédéralisme démocratique est un projet politique qui s'articule en deux temps : la critique socio-historique de l'État et la construction d'une société communale absout de toutes composantes étatiques.

Öcalan situe l'origine historique de la première civilisation à Sumer (4500 av. J.-C.). La particularité de celle-ci était quelle reposait sur un ordre matriarcal. Selon Öcalan, « le patriarcat n'a pas toujours existé. Il est probable qu'au cours du millénaire qui a précédé l'essor de la civilisation étatique, la femme ait occupé une position bien différente au sein de la société. En effet, la société était matricentrée – elle était construite autour de la femme » (2020,1292). Les sociétés matriarcales avaient ceci de particulier qu'elles étaient égalitaires. La division genrée du travail n'existait pas, l'accumulation de ressources ainsi que leurs privatisations étaient proscrites (Öcalan 2020, 1440). La nourriture et les ressources collectées par le clan appartenaient à tous et faisaient l'objet d'une égale répartition entre ses membres. C'était la femme qui contrôlait les ressources ainsi que les surplus de production (Öcalan 2020, 1325). Ces sociétés étaient sophistiquées, et profondément écologiques, car la nature était vue comme ne faisant qu'un avec l'Homme. Elle était un bien sacré à protéger et ses membres ne prélevaient d'elle que le strict nécessaire pour leur survivance. Sur le plan religieux, les divinités de premier plan étaient des déesses et non des dieux. Plaçant ainsi la femme au-dessus de l'homme dans l'ordre naturel, lorsque celle-ci n'était pas au moins l'égale de ce dernier.

Dans la société sumérienne, bien que l'équilibre se soit progressivement retrouvé en défaveur des femmes, les deux sexes étaient encore plus ou moins égaux jusqu'au deuxième millénaire avant J.-C. Les nombreux temples dédiés à diverses déesses, ainsi que les textes mythologiques datant de cette période, indiquent qu'entre 4000 et 2000 avant J.-C., l'influence de la culture de la femme-mère sur les Sumériens – situés au cœur de la civilisation – était égale à celle de l'homme. (Öcalan 2020, 1365)

Öcalan fait donc du matriarcat la consubstantialité des sociétés pré-étatiques du néolithique. Cette consubstantialité serait aussi à l'origine de l'ordre égalitaire, démocratique, communale et écologique qui régnait en leur sein. « *La femme était la créatrice et la dirigeante du système matriarcal au temps du néolithique* » (Öcalan 2020, 41).

Après ce survol historique de la société sumérienne matriarcale du néolithique, Öcalan conclut que cette dernière était bien plus prospère et en harmonie avec le monde que celles qui existent aujourd'hui. Les raisons d'une telle prospérité sont, selon lui, la place centrale occupée par la femme ainsi que l'absence d'État. En faire le constat ne suffisait pas. Il fallait encore démontrer que les sociétés étatiques qui destituèrent les femmes de leurs places centrales étaient responsables des dérives de notre époque. La fin des sociétés matriarcales du néolithique trouve son origine dans la concomitance du phénomène de surplus de production et la prise du contrôle de son appareil par les hommes. Dans *Les racines des civilisations*, Öcalan écrit :

Le trait le plus déterminant [de la civilisation] semble être que le travail humain, une fois qu'il donne beaucoup plus de produit qu'il n'en faut pour la consommation immédiate, devient subordonné à une élite sociale qui administre et s'approprie les surplus. Ainsi, la dimension de servitude est introduite dans les relations humaines, et avec elle la notion de propriété. (Öcalan 2007, 6–8)

Pourtant, « *[d]ans la société matricentrée le surplus de production bien que limité était accumulé. Ceci fut le point de départ de l'économie. La femme nourricière contrôlait ce surplus. Mais l'homme peut être grâce au développement de techniques de chasse plus efficaces, améliora sa position. Ce qui lui permit d'élever son statut et de s'entourer d'une cour* » (Öcalan 2020, 1325–1326). Même si la division des tâches dans les sociétés matriarcales n'était pas genrée, il n'en demeurait pas moins vrai qu'hommes et femmes par nature excellaient chacun dans certaines tâches particulières.

La cueillette, puis l'agriculture, éléments prédominants de la culture de la femme-mère, sont des activités pacifiques qui ne nécessitent pas la guerre; la chasse, activité principalement masculine, repose en revanche sur une culture guerrière et une autorité sans partage. Il est donc compréhensible que « l'homme fort », dont le rôle essentiel était de chasser, ait convoité les produits accumulés par l'ordre matriarcal. L'affirmation de sa domination allait lui fournir de nombreux avantages. (Öcalan 2020, 1372)

Ainsi selon Öcalan, la femme, de par sa nature douce, nourricière et qui porte la vie, ne profita pas de l'existence d'un surplus de production pour établir un ordre totalitaire. L'homme, au contraire frappé du sceau belligène des tâches qui relèvent de sa nature, évinça la femme et utilisa le surplus de production pour bâtir une société étatique.

La présence de l'État dans cette construction sociétale se perçoit à partir de nombreux aspects. La nature et le travail ne sont plus tributaires de la satisfaction stricte des besoins immédiats des membres de la société. La propriété n'est plus collective mais privée. L'attribution des tâches devient genrée. La société se hiérarchise et se divise en classes, à l'intérieure desquelles la femme est reléguée au bas de

l'échelle. Dans cette société étatique, l'homme utilise chamans et sages pour construire une mythologie apologétique de son genre (Öcalan 2020, 1332). Les déesses sumériennes, qui occupaient auparavant le premier plan, sont remplacées par les Dieux des religions monothéistes (Öcalan 2020, 40 et 1532-1533).

Öcalan rend l'émergence de l'État responsable de la déchéance féminine. Les politiques de promotion du sexisme (telles que la loi salique française ou le code civil québécois de 1866) seraient l'œuvre, pour lui, de l'apparition de mentalités dites « étatiques ». Tout en y apportant des nuances, Öcalan s'inspire de Marx et d'Engels. « *Du point de vue du matérialisme historique, le communisme primitif devait nécessairement être vaincu par la société étatique en traversant les étapes du développement économique, du communisme primitif à la société esclavagiste, au féodalisme, au capitalisme, au socialisme et enfin au communisme. Cette succession d'étapes est idéologique, et déterministe.* » (Knapp 2016, 39)

La nuance apportée par Öcalan relève du fait qu'il pense que cette évolution des choses ne tient aucunement du déterminisme, mais d'une marche forcée de l'histoire qu'ont provoqué certains acteurs (les hommes). Si cette marche forcée de l'histoire tient donc du volontarisme, et non du déterminisme, il devient possible *de facto* qu'elle soit tenue en échec. Soucieux de débarrasser la société de l'emprise de l'État par le biais de sa démocratisation, Öcalan pense à l'instrument organisationnel qui structure depuis longtemps les mouvements révolutionnaires et qui, à défaut de l'établir, s'emploie à l'avènement d'une véritable démocratie directe : les conseils (Knapp 2016, 41). Knapp les définit comme suit : « **La création d'un niveau opérationnel où toutes sortes de groupes sociaux et politiques, de communautés religieuses ou de tendances intellectuelles peuvent s'exprimer directement dans tous les processus décisionnels.** » (Knapp 2016, 41)

Les conseils ont toujours fait partie intégrante des mouvements révolutionnaires, que ce soit en 1871 lors de la commune de Paris, de la révolution socialiste russe, ou encore des soulèvements sociaux de 1918 en Allemagne. Pour la philosophe Hannah Arendt, les conseils représentent « *les trésors perdus de la démocratie* » (Arendt 1963, 6 et 215). Ils ont ceci de particulier qu'ils permettent une véritable démocratie participative. Contrairement au système hiérarchique de l'État, les conseils « *permettent la participation politique du peuple, alors que les systèmes représentatifs incluent structurellement les gens du pouvoir. Les mouvements conciliaires spontanés ont été une partie de chaque révolution et une alternative aux systèmes représentatifs.* » (Knapp 2016, 41)

Le but de la pensée révolutionnaire d'Öcalan est d'œuvrer à l'émancipation des Kurdes. Mais la pensée du théoricien kurde a ceci d'unique qu'elle rend cette émancipation tributaire de la libération de la femme. C'est une pensée révolutionnaire antisexiste qui n'a pas son pareil dans l'histoire des pensées révolutionnaires. La philosophie d'Öcalan voyagea des geôles d'Imrali au Rojava par la filiation naturelle qui existe entre les indépendantistes kurdes de Syrie et ceux de Turquie. En effet, le PYD – indépendantistes Kurdes de Syrie – fut créé en 2003 alors que le PKK décida de procéder à une transnationalisation de sa lutte. En d'autres termes, il décida d'exporter son combat au-delà des frontières turques. Cette année-là, le projet confédéral d'Öcalan était déjà formulé et connu des leaders

du PKK. « Ainsi, le PYD voit le jour avec à sa tête, un certain nombre de cadres du PKK. Par exemple, des commandants du PYD sont d'anciens cadres de l'ARGK (Armée populaire de libération du Kurdistan, ex-branche armée du PKK devenue HPG). » (C.T 2016, 1)

Le fonctionnement politique du Rojava

Le politique

L'argumentaire qui précède nous permet de comprendre la pensée philosophique d'Abdullah Öcalan. Nous allons maintenant voir comment cette région autonome autoproclamée de Syrie a su la rendre performative. L'unité élémentaire de base du Rojava est la commune (*kumin*). Un village peut former une commune mais aussi une rue, un quartier ou une ville, allant de 40 à 350 familles (Bouquin et al. 2017, 20). Le but de la commune est de satisfaire les besoins des personnes qui y vivent. Une à deux fois par mois se tient l'assemblée du peuple (*mala gel*), une réunion de toutes les communes, afin de résoudre les problèmes communs quotidiens, après consensus. Ceux qui ne peuvent aboutir à une résolution sont transmis au niveau supérieur que représente le quartier. Pour l'auteur Michael Knapp, en voyage dans cette région, Cinar Sali, un habitant d'une commune, illustra parfaitement l'importance cruciale que revêt cette dernière :

La commune est la plus petite unité et la base du système d'autonomie démocratique. Il s'agit de répondre aux besoins de la population. Disons que vous avez besoin de quelque chose pour votre rue. Dans l'ancien système, vous deviez déposer une pétition, qui serait transmise à Damas. Cela pourrait prendre des années avant que quelqu'un la remarque et s'en occupe. Notre système est bien plus efficace. (Knapp 2016, 87)

Il s'agit donc d'un outil organisationnel permettant l'implémentation d'une véritable démocratie directe. Les desideratas du peuple sont impulsés par le bas au niveau de la commune et les organes décisionnels supérieurs doivent aménager des voies et moyens en vue de leurs réalisations. Juxtaposés à la commune ainsi qu'aux autres organes des niveaux supérieurs, les comités occupent eux aussi une place importante dans l'organisation du Rojava. Ils sont au nombre de neuf : le comité d'autodéfense, le comité d'éducation, le comité de réconciliation et de justice, le comité des femmes, le comité de la jeunesse (et du sport), le comité de la santé, le comité des familles des martyrs, le comité des arts et de la culture, puis finalement, le comité économique.

Chaque commune a, à sa tête, un comité de coordination composé de trois ou quatre membres. Deux positions sont fixes (deux individus : un homme et une femme issus des communes), une position est non fixe (un homme ou une femme, ou alors deux élus issus des comités). Ils sont tous élus annuellement ou biannuellement et ont la responsabilité de rendre des comptes aux habitants des communes. Leurs mandats peuvent faire l'objet d'une révocation en cas d'insatisfaction ou de faute. « La règle qui vaut pour tous les organes politiques est : 40 % des fonctions pour les hommes, 40 % pour les femmes et 20 % à librement attribué en dehors du genre. » (Bouquin et al. 2017, 21)

Après les communes viennent les quartiers (*tax*). Ils sont constitués de plusieurs communes. Leur nombre varie entre sept et trente. L'assemblée, qui se tient au niveau des quartiers, porte le nom de conseil de quartier et est constituée de l'ensemble des comités de coordination émanant des différentes communes. Les neuf comités présents au niveau communal sont, encore une fois, présents à ce niveau. À la tête du quartier se trouve un comité de coordination de quartier, structuré de la même manière que les communes, c'est à dire deux positions fixes (homme, femme) élus par l'ensemble des conseils de quartiers, et une position non fixe (un homme ou une femme, ou alors deux élus issus des comités).

Le troisième niveau est le district. Il englobe une ville et les villages environnant cette ville. Son conseil est constitué par l'ensemble des comités de coordination des quartiers et des villages. L'organe de coordination d'un conseil de district, représentant de nombreuses communautés et quartiers, est connu sous le nom de TEV-DEM et se compose de 20 à 30 personnes. La particularité du district est, qu'à ce niveau, les ONG et autres organisations interdites de participation aux niveaux inférieurs peuvent y siéger.

Le quatrième et plus haut niveau est le MGRK (People Council of West Kurdistan/ Conseil du Peuple du Kurdistan occidental). Chaque canton possède son TEV-DEM.

L'économie

La vie économique du Rojava est réglementée par le comité économique. Celui-ci s'assure que toute personne puisse trouver une activité professionnelle qui lui permettra de générer des revenus nécessaires à sa survie. Ce conseil est responsable de l'agriculture, de l'approvisionnement en pétrole, des constructions. L'économie est vue comme un moyen de garantir l'épanouissement de tous les membres de la communauté. En ce sens, et contrairement à ce qui prévaut dans un système capitaliste, aucun des secteurs économiques du Rojava ne peut faire l'objet d'une acquisition monopolistique de la part d'un particulier. L'économie est communale et repose sur l'interdépendance, l'entraide et non sur la capitalisation du profit ainsi que la propriété privée. Le Rojava peut compter sur le pétrole du canton de Cizîrê, qui représente à lui seul près de 60 % de la production pétrolière de toute la Syrie, pour atteindre ses ambitions.

Le judiciaire

La justice au Rojava est assurée par des organisations et institutions diverses. Du niveau communal jusqu'au quartier, ce sont les comités de paix, composés de neuf membres suivant le quota. Ils ne comptent pas de magistrats mais des personnes âgées de plus de 40 ans connues pour leur expérience dans la médiation de conflit. Singularité étonnante, des comités de paix exclusivement féminins existent. Ils ont le rôle de se charger des crimes ou des violences ayant une connotation patriarcale. Les crimes à connotation patriarcale sont pris très au sérieux au Rojava. Il s'agit de tout crime perpétré par un homme à l'encontre d'une femme et dont le mobile serait le sexisme ou encore le machisme

(violence conjugale, mariage forcé...). De plus, la justice condamne la croyance sexiste selon laquelle l'homme pourrait disposer de la femme selon son bon vouloir. Un homme reconnu coupable d'un tel délit écope d'une sanction allant de 6 mois à 3 ans de prison. Dans le cas d'un crime moins grave, une période de rééducation est prescrite (Knapp 2016, 168). En cas de récidive, l'individu peut faire l'objet d'un bannissement. La peine de mort, héritée du système syrien, a été abolie. Les comités de paix ne jugent pas les meurtres, ceux-ci vont directement aux échelons supérieurs. Il existe aussi une cour d'appel et une cour constitutionnelle, chacune d'elles étant constituées de juristes.

La défense

Outre la place prégnante qu'il donne à la femme, le Rojava s'est rendu célèbre auprès de l'opinion publique à travers la mise en place d'une structure défensive qui étonne de par sa capacité à maintenir un environnement sécuritaire dans le Nord de la Syrie. Cela force l'admiration, d'autant plus que ces unités ne possèdent qu'un armement rudimentaire. La plus populaire des forces de défense est la YPJ (Unités de protection de la femme). Fondée le 4 avril 2013, elle est l'équivalent féminin du YPG (Unités de protection du peuple). L'unité de défense féminine est totalement indépendante et opère ses propres missions spéciales. Les cadres du YPJ ou du YPG ne peuvent pas avoir de relations amoureuses : « L'amour, le sexe, les relations ne sont pas appropriées à ce stade car ils sont impliqués dans la révolution et doivent tout donner à la révolution pour réussir » (Knapp 2016, 138). En cela, ils se distinguent des Asayis et des autres forces d'auto-défenses, qui peuvent avoir des relations amoureuses. Les Asayis (forces de sécurité) sont la police du Rojava. Elle intervient dans des affaires de violence et de trafic de drogue. Chacun des cantons possède une académie militaire pour les combattantes YPJ. Ces académies portent le nom de Şehîd Şîlan, guerrière YPJ tombée au combat à Mossul. À côté, nous avons aussi l'académie d'auto-défense Şehîd Jînda, qui forme toute la société, même les civils, aux tactiques d'autodéfense. Par exemple, lorsque Daech attaque une ville, c'est tous les civils qui doivent prendre les armes pour la défendre et non seulement le YPG ou le YPJ (Knapp 2016, 150).

L'Organisation de défense des femmes

Nous l'avons vu, le confédéralisme démocratique ne conçoit point l'émancipation des Kurdes sans une libération préalable de la femme du joug du patriarcat. Ainsi, les Kurdes ont créé le *Kogreya Jinen Azad* (congrès pour la libération des femmes) ou plus simplement *Kogreya Star*. Son rôle est d'éduquer politiquement les femmes sur leur place dans la société. Les membres se rendent dans les communes et expliquent l'agenda de la révolution. Ils mènent des enquêtes sur les mariages forcés impliquant des mineurs ou sur les hommes qui refusent de payer leur pension alimentaire. Le Rojava a aussi adopté la *Jineolojî* (science des femmes), développée à la base par les guerrières du PKK : « Selon la *Jineolojî*, le savoir et la science sont déconnectés de la société – ils sont un monopole contrôlé par des groupes dominants utilisés comme fondement de leur pouvoir. L'objectif de la *Jineolojî* est de permettre aux femmes et à la société d'accéder à la science et à la connaissance, ainsi que de renforcer les liens entre la connaissance, la science et la société. » (Knapp 2016, 71)

Les Droits de L'Homme

Le Rojava se distingue des autres États et communautés à travers le monde, par le degré de l'expression démocratique de ses institutions. La charte du Rojava dit, par exemple, dans son article 20, tenir « comme inviolables les droits et libertés fondamentales énoncés dans les traités, conventions et déclarations internationales relatifs aux droits de l'homme ». D'après Michael Knapp, il n'existerait aucun État dans la région qui reconnait *de facto* dans sa constitution interne la validité des textes internationaux sur les droits de l'Homme (Knapp 2016, 113). Pour exemple, l'article 37 « *probablement unique au monde [...] [indique que] tout le monde a le droit de demander l'asile politique. Les personnes ne peuvent être expulsées qu'à la suite d'une décision d'un organe judiciaire compétent, impartial et régulièrement constitué, lorsque tous les droits à une procédure régulière ont été accordés* » (Knapp 2016, 137). Le Rojava n'est peut-être qu'à ses premières années de vie, mais la conduite démocratique que parvient à suivre cette petite communauté autonome est digne d'éloges. D'autant plus que les sociétés démocratiques tendent parfois à vaciller lorsqu'elles sont prises dans la tourmente de la guerre.

Pour s'assurer que les droits de l'Homme ne soient point bafoués, le Rojava a mis sur pied le KMM (*Komela Mafên Mirovan/Commission des Droits de l'Homme*). Cette dernière enquête sur les allégations de violation des droits de l'Homme et surveille l'action des forces de défenses. Elle a aussi le droit de visiter de manière opportune les prisons du Rojava. Michael Knapp déclara, par ailleurs, « nous avons observé une ouverture surprenante chez les forces de sécurité. Sans aucune autorisation préalable, nous avons eu accès à toutes sortes de stations d'Asayîş (Police), de lieux de détention et de garde à vue lorsque nous l'avons demandé. Même Human Rights Watch confirme son libre accès aux prisons et aux institutions dans son rapport sur le Rojava. » (Knapp 2016, 130)

<p>Les 4 paliers constitutifs de la démocratie directe du Rojava (lire du bas vers le haut)</p>	<p><u>Les comités sont présents à tous les niveaux de chaque palier, et touchent les 8 domaines suivants :</u></p>	<p>AAD (Administration Autonome et Démocratique) :</p>
<p><u>Le MGRK :</u> (Le conseil des populations du Kurdistan occidental) Les membres sont tous les TEV-DEM des districts. À ce niveau un autre TEV-DEM de 33 membres est élu pour tout le Rojava. Niveau 4</p>	<p>1- La femme, 2- La défense, 3- L'économie, 4- La politique 5- La société civile 6- La libération de la société</p>	<p>Établi à partir de la déclaration d'autonomie de la Syrie du Nord en 2014. (Chaque canton a un AAD). Chaque ADD possède les organes suivants :</p>

<p>Le District : est constitué d'une ville et des villages entourant celle-ci. Les membres des conseils de coordination des échelons du quartier constituent le district. À la tête du district on a le TEV-DEM (mouvement pour la démocratisation de la société), qui compte 20 à 30 membres</p> <p>Niveau 3</p>	<p>7- La justice</p> <p>8- L'idéologie</p> <p>9-la Santé (qui ne relève pas directement du MGRK)</p>	<p>— Le parlement, élu pour 4 ans</p> <p>— Le conseil exécutif, élu par le parlement (constitué de ministères).</p> <p>— Les municipalités : elles se chargent de tâches comme le traitement des déchets, approvisionnement en eau...</p>
<p>Le Quartier : comprend les conseils de coordination des communes. Habituellement ceux de 7~30 communes. À la tête, nous avons le conseil des gens de la communauté ou le conseil de quartier.</p> <p>Niveau 2</p>		
<p>La Commune : assemblée de 30 à 400 + familles.</p> <p>Un conseil de coordination égalitaire fait d'un homme et d'une femme. Les Porte-paroles de chaque commission y siègent aussi.</p> <p>Niveau de Base</p>		

Tableau récapitulatif du système du Rojava, par Michael Knapp en 2016.¹

Conclusion

Rendu au terme de notre travail sur la communauté autonome du Rojava, il en ressort que, de par sa volonté à se construire en opposition au modèle étatique occidental (spécialement sa dimension patriarcale), le Kurdistan occidental incarne bel et bien une alternative possible au modèle organisationnel dominant de l'État-nation. Certaines démocraties comme les États-Unis ont 232 ans d'existence (1789-2021), mais ne sont pourtant pas aussi démocratiques que le Rojava, qui n'est qu'à sa 8^e année de vie (2013-2021). Öcalan considère que ce confédéralisme démocratique peut être étendu

¹ Cependant, l'organisation a bien évolué depuis cette date (Knapp,2016,92). Traduit par l'auteur.

au-delà des territoires kurdes. Devant le démarrage réussi d'un tel modèle, il serait légitime de se poser la question de savoir si le Rojava serait la solution tant attendue à l'extinction définitive de la poudrière moyen-orientale.

Biographie

Stephane Essex est analyste politique.

Références

Acemoğlu, Daron et James A. Robinson. 2020. *The Narrow Corridor States, Societies, and the faith of liberty*. New York : Penguin.

Arendt, Hannah. 1990. *On Revolution*. New York : Penguin.

Ayad, Christophe. 2013. « En Syrie, les Kurdes prennent le large », *Le Monde*, 27 Novembre.

C.T. 2016. « PKK et PYD : un passé commun, un agenda différent », *L'Orient-le jour*, 11 Juillet.

Bouquin, Stephen, Chris Den Hond et Mireille Court. 2017. *La Commune du Rojava, l'alternative kurde à l'Etat-nation*. Paris : Syllepse.

Deschaux-Dutard, Delphine. 2018. *Introduction à la sécurité internationale*. Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble.

Knapp, Micheal, Ercan Ayboga et Anja Flach. 2016. *Revolution in Rojava*. London : Pluto Press.

Öcalan, Abdullah. 2003. *The Third Domain: Reconstructing Liberation*. international initiative Freedom for Öcalan - Peace in Kurdistan.

Öcalan, Abdullah. 2020. *La révolution Communaliste*. Montreuil : Libertalia.

Öcalan, Abdullah. 2007. *The Roots of Civilizations*. Honolulu : Transmedia Publishing.

Le phare zapatiste

Par Raphaël Canet et Félix Babineau

La révolte zapatiste, survenue dans la région de Chiapas au milieu des années 90, fut une source d'inspiration pour de nombreux altermondialistes à travers le monde. Du fond de la *Selva Lacandon*, ces Autochtones d'origine maya en habits traditionnels et munis de passe-montagnes ont été les premiers à défier le néolibéralisme et la mondialisation que l'on qualifiait à l'époque d'*heureuse*. Depuis les montagnes du Sud-Est mexicain, les zapatistes interpellaient l'humanité. Nous ne nous dirigeons pas vers la fin de l'Histoire et le triomphe de la démocratie libérale de marché, mais plutôt vers une longue période de turbulences, qui est le résultat de l'approfondissement des inégalités et des crises systémiques qui appelaient à se révolter.

Du fait de son histoire, de ses réalisations et de sa symbolique, le zapatisme a été le point de départ d'un nouvel internationalisme des résistances qui a notamment conduit, par exemple, aux mobilisations de Seattle contre l'Organisation mondiale du commerce (1999) et à la naissance du Forum social mondial (2001). Mais le mouvement zapatiste est d'abord un mouvement autochtone influent sur le plan politique au Mexique, qui administre aujourd'hui plusieurs territoires désormais autonomes selon le principe de la « démocratie directe communautaire ». D'autre part, le mouvement ne fait pas que critiquer le système dominant, il entend expérimenter dans la pratique une manière alternative de vivre et de s'organiser.

Selon le sous-commandant Marcos, figure de proue du mouvement, le zapatisme est un « *joyeux bordel* » où les gens cherchent à renouer des relations *privilegiées* et où chacun y trouve un aspect qui le séduit. Les zapatistes critiquent le pouvoir mais pas pour l'évincer, la pensée des zapatistes veut en réalité que le pouvoir fasse ce qu'il est censé faire et qu'il soit au service des communautés. C'est le rejet du *pouvoir-sur*, qui n'est que domination, pour favoriser le *pouvoir-faire*, qui ouvre la voie de l'émancipation.

Quelles inspirations pouvons-nous puiser du mouvement zapatiste et comment ce « *joyeux bordel* » peut-il nous guider sur les chemins de traverse du hors système? C'est ce que nous verrons dans les pages suivantes en partant des origines du mouvement zapatiste pour voir ensuite comment, en fonction des aléas de la lutte politique et de la dynamique locale-globale, s'est développée à la fois une conception *enracinée* et pratique de la politique, ainsi qu'une nouvelle offensive symbolique visant rien de moins que le retournement de l'Histoire.

Les racines du mouvement zapatiste

Le mouvement zapatiste est né au Chiapas, l'un des États les plus pauvres du Mexique. Les taux d'analphabétisme, de malnutrition, de mortalité infantile, de maladies infectieuses et respiratoires y sont encore les plus élevés du pays, notamment à cause d'une carence d'équipements domestiques de base, comme l'électricité et l'eau potable. S'y est historiquement développée une société fortement inégalitaire où une oligarchie très conservatrice et raciste, la « famille chiapanèque », avait accaparé, depuis le 19^e siècle, la terre et exploitait les paysans essentiellement autochtones qui y vivaient, appelés les *peones acasillados*, des journaliers qui habitaient dans la demeure du grand propriétaire et qui étaient soumis à une quasi-servitude, travaillant en échange de jetons qu'ils ne pouvaient dépenser qu'à la boutique du maître.

La modernisation des années 1970-80 n'a fait qu'accentuer les inégalités déjà présentes depuis plus d'un siècle, car la construction de barrages hydroélectriques a eu pour effet de réduire encore davantage les terres disponibles pour les populations autochtones. Ajoutons à cela le passage à l'élevage extensif, nécessitant de grands espaces au détriment de l'agriculture vivrière, qui a généré des tensions entre les éleveurs, pour la plupart métis, et les agriculteurs, essentiellement autochtones.

À partir des années 1970 les luttes paysannes se sont de plus en plus affirmées. En octobre 1974, le Congrès indigène de San Cristóbal, capitale culturelle du Chiapas (nommée ainsi en l'honneur de Bartolomé de Las Casas, prêtre dominicain qui s'était porté à la défense des peuples autochtones), rassemble 1230 délégués provenant de diverses communautés mayas de la région (Tzotzils, Tzeltals, Chols, Tojolabals...). Ce congrès constitue une étape importante dans la prise de conscience des Autochtones à l'égard de leur potentiel politique. À partir de ce moment, le rassemblement des différentes composantes autochtones autour de revendications communes prend tout son sens. Elle est d'ailleurs clairement soulignée par un délégué Tzetzal : « *C'est à nous tous d'être le nouveau Bartolomé : nous y parviendrons lorsque nous serons capables de défendre notre organisation, car l'union fait la force.* » (Baschet 2019).

L'Armée zapatiste de libération nationale (EZLN) va ensuite naître de la convergence de trois différents courants. Tout d'abord, l'action pastorale des communautés religieuses inspirées par la théologie de la libération. En défendant « *l'option préférentielle pour les plus pauvres* » et en prônant « *l'auto-organisation des opprimés* », suite à la réunion du Conseil épiscopal latino-américain de Medellín (Colombie) en 1968, l'Église latino-américaine a joué un rôle important dans la prise de conscience des peuples autochtones et leur organisation. Ensuite, le travail des militants politiques maoïstes provenant du centre et du nord du Mexique qui se sont rassemblés sous l'organisation *Línea Proletaria* pour défendre la cause du peuple, avec parfois des objectifs et des stratégies contradictoires. Et, finalement, le processus d'organisation autonome des communautés autochtones elles-mêmes, en réaction à ces influences externes, afin de construire le mouvement sur leurs propres bases, plus locales et traditionnelles. Ce travail de convergence va porter fruits puisque c'est durant ces années que le système des *fincas* (de

vastes propriétés rurales appartenant à une famille) sera progressivement démantelé afin de laisser place à une plus grande répartition des terres communales. Le nombre de terres gérées sous le système de propriétés collectives traditionnelles attribuées à un groupe de paysans (les *ejidos*) passe de 948 à 2072 et leur superficie totale passe de 20 % à plus de 50 % des terres du Chiapas (Baschet 2019).

L'EZLN est fondé le 17 novembre 1983, par une dizaine d'Autochtones et de Métis dans un campement de la Selva. À l'origine, L'EZLN reste isolée dans la montagne, sans appui des communautés de la région. Puis, avec l'augmentation des actes de répressions de la part du gouvernement et des gardes blanches, structure paramilitaire de polices privées des grands propriétaires terriens, les guérilleros en viennent à offrir une protection aux communautés. En 1986, l'EZLN compte 12 membres et est intégré en tant que groupe armé dans une communauté pour la première fois. Entre 1988 et 1989 le groupe s'agrandit rapidement et passe de 80 à 1300 membres pour atteindre plusieurs milliers au début des années 1990.

Au départ, les zapatistes adoptent une politique de lutte pacifique, mais à partir de 1992 ils optent pour le soulèvement armé. Cette radicalisation du mouvement ne fait cependant pas l'unanimité et des milliers d'Autochtones quittent leurs communautés afin d'échapper aux conséquences d'une guerre non-désirée. Le 1^{er} janvier 1994, l'EZLN s'empare de San Cristóbal et d'autres communautés environnantes, avant de se retirer pacifiquement à l'arrivée de l'armée mexicaine le lendemain. Ce coup d'éclat, combiné à des mobilisations intensives de portée internationale, comme la tenue de la *Rencontre intercontinentale pour l'humanité et contre le néolibéralisme* (1996), vont forcer le gouvernement à négocier et cela aboutira à la signature des Accords de San Andrés sur les droits et la culture autochtone, en février 1996.

Cependant, le président mexicain alors en exercice, Ernesto Zedillo, mais aussi ses successeurs, refuseront de procéder aux réformes constitutionnelles indispensables pour mettre en œuvre ces accords. Ce qui mène à un arrêt des négociations et, par le fait même, du processus de paix. Le gouvernement mexicain choisit donc la manière forte et cela occasionne des déplacements forcés, de dimensions importantes, de populations autochtones. Plus de 10 000 personnes sont chassées de leurs maisons et de leurs terres par la répression. Le Massacre d'Actéal, où quarante-cinq Tzotzils sont assassinés le 22 décembre 1997 frappe l'imaginaire.

Les revendications zapatistes : du national au local

À l'origine, les principales revendications des zapatistes, énoncées dans la première Déclaration de la Selva Lacandona, datée de 1994, visaient à « *modifier la forme du gouvernement en vertu du pouvoir reconnu au peuple souverain* », à destituer le dictateur Carlos Salinas et à mettre en place toute une série de réformes en matière de conditions de travail, d'accès à la terre et au logement, de souveraineté alimentaire, de santé et d'éducation, de démocratie, de justice et de paix, mais aussi d'autonomie et de liberté. Ces demandes étaient adressées à l'État mexicain et visaient une réforme constitutionnelle globale. Cependant, à cause du blocage du processus de paix et face au manque de volonté des élites

politiques nationales de céder à ces revendications et d'enclencher les changements structurels nécessaires, les zapatistes se sont progressivement recentrés sur une échelle plus locale.

Deux moments décisifs ponctuent cette inflexion dans la stratégie zapatiste. Le premier est la *Marche de la dignité indigène* qui fut organisée du 25 février au 5 avril 2001. Durant ces deux semaines, 24 émissaires de l'EZLN ont traversé le pays sur 3 000 kilomètres, mobilisant à chaque étape des dizaines de milliers de sympathisantes et sympathisants sur les places publiques, pour arriver à la ville de Mexico afin d'exiger du président Vicente Fox que les Accords de San Andrés entrent dans la constitution mexicaine et que le dialogue de paix soit relancé. Il faut dire que la victoire de M. Fox aux élections présidentielles de l'automne 2000 (même si la posture politique de ce dernier était très peu favorable aux revendications zapatistes), avait donné quelques espoirs aux partisans et partisanes d'une réforme politique au Mexique. En effet, pour la première fois en 71 ans, le quasi parti-État, au nom si paradoxal de Parti Révolutionnaire-Institutionnel (PRI), perdait les élections présidentielles au profit du Parti d'Action Nationale (PAN). Cependant, malgré l'appui populaire manifeste et l'emphase médiatique mise sur le mouvement, cette marche fut un échec. Les trois conditions qui étaient exigées pour relancer le processus de paix (libération des prisonniers politiques, démilitarisation du Chiapas et vote de la loi sur le droit et la culture autochtone) n'ont pas été satisfaites. Le sous-commandant Marcos déclarait alors par voie d'un communiqué que « *l'obstination de la classe politique est évidente, Nous, les peuples indiens, nous n'irons plus frapper aux portes pour supplier que l'on nous écoute et que l'on nous prenne en compte. Nous ne baisserons jamais la tête devant les politiques, nous n'accepterons plus les humiliations et les tromperies* » (Tamayo et Cruz 2003, 106).

Le second moment est l'*Autre campagne*, lancée quelques mois avant les élections présidentielles mexicaines de juillet 2006. Il s'agissait alors de mener, sous la forme d'une nouvelle marche à travers le pays, une offensive politique, mais non-électorale, visant à promouvoir les droits des peuples autochtones, et plus largement des différents groupes opprimés dans tout le pays, tout en dénonçant l'incapacité du système en place et des partis politiques, dont celui du progressiste Andrés Manuel López Obrador alors maire de Mexico et candidat aux élections présidentielles pour le Parti de la Révolution Démocratique (PRD), à satisfaire les revendications des mouvements sociaux. Il s'agissait de lancer un mouvement « *depuis la base et pour la base* », « *d'en bas et à gauche* », pour fédérer les contestations en dehors du système partisan. Ces différentes tentatives infructueuses de rassembler les forces de contestations pour peser sur le système politique national et d'améliorer les conditions de vie des populations autochtones et défavorisées du pays, vont mener les zapatistes à développer une conception *enracinée* et pratique de la politique au niveau local.

Même si les communautés zapatistes conservent un mode de vie assez traditionnel et centré sur l'agriculture, elles ont aussi développé une conception de la démocratie très avant-gardiste et qui s'inscrit en rupture avec la tradition autochtone, mais aussi avec le système politique dominant. En effet, les populations mayas vivaient traditionnellement dans un système où une seule personne détenait localement le pouvoir et devait veiller sur la communauté. Cette personne était toujours un « ancien »

(gérontocratie masculine) et les femmes étaient exclues du processus décisionnel (Le Bot 1997). Ce n'est qu'à partir de janvier 1993, avec la création du Comité clandestin de résistance indigène (CCRI), que les communautés autochtones se sont ouvertes par la force des circonstances à la démocratie représentative puisque les décisions prises par ce comité affectaient plusieurs peuples de la région du Chiapas. Il fallait donc permettre à des membres de chacune de ces composantes du mouvement en émergence, et notamment des femmes, de participer à la prise de décision collective. Le CCRI est donc formé de « commandants » et de « commandantes » de chacun des peuples du Chiapas et il oriente la politique de l'EZLN.

Selon les zapatistes, la démocratie se construit « *par le bas et avec tous* », elle consiste en l'exercice du pouvoir « *par les gens, en tout temps et en tous lieux* » (Chapdelaine 2010). Le jeu électoral et la joute partisane pour la conquête du pouvoir ne sont pas, pour les zapatistes, les éléments les plus importants de la démocratie puisque, selon eux, l'organisation politique doit être à la base de tous les processus sociaux. L'idéal et la pratique démocratiques doivent irriguer l'ensemble de la vie quotidienne et c'est ainsi que la politique peut se muer en force de transformation, et non en force de conservation de l'ordre existant.

Depuis 2003, l'organisation politique du territoire du Chiapas insurgé, qui est à peu près grand comme la Belgique, se structure autour de trois paliers : les communautés (ou villages), les communes autonomes (environ 27) rassemblant des dizaines de villages et cinq grandes zones autonomes gérées par les Conseils de bon gouvernement. Comme le souligne Jérôme Baschet, « *l'expérience des Conseils de bon gouvernement confirme le souci de construire de nouvelles structures de pouvoir politique. Dès lors, on proposera de définir celles-ci comme des formes non étatiques de gouvernement, c'est-à-dire des modalités d'autogouvernement dans lesquelles la séparation entre gouvernants et gouvernés tend à se réduire autant qu'il est possible* » (Baschet 2014, 29). À chaque niveau il y a des assemblées et des représentants élus. Dans le village, c'est l'*agente municipal* (le représentant du village), élu pour des mandats de 2 ou 3 ans, qui est chargé d'organiser la vie dans la communauté à travers une assemblée et de faire le lien entre le village et les instances communautaires. La commune et la zone doivent assurer le bon fonctionnement et l'autonomie du territoire, et encourager l'émergence de nouvelles pratiques démocratiques afin de défendre les valeurs zapatistes au sein d'une population évaluée à plusieurs centaines de milliers d'Autochtones. Elles développent aussi toute une structure éducative (des centaines d'écoles ont été créées) et des infrastructures permettant de satisfaire les besoins de base des populations.

Le retournement de l'Histoire

Les changements politiques et sociaux imposés par le mouvement zapatiste s'inscrivent d'abord et avant tout à l'échelle locale, mais ces transformations se situent aussi, depuis leurs origines et encore aujourd'hui, en résonance avec le contexte global. En fait, l'organisation locale autonome apparaît comme un puissant message de résistance face au projet uniformisant imposé par la mondialisation néolibérale. Elle s'inscrit en réaction à la nouvelle carte socio-géographique du monde et surtout prend

le contre-pied des thèses du choc des civilisations en vogue durant les années 1990 mais toujours cruellement en vigueur, qui se représentaient le monde comme un vaste ensemble fracturé en quelques méga-aïres civilisationnelles en conflits. Or dans l'intuition zapatiste, qui est aujourd'hui très féconde pour penser la vie collective hors système, le monde ne serait ni unifié, ni fragmenté en quelques blocs antagonistes, il consisterait plutôt en un enchevêtrement d'une multitude de mondes qui se développeraient *en-dedans, en-dehors*, dans un *entre-deux* par rapport au système imposé. Le zapatisme inspire et s'inspire à la fois de la critique décoloniale et surtout de la *pensée frontalière* développée par des intellectuelles *chicanas* comme Gloria Anzaldúa :

La « pensée frontalière » constitue la réponse épistémologique des subalternes face au projet eurocentrique de la modernité. Au lieu de rejeter la modernité pour se retirer dans un absolutisme fondamentaliste, les épistémologies frontalières redéfinissent la rhétorique émancipatrice de la modernité à partir des cosmologies et épistémologies subalternes, localisées dans le pôle opprimé de la différence coloniale, afin de la mettre au service d'une lutte de libération décoloniale visant à construire un monde au-delà de la modernité eurocentrée. La « pensée frontalière » produit donc une redéfinition de la citoyenneté, de la démocratie, des droits de l'homme, de l'humanité et des relations économiques, en se déprenant des définitions étroites imposées par la modernité européenne. La « pensée frontalière » n'est pas un fondamentalisme antimoderne, elle est une réponse décolonisatrice transmoderne du sujet subalterne face à la modernité eurocentrique. (Grosfoguel 2010, 133-134)

Dans le contexte actuel, où l'idée de Progrès traverse de profondes crises du fait des conséquences sociales et écologiques de la civilisation industrielle (Chabot 2008), cette critique de la modernité occidentale et de sa propension hégémonique (impérialiste?) est de plus en plus en vogue. En témoigne le récent roman de Laurent Binet, *Civilizations* (2019), récipiendaire en 2019 du Grand prix du roman de l'Académie française. Puisant à l'imaginaire fertile de Carlos Fuentes, Binet construit son œuvre sur une hypothèse audacieuse : et si la modernité occidentale avait été éclipsée par le culte du Soleil? À partir de là, *Civilizations* devient le surprenant roman du retournement du monde. Il propose une subtile et érudite réécriture de l'histoire de la Renaissance au conditionnel, nous invitant à redécouvrir cette foisonnante période de transition entre le Moyen-Âge européen et les Temps modernes à partir du si... Si les Vikings avaient poussé plus au Sud que le Vinland. Si Colomb n'était jamais revenu de Cuba. Si, finalement, c'étaient les Incas puis les descendants des Mayas qui avaient conquis l'Europe... Quelle trajectoire aurait pu prendre l'Europe et le monde si la modernité occidentale ne s'était pas imposée, si le Nord n'avait pas conquis le Sud? Face au faisceau des conjectures, l'auteur choisit celle de l'hybridité, que plusieurs ont déjà placée au cœur de l'*américanité* (Canclini 2010). Ainsi, c'est par le biais d'une improbable discussion entre Montaigne, Cervantès et El Greco, que Binet nous livre sa pensée profonde :

[...] bientôt nous serons tous les descendants des vainqueurs et des vaincus. Les premiers enfants, fruits des deux mondes, sont déjà des hommes et des femmes accomplis, aujourd'hui : notre souverain Chimalpopoca, fils de Cuauhtémoc et de Marguerite de France, est notre Adam. Marguerite Duchicela, fille d'Atahualpa et de Maria d'Autriche, est notre Ève. Le roi de Navarre Tupac Henri Amaru, fils de Jeanne d'Albret et de Manco Inca, le duc de Romagne Enrico Yupanqui et ses huit frères et sœurs, fils et filles de Catherine de Médicis et du

général Quizquiz, sont aussi français ou italiens qu'ils sont incas ou mexicains. L'infant Philippe Viracocha, fils de Charles Capac et de Marguerite Duchicela, héritier du trône d'Espagne et roi des Romains, est notre Abel des temps nouveaux. Atahualpa aura été notre Énée : Énée était-il romain? Peut-être, après tout, sommes-nous les Étrusques des Incas et des Mexicains (Binet 2019, 366-367).

C'est dans cette perspective symbolique (romantique?) forte qu'il convient d'appréhender la nouvelle offensive médiatique des zapatistes. Dans leur *Déclaration pour la vie*, lancée le 1^{er} janvier 2021 « aux peuples du monde et aux personnes qui luttent sur les cinq continents », les zapatistes ont annoncé leur intention d'envoyer une délégation d'une centaine de personnes (composée aux trois-quarts de femmes) sur les cinq continents, en commençant par l'Europe, pour partager leur expérience et surtout faire des liens entre les multiples formes de lutte et de résistance au modèle dominant. Car, par-delà la multitude des situations, des luttes et des visions du monde, un terreau commun fédère cette immense diversité des résistances et une fois encore, comme en 1994, les zapatistes entendent agir à titre de catalyseur symbolique, non pour prendre la direction d'un mouvement mondial ou d'une nouvelle Internationale aux mains d'intellectuels organiques en mal de vocation, mais bien pour insuffler un nouvel élan à cette mouvance altermondialiste, à cette multitude d'initiatives, d'expérimentations et de luttes concrètes qui chaque jour, ici et ailleurs, construit dans les interstices du système de petits espaces de liberté et d'utopie.

Faire nôtres les douleurs de la terre : la violence contre les femmes, la persécution et le mépris contre les différentEs dans leur identité affective, émotionnelle, sexuelle; l'anéantissement de l'enfance; le génocide contre les peuples originaires; le racisme; le militarisme; l'exploitation; la spoliation; la destruction de la nature.

Comprendre que le responsable de ces douleurs est un système. Le bourreau est un système exploiteur, patriarcal, pyramidal, raciste, voleur et criminel : le capitalisme.

Savoir qu'il n'est pas possible de réformer ce système, ni de l'éduquer, de l'atténuer, d'en limer les aspérités, de le domestiquer, de l'humaniser.

S'être engagé à lutter, partout et à toute heure – chacunE là où on se trouve – contre ce système jusqu'à le détruire complètement. La survie de l'humanité dépend de la destruction du capitalisme. Nous ne nous rendons pas, nous ne nous vendons pas, nous ne titubons pas.

Avoir la certitude que la lutte pour l'humanité est mondiale. De même que la destruction en cours ne reconnaît pas de frontières, de nationalités, de drapeaux, de langues, de cultures, de races, la lutte pour l'humanité est en tous lieux, tout le temps.

Avoir la conviction que nombreux sont les mondes qui vivent et qui luttent dans le monde. Et que toute prétention à l'homogénéité et à l'hégémonie attente à l'essence de l'être humain : la liberté. L'égalité de l'humanité se trouve dans le respect de la différence. C'est dans sa diversité que se trouve sa ressemblance.

Comprendre que ce n'est pas la prétention d'imposer notre regard, nos pas, nos compagnies, nos chemins et nos destins qui nous permettra d'avancer, mais la capacité à écouter et à regarder l'autre qui, distinct et différent, partage la même vocation de liberté et de justice (EZLN 2021a).

Et c'est ainsi que l'Escadron 421, autrement appelé l'escadron maritime zapatiste, a débarqué à Madrid le 13 août 2021, monté sur un char allégorique en forme de caravelle, avec un message surprenant. Ils n'étaient pas là pour revendiquer, condamner ou dénoncer, mais plutôt pour écouter.

[...] nous ne venons pas apporter des recettes, imposer des visions et des stratégies, promettre des avenir radieux et instantanés, des places pleines de monde, des solutions immédiates. Nous ne venons pas non plus vous inviter à des unions merveilleuses. Nous venons vous écouter (EZLN 2021b).

Écouter ceux qui luttent au sein d'un système-monde qui, il y a un peu plus de 500 ans, s'était imposé avec force génocidaire aux peuples des Amériques. Un système-monde auquel les ancêtres de ces zapatistes colorés qui paraient ironiquement dans la capitale espagnole ont résisté très difficilement, mais dont la mémoire subsiste encore aujourd'hui dans la résistance zapatiste.

[...] nous avons appris que les graines s'échangent, se sèment et grandissent au quotidien, sur leur propre sol, avec les savoirs de chacun.

Le lendemain ne se prépare pas dans la lumière. Il se cultive, se protège et prend naissance dans les ombres insaisissables du petit matin, quand la nuit commence à peine à céder du terrain.

Les tremblements de terre qui secouent l'histoire de l'humanité commencent par un « ça suffit » isolé, presque imperceptible. Une note discordante au milieu du bruit. Une fissure dans le mur (EZLN 2021b).

La résistance doit aussi venir de nous. C'est peut-être ce que peut encore nous apprendre le zapatisme, comme un phare qui plonge ses racines dans les terres ancestrales des luttes autochtones pour nous guider, à notre rythme et selon nos moyens, vers nos propres utopies émancipatrices.

Biographies

Raphaël Canet est professeur au Département de Sociologie du Cégep du Vieux Montréal.

Félix Babineau est finissant en sciences humaines du Cégep du Vieux Montréal, et entame ses études à l'École des Sciences de la Gestion de l'UQAM.

Références

Baschet, Jérôme. 2019. *La rébellion zapatiste. Insurrection indienne et résistance planétaire*. Paris : Flammarion.

- Baschet, Jérôme. 2014. « Autonomie, indianité et anticapitalisme : l'expérience zapatiste », *Actuel Marx* 56 : 23-39.
- Binet, Laurent. 2019. *Civilizations*. Paris : Grasset.
- Canclini, Nestor G. 2010. *Cultures hybrides. Stratégies pour entrer et sortir de la modernité*. Québec : PUL.
- Chabot, Pascal. 2008. *Après le progrès*. Paris : PUF.
- Chapdelaine, Monique. 2010. *La fonction démocratique du mouvement zapatiste, du soulèvement armé à l'autre campagne, mémoire de maîtrise*. Département de sociologie, UQAM.
- Cormier, Gilles. 2004. « La rébellion des sans-visage : analyse de l'émergence du mouvement zapatiste au Chiapas », *Sociologie et sociétés* 36(7) : 229-245.
- EZLN. 2021a. *Une Déclaration pour la vie, 1^{er} janvier*. En ligne : <http://enlacezapatista.ezln.org.mx/2021/01/01/declaration-commune-dune-partie-de-leurope-den-bas-et-de-larmee-zapatiste-de-liberation-nationale/> (Page consultée le 10 octobre 2021).
- EZLN. 2021b. *Paroles des peuples zapatistes, 13 août*. En ligne : <https://enlacezapatista.ezln.org.mx/2021/08/19/paroles-des-peuples-zapatistes/> (Page consultée le 10 octobre 2021).
- Grosfoguel, Ramón. 2010. « Vers une décolonisation des « uni-versalismes » occidentaux : le « pluri-versalisme décolonial », d'Aimé Césaire aux zapatistes », dans : A. Mbembe (Dir.), *Ruptures postcoloniales : Les nouveaux visages de la société française*, pp. 119-138. Paris : La Découverte.
- Marceau, Stéphane G. 2006. « Le mouvement autochtone mexicain à l'heure du dixième anniversaire des Accords de San Andrés », *Sens public*. En ligne : <http://sens-public.org/articles/327/> (Page consultée le 24 septembre 2021).
- Marcos, Sous-commandant et Yvon Le Bot. 1997. *Le rêve zapatiste*. Paris : Seuil.
- Morin, Claude. 2014. « Les zapatistes 20 ans plus tard », *Relations* (771) : 8.
- Tamayo, Sergio et Cruz, Xóchitl . 2003. « La marche de la dignité indigène », *Le Mouvement Social* 202(1) : 95-111.

Vers nos richesses invisibles

Un an sans argent sur les routes américaines

Par **Louis Astoux**

En 2019, animé par un profond besoin de cohérence et désirant arrêter toute forme de collaboration avec le système oppressif capitaliste, je me suis décidé à partir voyager sans argent pendant un an à travers les routes nord-américaines. En quête de nouveaux récits pour redéfinir le sens de mon bien-être, je souhaitais sortir de toute dépendance à une consommation qui impacte négativement autrui ou toute forme d'être vivant. J'étais curieux de savoir si en vivant sans possessions, sans aucun pouvoir d'achat, je pouvais être heureux quand même.

De manière plus intime, j'avais le désir d'analyser mon rapport à l'argent, de mieux comprendre les injonctions sociétales qu'il englobe à travers le besoin de productivité, l'autonomie et la dignité qui s'y rattachent ainsi que ma responsabilité envers la société.

Puisqu'aujourd'hui, le système dominant ne valorise nos besoins qu'à l'aide de mesures quantifiables, au culte de la rationalité, je voulais savoir si l'on peut légitimer autrement que par l'argent la richesse d'un partage, d'une émotion, ou de tout ce qui est de l'ordre de l'invisible.

Ce voyage m'a amené à découvrir des univers de pensées et d'actions profondément plus en phase avec les valeurs auxquelles j'aspire désormais. Des vies alternatives, parfois contradictoires où se mélangent nos quêtes de sens dans un monde en plein déséquilibre.

En quête d'autonomie

Pendant les trois premiers mois, j'ai commencé à longer en auto-stop la frontière nord-américaine d'est en ouest. Chaque journée prit alors une tout autre dimension, le temps me semblait concentré dans l'instant présent et les rencontres, pleines de générosités déroutantes, étaient des moments qui me nourrissaient de gratitude et d'humilité. Mon regard pessimiste sur le potentiel bienveillant de notre humanité était bouleversé plusieurs fois par jour. Moi qui, auparavant, observais avec une certaine antipathie les habitants du quotidien, j'étais transporté, accueilli, nourri et entouré d'attention par des gens que je rencontrais à peine. Je n'avais rien à offrir matériellement et ces personnes, chacune avec leur histoire et leur trajectoire, aussi différente les unes que les autres, m'invitaient chez eux, au restaurant, chez leurs amis. J'avais du mal à croire à cette générosité. Il devenait pour moi évident que les valeurs de bienveillance, de générosité, d'altruisme et d'amour circulent en continu à travers les gestes quotidiens d'une humanité d'inconnus.

Ils m'ouvraient leurs portes, se confiaient à moi. L'oreille attentive, j'étais le témoin privilégié d'histoires de vie aussi troublantes que fascinantes. Du vieil Autochtone homosexuel artisan de tambour en peau de chèvre au conducteur de camion roumain exilé loin de sa famille, en passant par le jeune diplômé biologiste et la grand-mère hippie pionnière du « Rainbow Gathering », tous.tes prirent leur place dans mon expérience du monde, ajoutant une trace supplémentaire à la complexité de ma réalité.

Ces innombrables témoignages d'altruisme et ces dons désintéressés au cœur même d'un pays où le consumérisme est roi me perturbaient au plus haut point. Car si l'humanité est riche de tant de beauté, je ne comprenais pas d'où venait le déséquilibre de notre monde, le pourquoi de tant de souffrance.

Si nous privilégions naturellement le lien social et l'entraide, attentifs aux bien-être des autres, comment expliquer l'orientation sociétale vers une surconsommation de masse qui nourrit frustration et mal-être ?

Selon moi, construire et vivre en société doit avoir pour objectif le bien-être de chacun et chacune. J'avais besoin de m'assurer que le chemin d'épanouissement sur lequel je m'étais engagé était aussi partagé par d'autres.

Pour tenter de répondre à cette question, j'ai décidé d'aller à la rencontre de Laurie Santos, professeure de bonheur à l'université de Yale, à New Haven dans le Connecticut. Cette femme d'une grande douceur a été confrontée, dans son quotidien, à un nombre bluffant d'étudiants et d'étudiantes dépressifs et anxieux. En prodiguant ses cours, elle souhaite leur apporter des clefs pour retrouver une plus grande autonomie émotionnelle. Ils s'axent autour du besoin de sociabilisation, de la reconnaissance et de la gratitude, d'être présent ici et maintenant et de donner aux autres. Une étude de l'université de Harvard étalée sur 75 ans me confirma également que la qualité de nos relations sociales est le facteur numéro un de notre bien-être. (Powell 2012)

Ma quête d'indépendance solitaire devenait donc illusoire, et ma rencontre, quelques jours d'auto-stop plus tard, avec le survivaliste Volwest confirma cette opinion. Ce célèbre Youtubeur français exilé dans le Montana travaille dans son quotidien à s'émanciper de la dépendance au système face à un potentiel effondrement de civilisation. Il vit dans un quartier bourgeois d'une ville moyenne de montagne, gère une petite boutique de fleuriste pour répondre à ses besoins et parallèlement, analyse méthodiquement le plus d'alternatives de subsistance possible. Selon lui, face à la convergence de problématiques lourdes dues à la globalisation des systèmes, une transition, née il y a quarante ans, vient proposer des solutions de consommation de rechange à nos besoins primaires. Convaincu que cette transition, si elle n'est pas choisie, sera un jour subie par ceux qui n'auront pas engagé une démarche alternative, il invite chacun et chacune à anticiper de futurs bouleversements par des actions quotidiennes tournées vers plus d'autonomie locale. Il propose pour ça quatre piliers pour reconstruire une autonomie individuelle : une résilience hydrique, une résilience alimentaire, une résilience économique et une résilience énergétique.

Afin de ne plus être le spectateur et redevenir l'acteur de son propre bien-être, il possède également une armada digne d'un film de guerre et prône une stratégie de défense armée contre toute personne qui pourrait lui nuire.

Le rapport à l'autonomie de Volwest me semblait limité. Son maigre jardin et ses nombreuses armes me laissaient dubitatif quant à sa capacité à long terme de préserver une indépendance totale face au système industriel en cas de pénurie.

Elle ne me semblait pas répondre, dans son idéologie, à l'entretien de rapport social de qualité et je ne m'imaginai pas, dans le cas d'un effondrement sociétal, vivre dans la survie et la peur de l'autre.

Puisque mon bonheur est déterminé par la qualité de mes rapports avec les autres, comment les entretenir si je me méfie de chacun? Et quand bien même une autonomie alimentaire serait suffisante pour un certain temps, à quoi bon survivre le ventre bien rempli si mon voisin meurt de faim? Je comprenais ce choix de direction, mais je ne voulais pas prendre cette voie où mon énergie serait dépensée à me prévenir des autres plutôt qu'à chercher à construire des coopérations.

Je repartis sur la route, mon pantalon commençait à s'user et ma barbe prenait des allures sauvages. Je lâchais progressivement prise sur mon ancien confort de sédentaire, le soleil ou la pluie m'affectaient similairement, j'acceptais de plus en plus les événements désagréables hors de mon contrôle.

En allant visiter Détroit au bord du Lac Sainte Claire, j'ai été accueilli pendant deux semaines dans une ferme urbaine en plein centre-ville. Cette ville est particulièrement propice à l'analyse d'alternatives hors système, notamment en termes d'autonomie coopérative.

Après la crise de 2008, la ville s'est vue vidée de ses banlieues, les transformant en cités fantômes. Les prix dérisoires des maisons et des terrains ont permis à quelques apprentis agriculteurs de s'installer et de faire renaître la vie sur le bitume. Aujourd'hui, c'est plus de 70 fermes et organisations qui travaillent à l'autonomie alimentaire de la ville. Ils utilisent la terre pour créer des relations humaines et aider les populations défavorisées à se reconnecter à leur souveraineté, source de liberté. J'ai trouvé dans ce paysage urbain transformé, la vision d'un nouvel imaginaire fertile où l'organique reprend sa place sur le cubique, autant dans les rapports humains que dans les rues et les maisons. Le couple qui m'accueillait avait construit sur sa ferme une habitation en terre et en palettes où l'atmosphère était chaleureuse et accueillante. Ils recyclaient tous les déchets de l'époque d'avant-crise en abris, balustrades, poulaillers ou zones de stockage. J'avais l'impression d'être dans un univers futuriste où les êtres humains auraient cessé de consommer pour réutiliser tout l'existant déjà produit.

Un destin commun

Après plusieurs centaines de kilomètres en stop, la traversée des montagnes de l'Alberta sur un train de marchandises et le passage en traversier dans le coffre d'un camion (avec l'aval du conducteur), j'arrivais sur L'île Salt Spring, à l'ouest de Vancouver, où, en échange du gîte et du couvert, je travaillais bénévolement dans un atelier de jouet en bois. Grâce à leurs outils et à leurs bons conseils, j'assemblai là-bas trois vélos recyclés pour en construire un avec lequel je partis, un mois plus tard, en direction de la Californie.

À la vue des montagnes de l'État de Washington, je bifurquais alors à l'est en direction de Twisp. C'est perdu dans une immense forêt que j'ai alors fait la rencontre de Lynx, une Anglaise qui, depuis 40 ans, vit dans la nature avec comme seule ligne directrice la volonté de produire la totalité des objets qu'elle utilise dans son quotidien. Elle était vêtue de peaux de bêtes et elle m'apprit pendant une dizaine de jours à tailler des silex, construire des pots en glaise, faire de la colle avec de la résine, tanner de la peau, reconnaître les traces d'animaux et faire un feu en friction. Bref, développer les savoirs ancestraux d'une vie en totale immersion dans le vivant. À travers ses enseignements, Lynx développa ma perception d'une nouvelle forme d'autonomie, elle m'apprit que l'énergie et le temps nécessaire pour faire un feu pour une personne ou pour dix est le même et que pendant que l'un prépare le feu, l'autre peut accomplir une autre tâche. Que cette interdépendance entre êtres humains dans la nature est notre plus grande force, mais que nous sommes bien peu de choses dans cet univers de diversité qu'est le vivant. Elle m'apprit à reconnaître les éléments de la nature selon une multitude de caractéristiques. Plutôt silencieuse, elle pouvait me parler des qualités d'un simple bout de bois ou d'une pierre pendant plusieurs minutes. Ce langage du vivant qu'elle maniait à merveille me semblait venir de bien loin et raisonnait en moi comme une évidence oubliée.

À mon départ, elle m'invita à réfléchir sur l'interconnexion entre chaque chose ainsi qu'à la destinée de nos interdépendances dans le monde actuel.

Le principe de coopération devint alors une évidence. Ma liberté et l'autonomie qui s'y rattache, le désir de vivre hors du système et de cultiver le bien-être sans impacter celui des autres, tout cela pouvait désormais prendre forme dans une nouvelle aventure, celle du « Nous ».

Pique-assiette

Depuis mon départ du Québec, j'avais une facilité déroutante à me nourrir tant les poubelles des grandes surfaces étaient pleines (en 2010, aux États-Unis, 30 à 40 % de la totalité des produits alimentaires avait été perdue ou gaspillée - Buzby, Farah-Wells et Hyman 2014).

Manger sans argent dans des pays où les poubelles débordent de ressources était simple, je continuais donc mon aventure sans troubles alimentaires particuliers.

En arrivant au nord de la Californie avec mon fidèle vélo toujours vaillant, je rencontrai au hasard d'une nuitée WarmShower (l'équivalent de Couchsurfing pour les voyageurs à vélo), deux personnages qui devinrent vite des compagnons de cœur. Cheko, jeune Mexicain vivant à Vancouver, qui avait décidé de rejoindre sa famille en longeant la côte américaine jusqu'à San Diego, et Sam, disquaire hurluberlu d'une petite ville de Tasmanie et amoureux des aventures à vélo. Ensemble, nous avons expérimenté le voyage sans argent à trois. Nos nombreux débats évoluaient souvent sur notre rapport à l'attachement. Nous nous reconnaissions dans une quête partagée d'indépendance émotionnelle face au caractère éphémère de toute chose, matérielle ou relationnelle. Ces réflexions étaient d'autant plus pertinentes que nous les vivions dans notre quotidien, laissant ci et là des objets finalement trop lourds ou insuffisamment utiles pour être portés à longueur de journée. C'est l'avantage de transporter l'intégralité de nos possessions matérielles : le minimaliste s'imposait à nous.

Nous réfléchissions également à la place de l'équité dans cette démarche où nous prenions à tous.tes et ne donnions à personne. Trois jeunes hommes, en pleine force de l'âge, ne produisant absolument rien.

Tout au long de ce voyage, j'ai lutté dans mon for intérieur contre le sentiment salissant d'être un parasite, de profiter des autres sans rien leur apporter. Quand certains travaillent d'arrache-pied pour subvenir à leurs besoins, d'autres se permettent de se nourrir de donation sans rien faire? Ce défi fut sans nul doute la plus grande épreuve que j'ai eue à relever. Dormir sous un pont, manger dans les poubelles, porter les mêmes affaires qui se dégradent progressivement, être sale sans pouvoir me laver, tout cela finalement n'était pas grand-chose face à l'écrasante culpabilité de l'injonction productiviste qui me rongeaient l'âme. Ce travail immersif et de réflexion collective m'a permis, en partie je suppose, de me redonner l'accès à ma souveraineté d'être, non pas pour ce que je faisais, mais par le simple fait d'être.

Cette progressive émancipation s'est accompagnée conjointement d'un changement d'observation de mon environnement. Plus j'acceptais ma légitimité de vivre sans produire, plus je découvrais la richesse de ce qui compose l'invisible de nos interactions entre toutes formes vivantes. Je me fascinai des gestes les plus simples de charité humaine, dénués de toute forme d'intérêt, je contemplai la force majestueuse et mystérieuse de l'océan, la gymnastique organique du végétal et le défilé gracieux des nuages.

Ces quelques jours de voyage collectif me firent un bien fou. Les trois vagabonds bienheureux que nous étions vivions dans une innocence joyeuse. Malgré la richesse de nos relations, nos routes se séparèrent à San Francisco. Ce fut une occasion supplémentaire de travailler sur mon détachement relationnel, ne dépendant plus que de ma seule volonté pour avancer.

Ma compréhension du bien-être évolua par cette expérience, j'avais développé une certaine indépendance émotionnelle, sans attentes qui, alliée à des interactions sociales respectueuses et de qualité, me semblait être la recette juste de mon épanouissement.

Je concevais que la quête de bien-être occidentale que j'analysais peut sembler indécente pour certain.e.s face à l'horreur que vivent d'autres vivant sur la planète. Pour ma part, j'y voyais une racine primordiale à l'amélioration de la qualité de vie de l'ensemble du vivant : en rattachant mon bien-être individuel et la santé qui en découle à l'interdépendance de tout ce qui fait ce monde, je prenais en considération l'importance d'entretenir l'harmonie de ce tout. Le reconnaître est la première étape pour le préserver.

En transformant le mode de représentation du bien-être occidental, je redéfinis l'ensemble de mes rapports aux besoins du quotidien et les conséquences productivistes néfastes qui en découlent.

De cette conscience résulte, au premier échelon d'accessibilité, notre pouvoir d'action initial.

Juste valeur

La Californie est une terre d'extrêmes. En quelques heures, je passais d'un pont entouré de sans-abri à être accueilli dans un loft de luxe par une des têtes de l'intelligence artificielle de Google, l'ami d'une relation qui suivait mon périple. Le paradoxe était troublant, car en m'invitant au restaurant, il me permit d'observer le changement de perspective que le voyage avait opéré en moi. En reprenant une place de client, à être servi grâce à l'argent, je ne voyais plus la réalité sous le même angle. J'observais la mine sombre des cuisiniers sud-américains, les assiettes à moitié mangées des clients partir à la poubelle, et les immeubles immenses qui entouraient la vue panoramique de la terrasse. Je tentais d'imaginer la relation au bien-être des gens aux alentours, des riches clients aux humbles serveurs.

Je profitai de mon passage à San Francisco pour creuser ces observations d'intenses inégalités et d'usage de la valeur en faisant deux semaines de bénévolat dans une structure associative qui nourrit quelqu'un.es des 8 000 personnes sans-abri de la ville. En quelques jours, j'avais réussi à mettre en place un système qui me permit de générer quelques centaines de dollars de dons pour cette association.

Je travaillais bénévolement dans une auberge de jeunesse le matin en échange de mon logement, puis je passais les heures suivantes à aider les structures de soutien aux personnes sans-abri. Après qu'elles avaient mangé, je récupérais le reste des abondants lots de nourriture recyclés du gaspillage des grandes surfaces par l'Association pour aller ensuite cuisiner des repas à prix libre dans l'auberge de jeunesse pour les jeunes voyageurs internationaux. L'intégralité des fonds était reversée ensuite à l'Association.

De ces déchets du système surgissaient alors bien-être et entraide.

À une échelle macro, il me semble désormais évident que l'indicateur de valeur de nos interactions économique n'est absolument pas efficace puisqu'il ne prend pas en compte le monde invisible, émotionnel et subjectif qui nourrit notre bien-être. Pour autant, ces échanges n'ont-ils aucune valeur ?

Notre société calcule et organise notre rapport au bien-être de manière purement rationnelle, générant par ce fait un gaspillage de ressources et de vie sans précédent.

Redéfinir notre bien-être individuel c'est redonner sa valeur aux composantes non mesurables et invisibles de nos réalités. C'est organiser nos rapports sociaux non par profils individuels, mais en pleine conscience des liens invisibles qui articulent les interactions sur notre planète.

Conclusion

Toutes ces expériences traversées et ces vies rencontrées, déconnectées en soi par leur différence, se retrouvent dans ma quête de cohérence et d'alternatives au système actuel. Il y a bel et bien un monde en dessous du monde dominant capitaliste et individualiste. Un monde qui ne peut pas encore se détacher complètement de l'autre mais qui cherche, observe et met en pratique des façons d'être qui tendent à converger du « je » au « nous ».

Mon approche de cohérence s'inscrit depuis dans un grand tout où je m'applique dans mon quotidien à harmoniser mes actions avec les besoins de notre époque et du territoire qui m'entoure tout en mesurant la juste limite de ma liberté selon les effets qu'elle génère sur celle des autres (Raworth 2018).

Grâce à toutes ces rencontres et ces expériences, j'ai basculé d'une vision individualiste à une vision d'interdépendance de notre bien-être. Par les conséquences de partage et de coopération qui en découlent, j'ai depuis retrouvé un sens à mon existence et un angle d'observation qui prend en compte la subjectivité et la complexité de nos nombreuses réalités.

Cette diversité de perspectives m'a amené à redéfinir mon rapport à la valeur pour passer d'une injonction de productivité rationnelle où je ne donnais d'importance qu'à ce qui passait au travers du prisme de l'argent à une prise en compte plus large de la richesse, ce que le philosophe Patrick Viveret renomme à juste titre « *les forces de vies* » (Viveret 2003) où les caractéristiques qualitatives sont subjectives, où l'invisible, le bruit du vent, nos émotions et la poésie ont leur place dans la balance, où j'ai pu légitimer ma propre existence, non pas pour ce que je fais, mais pour ce que je suis.

C'est un long chemin, mais j'ai désormais décidé d'apprendre ce « vivre ensemble » puisqu'il est devenu à mes yeux la source de tous les possibles.

Biographie

Cuisinier de formation, touche-à-tout, spécialisé en rien, je suis actuellement engagé dans la conduite d'aventures immersives à des fins de transformation comportementale vers plus de cohérence environnementale.

Références

Buzby, Jean C., Hodan Farah-Wells et Jeffrey Hyman. 2014. « The Estimated Amount, Value, and Calories of Postharvest Food Losses at the Retail and Consumer Levels in the United States », *USDA-ERS Economic Information Bulletin 121* : 1-33.

Powell, Alvin. 2012. « Decoding keys to a healthy life », *The Harvard Gazette*, 2 février.

Raworth, Kate. 2018. *La théorie du donut. L'économie de demain en 7 principes*. Paris : Plon.

Viveret, Patrick. 2003. *Reconsidérer la richesse*. La Tour d'Aigues : Éditions de l'Aube.

SECTION II
Documents

Le capitalisme est mort? Vive le capitalisme! Réflexions autour du dernier livre de Hervé Kempf

Par Raphaël Canet

Cela fait maintenant près de quinze ans que cet ex-journaliste scientifique du journal *Le Monde*, spécialisé dans les questions environnementales, a sauté la barrière du militantisme pour dénoncer, dans une série d'essais percutants rédigés sur un ton clair, incisif et documenté, les ravages écologiques du capitalisme et la complicité coupable de l'oligarchie dominante. Que pouvait-il nous dire de plus dans ce nouvel essai paru en 2020 que nous ne savions déjà?

Deux choses essentiellement. D'une part, que le capitalisme a subi une nouvelle mutation, il est devenu numérique et policier, et il importe de bien le comprendre pour mieux le combattre. D'autre part, dans la lutte à finir pour construire un nouveau système « écolo-équitable » il convient de nous émanciper de la psychologie capitaliste que quarante ans d'hégémonie néolibérale nous ont fourrée dans le crâne, et surtout de développer des stratégies d'action ciblées, radicales et développées en alliance.

L'objectif n'est plus de convaincre que la catastrophe est imminente, mais bien de s'organiser pour faire face à la tempête qui vient. Il ne s'agit donc pas d'en appeler simplement à la conscience, mais bien de passer à l'action, et le titre provocateur du livre, *Que crève le capitalisme*, cible clairement sa critique.

Pour une transition radicale

L'auteur amorce son argumentation en rappelant les grandes lignes de sa réflexion critique entreprise depuis des années. Tout d'abord, la catastrophe écologique a bel et bien commencé et elle est « une réalité sensible » partout sur la planète, tant au Nord qu'au Sud. Ensuite, cette catastrophe est le fruit de l'indifférence et du fatalisme : « On sait que la maison brûle, et on la regarde brûler » (p.17). Cela ne peut plus continuer ainsi, et l'humanité se trouve à la croisée des chemins :

« soit elle continue à émettre massivement des gaz à effet de serre, et le climat risque d'entrer en s'emballant dans la zone très chaude qui sera sans retour; soit elle agit rapidement pour stabiliser le climat de la Terre à un niveau supportable pour les sociétés humaines [...]. Cette dernière option implique de réduire drastiquement (sic) les émissions, de protéger et de restaurer les milieux naturels capables d'absorber le CO₂, d'améliorer la balance énergétique de la planète. Pour ce faire, il faut une transition radicale, axant les efforts sur la recherche de la résilience, à l'opposé des "théories, outils et croyances dans les petits changements". »
(p.19)

La transition radicale impose donc, en premier lieu, de comprendre d'où on part. Depuis quatre siècles, le capitalisme ne cesse d'exercer son emprise sur l'être humain et son environnement, mu par l'appât du gain, le désir d'accumuler sans cesse plus de capital. « Le capitalisme est une organisation sociale dont les membres sont réputés avoir pour motivation principale de gagner de l'argent afin de pouvoir gagner plus d'argent. » (p.25)

Et depuis l'avènement des Quarante Désastreuses (1980-2020), les choses se sont aggravées avec l'imposition du néolibéralisme, qui peut être défini comme le capitalisme (dans la pure tradition du libéralisme économique), mais sans la démocratie (qui était son élément compensatoire imposé par le libéralisme politique). La marchandisation à tout crin n'a plus de limites et la soif de profit, dopée par la croissance, ne cesse d'accentuer le pillage des ressources biosphériques. Ainsi, « plus de la moitié du carbone relâché dans l'atmosphère depuis 1751 l'a été après le milieu des années 1970 » (p.22). Le système capitaliste précipite ainsi la catastrophe écologique.

Nous aurions pu penser (espérer?) que la crise de 2008-2009 avait porté un coup fatal au système en visant le cœur : le système financier américain. Or, dix ans plus tard, la Bourse atteint des sommets, la spéculation va bon train et le nombre de milliardaires a doublé. Le « capitalisme n'a pas seulement reconstitué sa position après avoir senti passer le vent du boulet, il s'est ré-armé idéologiquement. » (p.39). Le capitalisme s'est donc, une fois de plus, reconstruit sous un nouveau paradigme. Mais lequel?

Le nouvel horizon du capitalisme

Depuis les années 2000, un nouveau régime technologique est né combinant la puissance sans cesse décuplée des ordinateurs et du réseau de communication, l'accumulation de gigantesques masses de données (big data) et le développement de l'intelligence artificielle (IA). Cette quatrième révolution industrielle, la révolution numérique, encensée dès 2016 par le fondateur du Forum économique mondial de Davos Klaus Schwab, possède ses nouveaux champions : les GAFAM (Google, Amazon, Facebook, Apple, Microsoft), ainsi que ses nouveaux territoires. Outre le cyberspace (qui a déjà prononcé sa déclaration d'indépendance en 1996 à Davos) et la Silicon Valley californienne, pensons à Zhongguancun, la Silicon Valley chinoise en passe de devenir la nouvelle Mecque de l'IA.

« un nouveau paradigme s'est mis en place dans la période qui a suivi la crise de 2008-2009. Le capitalisme a pu sauver le système financier sans avoir à le remettre en cause, puisque le scénario futuriste renforcé par les progrès de l'intelligence artificielle lui a redonné une vision de l'avenir dans laquelle l'accumulation du capital ouvre un nouvel horizon. » (p.46)

Encore une fois, selon cette vision du monde, c'est la technologie qui va nous sauver, régler certes tous nos problèmes écologiques (voitures électriques, géo-ingénierie, capture du carbone, OGM et viande synthétique...) et peut-être même libérer les plus chanceux d'entre nous (disons plus justement les ultra-riches) de la limite ultime : la mort. Il n'est qu'à lire *Homo Deus*, le best-seller de l'historien israélien Yuval Noah Harari, pour plonger dans ce monde surréaliste et pourtant bien réel des recherches en cours pour

créer une « humanité augmentée » grâce à l'IA. L'autre frontière à repousser est celle de la biosphère. Si la vie sur Terre devient impossible, catastrophe climatique oblige, alors il faudra aller coloniser le Cosmos. Nous pourrions en rire, si le patron d'Amazon n'avait pas créé *Blue Origin* en 2000, et celui de Tesla *SpaceX* en 2002, justement dans ce but précis. Bye, bye l'*Homo Sapiens*, et vive les Larry Page, Mark Zuckerberg, Jeff Bezos et Elon Musk, devenus d'immortels transhumains à la conquête de l'Espace!

Nous pourrions dire que nous nageons en pleine science-fiction. Pas vraiment. Il serait plus judicieux de dire que nous nageons en pleine utopie. La nuance est importante car l'utopie ne signifie pas un monde imaginaire ou parallèle comme peut l'être la science-fiction. L'utopie est *ce qui n'est pas encore advenu*, et surtout, souvenons-nous de la citation d'Eduardo Galeano, *c'est ce qui nous fait avancer*, où plutôt ce qui les fait avancer, eux. L'utopie est une arme très efficace pour transformer le monde lorsqu'elle mobilise à la fois les ressources matérielles et les volontés politiques. L'incubation lente du néolibéralisme durant les Trente Glorieuses, puis son imposition brutale au tournant des années 1980, en est la dernière illustration.

Quel genre de société nous prépare donc ce techno-capitalisme triomphant? Rien de moins qu'un apartheid planétaire prophétise Kempf, avec une humanité séparée entre, d'une part, les surhumains privilégiés bénéficiant de tous les avantages de la technologie pour améliorer leur sort dans des îles paradisiaques et clôturées, et de l'autre, les laissés pour compte du Progrès qui vont manquer de l'essentiel et tenter de survivre dans des conditions sans cesse plus dégradées.

Et si l'on cherche une représentation de cette post-humanité néocapitaliste, l'auteur nous suggère le film *Zardoz* de John Boorman (1974) où, sur une Terre post-apocalyptique, les Éternels vivent une vie de légèreté dans le confort technologique, séparés du reste du monde par un mur invisible au-delà duquel les Brutes se massacrent pour que perdure cette bulle de prospérité. Jusqu'au jour où...

Alors, entre la 4^e révolution industrielle ou la 6^e extinction des espèces, quelle histoire allons-nous nous raconter, et surtout pour construire quel avenir?

Violence systémique du fascisme climatique

De nos jours, plus grand monde ne croit au Père Noël. Crises économiques, catastrophes écologiques, inégalités et tensions sociales sont autant de faits sociaux récurrents et quotidiens qu'ils en deviennent banals. Les sirènes du capitalisme et les promesses d'abondance matérielle ne trompent plus personne. Et lorsqu'on ne croit plus pouvoir tirer son épingle du jeu, alors reste la révolte contre ce système brutalement injuste.

« Les États de l'oligarchie sont confrontés par ailleurs à des révoltes de plus en plus nombreuses : entre 2011 et 2019, les émeutes, les grèves générales et les manifestations antigouvernementales se sont accrues de 244 % selon le *Global Peace Index*. L'Europe est la région où l'on a compté le plus de ces rébellions – mille six cents sur la même période ». (p.57)

Or, lorsque les peuples résistent, le système devient encore plus violent. Et plutôt que d'investir dans la préservation et la construction du lien social, les États font le choix de développer l'appareil de répression.

« [Aux États-Unis] les dépenses publiques concernant la police, les prisons et la justice ont doublé depuis 1970, pour atteindre 2 % du revenu national, tandis que les dépenses sociales fédérales (assistance aux familles pauvres, bons alimentaires, aides aux handicapés) sont tombées à 0,8 % du revenu national. Alors qu'elles partaient toutes les deux d'un même niveau (1 % du revenu national) en 1970, les dépenses «de sécurité» pèsent maintenant outre-Atlantique deux fois et demie plus lourd que les dépenses sociales ». (p.57)

Les oligarchies du Nord disposent de plusieurs outils pour asseoir leur domination sur leurs peuples : le renforcement des moyens policiers, la répression judiciaire des mouvements populaires, les technologies numériques de surveillance et, finalement, la radicalisation idéologique par les réseaux sociaux et l'antagonisme des opinions qu'ils génèrent.

Cette répression grandissante des populations observable au sein des États du Nord, se prolonge dans les relations Nord-Sud du fait de l'anticipation de vagues sans cesse plus fortes de migrations climatiques qui conduit à l'instauration de politiques d'exclusion, de ségrégation et de répression des personnes migrantes.

Dénouer le blocage psychologique pour en finir avec le capitalisme

Le défi actuel tient en une phrase, que Kempf emprunte à Frederic Jameson : « il est plus facile d'imaginer la fin du monde que d'imaginer la fin du capitalisme » (p.73). La conscience des défis climatiques et environnementaux est de plus en plus partagée, et pourtant l'inaction politique demeure car nous nous estimons collectivement incapables de changer de système. Kempf en appelle donc à une sorte d'insurrection des consciences pour nous libérer du carcan mental dans lequel nous ont confinés quarante ans d'hégémonie néolibérale, et lance son slogan : « il est plus gai et désirable d'imaginer la fin du capitalisme que d'imaginer la fin du monde » (p.74). En somme, il convient de se placer dans une disposition mentale post-capitaliste visant à « réfléchir librement à ce qui doit être plutôt qu'à déplorer ce qui est » (p.75).

Pour se sortir le capitalisme de la tête, il faut commencer par prendre le contrepied de tous les « traits nuisibles de la psychologie capitaliste » pour se construire une « nouvelle culture du quotidien » :

« Le capitalisme est individualiste, soyons collectifs. Il cultive la compétition, choisissons la coopération. Il est obsédé par le marché, pratiquons le don. Il est cupide, bâtissons une économie sans appropriation. Il est égoïste, vivons l'entraide. Il gaspille, soyons sobres. Il accumule, partageons. Il isole et enferme, retrouvons-nous et faisons la fête. Il contrôle et mesure le corps, chantons et dansons. Il ne jure que par la performance, goûtons le travail bien fait. Il est pressé, prenons notre temps. » (p.76)

Le même jeu des oppositions peut servir au niveau de l'action collective pour définir de nouveaux objectifs politiques :

« Contre les inégalités, une fiscalité des hauts revenus et des patrimoines. Contre l'appropriation privée, la gestion des biens communs. Contre les externalités négatives, un nouveau système des coûts de production. Contre la poursuite de l'extraction des ressources, la réduction de la consommation et le recyclage. Contre le libre-échange, la relocalisation. Contre la consommation matérielle, les services collectifs de santé, d'éducation et de transports. Contre la mondialisation, l'autonomie. Contre la numérisation généralisée, le développement des low tech. » (pp.76-77)

Mais ne nous méprenons pas. Il ne s'agit pas de remplacer un modèle par un autre, de n'opérer qu'une substitution de dogmes. Il y a urgence d'agir et l'ennemi de la vie est clairement identifié. L'action doit être collective et dépasser les clivages idéologiques et politiques.

« il n'y a pas de programme, pas de solution clé en main, pas de remède magique qui remplace le vilain capitalisme par le gentil monde écologique et fraternel. [...] Arrêter ce qui détruit, cultiver ce qui grandit, voilà notre programme! » (p.77)

« Tout est déjà là, connu. Il ne s'agit pas tant de savoir ce qu'on va faire (on le sait, et cela découle de l'impératif absolu d'arrêter de détruire les conditions biosphériques de la vie humaine) que de déterminer comment activer la chute du capitalisme ». (pp.77-78)

Le capitalisme s'est relevé de la crise financière et économique de 2008-2009 en prenant le virage techno-numérique. Comment sortira-t-il de la crise pandémique de 2020? Au regard des profondes limitations de nos libertés dues aux mesures de confinement imposées par les règles sanitaires, ainsi que de l'intrusion massive et forcée des technologies numériques dans tous les aspects et moments de notre vie à cause du travail et de l'éducation à distance, il semblerait que nous nous dirigeons vers une radicalisation policière du régime. Face à l'Amérique du spectacle, braillarde et polarisée, se dresse aujourd'hui le modèle chinois de Xi Jinping qui a profité de la lutte au coronavirus pour accroître sa dictature numérique et contrôler étroitement la vie de ses populations. Le techno-despotisme semble ainsi être la voie de salut du capitalisme à l'ère post-pandémique.

Si nous choisissons le camp de la résistance, il convient de saisir l'opportunité de la crise actuelle pour précipiter la chute du capitalisme avant qu'il n'opère une nouvelle mutation encore plus dommageable pour la survie de l'humanité.

Les récentes crises ont révélé trois failles majeures du capitalisme qu'il convient d'exploiter : la question écologique, la question de la dette et la question des inégalités. Chercher à accumuler toujours plus en exploitant la planète et les êtres humains et en vivant au-dessus de nos moyens, cela n'a plus aucun sens. L'expérience inédite du grand confinement planétaire de 2020 est venue démontrer les bienfaits écologiques d'une politique de sobriété :

« sur le plan mondial, on estime que les émissions de CO₂ auront baissé de plus de 5 % en 2020 par rapport à l'année précédente. La plus forte baisse enregistrée dans le monde depuis cinquante ans... Nous avons découvert que la meilleure façon de réduire les émissions de gaz à effet de serre et les pollutions était de ralentir fortement le système économique, en réduisant la production et en interrompant les flux de circulation. » (p.83)

Cette politique de sobriété fut imposée par les directions de santé publique aux gouvernements afin de contrer la pandémie de coronavirus. Peut-elle être choisie comme une voie de contournement de l'effondrement annoncé ?

« Tout l'enjeu politique de la période qui s'est ouverte avec la pandémie est de remettre l'économie sur pied en la découplant d'une relance des émissions et de la destruction de la biodiversité. Cela passe par la relocalisation, par la préférence accordée aux soins des autres (éducation, santé) plutôt qu'à la production, par la répartition des richesses pour diminuer la consommation somptuaire et retrouver de quoi investir dans l'économie écologique créatrice d'emplois. Et par le changement de modèle culturel fondé sur l'ostentation et le toujours plus ». (p.83)

La stratégie de l'archipel

Agir pour transformer le monde, oui, mais comment ?

Il semblerait tout d'abord que la stratégie révolutionnaire marxiste classique ne soit plus de mise.

Nous ne pouvons attendre le salut du Grand Soir provoqué par une avant-garde éclairée et révolutionnaire. Le capitalisme ne sera pas renversé par la révolution. Il semble plutôt que nous ferons face à « une succession de chocs provoqués par l'excès même de la prédation capitaliste sur la biosphère ». « La révolution était le paradigme émancipateur du XX^{ème} siècle, la catastrophe est celui du XXI^{ème} siècle ». (p.87)

L'effondrement se fera donc par étapes et chacune d'elles, comme la pandémie actuelle ou la crise de 2008-2009, sera l'occasion pour le système capitaliste d'une nouvelle radicalisation pour ne pas sombrer. C'est très clair actuellement dans le contexte de confinement pandémique où nos libertés sont restreintes alors que s'accroît la numérisation de tous les aspects de notre quotidien. Or, si les capitalistes profitent du désastre pour accroître leur contrôle sur les populations et la prédation des ressources, les écologistes doivent aussi saisir cette occasion pour mieux résister à cette fuite en avant mortifère.

Puisqu'il apparaît très clairement que « les capitalistes vont résister de toute la puissance de leurs moyens », il convient de mener une lutte qui sera longue et difficile, et pour laquelle Hervé Kempf propose quelques balises stratégiques.

1. La première, c'est qu'il n'est pas possible de trouver un compromis avec le capitalisme. Nous devons assumer la conflictualité de la situation et agir en conséquence. Tous les grands concepts forgés ces quarante dernières années pour chercher à ménager la chèvre et le chou, du développement durable à l'économie verte en passant par le capitalisme responsable, n'ont servi qu'à gagner du temps afin que l'accumulation se poursuive, tout comme le rythme d'exploitation des ressources et l'approfondissement des inégalités.

« Il est temps de tourner la page de cette écologie collaborationniste. Sur la question écologique, on ne peut pas être centriste, «ni droite ni gauche», «en même temps» pour l'écologie et pour le capitalisme. C'est soit l'un, soit l'autre ». (pp.94-95)

2. La seconde, c'est que dans cette guerre contre le capitalisme, il importe d'identifier des cibles précises pour orienter nos actions. Nous devons *désigner les adversaires* afin de déployer des stratégies d'action claires, délimitées, opérationnelles et dont il sera possible de mesurer l'efficacité. Nous avons certes besoin de petites victoires pour continuer à cheminer dans cette grande bataille, mais il est aussi essentiel de démontrer que le système dominant n'est pas un bloc monolithique mais plutôt un réseau reposant sur quelques piliers clés qu'il est possible d'ébranler (l'industrie des combustibles fossiles, la finance mondialisée, les géants du Web...). « Montrer que le désastre général n'est pas un tout indistinct, mais qu'il est mis en œuvre par des personnes, des institutions et des groupes précis. » (p.95) « Là où est l'argent, là est le pouvoir » (p.96).

3. La troisième, c'est qu'il va falloir résister aux *manœuvres de division* que les dominants ne manqueront pas de déployer pour miner le mouvement. Afin de décrire et d'expliquer ces manœuvres, Kempf reprend la typologie des contestataires mise à jour par Grégoire Chamayou dans son ouvrage. Il y aurait quatre types de contestataires : les *radicaux*, les *opportunistes*, les *idéalistes* et les *réalistes*. Les radicaux sont forts lorsqu'ils font la jonction avec les modérés et avancent en coordination. Le jeu du pouvoir est donc de les isoler. Pour cela, il dispose d'une méthode en six phases : *Renseignement* (nouer le dialogue avec les opposants pour comprendre leur vision et parler leur langage); *Cantonnement* (sortir le débat de l'espace public pour en faire un débat technique ou d'initiés); *Diversión* (détourner les opposants des actions qui pourraient être le plus nuisibles au système); *Cooptation* (donner plus de pouvoir symbolique à certains groupes opportunistes ou réalistes); *Disqualification* (marginaliser les radicaux par des discours dévalorisants); *Légitimation* (renforcer symboliquement la position des groupes qui optent pour la collaboration en tant qu'interlocuteurs privilégiés du pouvoir et souvent financés par lui – processus d'ONGisation).

« il faut [...] s'assurer que les radicaux et les modérés – il y en aura encore, bien sûr, et il est normal de ne pas être toujours d'accord – avancent en coordination : tout ce qui peut être arraché par les derniers ne peut l'être que par la pression qu'exercent les premiers. On peut parfois adopter des tactiques différentes, mais il ne faut pas les mettre en opposition, sans oublier de bien identifier l'adversaire en le traitant comme tel, et jamais en partenaire ». (p.97)

4. La quatrième, c'est qu'il va falloir *forger des alliances* larges car notre meilleure arme dans le rapport de force qui nous oppose au capital est de jouer *la masse* contre *l'argent*. Il faut rassembler les anciens et les nouveaux laissés-pour-compte de la mondialisation néolibérale, soit les classes populaires et ouvrières et les classes moyennes. Il faut fournir des « clés d'interprétation de ce qui se passe », rendre visibles les solutions alternatives (à la manière des villages Alternatiba). Il faut articuler les questions sociale et environnementale, mais aussi les arrimer à une critique de la technique. Il faut approfondir la distinction entre les grandes multinationales et les banques, et l'immense univers des PME qui ne profite pas vraiment de la néolibéralisation du monde. En somme, il faut largement rassembler ceux qui ont été artificiellement divisés par la psychologie néolibérale et prendre conscience qu'il existe une vaste masse de gens, certes différents, mais dont les intérêts sont communs et surtout largement opposés à ceux de l'oligarchie mondiale dont le pouvoir exorbitant n'est nullement relatif au nombre de ses membres.

« Il faut articuler la question sociale aux choix techniques, en montrant que ceux-ci, qui n'ont rien de fatal, doivent être délibérés et subordonnés à une vision holistique de la biosphère et aux besoins vitaux ». (p.100)

« L'écologie, c'est mettre l'économie à sa juste place, non pas la détruire. L'économie n'est pas le capitalisme, qui, lui, est une forme d'économie devenue cancéreuse et dévorant le corps social. » (p.101)

5. Finalement, la cinquième et non la moindre, il va falloir adopter une attitude pragmatique et innovante à l'égard du *pouvoir étatique*. Kempf rejette la position léniniste classique de la prise révolutionnaire du pouvoir de l'État car celui-ci est beaucoup plus contrôlé par le capital international que la Russie tsariste de 1917. La voie démocratie classique qui consiste à gagner les élections pour occuper l'État s'avère aussi difficile du fait du contrôle exercé par les oligarchies occidentales sur les médias et sur les systèmes électoraux. Clairement, Kempf semble pencher pour la voie anarchiste :

« Il faut reconstituer des groupes, des collectifs affinitaires, que ces collectifs parlent aux désirs et puissances de chacun, que chacun y trouve une forme de liberté, pour ensuite faire grandir ça et l'entrelacer à d'autres groupes, d'autres luttes, archipeliser ceux qui partagent beaucoup de choses en commun ». (Propos d'Alain Damasio rapportés par H. Kempf, p.103)

« Ainsi, à côté du corps global de la société, ou en son sein, s'exprimeraient des pôles de liberté, comme des sortes d'écoles de l'émancipation. » (p.103)

Mais il est clair que ces espaces libérés (ZAD, Chiapas, Rojava...) nécessitent une coordination, une articulation autour de stratégies et de buts communs. Aussi, Kempf reconnaît qu'il serait irréaliste de penser que cet archipel de communautés autonomes puisse, seul, permettre de construire une alternative viable au modèle dominant. Le capitalisme n'hésitera pas à user du pouvoir de contrainte dont il dispose actuellement en contrôlant l'État néolibéral pour réduire ces poches de résistance ou les folkloriser en les isolant, sous formes de curieuses *réserves écologiques et sociales*. Dans cette perspective, mais aussi pour gérer les grands bouleversements qu'engendre la catastrophe en cours,

l'État a un rôle à jouer, mais pour cela, il faut qu'il redevienne avant tout un outil de développement collectif.

« Comment combiner logique d'archipel et transformation de l'État en vue d'autonomiser ce dernier du capital et de le mettre au service des tâches d'organisation collective (justice, sécurité sociale, éducation...)? Est-il possible de réunir les démarches anarchiste et représentative? Ou sont-ce deux logiques inconciliables? »
(p.104)

Au terme de sa réflexion, Hervé Kempf entend sortir du carcan dogmatique des différentes écoles de pensée afin de chercher des points de convergence et de synergie entre l'État social et l'archipel des communautés autonomes, en cherchant à réconcilier les positions démocratiques classiques et anarchiste contemporaine : « autre rêve : que la voie représentative – la prise légale de l'État – et la voie anarchiste avancent de concert, en s'acceptant comme les deux branches d'un même mouvement ». (p.105)

C'est peut-être en suivant cette voie que nous pourrions réunir les autonomistes radicaux, les militants pour un nouvel État social et écologique ainsi que certains technocrates éclairés dissidents de l'oligarchie, pour créer le rapport de force nécessaire au renversement du capitalisme.

Telle est la stratégie à moyen et long terme. Mais d'ici là, il convient de mener une guérilla pacifique afin de ralentir le processus de mutation résiliente du système. Cela peut vouloir dire pour Kempf de radicaliser davantage la résistance, voire de recourir au sabotage, sans pour autant franchir l'interdit de l'atteinte à la vie humaine, mais en se concentrant sur l'atteinte à la propriété, qui demeure l'idéologie intrinsèque du capitalisme.

CONSOMMER MOINS, RÉPARTIR MIEUX

MOINS DE BIENS, PLUS DE LIENS

ARRÊTER CE QUI DÉTRUIT, CULTIVER CE QUI GRANDIT

LUTTONS ET AIMONS

Biographie

Raphaël Canet est professeur au Département de Sociologie du Cégep du Vieux-Montréal.

Référence

Kempf, Hervé. 2020. *Que crève le capitalisme*. Paris : Seuil.

ESSAI D'ANTICIPATION FÉMINISTE : À QUOI RESSEMBLERAIT LA QUATRIÈME VAGUE ?

Par Vyvyan Dorais

Le mouvement féministe a longtemps fait la promotion d'objectifs politiques et législatifs bien définis : le droit de vote, le droit à l'éducation ou encore le droit à l'avortement ont toujours été des sujets qui ont fait consensus auprès des militants pour l'égalité entre les hommes et les femmes. Cependant, on assiste depuis quelques décennies à des conflits de grande envergure entre plusieurs générations de féministes et plusieurs écoles de pensées, à tel point qu'on entend souvent parler non pas d'un féminisme unique, mais de féminismes. Ces brisures, profondes, sont en train de changer le visage du féminisme et la direction que ce mouvement prend. D'ailleurs, ce texte tentera de cerner l'avenir du mouvement féministe.

Il est cependant important, avant tout, de définir certains concepts. On entend souvent parler de vagues du féminisme. Celles-ci correspondent à différentes périodes historiques du mouvement pour l'égalité des genres qui, bien qu'elles se chevauchent, se caractérisent par des revendications et des types d'organisations militantes spécifiques. Il est généralement admis que le mouvement se compose de trois vagues, or, certaines penseuses, comme Prudence Chamberlain dans son ouvrage *The Feminist Fourth Wave : Affective Temporality* (2017), objectent que nous aurions atteint aujourd'hui une quatrième vague ou le « post-féminisme¹ ». La première vague commence vers la fin du 19^e siècle. Le combat pour le droit de vote des femmes, notamment mené par les suffragettes en Grande-Bretagne, a beaucoup marqué cette période. Le mouvement féministe est, à ce moment, un peu moins structuré, mais il commence à prendre forme. La deuxième vague apparaît dans les années 60 avec la « révolution sexuelle ». Beaucoup des enjeux de cette époque touchent l'autonomie corporelle des femmes avec, par exemple, la légalisation de l'avortement et de la contraception. L'essai de Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe* (1949), est alors un incontournable pour les penseuses de l'époque. La troisième vague arrive dans les années 90 avec la traduction américaine des écrits sur la sexualité de Foucault et les théories sur le genre de Judith Butler. De nombreuses réflexions, qui portaient autrefois sur le statut ou la condition de la femme, semblent se déplacer vers des sujets portant sur les sexualités et les identités de genre.

Il est aussi pertinent de clarifier le terme « postmodernité », pour bien comprendre comment celui-ci vient caractériser notre société. Bien que les définitions varient selon les auteurs, la postmodernité peut se décrire comme l'état de la pensée intellectuelle des pays industrialisés à partir des années 1950. Le philosophe Jean-François Lyotard caractérise l'état de ces savoirs principalement par « une

1 Toutes les expressions et citations extraites d'un livre ou d'un article en anglais ont été traduites par nos soins.

crise des récits », c'est-à-dire une perte de valeurs communes et de repères sociaux au sein de nos sociétés (1979). Les individus ne se réfèrent plus aux grandes institutions d'autrefois, comme l'Église et la famille, pour guider leurs actions et sont donc laissés à eux-mêmes. D'autres caractéristiques associées à la postmodernité sont aussi très similaires aux valeurs du néolibéralisme, qui est l'idéologie économique dominante depuis les années 80. Nous pouvons citer, entre autres, la valorisation de l'hyperproductivité, l'individualisme et la fragmentation des identités communes (Giroux 2005).

Il est toujours difficile de catégoriser les périodes historiques lorsque nous sommes en train de les vivre, c'est pourquoi il est délicat de déterminer si nous avons effectivement quitté la troisième vague féministe ou si nous y sommes encore. Dans tous les cas, il est bien certain que la lutte pour l'égalité des genres d'aujourd'hui, comme n'importe quel phénomène en évolution, ne ressemble pas du tout à ce qu'elle a été autrefois. Certaines de ces caractéristiques sont de bons indices de ce qui pourrait expliquer le passage d'une vague à l'autre. Ce texte se penchera donc sur trois enjeux du féminisme actuel, toujours afin de tenter de déterminer à quoi ressemblerait la quatrième vague féministe.

L'enjeu des réseaux sociaux

Tout d'abord, l'une des différences majeures entre notre époque et la précédente est définitivement l'avènement de l'Internet, qui occupe une place centrale dans nos vies. Les réseaux sociaux sont devenus un des lieux principaux où notre travail, nos relations et nos divertissements prennent place. Il n'est pas étonnant que les pratiques militantes des féministes se soient transportées sur ces plateformes. Des groupes, associations et pages web dédiés à la cause de l'égalité des genres peuvent maintenant utiliser les réseaux sociaux pour organiser des événements, publier des articles et les faire circuler, ou encore pour avoir accès aux écrits de leurs prédécesseuses et ce, en un clic.

L'Internet permet de donner de la visibilité et de l'accessibilité à un mouvement qui, autrefois, a pu sembler radical ou peu attrayant pour les jeunes. Nous assistons en fait, depuis quelques années, à une nouvelle normalisation du féminisme (Lanctôt 2015). Aujourd'hui, des jeunes vedettes au sommet de leur succès, comme Beyoncé ou Emma Watson, se définissent ouvertement comme féministes. Le mouvement ne concerne plus seulement des universitaires débattant de la sémantique de la condition féminine, comme au début de la troisième vague ou dans des petits rassemblements « *grassroots* » de la seconde. Il se retrouve maintenant dans du contenu vulgarisé et coloré auquel les jeunes sont exposés. Plusieurs phénomènes découlent de cette nouvelle réalité numérique.

D'un côté, la normalisation du féminisme a une influence positive non négligeable. Pour beaucoup de jeunes femmes, les réseaux sociaux ont été la clé de leur « découverte » du féminisme, de l'éclosion d'une conscience féministe et de leurs premiers contacts avec d'autres féministes en ligne (Jouët 2018). Un bon exemple de ce climat progressiste en action est le mouvement #MeToo. Lancé en 2006 par l'activiste Tarana Burke – il n'était pas sous la forme *hashtag*, car Twitter n'avait pas encore été lancé, il ne prendra réellement son envol qu'en 2017 lorsque le mot-clic deviendra viral. Des millions de

personnes à travers le monde ont été invitées à partager leur histoire d'harcèlement ou d'agression sexuelle, ouvrant au public une toute nouvelle conversation sur l'étendue du problème. Plusieurs scandales sexuels, dont celui de l'ancien producteur de cinéma Harvey Weinstein, ont mis l'emphase sur une culture médiatique et sociale qui banalise les agressions sexuelles et invisibilise les agresseurs, phénomène que l'on a commencé à nommer la culture du viol. Cette vague de sympathie et de support envers les victimes en a définitivement motivé plus d'une à entamer des démarches pour obtenir justice.

Une étude menée en 2019 par Statistiques Canada révélait que, pour la troisième année consécutive dans le pays, le nombre d'agressions sexuelles rapportées à la police était en augmentation, avec plus de 30 900 agressions déclarées. Il est mentionné dans le rapport que cette augmentation pourrait être attribuée à ces discussions publiques sur la violence sexuelle (Statistiques Canada 2020).

D'un autre côté, il serait légitime de se questionner sur l'impact réel du féminisme sur Internet. Arrive-t-il à rejoindre un large éventail d'utilisateurs ou reste-t-il confiné aux sphères militantes déjà conscientisées? Après tout, les algorithmes s'ajustent en fonction de nos goûts et habitudes, il est donc possible que ce sentiment de progressisme ne soit pas représentatif de l'évolution des mentalités dans l'ensemble de la population. Dans une étude menée en 2015, des chercheurs se sont questionnés sur le phénomène des « chambres d'échos » (Barberá et al. 2015). Ils soulignent avant tout que c'est un sujet qui fait encore beaucoup débat chez les spécialistes. Néanmoins, cette étude passait en revue 3.8 millions d'utilisateurs Twitter et les tweets qu'ils ont publié ou partagé sur douze sujets politiques (par exemple l'élection américaine de 2012) et non politiques (le Super Bowl de 2014). Ils ont conclu que les sujets politiques étaient généralement discutés entre individus partageant de fortes similarités idéologiques. Les sujets non-politiques arrivaient à faire partie de « conversation nationale », donc à être partagés entre des individus d'alignements politiques variés. Les chercheurs ont aussi constaté que les individus qui s'identifient comme conservateurs sur le spectre politique avaient moins tendance à s'engager dans des discussions qui traversaient leurs idéologies que les individus s'identifiant comme libéraux. Il est important de noter, cependant, qu'il est difficile de déterminer si les libéraux interagissaient avec des tweets conservateurs par ironie, par critique ou par réel accord.

Si on se fie à cette étude, les discussions sur le féminisme pourraient rejoindre une audience plus limitée qu'à première vue. Il est aussi pertinent de se questionner sur le type de féminisme auquel nous sommes exposés. Quelques penseuses se méfient de l'activisme qui prend place sur Internet, car elles le considèrent trop performatif. Elles jugent notamment que le féminisme contemporain est trop axé sur la visibilité et la connectivité, ce qui n'a pas de réel impact social ou juridique (Jouët 2018). « La dénonciation des oppressions vécues par les femmes individuellement remplace la critique des structures qui les produisent », écrit par exemple l'auteure Aurélie Lanctôt dans son article *Des paillettes aux revendications* (2015, p. 4). Ces militantes s'inquiètent donc que le « girl power » acclamé et promu par les vedettes ou les influenceuses soit dénué de toute charge politique, tant il tente d'être digeste pour un large public. C'est une critique intéressante, et il vrai qu'on peut se demander quelle portée peut avoir un message politique lorsqu'il est condensé dans une vidéo de 60 secondes ou un tweet de 280 caractères.

Malgré tout, il faut tenter de brosser un portrait juste. Le féminisme au niveau institutionnel est bel et bien toujours présent et est non négligeable. Les militantes se retrouvent encore dans les rues pour protester. On le voit périodiquement à grande échelle avec la Marche mondiale des Femmes, mais aussi régulièrement et plus localement avec les slogans qui fleurissent sur les murs et les bâtiments, notamment ceux du collectif Collages Féminicides Montréal (Collages Féminicides Montréal 2020). En bref, les traditions de l'activisme féministe perdurent en dehors du virtuel, encore aujourd'hui.

L'enjeu intersectionnel

Ensuite, une des caractéristiques principales de la troisième vague est la notion d'intersectionnalité. Comment ce concept a-t-il évolué avec la troisième vague ? Rappelons que, selon Bilge, l'intersectionnalité définit :

Une théorie transdisciplinaire visant à appréhender la complexité des identités et des inégalités sociales par une approche intégrée. Elle réfute le cloisonnement et la hiérarchisation des grands axes de la différenciation sociale que sont les catégories de sexe/genre, classe, race, ethnicité, âge, handicap et orientation sexuelle. L'approche intersectionnelle va au-delà d'une simple reconnaissance de la multiplicité des systèmes d'oppression opérant à partir de ces catégories et postule leur interaction dans la production et la reproduction des inégalités sociales (Bilge 2009, p. 72).

Pour simplifier, l'intersectionnalité affirme que les différents états minoritaires qui composent l'identité d'un individu s'accumulent et créent non seulement plus d'oppression, mais aussi une oppression différente. Ainsi, une femme noire, en plus de vivre du sexisme et du racisme, vivrait un sexisme qui est influencé par sa race et donc, qui différencierait du sexisme vécu par une femme blanche. Le terme a été proposé en 1989 par l'universitaire Kimberlé Crenshaw. Celui-ci est plus couramment utilisé pour parler de la réalité des femmes de couleur, mais il implique tout autre type d'état minoritaire, par exemple lié aux handicaps ou à l'orientation sexuelle. Dans les dernières années, les voix et les expériences des femmes marginalisées ont beaucoup été mises de l'avant dans les discours de la gauche. Des activistes défendent cette démarche en expliquant qu'il est important de laisser plus d'espaces à des personnes qui, auparavant, ont peut-être été trop souvent ignorées.

Il y aurait en effet moyen d'argumenter que le féminisme a, par le passé, oublié les femmes de couleur. Déjà en 1851, l'ancienne esclave et activiste Sojourner Truth prononçait son discours « *Ain't I a woman?* » (« Ne suis-je pas une femme ? ») à la Convention des Femmes d'Akron, Ohio, expliquant qu'elle recevait un traitement différent de ses homologues blanches. Alors qu'elle faisait sa déclaration, des féministes blanches exigèrent qu'elle se taise, de crainte que son discours fasse dévier la conversation sur le droit de vote vers la question de la libération des esclaves (Smith, 2014). L'intervention de ces auditrices laisse effectivement sous-entendre que les conditions des femmes esclaves n'étaient pas un enjeu de même envergure que le droit de vote.

D'autres illustrations de la manière dont le féminisme a pu, par le passé, privilégier les réalités des femmes blanches au profit des femmes de couleur se retrouvent dans le livre *The Feminine Mystique* (1963) de l'américaine Betty Friedan. Cet ouvrage, considéré comme un incontournable de la deuxième vague féministe, est une critique de la condition des femmes au foyer dans les années 50 et de l'idéal de « *L'American Way of Life* ». Friedan décrit la monotonie vécue par ces femmes condamnées à s'occuper de leur mari et à mettre au monde des enfants. Elle insiste sur le fait que leur libération passe par l'entrée dans le monde universitaire et le marché du travail, un postulat avec lequel nous pouvons tous être d'accord. Or, certains critiques de Friedan font remarquer que si la femme est au travail, quelqu'un d'autre devra veiller aux soins des enfants et de la maison (Smith 2014). L'auteure ne fait pas vraiment mention que ceci devrait être une responsabilité partagée entre les conjoints. Qui sera donc chargé de cette tâche? Des gardiennes et des femmes de ménage, qui étaient à l'époque, en vaste majorité, des femmes de couleur. Certes, ces soins seraient compensés par un salaire, mais en se fiant à la nature du travail, il serait très étonnant que celui-ci permette à ces femmes d'atteindre une autonomie financière. Le message implicite est donc que l'indépendance des femmes blanches éduquées passerait par le labeur sous-payé des femmes de couleur. Le féminisme ne viserait-t-il donc pas l'égalité entre toutes les femmes?

Voilà deux exemples frappants de l'oppression « double » que peuvent vivre les femmes marginalisées. L'intersectionnalité est une notion pertinente et ce genre de détail mérite d'être souligné et surveillé. Les féministes ne sont, après tout, pas à l'abri d'entretenir des préjugés racistes ou homophobes. Cependant, l'intersectionnalité est une épée à double tranchant. À force de constamment se définir par ses différences et les minorités auxquelles nous appartenons, le féminisme finit par dissoudre toute forme de solidarité. Les féministes blanches ne sont jamais assez féministes, parce qu'elles sont racistes. Les féministes de couleur ne sont jamais assez féministes, parce qu'elles sont homophobes. Les féministes de couleur homosexuelles ne sont, elles non plus, jamais assez féministes, parce qu'elles ne prennent pas en compte d'autres minorités. Et ainsi de suite, cette quête pour trouver une forme de féminisme qui encapsulerait chaque nuance de notre identité, chacune des expériences que nous avons vécues, est sans fin.

C'est ce désir de se sentir représenté dans le féminisme qui est source de conflit, puisque celui-ci finira inévitablement par contredire ce même désir chez quelqu'un d'autre. Un des exemples les plus flagrants ces dernières années de cette désolidarisation au sein du féminisme est l'affrontement entre les activistes transgenres et les « critiques du genre ».

Le débat sur la place des personnes transgenres, plus précisément des femmes transgenres au sein du féminisme, part de la prémisse selon laquelle celles-ci, bien qu'elles soient nées hommes, vivent maintenant comme des femmes et expérimentent donc du sexisme. C'est pourquoi elles devraient être incluses dans les espaces de discussions féministes et les enjeux auxquels elles font face ne devraient pas être distingués des enjeux vécus par les femmes cisgenres – concept désignant les individus dont l'identité de genre correspond au sexe qu'on leur a assigné à la naissance. Les « critiques du genre »,

c'est-à-dire les féministes critiquant les théories du genre, argumentent en retour que les femmes transgenres, qui sont biologiquement mâles, ne devraient pas avoir une place dans ces conversations, parce qu'elles n'ont pas eu une socialisation féminine (Bettcher 2020). Pire encore, l'attention portée aux enjeux vécus par les femmes transgenres dans les cercles de gauche invisibiliserait les luttes des femmes cisgenres.

Il y a bien évidemment de nombreuses réflexions existentielles d'une complexité inouïe que nous pourrions avoir pour tenter de déterminer ce qui fait d'une femme une « vraie » femme. Nous n'avons pas ici la prétention de nous aventurer sur ce terrain. Nous soulignons simplement l'importance de comprendre que dans la perception que les femmes transgenres ont d'elles-mêmes, elles sont bel et bien des femmes, et que les critiques du genre sont en désaccord avec cette affirmation. Cette chicane au sein du féminisme existe presque depuis les premières mentions de la question du transgenrisme dans la littérature. En 1966, le transsexualisme est ajouté au DSM-IV comme trouble mental et un peu plus de dix ans après, la professeure Janice Raymond publie *The Transsexual Empire : The Making of the She-Male* (1979), ouvrage incontournable de la posture critique du genre. Selon Raymond, les femmes transgenres sont des agentes du patriarcat puisqu'en transitionnant, elles viennent renforcer les normes du genre. « Tous les transexuels violent le corps des femmes en réduisant la vraie femelle à un artéfact, s'appropriant ce corps pour eux-mêmes », écrit-elle. Pour Raymond, modifier son corps est inutile et la vraie solution serait de transcender le genre. Ses écrits seront beaucoup critiqués dans les décennies suivantes. Beaucoup de commentaires pourraient être formulés, mais s'il fallait n'en évoquer qu'un seul, ce serait que bien des penseurs considèrent que *The Transsexual Empire* représente mal la réalité et les motivations des personnes transgenres (Bettcher 2020).

Puis, dans les années 90, Judith Butler énonce sa théorie de la performativité du genre, notion selon laquelle le genre est une série de codes et de gestes reconnus dans la société comme masculin ou féminin (Butler 1990). Quiconque arrive à en comprendre la teneur et à les maîtriser, peut jouer avec la perception du genre. Le genre serait donc fluide et serait une performance. Là encore, certaines critiques existent, mais la théorie de Butler est généralement reconnue dans la communauté LGBTQ+.

Depuis, les théories et les écrits sur l'identité de genre se sont multipliés et popularisés dans les milieux universitaires et, éventuellement, dans les milieux féministes. Il n'est pas difficile de comprendre pourquoi les discussions sur l'orientation sexuelle et sur l'identité de genre sont si proches de la lutte pour l'égalité des genres. Les rôles du genre nous atteignent tous, qu'on décide de s'y conformer ou de s'y opposer. De plus, les lesbiennes ont depuis toujours été des ferventes activistes féministes, créant un rapprochement entre ce mouvement et celui pour les droits homosexuels. La ligne est souvent très fine entre les deux. Cette proximité amène d'ailleurs une foule de questions. L'homophobie et la transphobie qu'expérimentent les femmes queers sont-elles liées au sexisme et au patriarcat? Les différentes formes d'oppressions devraient-elles être discutées séparément ou peuvent-elles être abordées dans un seul et même mouvement? Où tracer la ligne?

Tant que ces débats ne seront pas résolus, le féminisme et la communauté LGBTQ+ ne pourront jamais être complètement séparés ou complètement unis. Le climat entre ces deux postures idéologiques est extrêmement toxique et pour l'instant, trouver un terrain d'entente semble impossible.

L'enjeu de la réalité néolibérale

Pour terminer, il importe d'analyser l'impact du contexte néolibéral sur l'émergence de la nouvelle vague féministe. Les vagues précédentes avaient un historique de liens avec différentes idéologies politiques (marxisme, socialisme...). Plusieurs penseuses mêlaient à leurs théories féministes des critiques de classe, liant l'oppression vécue par les femmes à l'oppression vécue par les personnes démunies. Or aujourd'hui, dénoncer le capitalisme ne semble plus être aussi commun qu'autrefois, surtout dans un féminisme qui tend à être de moins en moins politique (Grossman 2020).

À vrai dire, certaines valeurs du néolibéralisme se retrouvent dans le féminisme actuel. C'est le cas, par exemple, de l'individualisme. C'est logique puisque le néolibéralisme qui défend le libre marché défend aussi les libertés individuelles et les met carrément sur un piédestal. Et, comme nous l'avons vu, à force de vouloir toujours être bien représenté dans les discours féministes, un point a été atteint où chacune peut choisir sa propre « marque » ou son propre « exemplaire » de féminisme.

Par ailleurs, un autre des éléments qui se dégage de l'utilisation actuelle d'Internet dans les actions militantes est le fait qu'une certaine logique marchande semble se dessiner. En voulant avoir une présence sur les réseaux sociaux, les groupes féministes sont obligés d'être axés sur la visibilité, la productivité éditoriale et l'appropriation des codes de la culture digitale (Jouët 2018). L'activisme devient alors comme une marque de commerce. Pour être entendu, il faut avoir une démarche artistique ou politique qui se distingue et qui attire l'attention du public, comme un produit. On peut ici penser aux Femens, qui avaient trouvé il y a quelques années une façon assez efficace d'obtenir l'attention médiatique en utilisant leurs poitrines dénudées comme support pour leurs slogans politiques. En bref, le féminisme, en tentant involontairement d'être « à la mode », emprunte une logique marketing, une logique capitaliste.

Il y a tout de même des avantages découlant des valeurs néolibérales, et l'un d'eux est la vitesse à laquelle certaines causes sociales arrivent à obtenir des avancées. Là encore, les libertés individuelles et l'accomplissement de soi étant très valorisés dans notre société, les enjeux liés à l'individu ont plus de facilité à être mis de l'avant (Giroux 2005). C'est le cas par exemple avec le mouvement #MeToo, évoqué plus tôt. Le support apporté aux victimes de violence sexuelle a peut-être été au départ encouragé inconsciemment pour valoriser le processus de guérison des victimes, dans une démarche d'affirmation personnelle (ce qui est loin d'être une mauvaise chose), avant de finalement avoir un impact au niveau institutionnel. Il est impossible de savoir pourquoi chacune des victimes a décidé de partager son histoire. Pour des gains politiques? Ou simplement pour se libérer du poids de cet événement traumatique? Il n'y a pas de raison meilleure que l'autre, mais si le but premier de #MeToo

était politique, peut-être que l'accent n'a pas été assez mis sur cet aspect. Au final, il semblerait qu'aider les survivant.e.s à dépasser leur douleur aura été plus important qu'instaurer des changements de grande envergure au système judiciaire.

Un autre exemple serait le mariage pour tous. Les protestations en faveur de l'accès au mariage homosexuel commencent dans les années 90 (Fassin 1998). À peine trente ans plus tard, celui-ci est légalisé dans la vaste majorité des pays occidentaux. Le sujet a bien évidemment fait polémique, mais dans l'ensemble, la cause a connu des avancées rapides et s'est soldée par une victoire pour les couples homosexuels et un pas de plus vers l'égalité. Nous pourrions aussi considérer que l'emphase que le néolibéralisme met sur les libertés individuelles explique en partie pourquoi la « pilule » qu'est le mariage pour tous a été aussi facile à avaler. Après tout, le mariage est une affaire privée qui ne concerne que deux individus et c'est pourquoi l'un des arguments les plus entendus pendant cette période aura été « les gens peuvent bien faire ce qu'ils veulent ».

Cependant, certaines critiques ont besoin d'être formulées. À force de se concentrer sur des politiques identitaires, la nouvelle vague semble avoir quelque peu oublié les luttes à plus grande échelle. Prenons l'exemple de la « *body positivity* » dont on entend beaucoup parler dernièrement. Les activistes de ce mouvement tentent de faire valoir que la norme de minceur véhiculée par les médias n'est pas réaliste et que tous les corps méritent d'être respectés (Cohen 2019). Plusieurs marques de vêtements partagent cette opinion et ont pris l'initiative d'offrir dans leurs magasins une plus grande sélection de tailles. C'est une action louable certes, mais aussi très hypocrite. Il est bien connu que la plupart des grandes marques de vêtements font affaire avec des manufactures situées dans des pays où les conditions dans lesquelles travaillent la main-d'œuvre, qui est constituée en très vaste majorité de femmes et de jeunes filles, sont extrêmement dures (Théorêt 2018). Les employées travaillent généralement plus de 10 heures par jour, les heures supplémentaires se présentant parfois sans préavis. Elles subissent une pression constante imposée par les superviseurs et une insécurité d'emploi, le tout pour un maigre salaire avec lequel elles peinent à subvenir aux besoins de leur famille. Ces conditions de travail sont connues et documentées depuis longtemps déjà, mais les grands magasins continuent de fermer les yeux sur cette réalité. Si vraiment ils avaient à cœur le bien-être et l'égalité des femmes, ils changeraient de fournisseurs. Bien évidemment, c'est un choix délibéré de la part des entreprises que d'être concernées par les tailles de vêtements plutôt que par le salaire des travailleurs. Après tout, il est bien plus facile (et bien plus rentable) de modifier légèrement sa marchandise pour satisfaire un bassin de consommateurs plus large que de radicalement changer ses pratiques de production.

Nous nous retrouvons donc devant des multinationales qui se font acclamer pour leur inclusivité, comme si les années de pratiques douteuses qu'elles traînaient derrière elles disparaissaient soudainement. Le capitalisme est malin. Une fois que les agents commerciaux réalisent que le public s'intéresse aux politiques d'identités, ils n'hésitent pas à réutiliser les revendications les plus digestes du féminisme en guise de publicité. Qu'elles soient sincères ou non, des campagnes comme *Like a Girl* de Dove (campagne qui avait pour but de combattre les stéréotypes de faiblesse associées à la féminité) restent

des tactiques marketing. Nous devons rester alertes face à ces initiatives et nous questionner sur leur légitimité. Le féminisme peut-il vraiment se développer au sein du capitalisme, une doctrine économique qui désavantage toujours des individus au profit d'autres? Une analyse de classe reste nécessaire.

Conclusion

Notre intention à travers ce texte était d'analyser l'évolution du féminisme en soulignant certains enjeux qui permettraient d'appuyer l'hypothèse d'une rupture avec les vagues précédentes qui ont caractérisées le mouvement. Au regard des arguments avancés, il semblerait que notre hypothèse ne soit pas validée. Il ne semble pas que nous ayons atteint une quatrième vague de mouvement féministe. Les enjeux abordés au fil du texte relèvent bel et bien de la troisième vague, bien qu'ils semblent s'être exacerbés avec le temps du fait de l'accélération du train de vie, de la prolifération des moyens de communications et d'une certaine radicalisation du spectre politique. Les enjeux et les valeurs les plus communément discutés en ce moment sont les mêmes que dans les années 90, nous avons simplement progressé dans nos réflexions. À quoi ressemblerait la quatrième vague féministe? La question demeure pertinente afin d'envisager les voies d'évolution possibles du féminisme dans les années à venir. Trois scénarios semblent se dessiner.

Premier scénario, la quatrième vague s'inscrit dans la continuité de la troisième, tout en se radicalisant. Il serait cependant surprenant que nous atteignions ce point, surtout compte tenu de l'état de notre société. Le discours public actuel est explosif, dans le féminisme comme dans la majorité des enjeux politiques et sociaux. Le spectre politique est étiré à son maximum et les opinions se radicalisent. Dans les cercles militants, utiliser des termes péjoratifs, discriminatoires ou datés constitue une haute offense, passible d'excommunication d'un groupe et ce, indéfiniment. Sur les réseaux sociaux, les messages haineux pullulent, sous couvert d'anonymat. Le climat est tendu, à vif, et ne pourra pas continuer de s'alourdir éternellement.

Le deuxième scénario suggère que nous allons atteindre un point de rupture. Si les conflits au sein du féminisme n'arrivent pas à se résoudre, le mouvement sera paralysé de l'intérieur, engourdi par des discordes et des débats qui n'auront pas d'impact à grande échelle. Comment ressouder un féminisme éclaté? Pour revenir aux propos de Jean-François Lyotard, qui évoquait une « crise des récits » dans la postmodernité, il faut être capable, en tant que société, de retrouver des idéaux communs. Sans identités partagées, nos repères culturels ne reposent sur rien. Revaloriser des idées comme la langue ou la nation pourrait nous permettre de retrouver un sentiment de cohésion et ultimement, nous donner un objectif commun sur lequel nous enligner pour le futur. Mais ce but n'est pas sur le point d'être atteint. À plus petite échelle, une des priorités pour le féminisme d'aujourd'hui est de s'ouvrir aux dialogues. Accepter de discuter malgré ses différences d'opinion et savoir discerner le bon d'une posture idéologique, mais toujours en y ajoutant des nuances et en conservant son esprit critique.

Le troisième scénario diffère des deux premiers. Il ne serait pas impossible que la quatrième vague naisse en réaction à la troisième. Peut-être arriverons nous à trouver des terrains d'entente en rejetant les aspects négatifs de la troisième vague. Cette hypothèse demandera cependant absolument de passer par les pistes de solutions évoquées plus haut. Le féminisme ne peut pas continuer à avancer dans une économie capitaliste et dans une société postmoderne. Un retour aux racines sera de mise. La lutte pour l'égalité des genres existe depuis bien longtemps. Beaucoup a déjà été pensé et écrit. Même si notre époque et nos idées foncent à toute allure vers le futur, il est primordial d'être capable de se tourner vers le passé pour apprendre et grandir.

Biographie

Vyvyan Dorais est étudiant en sciences humaines au Cégep du Vieux Montréal. Il s'intéresse aux enjeux sociologiques touchant les phénomènes contemporains, les médias et la justice sociale.

Références

Barberá, Pablo et al. 2015. « *Tweeting From Left to Right : Is Online Political Communication More Than an Echo Chamber?* », *Psychological Science* 26(10) : 1531-1542.

Bettcher, Talia. 2020. « *Feminist Perspectives on Trans Issues* », *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*. En ligne : <https://plato.stanford.edu/archives/spr2014/entries/feminism-trans/> (Page consultée le 24 mars 2021).

Bilge, Sirma. 2009. « *Théorisations féministes de l'intersectionnalité* », *Diogène* 1(225) : 70-88.

Butler, Judith. 1990. *Gender Trouble : Feminism and the Subversion of Identity*. New York: Routledge.

Cohen, Rachel et al. 2019. « *#bodypositivity : A content analysis of body positive accounts on Instagram* », *Body Image* 29 : 47-57.

Collages Féminicides Montréal. 2020. « *On arrêtera de coller quand nos voix seront entendues* », *Le Devoir*, 19 décembre.

Fassin, Éric. 1998. « *Homosexualité et mariage aux États-Unis : Histoire d'une polémique* », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales* 125 : 63-73.

Giroux, Henry A. 2005. « *The Terror of Neoliberalism : Rethinking the Significance of Cultural Politics* », *College Literature* 32(1) : 1-19.

Grossman, Diane. 2020. « *Feminism, Gender, and Popular Culture* », dans : N. A. Naples (Dir.), *Companion to Feminist Studies*, pp.321-338. Hoboken: Wiley.

Jouët, Josiane. 2018. « *Digital Feminism : Questioning The Renewal of Activism* », *Journal of Research in Gender Studies* 8(1) : 133-157.

Lanctôt, Aurélie. 2015. *Des paillettes aux revendications : quelques bribes du possible renouveau féministe*. Montréal : Atelier 10.

Liotard, Jean-François. 1979. *La condition postmoderne*. Paris : Les éditions de Minuit.

Smith, Sharon. 2014. « Black feminism and intersectionality », *International Socialist Review* 91. En ligne : <https://isreview.org/issue/91/black-feminism-and-intersectionality> (Page consultée le 21 avril 2021).

Statistiques Canada. 2020. *Statistiques sur les crimes déclarés par la police au Canada en 2019*. En ligne : <https://www150.statcan.gc.ca/n1/pub/85-002-x/2020001/article/00010-fra.htm> (Page consultée le 24 mars 2021).

Théorêt, Judith. 2018. *L'expérience quotidienne des travailleuses en usine textile en Inde dans un contexte de mondialisation*, Mémoire de maîtrise. Faculté de communication. UQAM.

SECTION III
Poésie / Création

« Vous posez un feu » et autres inédits

Par **Florence Noël**

vous posez un feu. le feu grouillant de brusque. d'inventions originelles. d'insectes fauves. une ruche brocardée de crépitements.

par le truchement d'un arbre vous posez une ombre.
ainsi vous créez la danse. son possible. auparavant la danse était dans le feu. l'ombre était dans l'arbre.
mais tues.

aussi créer est-il un double geste. deux langues entortillées dont la parole s'ourdit. créer demande la juste distance. et l'existence d'un mur. ou d'un pré baigné de leur encore que le jour retient.

mais sans l'invention innée du feu son élancement son impatience? sans la posture assagie de l'arbre sa tranquillité de siècles ses fruits mûris dans la cinétique des sèves?
rien d'autre qu'un rêve de danse. rien d'autre et cette tristesse latente des mains dures au renom.

ensuite le feu s'éteint. l'ombre se noie dans la nuit.
en silence se crée en vous l'empreinte d'un rythme libre.

*

Extraits de « Nouer la langue » (inédit)

ce temps d'arrêt : un procès. où s'instruisent le vaste et l'étroit. que tu sois ici, chez toi. que tu sois là, dans l'outrepassement. tu ne seras jamais n'est-ce pas que dans ton corset de dits et de tus. le lave-vaisselle rythme le presque silence. tu as une heure et tout le vaste à y verser. tu n'utilises jamais la plume ni le stylo. mais leur pointe tranche au niveau de la gorge. ce qui en suite est-ce vaste est-ce étroit? cri qu'amenuisent en garrots concentriques l'obéissance la responsabilité et la patience? cri gorgé aux étangs souterrains du seul fou désir? la plaidoirie se passe de témoins. tu l'instruis l'âme sise sur un doute. les fesses sur un divan. qu'as-tu encore à taire? qu'as-tu enfin à dire? faut-il que se nouent les langues du monde, toutes bout à bout? heure coulante autour de ton cou. serais-tu de celles qui portent le bois de leur propre gibet? vaste est le délire du verbe entre le maillet et le socle. tu lèves l'assemblée, le temps de clore le silence. pas le débat. pas encore.

*

on n'est pas tous cuits sous le même derme. bercés aux mêmes accents victorieux. pétris de muscles élastiques. fendant les sons, le bitume, les flots. indemnes des assauts du monde. le pied dansant dans le fracas. bénis dans l'ignorance des grâces. taillés dans le vent des capelines. certains veillent et souffrent l'étaupe des prophéties bourrant leur bouche. la garde tenue et le cœur bon. désemparés. cassandres décoratifs. phares et ports. devins innocentés sur le bûcher du mépris.

*

« A mains crues », 2 extraits inédits**Préambule : sœurs humaines qui après moi vivrez**

toujours, je me démènerai avec le sens.

même après quatre décennies tannée par ombres et tracas, baignée par joies et foi, la peau de mon âme s'avère grandement fragile, perméable aux sottises de l'espèce qui la blesse en permanence.

incessamment, je viens vers vous et je cherche dans vos yeux une lumière d'Homme, quelque chose qui donne du sens à la pantomime des jours.

parfois je me dis que nous sommes à peine des entités de vie nous heurtant ou nous agrippant l'une à l'autre, mues par la simple volonté de moins souffrir ou d'y voir clair et juste ou d'exister selon le patron tracé par des mains de parents lassés d'exister d'eux-mêmes.

alors, je me souviens que je suis mère aussi, que je ne suis que tailleuse toute petite dans la toile d'un univers qui m'ignore avec superbe et je contemple mes abîmes dans ses abysses.

j'y trouve la consolation de partager ce même ciel d'énigmes avec vous, d'être vôtre, si pas des vôtres.

parfois j'espère faire vivre les morts qui m'ont aidée, aimée, construite, mais j'ai perdu ce petit compte et cette trahison aux chairs, aux sangs, aux noms, aux visages, aux accolades qui me redressèrent, me transperce maintenant le côté.

je me dis que veux-tu la vie sans cesse t'appelle, te réclame, la vie des autres me régite.

la mienne s'immisce entre les failles et les fentes et échoue à ruisseler de tout son jus : trop juste pour être entière, trop aimante pour être vivante, trop étroite pour embrasser large, trop fatigable pour tenir la distance.

je crèche dans un port que heurtent les marées, rêvant d'horizons que mes visions enluminent, je braque avec constance ma longue-vue vers ces lieux d'espérance, mais la toile du temps s'effiloche avec régularité.

les compliments ne sont que des échardes qui colmatent un cœur saignant.

sœurs humaines qui après moi vivrez, pansez, pensez cette âme qui vainement vécut.

*

La guerre hantait nos premières paroles

quel que soit le voyage
on emportait avec nous la voussure du ciel
et les eaux du dessous
cosmos échoué
dans un dessin d'enfant

l'arche d'alliance se déclinait
par l'inflexion d'un détail
sur la bouche épuisée
d'incompréhension

nos mains innovaient le vide
où se jetaient tous les ruts hennissants
nous déglutissions la peur avec la foi

je le savais désormais
il serait imprudent de croire seule
en l'autre rive de Dieu
en cette étendue de plaisir
à tous ces anges rassasiés
face à la mémoire
des pauvres
solidifiée d'un poing
contre leur bouche

la guerre hantait nos premières paroles
à leur approche
les seuils des maisons balbutiaient
dans des langues fourbues assoiffées
délestaient leur gorge des déserts
l'attente foisonnant dans leur pas

nous échangeons des nuits
sonnantes et trébuchantes
pour de maigres boissons
bues dans des syllabes ouvertes
résineuses un peu
croquantes comme ce sel
sous nos pieds

et leurs rides en captaient les ondes
et l'âge du monde n'importait plus
alors l'espérance
changeait d'heure
et de maison

Notice biographique

Belge, née en 1973, **Florence Noël** a une formation en histoire, en orientalisme, en théologie et en didactique. Elle est actuellement enseignante dans le secondaire après avoir exercé des métiers dans les Nouvelles Technologies de l'Information et dans la Gestion électronique documentaire.

En marge de diverses activités professionnelles, elle s'investit depuis plus de vingt ans à promouvoir la poésie francophone sur le web (*Ecrits-vains, Francopolis, ...*) et en revue (*DiptYque*).

Autrice de poésie et de nouvelles, son travail d'écriture se nourrit régulièrement de collaborations avec d'autres artistes. Lauréate du Prix Delaby-Mourmaux pour son recueil de poésie *Solombre* (2019), elle continue à publier régulièrement : son dernier recueil, *Assise dans la chute immobile des heures* (illustré par Gwen Guégan, Dinant, Bleu d'Encre, 2021), suit *Branche d'acacia brassée par le vent (fuit mouvements)*, publié en 2020 aux éditions Le Chat polaire, à Louvain-La-Neuve.

Elle est membre de l'Association des Ecrivains Belges, de l'Association Royale des Artistes et Ecrivains de Wallonie et du Grenier Jane Tony.



Vibrations

Par Vasile Trif



9/10 » Vibrations » linogravure

V. Trif
2018.09.15

2018. Linogravure, 15 x 20 cm.

« L'âme se tend comme un arc
la corde vibre au coucher du soleil » Haïku, V. Trif

Notice biographique

Né à Baia Mare, dans le nord de la Roumanie, **Vasile Trif** prend directement contact avec le monde des couleurs et des toiles dans l'atelier de son père, sculpteur et collectionneur d'objets d'art : « Il amenait des pots en céramique, des assiettes, des cruches en argile, et moi, je les lavais et les nettoyait de la fumée et de la suie. » En 2002, il publie un recueil de poèmes, *Le fils prodigue*, aux éditions *Risoprint*, à Cluj-Napoca. En 2003 et 2004, il aide son père à peindre une église construite en bois dans le Maramures. Avec en main une maîtrise en théologie de l'Université Babes-Bolyai à Cluj-Napoca (Roumanie) et un baccalauréat en travail social à l'UQÀM, il fait à Montréal la rencontre propice d'Aura Chiriac et de Vladimir Midvichi, qui dirigent l'Atelier d'arts anciens Valuarda situé au Centre Emmaüs. Il présente des icônes sur verre en 2015 à l'exposition collective *Icône, à la rencontre de l'invisible*, organisée en collaboration avec le Musée des métiers d'art du Québec (MUMAQ). Le 19 novembre 2019, Vasile Trif donne sa première exposition personnelle, qui comprend 50 œuvres en aquarelle, technique mixte, linogravure et collagraphie.

« Dans un monde ultra-connecté, dominé par la vitesse fulgurante de l'information et par l'éphémérité et le consumérisme de l'image, l'image sacrée qu'est l'icône peut apporter l'équilibre et la guérison de notre œil intérieur. » Vasile Trif

Haïti suivi de HOME

Par **Jack Hirschman**

Traduit de l'anglais par Nadine Ltaif (HOME), Paul Laraque et Jean-Pierre Pelletier (Haïti)

Haïti

One day in the future these sounds are seeds of,
 there will be a moment when not even the monkeys chirp in the trees,
 when burros will hold their brays,
 when the coconut-milky clouds will not stir in the sky,
 when the thatchwork of huts will not be gossiping
 and there is no breeze or sweat between your body and your rags
 One day when that moment lived for years, for centuries, is here and everything is still
 like death
 or zombie bread holding its breath,
 a drum will begin sounding
 and then another and another, multiplying,
 and voices of the simidors will be heard in every field.
 And the backs,
 those backs with everything written on them,
 which have bent like nails hammered into the wooden cross of the land for ages,
 will plunge their arms into the ground
 and pull out the weapons they've planted.
 For the drums aren't an invitation to a voodoo ceremony.
 The voices of the simidors are singing another song.
 The lambis are growling lions in Africa.
 And it isn't the cranium of a horse hung on the wooden cross braided with limes;
 it isn't a wooden cross at all that's planted in the good earth of new Haiti.

On the night of that day the taste of a mango will be a rapturous fireworks bursting and
 dying into the ecstasy of the simple truth in our mouths.
 Our acres will sleep with their arms round each other.
 The child freed from terror and death will bound with the boundless, and the maize amaze
 the sky upon waking for as long as humanity is.

Haïti

Ces bruits sont les semences d'un jour à venir,
 d'un temps où même les singes cesseront de piailler dans les arbres,
 où les ânes se retiendront de braire,
 où les nuages de lait de coco cesseront de se profiler dans le ciel,

où le chaume des huttes taira son bavardage
 car il n'y a entre ton corps et tes haillons, ni fraîcheur ni sueur.
 Quand le temps, traversant années et siècles, persistera
 quand tout est calme
 comme la mort
 comme du pain zombifié retenant son souffle
 un tambour commencera à résonner
 et puis un autre et un autre, en se multipliant,
 et les voix des simidors seront entendues dans tous les champs.
 Et les dos,
 ces dos sur lesquels tout est écrit,
 courbés comme des clous enfoncés dans la croix de bois de la terre à travers les âges,
 plongeront leurs bras dans le sol pour en extraire les armes qu'ils y avaient enfouies.
 Car les tambours ne sont pas une invitation à une cérémonie vaudoue.
 Les voix des simidors chantent un chant nouveau.
 Les lambis sont des lions d'Afrique rugissant.
 Et ce ne sont point des crânes de chevaux accrochés à des croix de bois entrelacées de limes;
 ni des croix de bois plantées dans la terre fertile de la nouvelle Haïti.

La nuit de ce jour-là, le goût d'une mangue sera un frénétique feu d'artifice explosant et mourant à nos palais dans l'extase de la simple vérité; nos champs dormiront en s'enlaçant; l'enfant libéré de la terreur et de la mort aura l'infini pour limite et la croissance du maïs émerveillera le ciel tant qu'existera l'humanité.

HOME

(to the National Union of the Homeless)

Winter has come.
 In doorways, in alleys, at the top
 of churchsteps,
 under cardboard, under rag-blankets
 or, if lucky, in plastic sacks,
 after another day of humiliation,
 sleeping,
 freezing,
 isolated, divided, penniless,
 jobless, wheezing, dirty
 skin wrapped around cold bones,
 that's us, that's us in the USA,
 hard concrete, cold pillow,
 where fire? where drink?
 damned stiffs in a drawer
 soon if, and who cares?
 shudders so familiar to us,
 shivers so intimate,
 our hands finally closed in clench
 after another day panhandling, tongues

hanging out;
 dogs ate more today, are curled
 at the feet of beds, can belch, fart,
 have hospitals they can be taken to,
 they'll come out of houses and sniff
 us dead one day,
 pieces of shit lying scattered here
 in an American city
 renowned for its food and culture.

The concrete is our sweat hardened,
 the bridge our vampirized blood;
 the downtown, Tenderloin and Broadway
 lights — our corpuscles transformed
 into ads;
 our pulse-beat the sound *tengtengendeng*
 of coins piling up on counters, in
 phonebooths, Bart machines, *tengtengendeng*
 in parking meters, pinball contraptions,
 public lavatories, toll booths;
 our skin converted into dollar bills,
 plastic cards, banknotes, lampshades
 for executive offices, newspapers,
 toiletpaper;
 our heart — the bloody organ the State
 gobbles like a geek in a sideshow
 that's become a national circus of the damned.

O murderous system of munitions and inhuman rights
 that has plundered our pockets and dignity,
 O enterprise of crime that calls us criminals,
 terrorism that cries we are fearful,
 greed that evicts us from the places we ourselves
 have built,
 miserable war-mongery that sentences us to misery and
 public exposure as public nuisances to keep a
 filthy republic clean —
 this time we shall not be disappeared
 in innercity ghetto barrio or morgue,
 this time our numbers are growing into battalions
 of united cries:

We want the empty offices collecting dust!
 We want the movie houses from midnite till dawn!
 We want the churches opened 24 gods a day!
 We built them. They're ours. We want them!
 No more doorways, garbage-pail alleys,
 no more automobile graveyards,
 underground sewer slums.
 We want public housing!

No more rat-pit tubing, burnt-out rubble-caves,
 no more rain-soaked dirt in the mouth,
 empty dumpster nightmares of avalanches of trash
 and broken bricks,
 screams of women hallucinating at Muni entrance
 gates,
 no more kids with death-rattling teeth under
 discarded tarp.
 We want public housing!
 We the veterans of your insane wars,
 workers battered into jobless oblivion,
 the factory young: fingers crushed into handout
 on Chumpchange St.,
 the factory old: spat-out phlegm from the sick
 corporate chest of Profits.
 Instead of raped respect, jobs
 with enough to live on!
 Instead of exile and eviction in this,
 our home, our land,
 Homeland once and for all
 for one and all
 and not just this one-legged cry
 on a crutch on a rainy sidewalk.

1987

HOME*(à l'Union nationale des sans-abris)*

L'hiver est arrivé.
 Dans les enfoncements de portes, les allées, sur les marches
 des églises,
 sous des cartons, sous des vieilles couvertures
 ou, si chanceux, dans des sacs en plastique
 après une autre journée d'humiliation,
 dormant,
 gelant,
 isolés, divisés, sans le sou,
 sans boulot, le souffle court,
 des os froids enveloppés
 d'une peau sale,
 c'est nous, c'est nous aux États-Unis,
 béton armé, oreiller glacé,
 où est le feu? où boire?
 des cadavres condamnés dans un tiroir
 bientôt si, et qui s'en préoccupe?

frissonnement qui nous est si familier
 trembler est si intime à nous,
 nos poings fermés finalement scellés
 après une autre journée à mendier,
 langues pendues,
 les chiens ont mieux mangé aujourd'hui
 recroquevillés aux pieds des lits, ils peuvent roter, péter,
 ont des hôpitaux où on peut les soigner,
 ils sortiront des maisons et nous flaireront
 morts un jour,
 morceaux de merde parsemés là
 dans une ville américaine
 renommée pour sa nourriture et sa culture.

Le béton est notre sueur durcie,
 le pont notre sang vampirisé;
 le centre-ville, Tenderloin et les lumières
 de Broadway – nos corpuscules transformés
 en panneaux publicitaires;
 notre pouls le bruit qui fait *tengtengendeng*
 des pièces de monnaie s'empilant sur des comptoirs, dans
 des cabines téléphoniques, des billetteries automatiques Bart, *tengtengendeng*
 dans les parcomètres, les machins de flipper,
 les chiottes publiques, les postes de péage,
 nos peaux transformées en papier monnaie,
 cartes en plastique, abat-jours pour des bureaux de chefs
 d'entreprise, journaux, papier toilette;
 notre cœur – l'organe sanglant que l'État
 engouffre comme un *geek* ambulancier dans une foire
 devenue le cirque national des damnés.

Ô système meurtrier de munitions et de droits inhumains
 qui a pillé nos poches et notre dignité,
 ô entreprise du crime qui nous appelle criminels,
 terrorisme qui crie que nous sommes à craindre,
 cupidité qui nous expulse des lieux
 que nous avons nous-mêmes construits,
 misérable machine de guerre qui nous condamne à la misère et
 à l'opinion publique dangereuse pour garder
 une crasseuse république propre –
 cette fois-ci nous n'allons pas être effacés
 dans le mur des villes ghettoïsées, *barrio* ou morgue,
 cette fois-ci notre nombre est en train de grandir
 en bataillons de cris unis :

On veut les bureaux vides et poussiéreux !
 On veut les salles de cinéma ouvertes de minuit à l'aube !
 On veut les églises ouvertes 24 Christ d'heures !

On les a construites. Elles nous appartiennent. On les veut !
Plus d'entrées de portes, des allées de poubelles
plus de cimetières automobiles,
bidonvilles d'égouts souterrains.
On veut des logements sociaux !
Fini les tubes de fosse aux rats, les grottes de gravats brûlées,
plus de saleté imbibée de pluie dans la bouche,
poubelle vide cauchemars d'avalanches de déchets
et des briques cassées,
cris de femmes hallucinant à l'entrée de Muni
aux tourniquets
plus d'enfants qui grincent des dents comme à l'agonie sous une
bâche jetée.
On veut des logements sociaux !
Nous, les vétérans de vos guerres folles,
ouvriers chômeurs tombés dans l'oubli,
la jeune usine : des doigts crispés pour mendier
sur Chumpchange St.,
la vieille usine : crachats expulsés du coffre
des corporations malades du Profit.
Au lieu de violer notre respect, donnez-nous
du travail pour survivre !
Au lieu de l'exil, et de l'expulsion
d'ici, notre maison, notre terre,
Patrie une fois pour toutes
pour tout un chacun
et pas seulement le cri d'un homme unijambiste
avec béquille sur un trottoir trempé.

Notices biographiques

Jack Hirschman, né à New York le 13 décembre 1933, est décédé le 22 août 2021. Diplômé du City College de New York et de l'Université de l'Indiana, il a été un adepte de la *Beat Generation*. Poète et traducteur, il est l'auteur de nombreux livres de poésie, dont *All That's Left* (City Lights Books, 2008) et *The Arcanes* (Multimedia, 2006). Il était responsable de nombreuses anthologies et a dirigé plusieurs revues. Par ailleurs, il a été traduit dans une demi-douzaine de langues. Hirschman a aussi été poète lauréat de San Francisco et fondateur du *San Francisco International Poetry Festival*. Il a enseigné à l'Université de Californie à Los Angeles. **Il considérait *Home* comme son poème le plus important avec *The Arcanes*.**

D'origine libanaise, **Nadine Ltaif** vit à Montréal depuis 1979. Poète et traductrice, qui a travaillé directement avec Jack Hirschman sur la traduction de *Home*, Nadine a publié plusieurs recueils, dont la plupart aux éditions du Noroît. Son dernier livre de poésie, *Rien de mon errance*, a paru en 2019. Elle a collaboré à de nombreuses revues littéraires canadiennes et européennes. Des versions anglaises de ses ouvrages ont paru aux éditions Guernica, traduits par John Asfour et Christine Tipper. Elle a traduit de l'anglais le recueil *Nisan* de John Asfour au Noroît. Elle est cofondatrice et coéditrice de la revue numérique *Mitra* : <http://mitra.ca/>. Elle collabore également à la production de films d'auteur avec la compagnie Nadja Productions.
<https://lescarnetsdishtar.blogspot.com/>

Paul Laraque, né le 21 septembre 1920 à Jérémie, en Haïti et mort le 8 mars 2007 à New York, est un poète haïtien, collaborateur fréquent de Jack Hirschman. En 1979, il obtient le prix *Casa de las Américas* (la Maison des Amériques à Cuba) pour son double recueil de poésie, *Les Armes quotidiennes / Poésie quotidienne*.

Poète, traducteur littéraire, **Jean-Pierre Pelletier** collabore depuis une trentaine d'années à des revues, des anthologies, d'ici et d'ailleurs. Il est l'auteur de neuf livres, dont quatre sont des traductions; les autres de son cru. Le dernier, *Le crâne ivre d'oiseaux* (Éditions des Forges), a vu le jour en 2016. Entre autres projets, dont une traduction de l'espagnol, deux autres livres sont en préparation : *Boxer avec le vide* et *Le cœur glacé de la flamme*.

Notes

La traduction de *Haiti*, signée Paul Laraque et Jean-Pierre Pelletier, est une variante très légèrement modifiée par J.-P. Pelletier de la version initialement publiée dans *Ruptures* n° 3, 1993.

La traduction de *Home*, par Nadine Ltaif, est une variante légèrement retouchée de la version initialement publiée dans *Exit* n° 60, 2010.

Nous, Job

Par Catherine Lalonde

Un contre un et c'est la voix,
la voix qui fera à toujours pencher le ber.

Un contre un et
un de vie, l'autre de mort
l'un l'or l'autre charbons ardents
et le silence fait ordalie. Le silence est d'ordres
et la voix fait pencher, pencher le ber et de côté l'un vit,
et l'or, et de côté l'autre meurt mort, et la voix de silence
fait charbons briller pire qu'ors, et la bée main, prise au leurre
grappille l'orange grappe et porte le brûlant, le brûlant vif à sa bouche, et miam.

Et ainsi sucer
sucer pouce d'ors et de braises
saper doux la chair brûlée noire et que roque
a-by baby et le ber côté l'un côté l'autre jusqu'aux aurores
pencher, et sucer sucer jusqu'aux crocs jusqu'aux blessures de bouche
comme par bouche boire le mal de main, sucer sangs et l'un ainsi devient à toujours
à toujours dur de mots et lourd de langue.

À cause il sera taiseux
— et ce silence de l'un fait à l'autre
dures paroles, et il est écrit les taiseux
gênent l'advenir le demain des mondes, et ici
je ne suis plus d'accord, l'un silence est d'or et
c'est la voix qui fera pencher le geste, l'écrit, à force
sucer braises il sera taiseux et par silences silences et
lourde langue par l'un, lui, le monde autre adviendra,
enfin autre, autre que pré-dit.

Trois mille ans, de cette conversation, trois mille ans depuis son premier mot et encore s'en défiler,
misère ! encore détruire plutôt que réparer monde, misère !

Il a été l'un
d'épinette et de i
d'équerre, droit comme une table
solide de taiseries.

Il sera
il a été l'autre
pure parole noroît de mots
que dire, pur dire.

Il sera
il a été l'un
son nom, son lit,
son lot : fils, filles — l'une l'autre
— bœufs, ânesses, moutons, fruits, servantes
— l'une l'autre, et chasses. Vie de riche, et festins.
Riche riche riche.

Un contre l'autre
c'est l'espèce de bonheur
et la vie longue, la vie de taiseux
et ici on sait c'est quoi, hein, il en était
dans ce monde advenu las, las d'être heureux.

Alors il tire le diable par la queue
sous le soleil cherche querelle, c'est,
c'était un jeu
c'était,
c'est Job.

C'est,
c'était Job c'était nous
à force silences ventres gros
las de trésors et faire querelle
aux soleils et sauterelles, las d'être riche
et de toujours encore ! encore ! c'était, c'est nous
à chercher troubles et tirer diables par les queues c'est nous
et le malheur a répondu, il est là, et nous las.

Nous avons nous avons trop de voix, aucune à pencher le ber pencher le geste et nous n'avons plus
les silences ces noroîts qui transforment, nous n'avons nous n'avons que voix vives de riches et festins
aveuglants, voix d'aveuglés aux braises aux ordres aux ors, qui tuent en tuant l'advenir, et nos fils, filles
— l'une l'autre.

Nous, Job.

D'après et très, très librement Un monde à réparer. Le livre de Job, d'Isabelle Cohen, Albin Michel, 2017

Notice biographique

Catherine Lalonde est née en 1974 et vit à Montréal. Elle a fait paraître au Quartanier *La dévoration des fées* (prix Alain-Grandbois 2018, finaliste au Grand Prix du livre de Montréal et aux Prix littéraires du Gouverneur général) ainsi que *Cassandra* et *Corps étranger* (prix Émile-Nelligan), d'abord parus chez Québec Amérique en 2005 et 2008. Elle est journaliste au Devoir.

ENFERMEMENT

Par **Nora Atalla**

à la vie à la mort
femme je suis
corps vermoulu de silence

jusqu'où ira l'étouffement

de ma blancheur vêtue
une impossibilité à naître
que voir entre les cuisses des parias
tant de pleurs acides
je porte la croix des souffrantes

ma cellule rapetisse
engloutit mes paroles
l'arc-en-ciel s'effondre
sur un mince espoir
m'ensevelit sous le cambouis

comment écarter les barreaux

je m'arme contre les Vésuve
recrache l'amertume des vipères
main tendue vers la lumière

à la vie à la mort
avec la peau
que ma mère m'a donnée
j'agripperai l'aile d'un oiseau
en quête d'un soleil

Notice biographique

Native du Caire, d'origine gréco-libanaise et franco-géorgienne, **Nora Atalla** vit au Québec depuis l'enfance. Auteure d'une douzaine d'ouvrages, dont neuf recueils de poèmes, elle a été finaliste au Prix francophone international du Festival de la poésie de Montréal (2021, pour *Morts, debout!*), au prix Alain-Grandbois (2014, pour *Hommes de sable*) et aux Prix littéraires de Radio-Canada (2008-2009). Elle a représenté le Québec et la poésie dans une douzaine de pays et participé à de nombreux festivals; elle sera poète en résidence au Centre des Récollets à Paris en mars et avril 2022, tandis que son plus récent recueil, *La révolte des pierres*, paraîtra au printemps 2022 aux Écrits des Forges. Son recueil, *Morts, debout!* – « d'une lucidité sans failles » selon le critique Hugues Corriveau (*Le Devoir*, 15 février 2020), a paru en 2020 chez le même éditeur.

Note

Ce poème fait partie d'un groupe de textes rédigés en août 2021 pour la revue *Possibles*, sur le thème de la liberté d'expression. ©Nora Atalla, tous droits réservés.

Spirales d'or

Par **André-Guy Robert**

Avez-vous déjà remarqué que l'embryon humain, la coquille du nautilus et certaines galaxies ont en commun... la spirale? Quand j'ai pris conscience de cela, j'ai eu envie de visualiser ce que leur emboîtement donnerait. Le dessin ci-contre est le fruit de mon exploration.

En coupe, la spire du nautilus conduit vers l'infiniment petit (le cordon ombilical de mon embryon s'enroule et disparaît dans son origine infinitésimale). Inversement, si l'embryon humain prend naissance dans l'infiniment petit, la conscience de l'adulte est appelée à s'ouvrir sur l'univers, à l'exemple de cette coquille.

Tout est un dans le tout.

Notice biographique

André-Guy Robert, qui publiait deux textes dans nos pages au printemps 2021, est moins connu pour ses dessins. Il dessine pourtant depuis l'adolescence. Les curieux trouveront d'autres dessins à la page <https://andreguyrobert.com/curiosites/> de son site.



2021. Dessin, encre noire sur papier blanc, inversion numérique (rendu en négatif), 26 x 19 cm.

Feuilles de soleil / Hojas de sol (extrait)

Par Yvonne-América Truque

Traduit de l'espagnol (Colombie) par Jean-Pierre Pelletier

Hojas de sol

-I-

Desde mucho tiempo, no he visto el mar. Pero en la soledad de mis noches, cuando la calma y el silencio lentamente asoman, presiento su rumor lejano trayéndome ecos y añoranzas con el eterno interrogante del misterio que alberga su profunda inmensidad.

Presiento ahora... el suave sonido de la lluvia en cualquier tarde y el árbol solitario de algún parque, que tembloroso a ella se abraza agradeciendo su caricia sollozante.

Y en mis ojos... tímidamente hoy llueve. Mi alma es un rescoldo de fallidos intentos al buscar la vida en la alegría. Sin ostentar verdades, por todas partes, mis pasos se tiñeron de amargura. Viajé mares, caminé ciudades que como laberintos se me abrieron para deambular soledad alucinada. Cada paso, una agonía, una muerte en vida. Mientras tanto, en mis hombros se posaba el crudo dolor de esta realidad tan inhumana.

Extranjera he sido, del sueño y del mañana. Extranjera he sido, mi único lenguaje es el del alma.

¡Franco-tiradores asesinos de almas!

Esta guerra es a muerte. Por cada herida, dispararé mi ráfaga de flores y palabras. Me afirmo en esta lucha, porque al ver la lluvia de tus ojos y de mis ojos, veo la verdad por la cual el legado del SOL será siempre mi arma cotidiana.

Feuilles de soleil

-I-

Il y a longtemps que je n'ai pas vu la mer. Mais dans la solitude de mes nuits, quand le calme et le silence lentement apparaissent, je devine sa rumeur lointaine, porteuse d'échos et de nostalgies, et l'éternelle question du mystère qu'abrite sa profonde immensité.

Je devine à présent... le doux clapotement de la pluie au couchant et l'arbre solitaire d'un parc qui, frémissant, l'étreint et la remercie de ses caresses ruisselantes.

Et dans mes yeux... il pleut timidement aujourd'hui. À rechercher la vie dans la joie, mon âme est devenue reste d'espairs déçus. Sans afficher de vérités, partout, mes pas se sont teintés d'amertume. J'ai traversé des mers, j'ai des mers, j'ai parcouru des villes qui tels des labyrinthes se sont ouvertes

pour que j'y déambule, solitude hallucinée. Chaque pas, une agonie; chaque agonie, une mort en vie. Pendant que sur mes épaules se posait la douleur cruelle de cette réalité si inhumaine.

Du rêve et du lendemain j'ai été l'étrangère. Mon unique langage est celui de l'âme; étrangère, je l'ai été.

Francs-tireurs meurtriers des âmes!

Cette guerre se fait jusqu'à la mort. Pour chaque blessure, je tirerai des rafales de fleurs et de mots. C'est dans cette lutte que je m'affirme, car à voir la pluie de tes yeux et de mes yeux, je découvre la vérité pour laquelle le legs du SOLEIL sera toujours mon arme quotidienne.

-II-

He insistido aún en poner la vista en el ayer. Me inclino ante el vacío intemporal de tantos años ya vividos. Examino con detenimiento ese largo viaje que pudo suponer toda la vida, toda mi alegría.

Un mar lejano quise un día. Una caricia arrebolando tardes en puertos que sellaban un abrazo fraternal en la memoria; mientras una ola cálida se ruborizaba al viento y se extendía al infinito como una cabellera en fuga, para dar al paisaje la textura marina e irradiar de profecías este mundo trasegado.

Todo esto ha sido una quimera pues... me detengo y recuerdo: Desde mucho tiempo... no he visto el mar. Al cruzar las galerías del recuerdo, percibí sonidos como voces en desiertos; asegurándome haber bebido la savia de la vida. Triunfales los fantasmas desmadejaron quejas, azotaron el silencio y se instalaron en cualquier alcoba. Afuera el mundo se destruye a cada instante, mientras atónitos mis ojos buscan la esperanza y mi grito se encaja hacia la luna que no hallo. Tal vez... ella se rescotó en la aurora pálida y vacía de un cuarto de hotel, o en el regazo frío de una vieja barriada, mutilando la solitaria altivez de sus buhardillas.

Hoy por hoy tan sólo queda una débil raíz en el asfalto, testimonio de esos sueños que por siempre guiarán mis pasos. Adentro de mi es noche y la niebla avanza por el cuerpo. Pero en mi interior, la oscuridad es luz del amanecer que espero y a su llegada seré ave firmamento de viajar sereno, hacia mi viejo sentir de conquistar un mar, en donde el hombre humano desplegará su vuelo.

Bogotá, 2 de diciembre de 1982 – Montreal, enero de 1986

-II-

Avec insistance, je pose mon regard sur le passé. Je m'incline devant le vide intemporel de tant d'années déjà vécues. Je considère avec minutie ce long périple qui aurait pu contenir toute ma vie, toute ma joie.

Un jour, j'ai désiré une mer lointaine. Une caresse illuminant des couchants aux ports qui scellaient la mémoire d'une étreinte fraternelle; pendant qu'une vague chaude empourrait l'air et s'étendait à l'infini comme une chevelure en fuite, conférant au paysage une texture marine et irradiant de prophéties ce monde bouleversé.

Tout cela s'est avéré une chimère... puis je m'arrête et je me rappelle : Il y a longtemps que... je n'ai pas vu la mer. En traversant les méandres du souvenir, j'ai perçu des sons, comme des voix dans le désert, m'assurant que j'avais bu la sève de la vie. Triomphalement, les fantômes ont démêlé les plaintes, fouetté le silence, puis se sont installés dans une alcôve. Dehors, le monde s'anéantit à chaque instant, pendant que mes yeux stupéfaits cherchent l'espoir et mon cri s'adresse à la lune, que je ne trouve plus. Peut-être s'est-elle penchée sur l'aurore blafarde et vide d'une chambre d'hôtel, ou dans le giron glacé d'un faubourg, mutilant la hauteur solitaire de ses mansardes.

À présent, il ne me reste qu'une faible racine dans l'asphalte, témoignage de ces rêves qui guideront toujours mes pas. Il fait nuit en moi et le brouillard recouvre lentement mon corps. Mais cette obscurité est la clarté du jour que j'attends et à son arrivée, je serai l'oiseau-firmament qui chemine, serein, vers son vieux désir de conquérir une mer où l'homme nouveau déploiera ses ailes.

Bogota, 2 décembre 1982 – Montréal, janvier 1986

Notice biographique

Née à Bogota, en Colombie, **Yvonne-América Truque de Velez** est arrivée à Montréal en 1984 et y a vécu jusqu'en 2001, année de son décès. C'est dans sa ville d'adoption qu'elle a fait des études en animation et recherche culturelle, puis en travail social. Elle s'est engagée dans différentes activités culturelles et littéraires d'ici et d'ailleurs, en plus de jouer un rôle très dynamique dans le domaine de l'action communautaire. Elle est aussi l'auteur de livres de poésie, notamment : *Projections des silences* (Ediciones Arbol de Tinta, Bogota, 1982; Ediciones de la Catedral, Bogota, 1983; CÉDAH, Montréal, 1991). Elle a reçu en 1987 le prix de prose et de poésie Humanitas. De plus, elle a été, dans les années 1990, représentante au Canada de la revue internationale *Vericuetos. Feuilles de soleil/Hojas de sol*, suivi de *Franchir la distance/Recorriendo la distancia* (livre bilingue, esp.- frç.) a vu le jour posthument dans une coédition Adage/Enana Blanca (Montréal, 2007). Parmi ses écrits, il reste de nombreux inédits.

Note

Poèmes en prose extraits de *Feuilles de soleil/Hojas de sol*, suivi de *Franchir la distance/Recorriendo la distancia*, poésie/poesía, Yvonne-América Truque, traduction de l'espagnol : ©Jean-Pierre Pelletier, pp. 64 à 67, Éditions Adage inc./Ediciones de la Enana Blanca, Montréal, 2007.

PINGUINUS IMPENNIS (tiré du projet *La forêt vide*)

Par Rosalie Lessard

L'histoire du grand pingouin croise celles des colonisés.es, des volcans et des femmes.

*

Jusqu'au XVI^e siècle, l'Antarctique se reflète dans les eaux boréales de l'Atlantique : des millions de pingouins y volent parmi les nuages de glace. Ils vont par lame et rouleau, à la dérive dix mois sur douze. Un iceberg traverse leurs pupilles. Le large les protège; ils lui résistent. Ensemble, ils plongent, ils attrapent leur souffle.

Ils ne sont pas pour autant de ceux qui, comme les manchots empereurs, opposent les corps fondus de la colonie au froid des jours sans trop de jour, réinventant bon an mal an la solidarité. Contre l'hiver, les grands pingouins ne connaissent que la mer. Leur seule stratégie : devenir vagues.

L'été, ils tiennent leur petit au bout du bec. Sur l'île Funk, les îles Féroé, Geirfuglasker, peu importe la distance ou le bruit, leurs cris se retrouvent. À chaque voix sa couleur, unique. Sur terre, ils n'ont de grâce que cette oreille sachant aimer.

*

L'ombre prend d'abord la forme du bateau. L'équipage de Cartier, parmi les premiers, saccage la pingouinière, laissant sur la Terre Neuve un charnier planté d'os et d'œufs écaillés.

Les grands pingouins ne savent pas se sauver. On les plume sans les tuer. On en fait du bois d'allumage. Les îles atlantiques n'abritent bientôt plus un nid et l'Atlantique, plus une île pour les rescapés – un volcan brûle leur dernier refuge en 1830.

Trois siècles auront suffi à briser le miroir des pôles.

*

À Saint-Kilda, dix ans plus tard, on découvre un oiseau dont on a perdu jusqu'au souvenir : grand, droit, noir, des cercles polaires à la commissure des yeux, étrange. La peur lui trouve une cage. Et quand des vents qu'on dirait venus, eux aussi, d'un autre monde font plier les maisons, l'oiseau devient sorcière. Le bûcher se résume au bâton de bois avec lequel les hommes battent à mort l'un des derniers grands pingouins.

Disparition : 1844

Notice biographique

Née en 1981 à Baie-Comeau, **Rosalie Lessard** publie son premier recueil de poèmes à 18 ans. En 2006, elle remporte le Prix de poésie Radio-Canada pour « Petit guide des volcans d'Amérique ». Elle fait par la suite paraître trois livres : *La chair est un refuge plus poignant que l'espace* (2006), *L'observatoire* (2015, prix Alain-Grandbois et Émile-Nelligan) et *Les îles Phoenix* (2020). Elle vit, écrit et enseigne à Montréal.

Fragments suivis de Suite pour Gaby

Par **Claudine Vézina**

Fragments

août 2021

à la fin

j'aimerais tout savoir
sur les libellules
 la mécanique
des cordes vocales de la grive solitaire

d'ici là
les confidences me suffisent

Il faut consentir
de temps à autre
à devenir perchoir
de beautés volages

Je ne serai jamais le paysagiste de Jacques Ferron

Pourtant je maîtrise l'horizon
Et tu ne trouveras pas plus beaux cristaux de sable qu'entre mes doigts

Toujours en partance vers
quelque pensée
inutile
anachronique
l'instant m'échappe
 je demeure
rêveur en cale sèche

J'éviscère le ciel

maudis les étoiles
des souvenirs s'écoulent
scintillant paradoxe
piège à sorcière

glaces indolentes prêtes à disparaître
une marée de présences
dorsale en fuite

ressac autoritaire
renoncement paix

Mes doigts enfoncés dans la dune nouvelle
Prière souterraine minérale

implosion

respiration

mémoire étrangère pénétrant la chair salée
une lueur élastique
séquestre ma volonté
monte
l'orme chante la bouche pleine de vent
La nuit me débite
me ramène au large
dans la bienveillance des laminaires

Suite pour Gaby*printemps 2021****Imagine une mer amoureuse***

*Seule avec ses vents
 Offerte aux mémoires
 Imagine-la au matin de tes vingt ans
 Grise d'envies
 Bleue par alliance
 Imagine que tu dormes
 Qu'elle t'attend
 Comme tu aurais du courage
 Comme tout serait plus simple
 Imagine qu'elle s'épuise
 Absente à tes regards
 Qu'elle se vide
 Imagine la fureur de sa peine
 À l'heure des choix
 Restera toujours la musique
 La dévoration des pierres
 Le miroir aux oies blanches
 Elle saura quoi faire
 Elle l'a toujours su
 Mieux que moi*

*

On a beau fuir à travers bois

On a beau cueillir tout ce qui se trouve à notre portée
 La langue nous lâche
 Et tu m'offres le thé
 Et je ne te crois pas
 Et je détaille à nouveau
 À l'avance
 Qu'est-ce que je peux faire de mieux qu'hier?

Parlons de toi
 Quand tu chantes avec ta voix qui s'peut pas
 J'ai l'âme qui s'écaille
 Ça lui fait comme un faux fini
 Tu me dis qui peut se vanter d'avoir l'âme en trompe-l'œil
 Moi, je fuis à travers bois parce que j'ai trouvé deux ou trois réponses dans toute ma vie
 J'me rendrai pas
 Des fois je pense que oui
 Devant un éclair de lune en feu au bout d'une ruelle
 Quand toute la famille éclate de rire
 Quand le cri de l'engoulement...

La nuit
Toujours la nuit
Là où la soif me prend

*

Tu m'appelles
Tu me dis tu devrais être là
 le ruisseau chante
Je suis là
 Toute petite
Tu déplaces des roches
Tu me dis écoute bien
J'envie les roches J'envie le ruisseau
Tes complices de beauté
La musique vous appartient
S'élève dans l'instant du langage
Depuis son lit
Entre trilles et fougères
Je dis c'est malade
T'es passé du majeur au mineur
As-tu rajouté une roche ou t'en as déplacé une?
Tu me réponds c'est pas moi qui décide
C'est lui
OK j'écoute

Notice biographique

Après l'obtention d'une maîtrise en littérature, dans une galaxie lointaine, **Claudine Vézina** devient accompagnante professionnelle : elle accompagne les lecteurs dans leur temps libre avec ses romans ; elle accompagne des étudiants dans leurs dissertations et leurs oraux ; elle accompagne à la naissance des femmes et des couples ; elle accompagne parfois ses textes de musique et vice versa.

CHUT! CHUT!

Par **Pauline Michel**

Trous de mémoire
laissant couler l'Histoire
sur des langues trouées
saignant sur les mots
jusqu'à l'agonie

Mots
exsangues
réduits à une lettre
insignifiante
dans une pensée évidée

Les « N », « F », « H »
vestiges
de réalités ravalées
faussement respectueux
des races-sexes-religions

CHUT! CHUT!

Chute imposée dans un silence
universel

Le doigt levé d'un nouvel index fou
accuse et condamne

Faut-il désormais se taire ?
Se terrer sous l'unanimité imposée ?

Faudrait-il aussi crever les tympans
pour éviter l'écoute choquante de certitudes
contradictaires ?

Faudrait-il dénaturer la vue
pour ne plus voir le noir et le blanc
le rouge et le jaune
dans un seul pays-paysage décoloré
uniforme
mortel ?

Civilisation mourant
d'un virus mental toxique
tuant les pouvoirs alchimiques
de l'Âme humaine
incarnée en d'exotiques beautés

Faudrait-il survivre
sourds
muets et aveugles ?

Où s'arrêtera la démence ?

Notice biographique

Pauline Michel a publié huit romans, des recueils de poèmes, un recueil de nouvelles, une pièce de théâtre, des livres de chansons, des contes pour les enfants, des livres scolaires. Scénariste, elle a participé à des séries télévisées et à des documentaires. Quatre de ses livres ont été traduits en anglais; une vidéo en anglais et en espagnol; une nouvelle en chinois pour une anthologie. Elle a reçu plusieurs prix. Auteure-compositrice-interprète, elle a fait de nombreuses tournées de poèmes et chansons en France, au Canada et en Afrique. À la suite d'un appel de candidatures à travers le pays, elle a été nommée **Poète officiel du Parlement du Canada** (2004-2006).

https://fr.wikipedia.org/wiki/Pauline_Michel

Note

Ce poème fait partie d'un groupe de textes rédigés en août 2021 pour la revue *Possibles*, sur le thème de la liberté d'expression.

le matin est une inondation à laquelle je survis d'instinct

Par **Virginie Beauregard D.**

la rivière sort de son lit
sans se plaindre
je ne replace pas mes couvertes

nous nous suspendons
à la corde à linge de l'horizon
pour attendre le début des temps

la sueur du jour
tombe
sur tes joues d'espion

je dessine
les yeux fermés de la jeunesse
qui glisse sur nous
comme du savon noir

j'échappe mon crayon
dans l'eau nostalgique
de la fin de l'été

puis je couds mes cernes
au sol
qu'ils frôlent

j'en fais des termitières
de petits monuments
à tous les vivants que j'ai connus

il y a du bruit
des camions découpent la ville
et je déballe mon cœur
sur la litière endormie des gens

on a abandonné le silence
dans la paume d'un enfant voleur
la musique est montée vers le nord
on ne la retrouve plus
comme l'enfant d'ailleurs

j'enjambe le carré de lumière
installé comme un lynx
sur le plancher
pour retrouver le territoire escarpé
des doutes et de la révolte

tu me dis que l'odeur de la terre et des sapins mélangés
te laisse croire à la beauté
et la planète prend feu dans l'eau
pareille à un écrivain qui aurait éparpillé ses notes
dans l'une des barques nocives du progrès

voilà qu'elle se coince dans ma gorge étroite
je ne dis plus rien
je n'avale plus rien du ciel de vanille
qui arpentent le soleil

nous regardons ce qu'il nous reste
et constituons un trésor
nous échappons ce qu'il y a entre nos mains
parce que nos muscles n'endurent plus le matin

je pense que la journée
ressemble désespérément
à ta boîte d'allumettes mouillée

mais je ne te le dis pas
je ne compose plus
de bouts de ficelles
qui risquent d'étrangler nos jeux

tu me tends les bouteilles
qui flottent sur la galerie
et nous nous en allons

nous sautons
par-dessus un fil de pétrole
qui traverse notre course

et tu craches
sur des restants de psychotropes
les bouts de nuit que tu gardais

la rivière poursuit sa route comme nous
et la ville se construit
à la vitesse de nos pas

tandis que je trace
les contours de ta main
sur ma poitrine

qui s'envole et se désouffle
comme autant de colères et de joies
des bouées susceptibles de flotter sur le reste des heures

Notice biographique

Virginie Beauregard D. étudie en arts visuels, puis en éducation. Elle s'adonne d'abord aux arts et à la musique, avant de lancer en 2010 le recueil *Les heures se trompent de but* (l'Écrou). *D'une main sauvage* (l'Écrou) paraît en 2014 (finaliste au prix Émile-Nelligan 2015). Lauréate du Prix Jean-Lafrenière – Zénob 2016, elle voit son troisième recueil, *Les derniers coureurs* (2018), en lice pour le Prix des libraires 2019. La même année, elle publie *Perruche* (La courte échelle), un recueil jeunesse finaliste au prix Alvine-Bélisle. Ses écrits paraissent aussi dans nombre de collectifs et de revues, lors d'événements et d'expositions, de même qu'au théâtre.

entre les arêtes du bruit

Par **Camille Bernier**

malgré l'espace assez grand
pour nos jambes dépliées
j'observe ce qui dépasse
trop de temps pour regarder
ce qui brille au sol
ce qui brûle les yeux
cris et cailloux par millions

en retenant mon regard
c'est en esprit
que je regarde *en trop*
soluble déjà
égrenée
dans le sable
dans les chaises
l'eau qui s'éloigne
je ne peux pas enlever
ce qui touche ma peau
les cris et les cailloux par millions

aujourd'hui ma chair
compte à ma place
les atomes humides
les insectes sans noms
la fatigue échappée au sol

aujourd'hui ce qui en moi regarde
c'est ma joue
faisant face au soleil
seul détail de mon corps
qui peut recevoir
une image

ma joue rêve
au silence séparé du monde
je l'accuse
d'être étanche et ailleurs

l'eau enfin touchée décolle
la matière en surplus
ni cadeau ni menace
elle demande
de renoncer à la ligne
qu'on appelle le *rivage*
je ne veux pas attraper le lieu
comme une proie

je commence à me contenter
des morceaux
je ne veux pas
un regard qui croit être entier

si le vivant se cache
il me rappelle que je n'ai pas trop de mots
pour son silence

je tourne la joue et regarde
quand sur la grève les enfants tombent
souvent ils crient à l'aide
et elle arrive
leurs cris s'ajoutent aux cris
mais il n'y a pas trop de secours

pour recevoir la matière
ou fermer ma peau
le cri des enfants qui tombent
n'offre pas d'aide
mon corps n'est pas une excuse
pour parler du monde
tomber n'est pas une réponse
à ma peau aveugle

je console ma joue
qui n'est pas faite pour tout écrire
tout toucher
il faudrait être immense
pour comprendre
pour compter les parois du monde
je dois m'enlever de mon chemin
mes yeux sont fatigués d'attendre le texte
pour recevoir des images

s'il n'y a pas trop d'aide
d'autres gestes sont à chercher
au creux de l'attente
d'une fin imminente

ma peau a voulu être pleine
fléchir au bon moment
mais les chutes tardives
les élans hâtifs
parlent depuis toujours
gestes adressés
à la perte

j'arrête d'écrire
les désastres parlent
et j'arrête de compter

les arêtes jetées du bruit reviennent
comme elles je tombe
à chaque cri, depuis le premier
échappé de la table déjà pleine

au sol il n'y a pas d'accueil
mais un effort à soutenir
une ligne à enjamber
la tension de l'écoute

enfant qui tombe sans écho
je mime ta chute
qui dure encore

à travers les mots
après que l'enfant tombe
avant l'élan des bras en renfort
j'entends enfin les cris
au terme de la disparition

Notice biographique

Camille Bernier est étudiante à la maîtrise en lettres (au profil recherche-crédation) à l'UQAR depuis septembre 2020, prenant part à un projet transdisciplinaire qui l'a amenée sur le Saint-Laurent à bord d'un navire de recherche, le Coriolis II. Elle a auparavant complété un baccalauréat et une maîtrise en littérature comparée à l'Université de Montréal. Ses textes ont paru dans les revues *L'Organe*, *Lapsus* et *Ekphrasis*. Aux éditions AURA de l'Atelier Universel (à Montréal), elle a publié le recueil de poésie *La main pose une question de gestes* en juin 2019.

La couleur du braille

Par **Laurence Bertrand**

Mon grand frère
tu étranglais les incendies
les fusillades

nos jours paisibles
alourdissaient
les couches d'ozone de toutes les nuances
elles recouvraient ta magie

mais depuis la mort de papa
tu dévisages les étoiles courbaturées
qui se stationnent en parallèle
entre tes étincelles en suspension

*

Tes clairières
devenues vénéneuses
me brûlent le ventre

ton anorexie
étaie ses images lenticulaires
t'efface en petits bouts de racines

elle franchit tes lèvres
leur entêtement médium saignant
à ne plus rien avaler

des arcs-en-ciel en cendres
sous tes ongles

*

Ton corps consomme des marathons
tu vois les érables de notre ville
se ranger
 pelotons
 d'exécution
les demeures se transformer
en boucliers humains

tes assiettes toujours pleines
naviguent
par-dessus
ta sueur fleur de sel

*

Retourner à ton deux et demie
où les miroirs ne se lassent jamais
de longer tes os

tes murs prennent
la couleur du braille

*

Ces origamis lâchés
sur tes muscles engourdis
sur tes nausées
n'éclatent plus de rire

des tapis volants
déchiquetés
s'échouent contre
tes halètements

traversent le papier peint
de tes sommeils
bombardent tes organes

*

À qui ressemblais-tu mon frère
avant de t'habiller au vestiaire de la maigreur

les gâteaux de nos anniversaires d'enfants
anniversaires d'adolescents
 émiétés en mensonges-paillettes
 dévorés par tes rouges-gorges
d'emportement

tu te noies dans ta bouche
polluée

*

Mes yeux grand ouverts
sur les fantômes
ensoleillés par ton aveuglement

mon faux sourire en forme d'ambulances
de chambres d'hôpital

*

Mon grand frère

s'il te plaît ne cours plus
sans la nourriture
sa lumière-chloroforme

tes anciennes marelles gisent inconscientes
et tes accolades laissent traîner
leurs mauvaises herbes sur ma peau

me laisserais-tu éclore ta douceur concave
le désert bleui de tes côtes

te faire voir à nouveau
que les maisons font elles aussi
des anges dans la neige

Notice biographique

Laurence Bertrand étudie à la maîtrise en études littéraires. Elle a publié dans les revues *Le Crachoir de Flaubert*, *Impact Campus*, *Main Blanche*, *Le Sabord*, *Saturne*, *Les Éphélides* et *Les écrits*. Laurence a remporté quelques prix littéraires, dont la bourse Hector-De-Saint-Denys-Garneau, la mention du Prix Piché de Poésie (avec son recueil *À la dérive de nos soifs*, paru en 2018 aux Éditions d'art Le Sabord) ainsi que le Prix de poésie Jean-Lafrenière – Zénob. En 2020, son poème « Avec les autres » a obtenu le Prix de l'appel de textes « Écrire la communauté » des Jeunes programmeurs et programmatrices de la Maison de la littérature.

Note

Le poème « La couleur du braille », initialement publié au printemps 2021 dans la revue *Les Éphélides* n° 3 (« Feux de Bengale »), est reproduit ici en version légèrement modifiée avec l'autorisation de la revue et de l'autrice, ©Laurence Bertrand.

Immersion

Par Vasile Trif



2018. Collagraphie, 20 x 15 cm.

Notice biographique

Né à Baia Mare, dans le nord de la Roumanie, **Vasile Trif** prend directement contact avec le monde des couleurs et des toiles dans l'atelier de son père, sculpteur et collectionneur d'objets d'art : « Il amenait des pots en céramique, des assiettes, des cruches en argile, et moi, je les lavais et les nettoyait de la fumée et de la suie. » En 2002, il publie un recueil de poèmes, *Le fils prodigue*, aux éditions *Risoprint*, à Cluj-Napoca. En 2003 et 2004, il aide son père à peindre une église construite en bois dans le Maramures. Avec en main une maîtrise en théologie de l'Université Babes-Bolyai à Cluj-Napoca (Roumanie) et un baccalauréat en travail social à l'UQÀM, il fait à Montréal la rencontre propice d'Aura Chiriac et de Vladimir Midvichi, qui dirigent l'Atelier d'arts anciens Valuarda situé au Centre Emmaüs. Il présente des icônes sur verre en 2015 à l'exposition collective *Icône, à la rencontre de l'invisible*, organisée en collaboration avec le Musée des métiers d'art du Québec (MUMAQ). Le 19 novembre 2019, Vasile Trif donne sa première exposition personnelle, qui comprend 50 œuvres en aquarelle, technique mixte, linogravure et collagraphie.

« Dans un monde ultra-connecté, dominé par la vitesse fulgurante de l'information et par l'éphémérité et le consumérisme de l'image, l'image sacrée qu'est l'icône peut apporter l'équilibre et la guérison de notre œil intérieur. » Vasile Trif

Ce qui jaillit de mes yeux

Par **Anne-Marie Desmeules**

*« Ce qui jaillit de mes yeux
tout ruisselle sans fatigue, tout
s'illumine et s'obscurcit,
tu nourris l'étincelle
qui nous revient. »
Suzanne Jacob, La part du feu*

Pour écrire la joie, il faut la vivre. Pour cela, des choses doivent arriver. Des paroles doivent être lancées, des gestes commis. Ce n'est pas simple, choisir la joie. L'inconfort pacifie. La prochaine fois que vous serez triste, prenez un moment pour vous arrêter à ce flot d'hormones calmantes qui accompagne la tristesse. Une chaleur prend son origine de la poitrine, ruisselle vers le corps : la quiétude tétanisée de la mélancolie.

Pleurer, ah pleurer.

La joie demande vitalité, abandon de l'inertie. La pulsation change, quelque chose se met en marche, se déplace. Le corps ankylosé transporte mal la joie. Des nœuds douloureux se sont formés, nous ont fait rapetisser de façon inégale. Nous revêtons le même linge mais en dessous c'est pointu, c'est creux. Les angles forment des tranchées sous les côtes.

À tout prix rendre son mouvement au corps.

*

Les échardes retirées des doigts, les bleus comptés : ce chemin, je l'avais ouvert avec mon sang, avec ma sève. Les lapins cachés regardaient le chantier prendre forme. Cela ne m'a pas empêchée d'écraser la nuque de ce qui refuse de mourir en couinant.

Nouvelle défaite, paquet de misère. Je saignais sur le lit, tu m'empêchais de tomber dans le terrier des souris, j'avais la tête comme un linceul et nulle part où aller.

Tu m'as ramenée à la vie dans le fibreux matin, je ne demandais rien. J'ai dormi dans l'air écrasant des premières chaleurs. Le jour avait repris ses rails, j'avais aligné la buse dans l'étau du soleil.

*

Je me situe devant la joie comme devant un pré toujours vert. Il y a des merles dans ce pré, des chardonnerets, des carouges, des bruants. Les pics sont partis l'an dernier. Une marmotte grignote à mesure les fraises qui poussent. Les pivovines, les clématites éclatent.

C'est une erreur. L'été ne dure qu'un temps, le décor de la joie ne peut pas se limiter à ce pré. Il y a aussi des fusils dans les granges, ces lieux propices aux armes : faux, fourche, pelle, corde, sécateurs, poison à rongeurs, huile à transmission, vitre cassée. On peut ligoter et enfermer quelqu'un dans une grange humide et sans fenêtres.

J'achète ce qui adoucit. Dans mes rêves, je change toujours ma robe. Je possède des bijoux colorés, des sandales spartiates. Je n'ai jamais assez de vêtements ni de livres. Je vis parfois mal avec l'idée de vieillir. Les miroirs sales se retournent face vers le mur.

Je résiste. Épaules, trapèzes, poitrail contractés, renversée contre le parement, je résiste. J'apprends à parler comme une bègue. C'est un hoquet, une coupure de courant par soir de grand vent. Je récite sans m'interrompre une suite d'origamis.

Notice biographique

Anne-Marie Desmeules est née à Montréal. Titulaire d'une maîtrise en création littéraire de l'Université Laval, elle y entreprend en 2020 un doctorat en études littéraires sous la direction de Michaël Trahan, pour lequel elle est titulaire d'une bourse Vanier. Elle a publié aux Éditions de l'Hexagone *Le tendon et l'os* en 2019 (Prix du Gouverneur général 2019 et Prix des libraires 2020) et *Cette personne très laide qui s'endort dans mes bras* en 2017. Anne-Marie Desmeules a également participé à la création de plusieurs spectacles littéraires. *Nature morte au couteau*, son troisième livre, a paru au Quartanier en 2020.

Note

Ce texte a été publié pour la première fois dans la revue *Le Crachoir de Flaubert* en août 2021. Il est reproduit ici avec l'autorisation de la revue et de l'autrice, ©Anne-Marie Desmeules, tous droits réservés.

Deux poèmes

Par **André Montes Radomski**

il va pleurer
là, comme ça
devant le canapé
au bord de la fenêtre
là, devant le possible
il va pleuvoir
d'un geste d'air
qui bascule tout
devant comme ça
assis et las
il écrira de son corps
des lettres d'air
que personne ne comprendra
il fera jaillir des vents
ses tourments
il va pleuvoir
dans quelque ville encore inconnue de nous
à nu
il écrira des étincelles des chocs
il sortira
des promeneurs se promettrent d'y penser
de comprendre
le geste d'air
mais oublieront la seconde
que l'après-midi est si beau
dans cette ville inconnue
et tous ont droit
devant les êtres
et les fenêtres
d'écrire leurs corps
sur l'air.

Des nouvelles

comment ça va dehors?
est-ce que les gens ont peur?
comment ça va dehors?
est-ce que le soleil brille?
comment ça va dehors?
raconte-moi
est-ce que les gens rient?
et les fleurs se font encore écraser par les chats?
comme ça
tu pleures tu ris
raconte-toi
tes yeux, sourires et mains
sont-ils encore gris?
comment ça va?
tout est déjà perdu ou pour jamais perdu?
est-ce qu'on écoute au moins les voitures?
est-ce que l'espace s'est refermé?
est-ce que les passants passent encore?
et toi? tu écoutes leurs pas?
les bruits de voitures te rappellent encore les vagues?
tu as lu le livre de mythologie?
tu l'as reçu? tu l'as lu? tu l'as aimé?
l'histoire a été écrite, au moins
comme ça
es-tu plus sage?
encore là?
on marche encore?
comment ça va?
où sont les trottoirs?
raconte-moi.

Notice biographique

André Montes Radomski est né au Brésil en 1980 et réside à Montréal depuis 2010. Il a obtenu sa double licence en enseignement des langues portugaise et française ainsi que sa maîtrise en linguistique à l'Université Fédérale Fluminense, à Niterói, Rio de Janeiro. Il enseigne le français langue seconde aux adultes à la Commission scolaire de Montréal. Ayant travaillé en traduction, il a aussi écrit des pièces de théâtre et a fait partie du CEAD (Centre des auteurs dramatiques) au Québec. La lecture et la production de poésie l'ont toujours accompagné.

LE TEMPS DE L'ENNUI (extrait)

Par **Éléonore Létourneau**

Le typhon remontait lentement le littoral. J'avais consulté les cartes animées, tenté de prolonger mon séjour à Kyoto ; l'appartement était réservé, j'y étais depuis dix jours. Mes années de cinéma m'avaient insufflé une confiance imperturbable face aux impondérables. J'avais l'habitude de trouver des décors de repli, d'avancer, de me rabattre toujours au dernier moment. À l'encontre du cyclone, j'ai poursuivi mon voyage.

En arrivant à Tamano, point de départ du ferry pour les îles, j'avais continué de suivre sur le radar la trajectoire du typhon. J'avais devant moi une journée de beau temps.

Le premier soir, à l'auberge, en tranchant mon daïkon, j'échangeais avec un autre pensionnaire, étudiant coréen en génie. Il avait pris un congé pour ce long voyage, avant de se ranger dans la vie d'adulte. Au fil de son périple, me disait-il en buvant sa bière, en mangeant ses chips, il avait le sentiment d'apprendre beaucoup de choses, des choses à la fois banales et précieuses, sur les grains de sable qui enrayent le mécanisme du destin, sur la manière dont les vies s'entrechoquent.

Non, il n'a pas dit ça. C'est ma mémoire qui traduit.

Il a parlé, je crois, des existences qui lui restaient étrangères, des différences entre la Corée et le Japon, des plats qu'il aimait, de cette liberté nouvelle, du hasard qui fait qu'on emprunte un chemin ou un autre, sans passion particulière, comme une idée poursuivie avec obstination.

Il ne me disait pas avoir le sentiment que c'était la dernière fois, que cette liberté était passagère, qu'à peine découverte, elle s'achevait déjà. Qu'une fois établi dans cette vie d'adulte qui l'attendait au retour, son destin se refermerait doucement sur lui-même, qu'il suivrait sans en déroger le chemin tracé, avec un entêtement déguisé en persévérance.

Il ne me disait rien de tout ça. Je crois qu'il n'en avait aucune conscience. Et pourtant, c'était derrière chacune de ses phrases, chacun de ses silences.

Que ferait-il, pour le typhon ?

Il resterait là. Il partirait une fois la tempête passée.

J'ai oublié où il allait ensuite.

Le surlendemain, au matin, le ciel était gris, le temps, encore calme. En débarquant sur l'île de Naoshima, la citrouille de Kusama, perdue dans un épais brouillard. Le vent s'était levé pendant la traversée. Sans attendre l'autobus qui conduisait au musée, j'ai marché suivant la route, au bord de la falaise. La brume s'est changée en bruine, qui s'est changée en pluie, de plus en plus forte.

Depuis le début du voyage, je marchais beaucoup. Vingt-cinq ou trente kilomètres par jour. À Tokyo, j'avais résisté à l'idée de prendre le métro. Pour comprendre la ville, il me fallait, pensais-je, voir l'articulation de ses quartiers, arpenter l'étendue de ses distances. Je ne supportais plus de me laisser porter. Mes pieds s'étaient bien vite couverts d'ampoules et cette douleur nécessaire m'était apparue comme l'amorce d'une lente guérison.

J'étais à Tokyo à la poursuite d'Adèle. C'est bien sûr de moi qu'il était question. Ces kilomètres de marche, ces nouveaux paysages, c'était une manière de me refaire. Je laisserais au Japon cette peau ancienne, aux blessures encore vives. Je reviendrais dans ma peau nouvelle. C'est du moins le raccourci que j'espérais prendre.

J'ai visité en vitesse le musée Chichu, comme j'avais vu les Japonais le faire en d'autres circonstances, traverser les salles, balayer l'espace, les murs du regard, enregistrer les images pour plus tard. Ce jour-là, les visiteurs étaient rares. Le mauvais temps avait dû en décourager plusieurs. J'ai vu les *Nymphéas* de Monet, quelques Turrell. Avant midi, je suis repartie vers le port. La pluie avait cessé. L'air était lourd. Les heures avant le typhon étaient comptées.

La veille, sous un soleil radieux, j'avais vu Teshima, son célèbre musée, comme une goutte d'eau à flanc de colline. Puis, j'avais emprunté une sente boisée, au bout de laquelle la carte indiquait une installation de Cardiff et Miller, *Storm House*, et une autre de Boltanski nommée *La forêt des murmures*. Au bout d'une demi-heure de marche, j'avais trouvé une inscription, sur une feuille blanche suspendue en travers du sentier : CLOSED.

J'avais rebroussé chemin, méditant sur le livre en cours, le destin de Peter, après la mort de Mia. J'avais cru trouver, dans cette vaine randonnée, la solution à une impasse narrative. Il fallait projeter les quatre camarades dans un avenir qu'ils n'arrivaient plus, eux-mêmes, à entrevoir.

Dernière courbe. Dernière descente. La citrouille de Kusama. Le port de Naoshima. Le soleil irradiait sous le couvert nuageux. J'ai repris le traversier, récupéré ma valise à l'auberge et me suis dirigée vers la gare.

Un train régional reliait la gare d'Uno à celle d'Okayama. Le convoi suranné tanguait dans les virages, vacillait au vent, toussotait aux arrêts. Dans les wagons presque vides, le calme plat. L'herbe des rizières ployait en silence.

À Okayama, j'ai changé pour le Shinkansen, ce train rapide, glissant dans le paysage, comme en apesanteur, vers Hiroshima.

Au-dessus des immeubles entourant la gare ferroviaire, le ciel opaque pesait sur la ville.

Hiroshima est logée au creux d'une baie. Je n'aurais pas le loisir d'en étudier la topographie, de me figurer les sept branches de la rivière Ota, parallèles comme les dents d'une fourchette, et l'Enko, comme une dent tordue, s'élançant vers l'est, embrassant le quartier de l'hôtel.

Dans le hall, l'atmosphère s'était agitée. Une file s'était formée à la réception. Vêtus d'imperméables, munis de parapluies, les voyageurs turbulents traînaient leurs valises. La file avançait lentement. Mon tour venu, j'ai présenté mon passeport, récupéré ma clé, et je suis montée à ma chambre du sixième étage.

J'avais espéré une vue panoramique, mais l'immeuble d'en face formait une masse sombre, obstruant la vue. En m'approchant bien du double vitrage, je pouvais voir, vers l'ouest, la couleur du ciel surplombant le centre.

Je suis ressortie très vite avant la tempête. Le vent balayait les rues, emportait les passants, m'emportait sur plusieurs mètres.

J'ai retraversé vers la gare par le pont court enjambant les eaux noires de l'Enko, emprunté l'escalier mobile jusqu'au supermarché, en sous-sol, fait quelques provisions, fruits, légumes, riz précuit, prête pour un prélude de l'apocalypse.

Contre le vent qui semblait souffler de tous les côtés, j'ai regagné ma chambre. Huit mètres carrés, tout juste l'espace d'un lit et d'un bureau. C'est là que je passerais le prochain jour. Par la fenêtre, sous le ciel prune, opaque, l'horizon se colorait d'orangé.

De la tempête, je ne verrais presque rien. Une forte pluie entre les immeubles. Des vagues immenses à la télé.

Le lendemain, la ville balayée paraîtrait parfaitement remise. Le matin serait consacré aux visites réglementaires (le parc mémorial, et *cætera*) et l'après-midi, à l'ascension du mont Miyajima. Le traversier aurait déjà repris du service. Il y aurait bien, sur le sentier, quelques crevasses boueuses, quelques branches cassées entravant la voie. Mais tout en haut, à l'observatoire, le soleil brillerait. Les eaux de la baie seraient calmes et scintillantes.

Je n'aurais rien vu, à Hiroshima.

Rien de la tempête. Rien de la vie actuelle. Hiroshima resterait cette ville d'après la catastrophe. Cette ville où, depuis des décennies, on se relève, on balaie, et on recommence.

*

Je repense à ce film de Varda, *Le bonheur*. Aux photogrammes aperçus il y a quelques années dans une galerie du Marais, où une copie 35mm avait été faite cabane de jardin.

Les bobines avaient cessé de circuler. Agnès avait voulu en faire quelque chose, une serre où poussaient des tournesols de plastique. Tout le film s'y trouvait, par fragments de quelques secondes, dans l'ordre ou le désordre. Balayant du regard les bandes de pellicule tendues côte à côte, on pouvait entrevoir une scène, l'idée muette – figée sans être arrêtée – de ce que serait le défilement des images.

Le bonheur. Par fragments.

C'est peut-être ainsi qu'il apparaît, qu'il disparaît.

Notice biographique

Éléonore Létourneau est l'auteure de quatre romans. Son plus récent, *Une forme claire dans le désordre*, a paru en 2021 chez VLB. À travers le destin de ses personnages, son écriture juste et précise interroge la manière dont les violences de l'histoire se répercutent dans les liens que nous tissons et déplacent les projets que nous formons, d'une manière immaîtrisable, mais qui éclaire les conditions d'une vie inattendue, encore possible. Chez XYZ, elle a aussi publié *Notre duplex* (2014), *Les choses immuables* (2016) et *Il n'y a pas d'erreur : je suis ici* (2018).

Sans titre

Par **Danielle Lauzon**



2021. Techniques mixtes sur papier, 6 x 20 x 20 cm.

Bien que ma peinture soit abstraite, mon approche picturale est narrative. Mes œuvres racontent. (...) Des histoires universelles, intemporelles, qui s'adressent à l'essence de l'être, qui se tracent au fil de notre genèse commune. Et ici et là, dans l'abstraction onirique des toiles, s'entrecroisent motifs anciens, primitifs et objets du petit quotidien. Et s'interpellent nos propres histoires.

Danielle Lauzon, démarche artistique

Notice biographique

Après des études de premier cycle en histoire de l'art, la peintre **Danielle Lauzon** complète plusieurs cours et ateliers en arts visuels. Elle participe à de nombreuses expositions collectives depuis 2009 et expose pour la première fois en solo en 2010 à la Galerie Luz de l'édifice Belgo à Montréal. Elle vit et peint à Sainte-Julienne, dans Lanaudière, tout en exposant au Québec et à l'international : en Italie, en Jordanie, au Maroc, au Portugal, en Égypte. Ses œuvres font l'objet d'acquisitions par des collectionneurs à travers le monde, dont récemment au Qatar.

Labyrinthe onirique / Laberinto onírico

Par Omar Alexis Ramos

Traduit de l'espagnol (Mexique) par l'auteur

Laberinto onírico

I

Habito el sueño Minotauro;
Soy yo el constructor onírico

Preparo ladrillos
Para rastrear la soledad de la bestia

Se cubre el piso de los pasillos
Con mármol líquido
Labrado por una ballena vidente.

– Cuando Minotauro duerme–

Palabras pronunciadas por el viento,
vocales que resbalan del plenilunio,
cúmulo de verbos que nadie recuerda
su significado.

A veces cosecha la osamenta de un amor fallido,
o trozos de un pensamiento desorientado
en el vasto paisaje de lo improbable.

Quien concibe las paredes del laberinto
Con lágrimas de piedra

Aquí uno no se pierde jamás
Ya que no se toma
El mismo camino dos veces.

Caronte navega en su barca

Toma frases que fueron importantes
y ahora flotan sobre las corrientes del olvido
Para devorarlas.

II

Poema fragmentado:

Minotauro pide

Construir pasillos entre el alba

Y la eternidad.

Metamorfosis.

Yo lo hago

Lejos de todo

Total silencio

En un eclipse

Me doy prisa

Un movimiento

Concentrado

En nuestra luz

H a y

Un aire

Tan melancólico.

sobre las islas de cristal malva

Llueve.

Gotas

Se sienten los pasos osados de una niña

De miel

Que se acerca sin preocuparse de su destino

Resbalan

De tus labios, Ariana,

Como una promesa presente. La llave de un volcán de flores ardientes se abre en tu pecho.

Tus manos hablan con los vientos para embriagar la sangre de la bestia. Tu sonrisa

explota. Fragmentos de cristal azul brotan de tus labios. La luna confabula un enigma

para someter la soledad. Un huracán de cuarzo perfora la noche.

Mitad toro

Mitad hombre

Sacrificio

Completo.

III

Ariana muestra la sombra marchita de un suspiro
Su piel está hecha con lava ardiente.
Bajo el aliento de Cronos
El tiempo se pudre, se descompone.
Los segundos son gusanos ciegos.
Minotauro es el animal salvaje de entraña herida,
Una luna muerta cuelga de su ojo.
Devora de una mordida el invierno porque abril tiene prisa
Puesto que la princesa gusta de flores frescas.
No existe abnegación más sincera que
la del monstruo divino.
La piel se vuelve motivo del verbo atorado,
luego la sangre se atasca
En las mentiras más predecibles desde
hace siglos.
El roce de lo eterno conforma una
caótica desbandada de ideas
que se beben con hidromiel
está escrito que nadie
se alegrará después de la tempestad.
Una vez más, el sueño manchado de aromas marinos,
Gritos de nubes y la sorpresa indiscreta en tus ojos.
Minotauro es el habitante de una eternidad efímera.
La traición también teje su laberinto:
Eres tú la Bestia.

Labyrinthe onirique

I

J'habite le rêve de Minotaure;
C'est moi le maçon onirique

Je prépare les briques
Pour traquer la solitude de la Bête.

On couvre le plancher des couloirs
Avec du marbre liquide
Labouré par une baleine voyante.

– Quand Minotaure sommeille –

Des mots prononcés par le vent,
des voyelles tombées de la pleine lune,
amoncèlement de verbes dont tout le monde a oublié
la signification.

Parfois il cueille la carcasse d'un amour raté,
ou des morceaux d'une pensée égarée
dans le vaste paysage de l'improbable.

Qui façonne les murs du labyrinthe.
Avec des larmes de roche

Ici on ne se perd jamais
Puisqu'on ne prend pas
Le même chemin deux fois.

Charon vogue sur sa barque

Il prend des phrases jadis importantes
Qui flottent sur les courants de l'oubli
Pour les dévorer.

II

Poème fragmenté :
Minotaure demande

De construire des passages entre l'aube	
Et l'éternité.	Métamorphose.
Ce que je fais	Loin de tout
En silence	Lors d'une éclipse
Je me hâte	D'un mouvement
Concentré	Sur notre lumière

Il y a

Un air

Si mélancolique.

Sur les îlots de cristal mauve

On ressent le pas osé d'une fille

Qui approche sans se soucier du destin.

Il pleut.

Des gouttes

De miel

Glissent

De tes lèvres, Ariane,

Comme une promesse présente. La clé d'un volcan de fleurs ardentes s'ouvre dans ta poitrine. Tes mains parlent avec les vents pour enivrer le sang de la Bête. Ton sourire explose. Des fragments de glace bleue jaillissent de tes lèvres. La lune ourdit une énigme pour soumettre la solitude. Un ouragan de cristal perce la nuit.

Moitié homme

Moitié taureau

Sacrifice

Complet.

III

Ariane montre l'ombre fanée d'un soupir
Sa peau est faite de lave brûlante.
Sous le souffle de Cronos
Le temps se corrompt, se décompose.
Les secondes sont des vers aveugles.
Minotaure est l'animal sauvage aux entrailles blessées,
Une lune morte pend de son œil.
Il dévore d'une bouchée l'hiver parce qu'avril est pressé
Puisque la princesse aime les fleurs fraîches.
Il n'existe pas de dévouement plus sincère que
Celui du monstre divin.
La peau devient la raison du verbe coincé,
Puis le sang s'enlise
Dans les mensonges prévisibles depuis
Des siècles.
Se frotter à l'éternel donne forme à une
Chaotique débandade d'idées
Que l'on boit avec de l'hydromel.
Or, il est écrit que personne ne
Se réjouira après la tempête.
Une fois de plus, le rêve taché d'arômes marins,
De cris de nuages et la surprise indiscreète dans ses yeux.
Minotaure est l'habitant d'une éternité éphémère.
La trahison tisse aussi son labyrinthe :
La Bête, c'est toi.

Notice biographique

Né à Mexico, **Omar Alexis Ramos** a étudié la communication, la littérature et la dramaturgie. Il a gagné un prix national de nouvelles en 1992. Il a aussi remporté le Prix de nouvelles littéraires de la Chambre de commerce latino-américaine en 2018. Il a travaillé comme journaliste pour le ministère de la Présidence. Immigré à Montréal en 1994, il a animé l'émission de télévision *Foco Latino* entre 2001 et 2010. Il collabore régulièrement à divers médias canadiens et latino-américains. Acteur, il a pris part à plusieurs films et travaille régulièrement au théâtre. Il est aussi l'éditeur de la revue *Helios* depuis 1996. Il réalise documentaires et vidéopoèmes. Il est professeur d'espagnol. En 2018, il a publié un livre de poésie, *Puerto Santa Noche*, en édition bilingue aux Écrits des Forges.

POÈMES

Par **Gilles Cyr**

Le jeu commence par un déjeuner

aux buffets
le personnel s'active

une eau minérale ?

des convives accapareurs
s'étouffent d'indignation

la région va mal, bon sang

quelqu'un lâche
ce n'est pas moi, c'est vous ?

saluts enrichis

pour lier connaissance
plait-il ? consternant

je renouvelle mon offre

à n'en pas douter
moins reluisante mais

l'effort est là

je vous laisse réfléchir
ne restez pas les bras croisés

décidons

*

Un programme costaud

les attend comment dire
ils se pointent un à un

réunis durant trois jours
ils vont apprendre à se défendre

une vieille connaissance
teint d'aspirine passons

s'énerve et parle vite
mais tu es tombé sur la tête !

ou alors silences, coups de menton
on lui fait à moitié confiance

le débat s'enrichit
de moult suggestions

ce que vous me dites ce matin
c'est horrible

chacun participe
agite les jambes

ils paraissent confiants
puis se retirent, épuisés

*

Provisoirement nous œuvrons
dans de mauvaises conditions

il faut pouvoir se repérer
on n'a pas trop approfondi

irrespirables les échanges
peuvent se faire détendus

aujourd'hui l'atmosphère
serait plutôt à la connivence

nous convenons de nous entendre
au moyen de signaux éloignés

murmures et reproches
à l'annonce des résultats

pardonnez-moi
c'était pas beau à voir

qu'on prenne tous les moyens
pour les faire taire

au ravissement de certains
l'avertissement est fort

*

Les choses ne tournent pas bien
c'est hyper déprimant

l'acharnement aura compté
pour peu dans l'affaire

rien ne permet à ce jour
de pointer un secteur épargné

on imagine assez mal
une entreprise qui omettrait l'impact

des approches accélérées
que nous préconisons

ainsi de nouvelles tentatives
devraient avoir lieu

à en croire la rumeur
c'est un projet d'attente

*

La réunion s'est déroulée
dans une bonne atmosphère

votre première idée était brillante

des manœuvres se déploient
aussi tortueuses que brutales

nous ne sommes pas seuls
méfions-nous de ces gens-là

et en passant, n'êtes-vous pas
quelquefois brusque et impatient

lançons le test en pleine grandeur
c'est peut-être impraticable

les conversations de couloir
circonscrivent le danger

des blocages demeurent
la pression se fait sentir

après les sordides revers
beaucoup sont inquiets

c'est juger sur l'apparence

les turbulents pris de court
se verront éconduire

*

Je vous trouve changé
n'avez-vous pas maigri

il y a ce dossier

les derniers surplus
marquent un recul sensible

la présente situation
se prête aux flottements

allons dans ces fauteuils
nous y serons à l'aise

quel dossier quel dossier

mince, tu ne savais pas ?
vois d'ici l'épaisseur

il te concerne un peu

*

Les lignes ayant bougé
nos partenaires s'interrogent

non non pas question
qu'allez-vous chercher là

l'idée ne tient pas debout
nous sortons du tunnel

magnifique mais voici
les événements se précipitent

sale pétrin ou encore
nouvelle configuration

nos collègues restés à l'écart
ont des propos flatteurs et fermes

les agressivités se font jour
vous aussi vous trouvez?

sur les récents échafaudages
nous sommes peu informés

subrepticement
beaucoup décrochent

Notice biographique

Gilles Cyr. Dernier livre paru : *Huit sorties*, L'Hexagone, 2012. Publications récentes : « La traduction, c'est encore autre chose », *Les Écrits*, Montréal, août 2015. Un entretien en traduction espagnole (Víctor Bermúdez, Uruguay, 2019). Et des poèmes en traduction espagnole (Víctor Bermúdez, Espagne, 2017), anglaise (Allan Owen, Royaume-Uni / États-Unis, 2019), allemande (Michael von Killisch-Horn, Allemagne, 2020).

Trois poèmes inédits

Par **Jean-Pierre Pelletier**

Le plongeon

Librement inspiré du film du même nom de Frank Perry, avec Burt Lancaster, vu une seule fois il y a plus de quarante ans et dont le souvenir m'habite jusqu'à ce jour sans que je sache au juste pourquoi. La métaphore d'une Amérique états-unienne et d'un homme l'incarnant qui vont à vau-l'eau?

Tu traverses à gué, prends l'eau à grandes brassées, prends sa juste mesure, te rends maître des courants, disparais dans les profondeurs, le contour des anciennes rues, des colonnades, des portiques, les rivières des montagnes avalées par la ville submergée où des foules vacillantes se gonflent et regardent bouche-bée le rêve continu d'un monde immergé, des palais anciens, des tours oscillent sous le jour plus intense de la vague, puis il part à la nage, le survivant vogue les yeux ouverts, c'est vert, c'est sombre, mais de la plage, des bords de l'eau verte et douce les formes, les lueurs vers l'extérieur, vers l'inconnu, le vif tourbillon d'une nouvelle déferlante, golfes verts, transparents et la mer de silex en éclats, au dos noir d'un souffle régulier, les beaux pâturages d'un vert de pelouse, éloignés, soufflent encore plus fort, l'obscurité est transformée en loques, ayant malmené les eaux, le vent tonne comme de bruyantes imprécations provenant de lèvres marquées par un poing soulevé par la colère, de l'écume de mer en crue et du sang qui bouillonne et d'une inondation à l'autre, tout cela se poursuit, ne mettant jamais fin au roulis, le tangage du ressac se brise et te rend aveugle tandis que tu nages dans l'abîme de la pensée, l'eau qui étanche, calme l'esprit en mouvement, tu te diriges vers le large, tu te lances d'un côté et de l'autre à coups de brasses fortes et assurées comme un professionnel alors que tu nageais avec des milliers de tours et de détours, comme un caillou traversant la surface avec chaque brasse battant l'eau et tirant vers toi qui nages dans la rivière, vers Lucinde,

ta clarté et ton Styx.

Une mort aquatique

Deux

besoins

l'ont conduit

vers sa fin

la beauté parfaite

d'un poème et

caché

en son sein

le scandale de son indicible vérité

Le châtement administré fut rapide

entre vouloir et connaissance des limites

Polymnie décrivit

par-dessus bord

l'arc sourd

de sa mort

Notice biographique

Poète, traducteur littéraire, **Jean-Pierre Pelletier** collabore depuis une trentaine d'années à des revues, des anthologies, d'ici et d'ailleurs. Il est l'auteur de neuf livres, dont quatre sont des traductions ; les autres de son cru. Le dernier, *Le crâne ivre d'oiseaux* (Éditions des Forges), a vu le jour en 2016. Entre autres projets, dont une traduction de l'espagnol, deux autres livres sont en préparation : *Boxer avec le vide* et *Le cœur glacé de la flamme*.

À Emily Dickinson suivi de Sans titre (« Dans le bleu du soir »)

Marina Maslovskaja

Traduit du russe par Anatoly Orlovsky

Эмили Дикинсон

Какие обнаженные стихи
Какие все прозрачные тела
Я вижу в них биение сердец
И тонкие скелеты из стекла

Ты и сама – посудой за шкаф –
В ладони впившихся осколками невстреч
В боль стряхнута, в чужих моих ушах
Ты слишком речь, ты слишком больно речь

Так не бывает – перейти ТУДА
Со смертным скарбом – в горнее житье –
В пруду сверкнет вечерняя вода
Расколота, как зеркальце твое

À Emily Dickinson

Quels vers dénudés
Quels corps transparents
J'y vois des cœurs battre
Des squelettes fins de verre

Et toi – par les assiettes jetées derrière l'armoire –
Par les éclats de non-rencontres s'enfonçant dans ta paume
Secouée projetée dans la douleur
Dans mes oreilles d'étrangère
Tu es trop parole, tu es trop douloureusement parole

Impensable – passer LÀ
Avec ses biens mortels –
Dans la plus haute demeure –
Dans l'étang l'eau du soir
Brillera d'un bref éclat
Craquelée comme ton petit miroir

* * *

Приближена в вечерней синеве
Глазам – ладонью – белая дорога
Все кажется пройду еще немного –
На все вопросы вдруг найду ответ

Как камень среди гущи травяной
Наверх лежащий светлой стороной

* * *

Dans le bleu du soir
Une route blanche touche mes yeux
Comme la paume de la main
Quelques pas sur cette route
Et d'un coup y trouverai-je
La réponse à toutes les questions

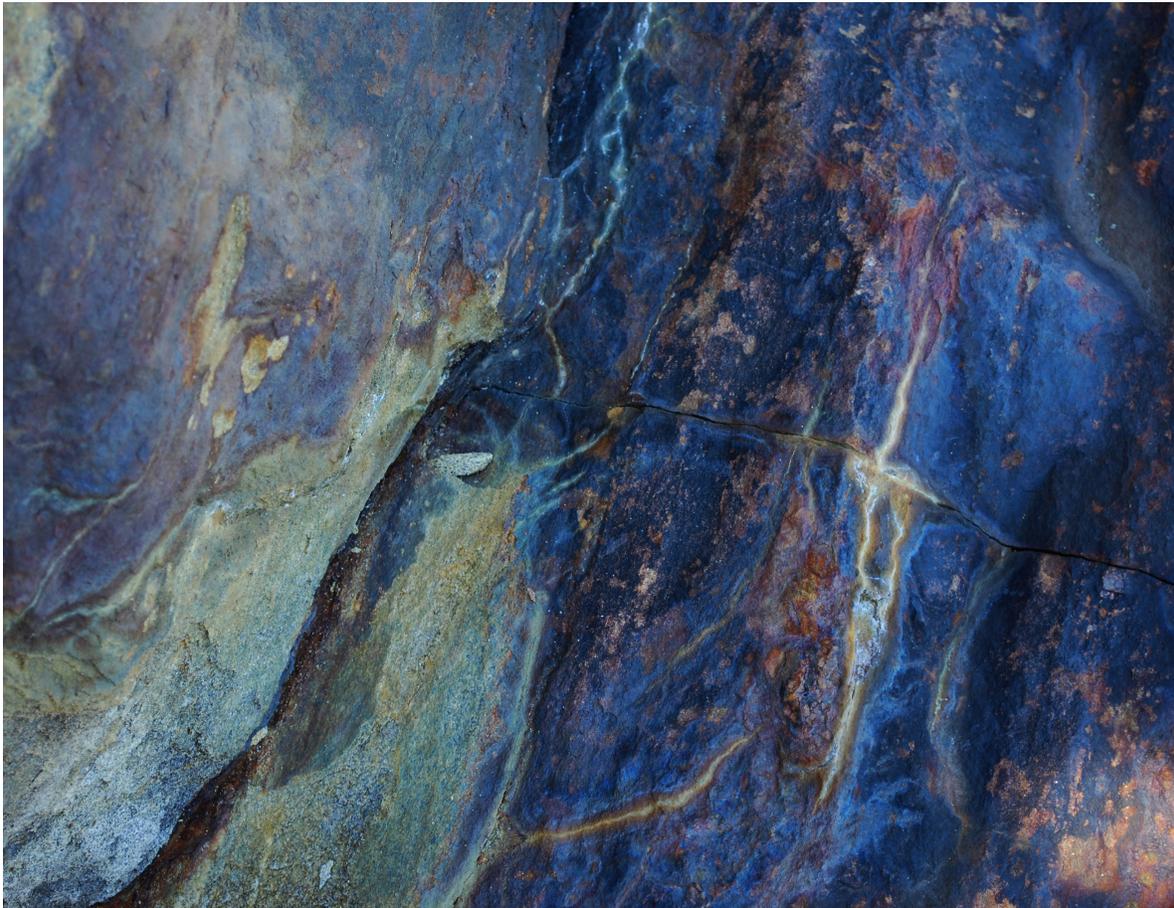
Telle une pierre au milieu
De fourrés herbeux
Sa face toujours claire

Notice biographique

Poète et peintre originaire de Saint-Pétersbourg en Russie, immigrée au Québec en 1991, **Marina Maslovskaïa** est diplômée de l'Académie des Beaux-Arts de Saint-Pétersbourg, ainsi que de l'Université de Montréal (1999). Dès sa jeunesse, elle inscrit son œuvre poétique dans la culture *sui generis* de sa ville natale. Solitaire, spirituelle, immergée dans la nature nordique environnant sa cité-monde, Marina se fait cependant connaître par quelques auteurs marquants de son époque, dont Viktor Krivouline (1944-2001), l'un des fondateurs de la « seconde culture » pétersbourgeoise dans les années 1970. Exposant régulièrement ses œuvres plastiques à Montréal et ailleurs, Marina a aussi récité dans notre métropole sa poésie russe et française avec, en perspective, une publication et un rayonnement à la mesure de cette voix vive et profonde.

Silence bleu

Par **Andrea Moorhead**



2009. Photographie numérique.

Translation. Traduction. Traverser. Transfer.

Sensation of spinning. Sight of silence. Rien ne reste. Repos. Recueillement.

Pour Autrui. Pour tous ceux, toutes celles qui souffrent et rêvent.

Notice biographique

Andrea Moorhead est directrice de la revue internationale *Osiris*. Elle a publié plusieurs recueils de poèmes dont *Présence de la terre* aux Écrits des Forges, *De loin*, *Géocide* et *À l'ombre de ta voix* aux Éditions du Noroît et *The Carver's Dream* au Red Dragonfly Press. Sa traduction de Marie-Christine Masset, *The Red Bird*, vient de paraître aux Oxybia Éditions. Andrea est photographe et naturaliste passionnée; ses photographies ont paru dans de nombreux livres chez Anterem Edizioni en Italie. Elle est lauréate du Prix international de poésie Antonio Viccaro 2018.

L'enfant sans sommeil

Par **Dominique Gaucher**

Ariel ne dort pas. Depuis des nuits, il tourne dans son lit sans trouver le sommeil, sauf parfois pour de brefs moments, entrecoupés de songes étranges. La couche est étroite depuis qu'il vit chez sa grand-mère, en attente de la construction de sa maison qui, heureusement, vient de commencer, tout juste à côté.

La mère d'Ariel a été gravement brûlée dans l'incendie qui a ravagé leur foyer, six mois plus tôt, en sauvant des flammes son fils, alors âgé de six ans. Elle est toujours à l'hôpital. Le père d'Ariel est mort. Le frère de sa mère, oncle Marc, a décidé de construire pour sa sœur et les deux enfants un logis à côté de celui de grand-mère, pour qu'ils soient moins seuls. Le garçon aime son oncle aux mains habiles et sa grand-mère aux yeux si doux. Mais ils sont démunis devant les problèmes de sommeil du petit, qui creuse le matelas à force d'y gigoter et qui, errant tout le jour, se promène comme un fantôme, s'endormant partout, la joue écrasée contre les cadres de portes, les bras ballants.

Une nuit, la douillette est plus emmêlée que jamais sur le corps d'Ariel, alors couché en boule, les bras recroquevillés, les larmes aux yeux. S'il continue de gigoter, il va réveiller sa jeune sœur Alice qui dort à côté de lui, à poings fermés, réconfortée, collée sur son grand frère quand il ne bouge pas trop.

N'y tenant plus, Ariel se lève, enfile ses pantoufles et un chandail et sort à pas de loup pour aller examiner la construction. Et si elle avait progressé pendant la nuit? La clarté se profile à l'horizon, au-dessus de la mer, il fait presque jour, assez pour rendre visibles les murs qui s'élèvent du chantier. L'enfant entre avec précautions dans ce qui constituera le sous-sol du bâtiment, par une grande ouverture pratiquée au ras du sol. Tout de suite, il remarque une chose qu'il n'avait pas vue la veille : un bloc au centre de l'espace ouvert, recouvert de velours. Ariel s'y assoit et regarde autour de lui pour découvrir si quelque chose d'autre a changé. Puis, au mur, il voit des crochets auxquels sont suspendues trois drôles de pelisses ayant la forme d'une assiette ronde faite de fourrure, surmontées d'un tube fermé, comme pour y insérer un gros bâton ou une petite tête. Curieux, mais pas très rassuré, il glisse son crâne dans la première pelisse, assez large pour lui. Il découvre de minuscules trous pour les yeux et les oreilles. Rien pour le nez et la bouche. Mais il est capable de respirer à travers la fourrure. Serait-il venu là seulement pour observer et écouter? Pendant un temps, il ne se passe rien. Seulement, un peu de calme s'installe en lui. Il se rassoit sur le bloc de velours et attend. Puis la torpeur le gagne, et il s'assoupit. Au matin, son oncle Marc le trouve au creux du chantier, roulé en boule sur le gravier, gelé, mais endormi; nulle trace du cube de velours ni des pelisses.

Ariel explique ce qu'il a vu et touché à Marc, qui refuse de le croire. Marc rit et rassure Ariel que celui-ci a fait un beau rêve, que c'est bien, qu'il a bien dormi. Marc se dit en lui-même qu'il faudrait rapidement terminer cette construction! Les enfants ont besoin d'un chez-eux. Et la mère va bientôt sortir de l'hôpital. Bien qu'encore couverte de bandages, elle s'occupera un peu des petits.

Le garçon passe une meilleure journée que les précédentes, et il a même le sourire. Il se promet de retourner sur le chantier la nuit suivante, quand tous seront endormis.

Le soir vient, mais c'est au tour d'Alice de tourner sous les couvertures. Elle est trop jeune pour que son frère lui fasse part de ses découvertes, pourtant on dirait qu'elle devine quelque chose. Puis elle s'endort enfin. Ariel sort de chez grand-mère en prenant soin de ne pas faire du bruit. Il n'y a pas de

problème, tout le monde dort à poings fermés. Il fait très noir. Il bute sur les cailloux et les mottes de terre qui entourent le chantier. Il finit par atteindre l'entrée de la maison, mais ne voit ni le cube ni les pelisses. Aurait-il rêvé, la veille? Il s'assoit par terre à l'endroit où reposait le cube et finit par s'endormir, malgré la fraîcheur de l'air. Le hululement d'un hibou le réveille. À sa grande surprise, il découvre qu'il est allongé sur le cube et qu'il revêt la même fourrure que la veille. Le hibou se pose près de lui et le regarde avec fixité, comme le font les hiboux. Ariel prend peur, il n'a jamais vu un tel oiseau de si près. Puis celui-ci s'envole à tire-d'aile. Le matin va bientôt se lever et l'enfant se dépêche d'emprunter le chemin du retour. Il ne pourra pas expliquer une seconde fois à son oncle ce qu'il fait là si ce dernier l'y trouve au matin. Il se glisse à côté d'Alice dans le lit et s'endort, malgré l'excitation des derniers moments. Il rêve. Une souris lui apparaît qui lui demande s'il l'aime ou s'il lui préfère les sardines. Gourmand, Ariel n'hésite pas et s'exclame (sans bruit) : les sardines! Alors, je ne peux rien faire pour toi, lui répond le petit animal, et lui donne l'adresse de la reine des sardines :

Ruisseau à l'envers

Village de l'Échouage (Québec) G5X 3V8

Ariel ne sait pas encore quoi faire de cette adresse. Écrire à la reine des sardines, certes, mais quoi? Il passe la journée à y réfléchir. Qu'est-ce qu'une sardine peut bien faire pour lui? Alice veut qu'il joue avec elle tout le temps, mais il refuse.

Il va se mettre au lit sans avoir de réponse à sa question. Mais il décide de retourner au chantier, impatient d'en savoir plus. Il commence à connaître le chemin, même dans le noir. Ô! Surprise! Le cube et les trois pelisses se trouvent là à l'attendre. Il enfile la deuxième d'entre elles et s'installe sur le cube, dans la position du lotus, déterminé à ce qu'il arrive quelque chose. L'attente est longue, et il finit par s'endormir, se laissant glisser sur le côté. La souris n'attend que cela pour le visiter en rêve. Bien campée sur son derrière, les pattes avant croisées comme un humain, elle l'invective : « Et puis, cette lettre, tu l'as écrite? » Ariel est penaud et effrayé. Il aurait espéré trouver la reine des sardines, et voilà que la souris, qui essaie pourtant de l'aider, est fâchée. « Mais je ne sais pas quoi lui dire! » s'exclame-t-il dans son rêve. « Pfff! Nigaud! demande-lui ce dont tu as besoin! », répond le petit mammifère en tournant les talons. Le garçon se réveille en sursaut. Mais bien sûr! C'est comme la lampe d'Aladin! Il faut prononcer un vœu! Un seul? Trois? La souris n'a pas précisé. Ariel ne voudrait pas exagérer, être considéré comme un profiteur, et qu'on ne lui accorde rien, en fin de compte. Le soleil menace de se lever à l'horizon, et Ariel court rejoindre sa sœur au lit.

Toute la journée, il cherche ce qui est le plus important pour lui. Évidemment que sa mère guérisse tout à fait. Que la maison soit terminée avant l'hiver. Que son oncle continue d'être là pour lui et que sa grand-mère cuise encore de bons biscuits pendant plusieurs années. Que sa sœur se porte bien. Mais voilà cinq souhaits, c'est sans doute trop! S'il n'y en a qu'un, il pourrait évidemment choisir sa mère. C'est elle la plus importante. Mais une mère sans maison? Ariel sort marcher au bord de la mer pour réfléchir. Il faut prendre une décision. À moins d'attendre de nouveaux conseils durant la nuit? C'est ce qu'il choisit de faire, et rentre souper avec entrain.

Il raconte une histoire à sa sœur pour qu'elle s'endorme plus vite et qu'il puisse aller retrouver la souris dans ses rêves. À sa grande satisfaction, le cube et les pelisses sont là. Pour l'occasion, il enfile la troisième, en se disant que cela signifie qu'il vient ici pour la dernière fois. Il faut poser les bonnes questions et obtenir des réponses. Il s'endort rapidement, confiant. Mais pas de souris. Il se réveille avec la lumière qui pointe et repère le hibou de la première fois, pressé d'aller se coucher. Ariel, paniqué, le regarde et l'interroge : « Que dois-je demander? J'ai droit à combien de vœux? », sans être tout à fait sûr que l'autre lui répondra. « HHiii! fait l'oiseau. Tu n'as droit qu'à un seul désir auprès de la reine des

sardines. C'est bien une souveraine, mais petite, et elle n'exauce pas plus d'un souhait. Cela dit, il peut être gros. » Et sur ces paroles, le gros volatile s'envole, sa nuit terminée.

Gros? Un vœu qui les contiendrait tous? Qui englobe les autres, pense alors Ariel. Mais qu'ont en commun sa mère, la maison, son oncle, sa grand-mère et sa sœur? Les personnes constituent sa famille! Mais le bâtiment? Voilà qui est moins simple et pourtant terriblement important. Quelle expression ont les adultes pour parler d'une maison et de ses habitants? Maisonnée? Toit! Voilà! Que tout se passe bien sous mon toit! Cela devrait tout couvrir.

L'enfant se précipite pour écrire sa lettre.

*Chère reine des sardines,
Il paraît que vous exaucez un vœu. Je voudrais que tout se passe bien sous mon toit!*

Ariel

P.S. : J'habite à Grande-Anse.

Puis il fouille dans les affaires de sa grand-mère pour trouver enveloppe et timbre. Il se demande bien comment un poisson fait pour recevoir son courrier dans un ruisseau. Mais bon, pourquoi ne pas essayer?

Les journées suivantes se passent tranquillement, et les nuits, sans que le cube et les pelisses ne réapparaissent. Ariel est sceptique; tout cela a-t-il donné quelque chose? Puis, sa mère sort plus tôt que prévu de l'hôpital. On fait ce jour-là une grande fête chez grand-mère. Et des voisins se proposent d'accélérer la construction de la maison, avant l'arrivée de l'hiver. Le garçon et sa famille fêtent Noël sous leur nouveau toit.

Tous ses amis ont tenu parole, et la reine des sardines a exaucé son vœu! Mais Ariel est un peu triste de ne pas revoir la souris, le hibou et de n'avoir jamais rencontré cette grande petite reine.

Notice biographique

Née à Montréal, lauréate des Prix Piché-Le Sortilège du Festival international de poésie de Trois-Rivières et Premier prix de prose de la Société littéraire de Laval, **Dominique Gaucher** est l'auteure de cinq livres de poésie publiés aux Écrits des Forges et de textes de prose publiés en revues et en collectifs. Elle a participé au Festival international de poésie de Trois-Rivières à plusieurs reprises, au *March Hare* à Terre-Neuve, au Festival international de poésie de Formose, à Taïwan, au Festival international de poésie du Bangladesh, ainsi qu'à de nombreuses activités littéraires.

Essai et poèmes

Par **Licia Soares de Souza**

Que vais-je dire dans les pages qui suivent ? Je vais proposer la lecture de quelques poèmes. Mais quelle sorte de savoir nous transmet un poème ?

J'ai l'habitude d'écrire des essais théoriques. En 2017, j'ai envoyé un poème au concours de Radio-Canada et j'ai été l'une des vingt candidats retenus. Depuis ce temps, j'ai regardé en moi et j'ai voulu laisser affleurer un sujet lyrique. Je me suis demandé aussi de quelle matière serait composé un sujet lyrique.

J'ai commencé alors à m'interroger et à chercher les points d'ancrage dans ma personnalité. Je viens de la ville la plus africaine du Brésil, et je conserve en moi une bonne part de l'histoire et de la mythologie des anciens esclaves. Ça me colle à la peau.

Très jeune, j'ai commencé à cultiver une vraie passion pour le français et pour la culture d'expression française. J'ai foulé le sol du Québec encore adolescente, et j'ai ensuite complété ma formation académique et personnelle dans la Belle Province, mon second pays. Le français créolisé que je parle est une vraie richesse qui m'appartient.

Et que disent mes poèmes ? Le fait poétique n'est pas, on le sait, une liste de faits vécus. Il prend le fait et en défie le sens. Il crée une expérience sensorielle qui implique le poète et le lecteur dans un courant affectif prêt à accepter ou à refuser les rapports au monde proposés. Il importe d'examiner la lisibilité du poème : il dévoile la mobilité des mots dans un ensemble de sons et images rythmés.

On dit que, depuis longtemps, la poésie ne rime plus avec beauté. Le poétique serait alors engagement : actualisation de liens qui transcendent les simples continuités thématiques et stylistiques. Le poème serait, tout d'abord, discontinuité structurelle du réel. Il inverserait l'ordre des faits du monde avec une fonction esthétique aiguë. Celle-ci serait investie de grande vitesse. Elle doit éveiller rapidement les affects sans laisser trop de temps aux interventions des réflexions. On doit plonger dans une aire d'indifférenciation où les mots se touchent les uns les autres, permettant seulement que la sensibilité explose. La réflexion viendrait uniquement lorsque nous sommes touchés et séduits par ces réseaux de mots et images qui entourent notre façon de regarder le monde.

La main touche le papier, le caresse. Mais si on ferme les yeux pour voir dedans, on verra qu'un espace s'ouvre fusionnant nos intériorités, nous renvoyant aux sentiers de plusieurs temporalités. Il faut dévoiler quelque laideur qui pourrait rester là et il faut prendre la plume pour empêcher qu'il existe trop d'espaces vacants se remplissant de bêtises et de mots violents.

La production du poème vise à la manifestation des sens oubliés en même temps qu'à leur déguisement. Le poème offre un savoir, mais demeure ouvert à la plus grande imprévisibilité de sens. Oui, quelque chose s'exprime dans le poème que l'auteur connaît, que le lecteur reconnaît, mais qui est dit de façon discontinue, ce qui anime les palais cénesthésiques s'érigent sur chaque terrain intérieur.

Et que faire maintenant avec tout mon vécu nomade et hybride pour composer ces premiers poèmes ? Prendre la plume signifie évidemment refuser une cohabitation stérile avec soi-même. C'est proposer la coexistence, risquer le partage, forcer une contamination des corps et de l'âme.

M'intéresse, tout d'abord, la formation de mon sujet lyrique hétérogène et, ensuite, les arguments proposant une lutte, mettant en jeu des cris articulés qui s'agitent parmi nos concitoyens. Nous luttons sans cesse pour l'affirmation active de notre indépendance contre toute collusion passive. Nos discours de vivants sont les expressions rebelles de notre histoire rebelle.

Quelle transformation du réel voulons-nous ?

Les Amériques ont été et sont dominées par cette figure monstrueuse d'un impérialisme destructeur, ce qui s'exprime métaphoriquement dans les vers relatifs à l'être « homicide et amoindri ».

Évidemment, je mets mon corps aussi en action. Je le fais parler. Il cumule deuils, maladies, séparations, et il se réfugie de plus en plus dans les bras que les mots tressent pour moi. C'est un cheminement logique : « Nous devons nous façonner par des symboles pour traverser les sentiers de l'ineptie ».

Mais quel langage offre au sujet les conditions pour raconter ses expériences et, en même temps, se déréaliser, c'est-à-dire se dissoudre pour permettre aux signifiants de son écriture de se libérer et de circuler dans le vide afin d'éprouver son étrangeté ? Moment terrifiant et douloureux, moment de déclarations pour une écrivaine qui se confronte brusquement à l'écriture : « Des relations puissantes s'agitent entre le dit et le non-imaginé. »

La voix militante constitue un élément important de ce lyrisme, l'écriture autorise l'investissement d'une voix solitaire qui se faufile parmi les poèmes, tout en essayant de saisir et de dire une expérience corporelle présente au monde qui tente de définir une sorte d'intériorité créatrice : « Je tire la langue. Je compose des textures ouvertes aux avenir d'un monde que la mort ne pourra pénétrer facilement. »

Les espaces d'intimité entrouverts par les souvenirs instaurent également d'autres dispositifs capables de mettre en scène le dynamisme des mythes africains. Ce sont des signes-véhicules des désirs de combat des populations démunies contre les classes opprimantes. Véritables représentants des forces de la nature, les dieux africains peuplent l'imaginaire des Brésiliens désemparés, quelle que soit la couleur de leur peau, comme des protecteurs contre le malheur : une femme avec *lemanja*¹ crie contre la solitude du monde.

Alors, comment rendre compte de cette surprenante révélation, de tant de signifiés trouvés au croisement des regards de l'auteure et de lecteurs devant la lisibilité des poèmes ? « Nous sommes confinés. L'être peuplé met l'acier en poudre, reforge les souvenirs, quitte ses antres pour pleurer et puis rire au gré de ces instants d'une contemporanéité séquestrée ! »

C'est ça : la poésie peut se définir comme un acte de volonté qui inverse la valeur du sens et autorise un sens particulier, tout en offrant à ses lecteurs différents degrés de transparence ou de porosité des mots face aux multiples facettes du réel empirique.

1 Elle est célébrée au Brésil dans les cultes afro-brésiliens, tels que le candomblé ou l'umbanda.

Dans le panthéon afro-brésilien, *lemanja* est reconnue comme la mère des *Orixás* (divinités de la nature). Elle est la reine du monde aquatique, parfois représentée comme une sirène, ou plus souvent comme une créature fabuleuse émergeant des flots.

Tu m'as suppliée

de prêter une oreille
aux emportements de notre temps.
J'ai saisi l'image d'un être amoindri,
assujetti et homicide,
plongeant notre terre
dans un scénario de nuits et de jours flétris.
Je ne désire établir aucune preuve
de cette réalité
ou de sa non-possibilité.
Je cherche des mots.
Ils ne détiennent aucune preuve.
Ils reflètent des émois.

Des relations puissantes
s'agitent
entre le dit et le non-imaginé.
Notre écriture doit dorénavant
se lire comme les mirages
sur la terre dévastée.
Nous devons nous façonner par des symboles
pour traverser les sentiers de l'ineptie.

Que reste-t-il du temps de notre instantané?

Il accumule une tonne d'images,
rivées pièce par pièce,
comme la chaîne d'un être forgé.
Réanimons nos ambivalences premières,
insistons sur la contemplation des mélancolies,
plusieurs fois naissance,
plusieurs fois recommencement
de tout ce qui s'est dédoublé à travers nos attachements.

On veut les toucher, les palper, les sentir,
mais la mémoire de l'homme forgé
a la dureté de l'enclume,
recouvre une totalité d'alliances,
assume pleinement l'inconnu des profondeurs.

La vivacité intime en appelle ici,
dans le temps de l'instantané,
à un attendrissement,
à un rayonnement intérieur,
pour qu'il émerge lui aussi,
être pétri.

Nous sommes confinés.
L'être peuplé met l'acier en poudre,
reforge les souvenirs,
quitte ses antres
pour pleurer et puis rire au gré de ces instants d'une contemporanéité séquestrée!

Que ma bouche s'ouvre

enfin,
proclamant toutes les réponses
aux insultes durement ensevelies.

Je tire la langue.
Je compose des textures
ouvertes aux avenir d'un monde
que la mort ne pourra pas pénétrer facilement.

Notice biographique

Licia Soares de Souza a un doctorat en sémiologie de l'Université du Québec à Montréal (UQÀM) ainsi que deux stages postdoctoraux au Centre de recherche en littérature québécoise de l'Université Laval. Elle est professeure titulaire de l'Université de l'État de Bahia au Brésil et professeure associée à l'UQÀM. Elle a publié un recueil de poèmes en allemand (2017), un autre en portugais (2020). En 2017, elle a été parmi les 20 finalistes du concours de poésie de Radio-Canada, avec le poème *Mes Frontières*. Membre de La Traversée, l'atelier géopoétique nomade de l'UQÀM, elle a publié en 2019 *Pour une Géopoétique interaméricaine*, essai sur la représentation de Montréal dans des romans québécois contemporains. Elle est vice-présidente de l'Association Internationale d'Études Québécoises – l'AIEQ – pour les Amériques.

Zone franche

Par **Carole Forget**

ZONE TRANSITOIRE : PARTIR DÉBUTE PAR UN ESPACE À TRAVERSER et le départ ne prend peut-être son sens que par ce passage.

Cette zone comporte des étapes auxquelles, volontaire, je me sou mets et qui se déclinent en trajectoire : douane, passeport, salle d'attente, aire d'embarquement. Partir, c'est aussi consentir à ce séjour dans un emplacement nommée *zone franche*. C'est y demeurer quelques heures et y porter le titre d'étrangère parmi les autres. J'y suis en nul pays et personne n'y est chez soi – et je ne désire aucunement différer ce statut.

La ville de destination, d'abord en esprit, oblige à une motilité volontaire, une mobilité du désir, une propulsion qui dérange, momentanée et essentielle : j'aime, peut-être davantage que l'arrivée, cette traversée.

Zone franche. Une barrière foncièrement matérielle et violemment abrupte avec ses comptoirs d'inspection et ses arches métalliques. Une structure à franchir où l'on s'en remet à autrui. Telle une mutation désirée. Puis, une salle – où est-ce un hall, est-ce une antichambre? – incommode, trop haute, trop aérée, on est affectée à cette indisposition de soi. Néanmoins un besoin de m'y attarder, de considérer ce moment où les réflexes se heurtent, où les réponses se nettoient de ce qu'elles pouvaient m'allouer de clarté. Ce qui se fissure par les automatismes. Comme si l'on pouvait tout effacer et parler à partir de là.

ZONE FRANCHE. ZONE DE RUPTURE ET DE REFONTE D'UNE VOIX INDÉCELABLE à tout contrôle identitaire. Cette voix qui se cherche entre ma région d'origine et celle à venir, ne surgit peut-être que dans un espace transitoire, territoire de liberté, ouvert sur d'autres régions qui réveillent une mémoire troublée.

Si apte à se taire en d'autres endroits, cette voix apporte avec elle son lot d'interrogations : nous avons un pays de naissance, mais tous les autres pays que l'on traverse, où l'on vit et que l'on fouille demeurent-ils des endroits où l'on n'est qu'un passant ?

Cet espace me permet de vivre une parole dans son mouvement immanent, de la rencontrer en lieu et place de son essence même, et corollairement de la fissurer. Il préserve la voix du poème.

L'acte d'écriture initie un déplacement de l'être dont le séjour en zone transitoire représente la mesure la plus bouleversée, questionnant la distanciation de ma voix la plus juste.

Je n'y attends rien, mais attends quand même, feignant d'y rester définitivement, dans un état transitoire pourtant. Je m'assois, dans une condition *d'entre*, qui représente mon état durable, mon nom de toujours. Cet espace est ma perpétuelle résidence, reposant au milieu de tous mes territoires.

Notice biographique

Carole Forget a publié plusieurs livres de poésie et a participé à des événements littéraires tant au Québec qu'à l'étranger. Avec des photographes, elle a réalisé des projets, dont certains ont fait l'objet d'expositions dans des galeries. Son dernier livre, *Langue de départ*, a été en partie écrit lors d'une résidence d'écriture à la Maison de poésie d'Amay en Belgique, et a obtenu une mention spéciale au Grand Prix Québécois du Festival international de poésie de Trois-Rivières. Depuis 2009, elle collabore aux Éditions du passage.

Trait d'union

Par Hélène Longval



2021. Technique mixte sur papier, 12 x 12 po.

Notice biographique

Hélène Longval, peintre plasticienne, vit et travaille à Montréal. Elle est représentée par la galerie L'Harmattan de Baie Saint-Paul depuis 2019. Sa feuille de route compte plus de 40 expositions collectives et solo. Son travail rayonne au Québec ainsi qu'à l'international, en France, en Italie, en Autriche, en Indonésie et au Maroc. En 2015 et 2016, Valeurs mobilières Desjardins acquérait 30 œuvres de l'artiste qui sont, depuis, exposées dans ses succursales de la région de Montréal et ses bureaux de la Place Ville-Marie. À trois reprises, de 2016 à 2018, Hélène participe sur invitation à la résidence annuelle de création internationale organisée par les AAC-Ateliers d'Art Contemporain du Maroc.

Les blanches allées

Par **Jean-Yves Métellus**

Est-ce encore ce long trajet d'errance
Qu'ébruite l'insomnie dans les vergers lointains?
Telles semences de désir, d'impossibles transes
Qui d'ennui, aux frimas des jours, dessinent tes seins

Toi, fille à cœur de nymphe, couverte, auréolée
D'ondes pareilles au mirage des cieux
J'aime tes lunes noires, les mondes enchantés
Dont ce cru de tes lèvres qui évoque les dieux

Et sous couvert de tes cils, la stèle des aïeux,
Tant de verts paysages, de couleurs infinies
Là, paissent sans cesse des chevaux d'insomnie
Et des moutons d'aubes bêlant si peureux

Mais dire tes lèvres nues, ces pays d'en-haut,
Toute la folie qui nous interpelle, vivants!
À y accorder un baiser, flagrant délire, oh!
Quel doux cachemire porté au souffle du levant!

Voici les métamorphoses dans l'étale ailé :
Câlins furtifs, chair de braise, jeux d'innocence
Chemins multiples au fœtal murmure qui danse
Sur l'horizon. Oui, je prends les blanches allées!

Notice biographique

Jean-Yves Métellus est né en Haïti en 1962. Après des études en arts visuels, il s'est adonné pendant une décennie à l'enseignement de la littérature et des arts. Il a dû ensuite quitter le pays à cause de la situation socio-politique pour s'établir aux États-Unis, puis à Montréal. Très actif dans le milieu, il exerce son talent de différentes façons : radio, scène, chanson, cinéma, critique, etc. Il a aussi publié quatre recueils de poésie et participé à près d'une dizaine de publications collectives. Aujourd'hui, il est membre de l'association des artistes en arts visuels de Montréal-Nord (AAVNM) et étudie en création littéraire à l'UQAM.

Comment devenir Julie Andrews

Par Pascale Des Rosiers

« Nous ressusciterons à la joie de par notre douleur même, à cette joie sans laquelle l'homme ne peut vivre, à cette joie que Dieu donne comme un privilège. Le bien est proscrit du monde, mais nous cacherons Dieu sous la terre, nous lui ferons un asile souterrain, et nous les hommes du souterrain, nous chanterons du sein de la terre l'hymne tragique au Dieu de la joie! »

Dostoïevski, *Les Frères Karamazov*.

Allons bon, nous voici encore à ramasser nos dégâts. Dans les miettes, y trouver du courage. Un peu de blancheur amoureuse éparpillée sur le plancher. S'arrêter au seuil d'une parole. La cacher au creux d'un bégaiement. S'en gaver jusqu'à la gaspiller. Absorbés, nous ne voyons pas le temps s'élargir. Des éclats de faim, désir et maladresse. Se retenir d'avaler la beauté. Échouer. À chaque fois. *Fail better*, dirait Beckett¹. On oublie qu'il a ajouté *fail worse* juste après. Se raccrocher à cette longue soie rose la queue d'une comète. Se laisser flotter.

Il y a longtemps, les yeux paisibles des vaches au milieu d'un champ. Nous grimpons sur la clôture avec une belle peur d'enfant tenue bien serrée dans nos bras. Faire semblant nous venait naturellement. Ça pourrait être touchant si ça s'était arrêté là. Nous nous déguisons en princesses. Nous imaginions des îles des chevelures des bracelets des serpents. Nous savions comment éviter les torrents du sous-sol. Fuir les loups voler immobile. Une chambre était une maison une autre la plage le salon la montagne l'escalier l'autobus. Les championnes de l'éparpillement. Les barbares. À la fin tout le monde mourait.

Un nouveau silence. On époussette nos caresses lâches ou héroïques. La rivière effleure des carcasses d'oiseaux, baisers de balles perdues. Ma peau attend. Une solea marche nue balance les hanches. Longue jambe courante. Même pas une anecdote. Rien à assumer. Pourtant on ne s'en débarrassera pas. Pas plus que de la chaleur des bébés autour du cou. On y revient souvent. On y revient tout le temps, ça nous rend gagas. C'est parce qu'on vieillit. Un livre attend, certains coins de pages pliés, parfois déchirés. On sait que là, juste là, sur une des lignes de cette page-là, ça bouleverse. Et juste de savoir ça, on respire mieux.

On aimerait bien savoir s'il en reste. S'il y en a pour nous aussi. Un petit bout de joie, éclair de chair pâle ou de pluie vert tendre. Oh, ne vous inquiétez pas! Nous ne sommes pas grandioses! Nous ne cherchons pas la Grande Joie. Pas d'extase mystique en vue. Rien à cirer de l'âme russe gonflée dans la gorge. Ni de la joie immobile du Dalai Lama, ni de celle, fourmi bionique, de Pops Dans La Rue. La joie de mère Teresa demande trop d'efforts et en plus elle est sale et elle pue. Nous demeurons modestes. Nous cherchons des joies laïques. Bien campés dans notre prose au ras du sol. Nous ne dérangerons pas l'ordre social. Promis. Nous ne demanderons aucun aménagement, aucune clause dérogatoire, aucun accommodement, raisonnable ou non. Les mots passent et nous, museau au sol, cherchons toujours.

¹ Samuel Beckett, *Worstward ho*, New York, Grove Press, 1983, mais vous pouvez trouver la citation dans tous les ouvrages de motivation. Tout le monde aime l'idée de *fail better*.

On bute parfois sur des joies incompréhensibles. Messages-de-mon-père-visite-de-mon-ami-suicidé. Il faut les mentionner vite parce que je ne saurais pas trop les raconter. Je ne me croirais pas de toute façon. Je suis allergique à certaines questions. Je suis comme vous. Je veux savoir comment ça marche. S'échapper est angoissant. Je ne survole pas les forêts. Je préfère la joie piétonne.

Parfois on se dit qu'on vivrait peut-être mieux. Si on pouvait y croire. Si on s'élançait corps en étoile mains en extase. Sublimes. Resplendissants. On se fendrait de sourires purs, on étendrait nos bras ruelles bruyantes remplies de cordes à linge. On serait tellement beaux ! Vol plané sans parachute. Et, au final, on n'aurait même pas mal.

Pourtant non. Rien à faire. Quatrième année. À la fin de l'année scolaire, la religieuse nous suggère d'imiter Sainte Thérèse. Se priver d'eau tout l'été pour offrir sa souffrance à Dieu. Pas clair s'il fallait aussi se priver de popsicle. Juste au cas j'ai renoncé à la sainteté. J'avais sans doute compris tout croche mais ça peut s'expliquer. Elle nous disait aussi de nous méfier de notre intelligence. Bon bref. Fin de ma vocation. Ça laisse quand même un vide.

Pas grave. On a autre chose. Pas besoin de préciser. On serait bien en peine.

Je me retrouve à chanter *Les joies quotidiennes*² dans la douche. Ma voix ressemble à la casserole de Julie Andrews mais quand même, ça rassure. On n'échappe pas à son enfance.

J'ai trouvé :

une joie de première gorgée de bière ce qui n'est quand même pas rien vu qu'il y a quelqu'un qui en a fait un best-seller³,

une joie de longue marche humide dans le matin parfois même avec une main à tenir

une joie de chien dans la neige j'ai pris des photos les ai postées sur Facebook donc ce moment a vraiment existé

une joie de réussir son pain de confinement et se permettre de ne pas le poster sur Facebook on s'entend que c'est une coche au-dessus

une joie de dormir en cuillère

une joie d'ouvrir la radio et de tomber sur Doris Day chantant *Que sera sera*

de poser une cabane refuge pour abeilles et d'être fiers d'avoir sauvé la planète à nous tout seuls

de planter des asclépiades pour nourrir les monarques on est tellement bons on l'a sauvée une seconde fois

une petite joie plus mesquine de voir les voisins envier nos crocus les premiers de la rue on les avait plantés à l'automne exprès pour ça

2 Avez-vous vraiment besoin de la référence ?

3 Philippe Delerm, *La première gorgée de bière et autres plaisirs minuscules*, Paris, Arpenteur, 1997.

tiens, quelques autres au hasard, ta main qui réveille mon dos, une pomme juste bien ferme et froide ce qui est quand même rare vu qu'on les laisse toujours traîner sur le comptoir, mon fils qui répond à mon texto, m'endormir le front sur mon bureau sans que personne ne me dérange, bon bref, vous avez compris il y en a plein des joies comme ça, même dans votre vie, si si je vous le dis

une joie de regarder la lumière à travers un voilage, ou même seulement d'en lire la description et de penser que quelqu'un d'autre que soi a regardé et regarde encore, a vu et voit encore, ce qu'on a regardé et regarde encore, ce qu'on a vu et voit encore

ah oui! certaines joies, un peu honteuses aussi, joie mercantile de bon deal sur Kijiji, un sofa presque neuf ou une paire de patins on ne sait jamais on pourrait s'y remettre, bon d'accord, c'est le genre de joies qui alourdit, qui encombre, le genre de joies qu'on dissimule, mais on se rattrapera, on écouterait Marie Kondo nous expliquer que la vraie joie est dans le tiroir bien rangé alors on jettera nos mini-joies trouvées sur Amazon pour

une belle joie blanche et propre et qui sent bon la lessive

et à la fin, la pseudo joie d'en rire et de dire qu'on s'en crisse pour éviter de ressembler à un sketch de Bo Burnham⁴.

Guillaume d'Aquitaine⁵ voulait faire des vers sur le pur Néant. Peut-être ça aussi. Mille ans plus tard. Surtout ça.

Je me perds facilement. Je ne sais ni accumuler ni disperser. Tous mes bonheurs sont en désordre. Je ne sais pas affronter le vent. Le chien dort, gros soupir de chien content. Toi, tes cheveux, ta nuque, tes épaules, tu penses devant ton écran, je ne vois pas ton visage, ta pensée s'écrit, pause et reprend, revient, corrige. Quand un geste se lève, l'air se retourne et je me suspends. Je crains de briser. J'ai cette présence de toi un lac au détour d'un sentier et je ne sais pas comment garder la présence. Peut-être, cette joie-là aussi : une pause dans la peur. Déposer son cœur. Malgré.

4 Bo Burnham, *Inside*, comédie à sketches sur Netflix, 2021

5 Guillaume d'Aquitaine, *Chanson*, dans le livre de Pierre Seghers, *Le livre d'or de la poésie française*, c'est le premier poème du recueil, le souvenir de tomber en bas de ma chaise au cégep...

Notice biographique

Pascale Des Rosiers est née en 1962 à Montréal où elle vit toujours. Elle est psychiatre et étudie également en littérature à l'UQAM. Elle a publié des textes dans des revues au Québec (*XYZ*, *Estuaire*, *Gaz Moutarde*, *Exit*), en Belgique (*L'Arbre à paroles*) et au Mexique (*Siglo XXI*). Elle est l'auteure de trois recueils de poésie : *La nuit se cherche dans les regards* (Écrits des Forges, 1995), *Vertige lumineux de l'errance* (Écrits des Forges, 2002) et *Jardin brisé* (Éditions de l'Hexagone, 2018). Elle travaille présentement à l'élaboration de son quatrième recueil tout en développant l'écriture de nouvelles.

ROBERT ET MOI DE CHRISTIANE LÉAUD : LE SENS BOULEVERSÉ DES MOTS PAR LES IMAGES

Par **Bernard Lévy**

L'ensemble de 42 collages de Christiane Léaud regroupés sous le titre *Robert et moi* aurait pu s'intituler *Le sens caché des mots* ou encore *Filiation possible entre un mot et un tableau*. Est-ce à dire que les découpages de papier qui oblitérent (au moins partiellement) les pages du dictionnaire tentent une quelconque censure ? Non, bien sûr. Non.

Les mots tirés du *Petit Robert* établissent des lignes de divergence-convergence entre des vocables et des images inattendues. Inattendues mais pas inadéquates ou incohérentes. Tel, en tout cas, se profile le projet qui articule et emboîte la relation entre les mots et les non-choses ou, dit autrement, entre *Robert et moi*.

« Un mot plus ou moins dissimulé donne son titre au tableau », explique Christiane Léaud. Il s'accompagne d'une définition en guise de légende sous la forme d'une courte fiction (trois à cinq lignes). Rien n'empêche de percevoir là un clin d'œil littéraire. Il se glisse dans un monde dont le vocabulaire est essentiellement iconographique. Quoi qu'il en soit, la présence de mots dans le tableau, même s'ils sont illisibles, participe à part entière à la composition visuelle de l'ensemble. Elle renforce sa nature essentiellement hybride. Et justifie l'attraction qu'exerce irrésistiblement le mot sur l'image. Et réciproquement.

Car c'est bien une sorte de rapport amoureux – jeu de l'amour des mots et du hasard des formes – qui s'établit entre les pages prélevées du dictionnaire et les papiers découpés venus du Japon ou d'ailleurs par Christiane Léaud. Amour, évidemment, puisque, entre ces deux-là « ça colle ». Les mots et la surprenante définition qui accompagne les œuvres l'attestent. Leur adhérence – ils sont inséparables – appelle une adhésion du regard. Mais plus encore, une critique de ce « qui sépare » au profit de « ce qui relie ».

Il convient de préciser : critique de ce qui non pas assemble mais associe. Telle se dessine la nuance que suggèrent les mots sans parole des lieux (îles, continents, rivières...), des figures (ombres, silhouettes, profils...), des véhicules du transport amoureux (nuages, ailes d'oiseaux, bateau à voile...), des tumultes (polémiques, rivalités, ambitions territoriales...). « Un travail de construction suit l'opération de fragmentation », commente Christiane Léaud. Elle ajoute : « Ce travail tire sa pertinence du fait qu'il accompagne une phase de distanciation critique. Elle justifie les premières interventions graphiques : rayures, hachures, serpents, écritures inventées... ».

Chaque collage et le mot qui s'en fait le porte-parole lèvent ensemble le rideau d'une reconstitution d'événements réellement survenus ou imaginaires dignes d'une représentation à donner sur la scène d'un théâtre. C'est d'ailleurs ce que confirme l'artiste : « L'espace où se propage le collage ne se veut pas figé. Je me plais à penser qu'il s'agit d'un plan cinématographique ou d'une scène de théâtre. L'effet de mouvement qui parcourt sans cesse l'action dramatique provient en grande partie des traits obliques divergents, des balafres et des îlots circulaires qui structurent l'ensemble des relations d'attraction/répulsion rythmant la composition. »

Après tout, aux images, les mots ne donnent-ils pas une voix? Nulle éloquence ici. Juste l'ironie qui convient à la situation : celle de pièces disjointes qui cherchent à se rapprocher et qui trouvent parfois avec une heureuse justesse les mots pour leur proposer une direction où regarder; mots et images porteurs de sens bouleversés et, par là – pourquoi pas? – nouveaux!

Notice biographique

Critique d'art, **Bernard Lévy** a dirigé la revue *Vie des Arts* de 1992 à 2018. Auteur de recueils de nouvelles, il poursuit aujourd'hui une carrière d'écrivain, d'éditeur, de commissaire d'exposition et d'animateur culturel à Montréal.

Quatres collages extraits de *Robert et moi*

Par Christiane Léaud

TAXONOMIE



2019. Collage, 41 x 51 cm.

Après avoir nommé les choses, il faut les classer. Dans quel ordre? Voilà toute la question : ordre de grandeur, ordre de couleur, ordre politique, ordre alphabétique, ordre religieux, ordre militaire, ordre hiérarchique... Sage serait sans doute de s'en tenir à l'ordre des choses.

AUTOSUGGESTION



2019. Collage, 41 x 51 cm.

Écoutez la diseuse de bonne aventure. Elle vous dit d'aller votre chemin. Par ici? Non, par là! Vous distinguez mal la voie à suivre. Dans l'enchevêtrement des routes qui rapiècent vos paysages, faites confiance à votre voix intérieure. Subjective, cette suggestion en vaut bien une autre.

CHARABIA



2019. Collage, 41 x 51 cm.

À la tour de Babel, tout le monde a raison. Les vérités de la science comme celle des gouvernements et des recettes de cuisine sont affaire de langage. Et de conviction. Pêle-mêle. C'est égal si vous n'y comprenez rien puisqu'il n'y a rien à comprendre. Comprenez-vous?

BANQUET



2019. Collage, 50 x 70 cm.

Pendant qu'Ériximaque dissertait sur les vertus de l'imparfait du subjonctif et de ses variantes en grec ancien, on nous a apporté un champagne millésimé pour le marier au caviar importé de la Baltique. Anaxagore déglutissait mal les arguments qui obstruaient comme des arêtes acérées son larynx irascible cependant que Socrate louait, yeux fermés et nez épaté, le nectar qui venait de flatter son palais de fin connaisseur ami des dieux et des déesses... Inoubliable banquet!

Notice biographique

Christiane Léaud vit et travaille à Montréal. En 2018, elle a présenté sous le titre *Relier ce qui est disjoint* une suite de collages à la galerie-atelier Agathe et Alain Piroir. En 2019, elle a publié aux Éditions du Prisme droit *Futur Antérieur*, un livre objet composé de poèmes et de reproductions de collages. En 2020, elle a monté à la galerie du Viaduc l'exposition-événement *Robert et moi* composée de 42 collages au carrefour des lettres et des arts visuels. Elle prépare la production de *Miroir sans tain*, un livre d'artiste, et une nouvelle exposition-événement intitulée *Caractères* – une suite de collages dans des formats du type portrait (printemps 2022).

Introduction (extraits) au livre « Comprendre l'art contemporain – Art tactile, art sémiotique »

Par **André Seleanu**

L'art reflète une vision du monde, on pourrait le comparer à l'âme d'une culture ou d'une civilisation. Les formes qu'il emprunte, ses caractéristiques profondes, outrepassent souvent le dicible en s'adressant à notre intuition. L'art mobilise une mémoire et un répertoire visuel, il engage la faculté imaginative... Quand on pense à l'art d'une société, des associations telles qu'un parfum spécifique ou une signature singulière peuvent effleurer l'esprit. L'expression artistique fait aussi partie d'un paradigme, d'une totalité qui inclut la religion – dont l'intensité varie jusqu'à son absence – ainsi que le système légal, la vie économique, la technologie...

La complexité formelle, la variété de registres que l'art actuel nous propose, peuvent sembler déroutantes. J'ai éprouvé une forte nécessité d'approfondir les enjeux du monde de l'art, avec ses expositions, ses foires et biennales internationales, et leurs suppléments d'art public, qui paraissent indiquer une tendance vers la démocratisation de l'art. À titre de critique d'art et journaliste, j'ai pu observer et analyser les diverses facettes de l'actualité artistique et ce qui la caractérise au vingt-et-unième siècle : la prépondérance dans les centres d'art contemporain d'installations hybrides et d'œuvres multimédia, un intérêt croissant pour la vidéo, la photographie ou encore la performance – registres d'une ampleur croissante.

...

Il y a déjà des années, j'éprouvais un bonheur presque physique en regardant les œuvres de peintres du calibre de Greco, Seurat, Toulouse-Lautrec, Klee, Kandinsky... De plus, en testant mes propres critères esthétiques, j'essayais aussi d'explorer les mérites d'artistes moins connus : en fait, cet exercice s'avérait encore plus captivant que celui d'apprécier les œuvres de grands maîtres. L'esthétique constitue pour moi une « voie royale » d'identification de tendances sociales – encore obscures – camouflées par l'énigme de l'œuvre d'art : elle peut être une préfiguration de l'avenir qui renvoie à des constantes psychiques universelles partagées par diverses cultures. La peinture, la sculpture, la gravure exigent un temps personnel et subjectif lié à une initiation graduelle à une thématique, ou même au matériau, dont une œuvre est constituée. Devant certaines œuvres nous trouvons un espace privé, un espace pour être nous-mêmes, avec nos émotions et nos souvenirs. *L'art de qualité* est chargé d'énergie et ressource psychiquement celui qui le regarde.

...

Signe et matière

La différence entre l'œuvre qui est d'abord un *signe* et l'œuvre qui appelle une perception de nature contemplative de la matière picturale ou sculpturale me paraît fondamentale. *Dans le processus de création* de l'œuvre par l'artiste, l'accent est-il placé sur sa facture essentiellement physique – soit sur

la *matière* ou le *médium*, la couleur ou le matériau sculpté? Dans *l'autre* voie – ou encore dans *l'autre* philosophie de la création – l'accent est mis sur *l'agencement de signes* et sur les rapports entre eux.

C'est le cas des installations désignées comme post- ou néoconceptuelles : elles se rangent dans le vaste sillage des principes esthétiques proposés par Marcel Duchamp. L'œuvre agit comme signe, comme provocation, ou encore en fonction de l'environnement muséal et non pas en premier lieu en tant qu'objet esthétique produit par la main. Une question lancinante posée dans cet essai est pourquoi après la date plutôt symbolique de 1980, la peinture a dû céder sa primauté esthétique au profit de l'installation conceptuelle – ou encore de l'œuvre multimédia, apparentée à celle-ci. Dans les centres et musées d'art contemporain, on observe un mouvement de retrait graduel de la peinture produite actuellement. Le critique d'art et commissaire d'exposition Nicolas Bourriaud prétend même que la peinture pourrait être « entachée de nullité », si elle ne cédait la place à l'expression conceptuelle (Bourriaud 2009, p. 191).

Toute œuvre d'art sollicite un processus de réception chez le spectateur. La réception de l'œuvre peut avoir lieu sur un mode qui est avant tout cognitif. Alternativement – selon un registre différent – le regardeur peut éprouver des sensations déclenchées par l'image et la matière dont elle est constituée : la perception de l'œuvre a lieu sur le plan corporel, à un niveau intuitif lié aux sens. Dans cet essai, je fais une comparaison entre les modes de réception liés à la conscience *cognitive* ou *rationnelle* et ceux associés à la manière corporelle ou intuitive de sentir l'œuvre.

...

L'œuvre d'art actuel recèle une composante conceptuelle qui s'impose à l'attention du spectateur selon des aspects relevant de la philosophie, de la sociologie, de la politique, etc. Une *idée* ou un concept prend le pas notamment sur les propriétés physiques ou tactiles de l'œuvre. Cependant, une autre composante perceptuelle liée à l'effet physique, tactile (terme utilisé par l'historien de l'art Bernard Berenson) peut également participer à l'effet total produit par l'œuvre.

...

L'art de filiation conceptuelle est prédominant dans les centres où l'idéologie de l'art se forge aujourd'hui : universités, musées d'art contemporain, principales biennales, etc. Je propose une comparaison de la construction de l'œuvre actuelle *articulée et définie par le signe*, par rapport à des œuvres de type « moderne », dans lesquelles l'image possède une valeur esthétique ou émotionnelle *en soi*, mis à part sa qualité sémiotique et ses significations. Certaines caractéristiques qui peuvent être considérées d'origine non occidentale – telles que le souffle, la respiration des formes et des couleurs, la circulation de l'énergie engendrée par l'œuvre – m'intéressent aussi au plus haut point.

...

Introduction au rhizome

J'ai fait l'effort constant d'intégrer mes idées et intuitions à des raisonnements proposés par des champs existants de pensée : je me réfère notamment à des concepts avancés par les philosophes Gilles Deleuze

et Jacques Derrida. Il s'avère que dans leur pensée se retrouvent des concepts taillés sur mesure à la configuration de l'œuvre d'art contemporain, qui est hétérogène ou *hybride* dans sa structure.

Le *rhizome*, tel que le décrivent Deleuze et Guattari dans *Mille Plateaux*, constitue un outil conceptuel destiné à la compréhension de l'art contemporain, lorsque cet art se présente sous la forme d'installations constituées de composantes hétérogènes.

...

Il faut souligner que Deleuze et Guattari proposent également *une solution de continuité* dans l'œuvre d'art lorsqu'ils lancent les notions de *percepts* et *affects*, catégories qui contiennent le message des sens et de l'affectivité : par exemple, lorsque les auteurs abordent la nature de la peinture, qu'ils comparent à la musique. L'accord musical correspond à l'affect, à la sensation, à l'émotion, selon eux. Pour Deleuze, l'œuvre d'art idéale – la peinture, la sculpture, la musique – s'adresse aux sensations. « L'œuvre d'art est un être de sensation et rien d'autre. Elle existe en soi. (...) Le compositeur Jean-Philippe Rameau soulignait l'identité de l'accord et de l'affect. » (Deleuze et Guattari 1991/2005) Donc, les deux auteurs laissent aussi inférer l'immanence de l'œuvre d'art – position qui peut même recouper des postures existentialistes.

Certes, dans l'analyse que j'offre dans ces pages, j'emprunte la description du rhizome proposée dans *Mille Plateaux*. Je retiens le sens hybride, hétérogène, discontinu du rhizome, par opposition à des formes décrites comme structures-arbre ou hiérarchiques. Cette compréhension du rhizome est d'ailleurs celle qui lui est accordée en général dans les discussions de l'art contemporain, ainsi que dans les analyses de certaines réalités sociales apparemment divergentes et contradictoires du présent. J'aimerais expliquer que l'œuvre de Deleuze est vaste et englobe une grande variété de concepts et d'attitudes. Quant à l'objectif de mon essai, il consiste à mieux comprendre l'œuvre d'art contemporain et le *concept de rhizome* convient à ce projet.

En partie, je m'engage dans une plaidoirie pour l'art en tant que *création et transcendance*, pour lesquelles je prends parti, et non pas comme simple postproduction (Bourriaud 2009, p. 203), pour reprendre une expression utilisée par le critique d'art Nicolas Bourriaud. La fréquentation de nombreux événements d'art actuel m'a appris que le travail artistique fondé sur la combinaison de signes ou de concepts peut correspondre structurellement à une *technique algorithmique*. L'artiste devient alors *technicien de la postproduction*, dans une vision décrite et nommée par Bourriaud.

Adoptant un point de vue proche du mien, Jona Pelovska, artiste et théoricienne canadienne du cinéma d'origine bulgare, résume la vision de Martin Heidegger : « L'art est un acte de création spécifiquement humain : *poésis* – ni création ex nihilo (à partir de rien), ni imitation sérielle ; il s'agit de dépasser le langage conceptuel de la philosophie et de souligner "le rôle insigne du poète et du penseur dans le projet de la garde de l'Être." (El Housseini, 2014) » Dans une optique d'ordre existentiel, s'interroger – sinon mettre l'accent sur le *rôle de la main* dans la création de l'œuvre d'art – et revenir à la force du métier, et même à *une dignité de l'objet*, signifie ne pas oublier notre humanité et notre humanisme.

La transcendance

Afin de placer l'art actuel dans une perspective suffisamment ample, j'ai constaté qu'une approche incluant des aspects philosophiques et des éléments de logique n'est pas suffisante. L'analyse de l'art ne peut être envisagée sans la reconnaissance du fait que la *spiritualité* – ou ce qui est décrit sous le nom de *transcendance* – fait partie de la problématique artistique. Pour saisir une réalité aussi déroutante, de multiples pistes d'approche me semblent nécessaires. Je propose d'ajouter un nouveau volet à la compréhension de l'art dans sa diversité, basé sur les idées de *continu* et de *discontinu* dans la constitution de l'œuvre, ainsi que dans la réception et l'interprétation de ces qualités sur le plan psychique par le spectateur. La contemplation et la transcendance sont favorisées à travers une œuvre qui possède un centre visuel, ainsi qu'une structure continue.

Contrepoint. Qi, Atman. Résonances cosmiques

...

Dans ses pratiques conceptuelles dépourvues d'aspects plastiques ou matériels, *l'art contemporain* abandonne l'aspect vital du souffle qui est associé au coup de pinceau et à la pâte picturale, à la gestualité du dessin et de la gravure, ou encore à la matière sculptée bien maniée : cet art oublie également le jeu du vide et du plein – de leur dialogue caractéristique de la tradition chinoise – ainsi que leur transposition dans la modernité occidentale, comme c'est le cas dans l'expressionnisme abstrait de Jean-Paul Riopelle, de Joan Mitchell ou de Helen Frankenthaler, entre autres... Le concept de beauté est souvent considéré comme n'étant pas assez « éducationnel » pour le monde de l'art actuel, voire devenu ringard, réactionnaire, dépassé. L'artiste conceptuel Joseph Kosuth a écrit bien des énoncés contre la beauté en art. Mon objectif ici n'est pas de rejeter du revers de la main les expressions actuelles, ou les références en art à l'anxiété ou à l'espoir suscités par les changements technologiques, à la biogénétique ou à l'utilisation de la technologie du virtuel, etc., mais de souhaiter que les institutions de l'art actuel accordent un espace équitable, le droit d'expression à des registres remontant au passé immémorial de l'espèce, pourvus de grande beauté et fondés sur le rôle primordial de la main : on en voit les étonnantes origines dans les sanctuaires que représentent les grottes de Lascaux, Altamira, Chauvet...

...

Éléments conceptuels, éléments sensibles

Au-delà des thématiques – écologiques, sociales – d'œuvres qui en elles-mêmes forment des commentaires souvent qualifiés d'ironiques sur l'art, ces créations posent des exigences différenciées à la perception. Il existe des exemples d'œuvres qui s'approchent de notre modèle conceptuel pur. Toutefois, il est courant de repérer dans la même œuvre des éléments qui se perçoivent différemment. Il y a des composants conceptuels associés à l'art postmoderne, ainsi que des éléments sensoriels – sensibles – qui sont plutôt caractéristiques, notamment, du modernisme. Les critères soulignant l'aspect intellectuel, présentés en contraste avec ceux liés à l'aspect « sensuel », nous aident à comprendre les modes de réception des œuvres et à former un jugement plus analytique, plus précis.

Notice biographique

Critique d'art, journaliste et commissaire d'exposition résidant à Montréal, André Seleanu est membre de l'Association internationale des critiques d'art (AICA), fondée en 1950 sous l'égide de l'UNESCO et basée à Paris. Il a collaboré à des publications québécoises, canadiennes et internationales en arts visuels, notamment *Vie des Arts* (Montréal) et *Canadian Art* (Toronto). Ses articles portent sur l'art contemporain et sur l'art classique ou traditionnel. Son livre « Comprendre l'art contemporain » a paru en 2021 au Québec (Éditions Mots en toile) et, dans la version intitulée « Le conflit de l'art contemporain », en France (Éditions L'Harmattan, collection Ouverture philosophique). Également journaliste politique s'intéressant aux questions sociales et environnementales, André Seleanu est spécialiste de l'Amérique latine, dont il couvre l'actualité sociale et artistique.

Note

Ces extraits choisis et très légèrement révisés par Anatoly Orlovsky font partie de l'introduction (pp. 19-52) qui constitue la première section du livre de ©André Seleanu, « Comprendre l'art contemporain – Art tactile, art sémiotique », publié en septembre 2021 aux ©Éditions Mots en toile. Le texte est reproduit ici avec l'autorisation de l'éditeur et de l'auteur.

Références

Bourriaud, Nicolas. 2009. *Radicant – pour une esthétique de la globalisation*. Paris : Denoël.

Deleuze, Gilles et Félix Guattari. 1991/2005. *Qu'est-ce que la philosophie?*, p. 164. Paris : Les Éditions de Minuit.

El Housseini, Rhéa. 2014. *Du dialogue entre pensée et poésie chez le second Heidegger* (mémoire de maîtrise, Université de Montréal). En ligne : <https://papyrus.bib.umontreal.ca/xmlui/handle/1866/11143> (Page consultée le 31 octobre 2021).

